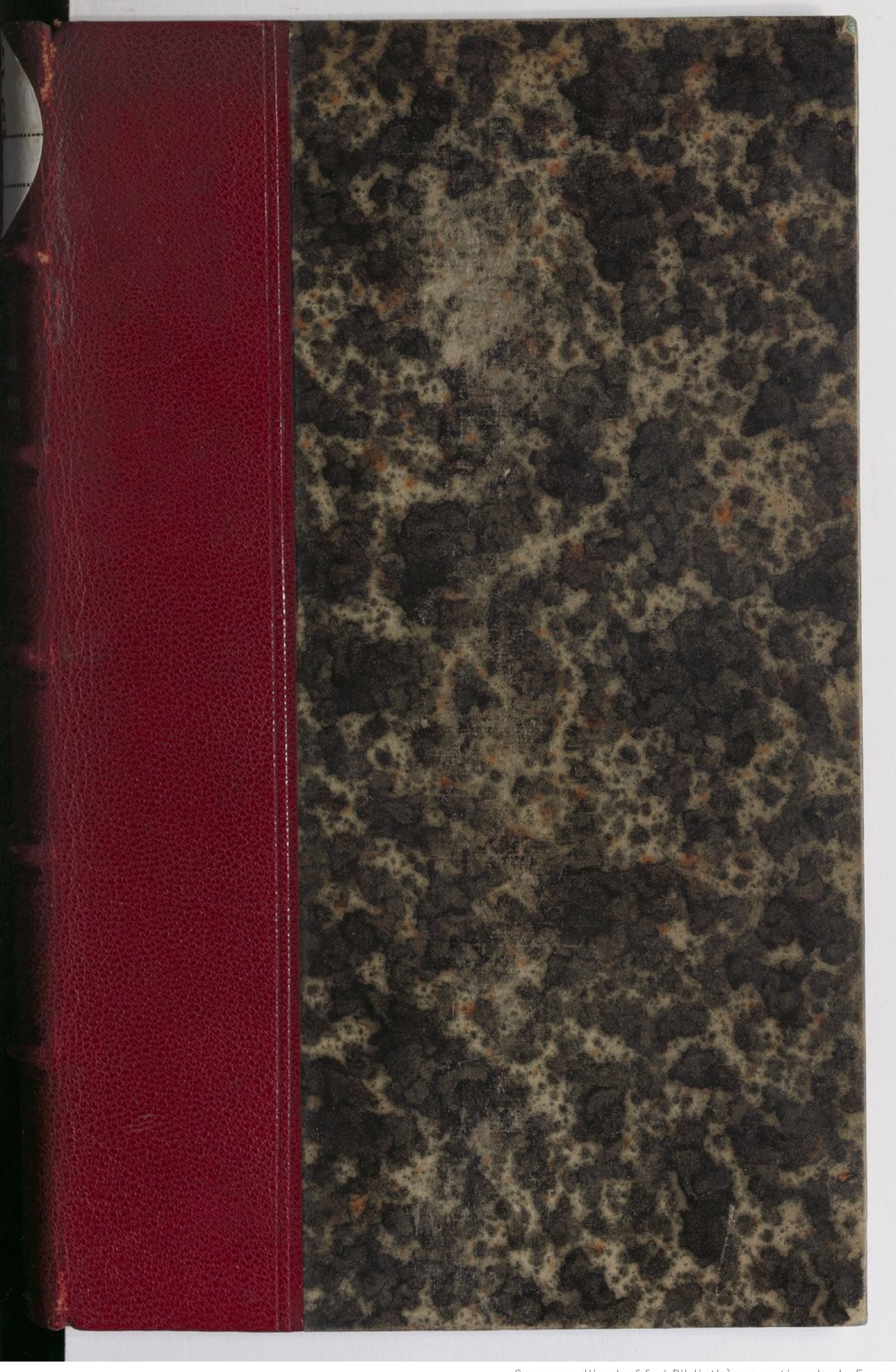
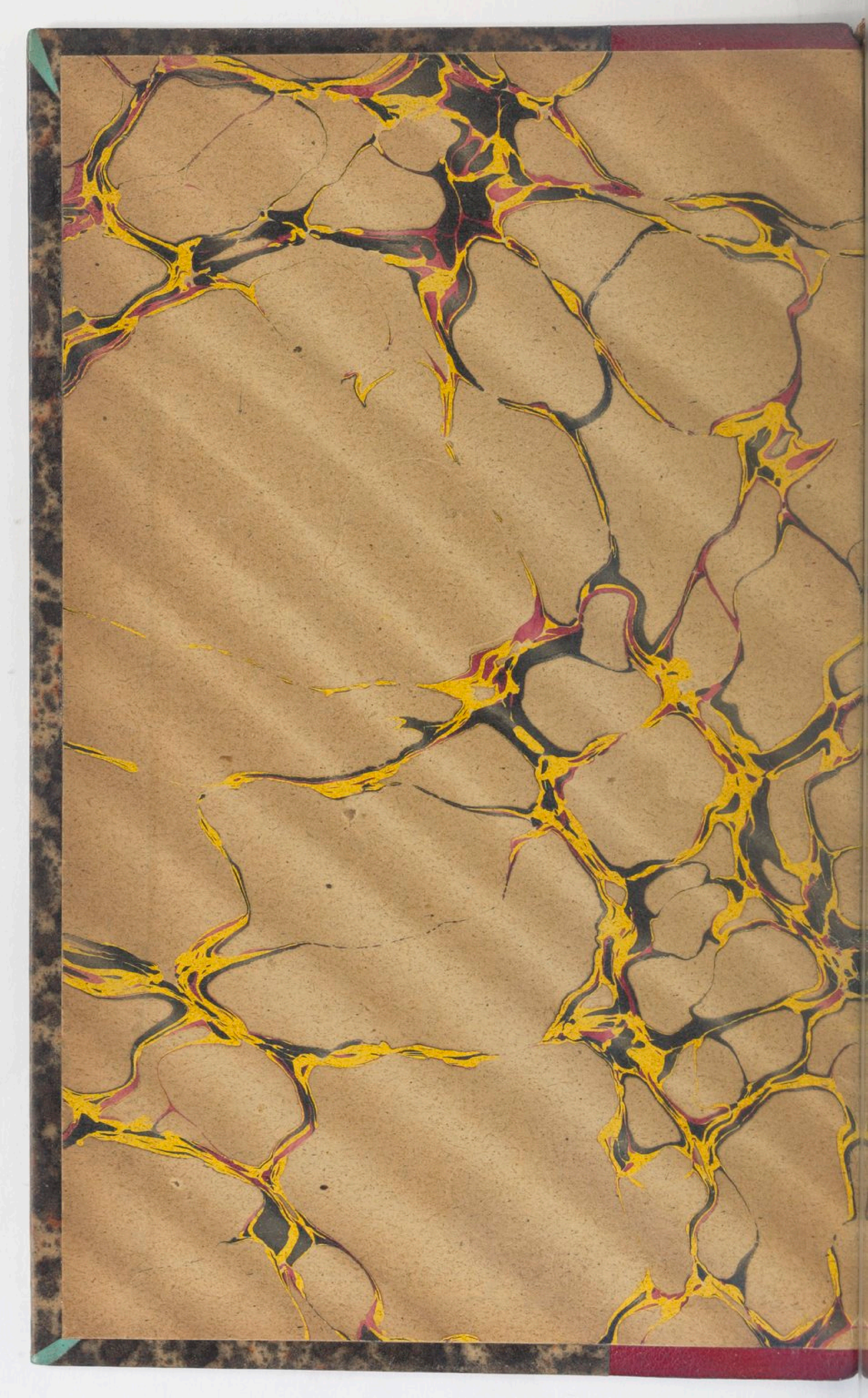


La Recherche d'un pourquoi, par Eugène Chavette


BnF Gallica







LA RECHERCHE

D'UN POURQUOI

OUVRAGES D'EUGÈNE CHAVETTE

Défunt Brichet, 2 vol. in-18 jésus . . . . 6 fr.
Le Rémouleur, 2 vol. in-18 jésus . . . . 6 fr.
L'héritage d'un Pique-Assiette, 3 vol. in-18 jésus. . 9 fr.
La Chiffarde, 2 vol. in-18 jésus . . . . 6 fr.
La Chasse à l'Oncle, 2 vol. in-18 jésus. . . . . . . 6 fr.
La chambre du Crime, 1 vol. in-18 jésus . . . . . 3 fr.
Aimé de son concierge, 1 vol. in-18 jésus . . . . . 3 fr.
La Recherche d'un Pourquoi, 1 vol. in-18 jésus . . 3 fr.

SOUS PRESSE :

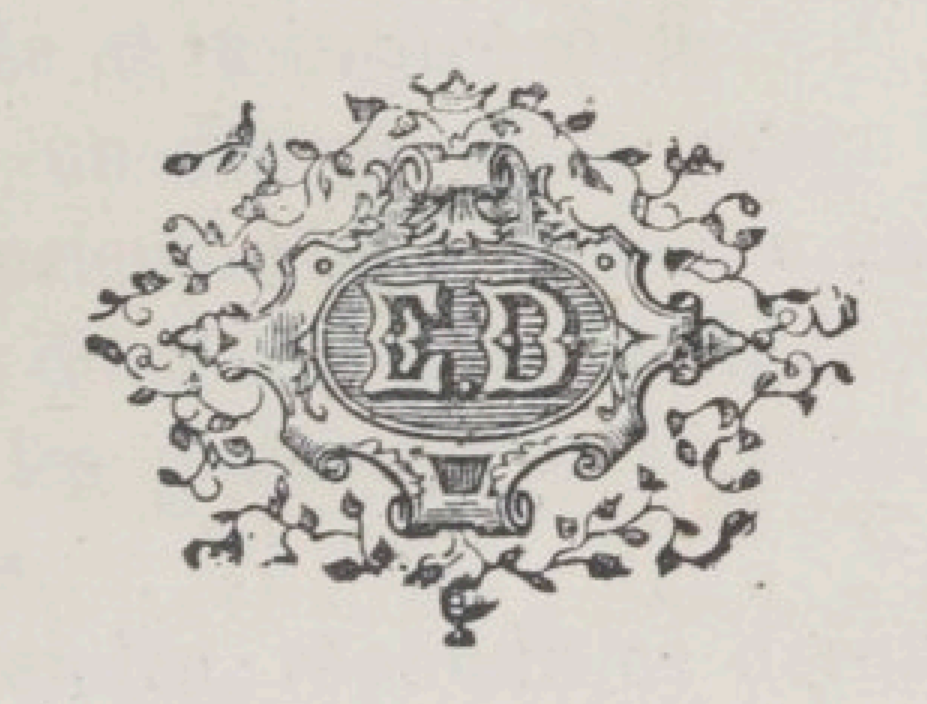
Nous marions Virginie, 1 vol. in-18 jésus. . . . . 3 fr.
Le Roi des limiers, 2 vol, in-18 jésus. . . . . . . 6 fr.

LA RECHERCHE

D'UN POURQUOI

PAR

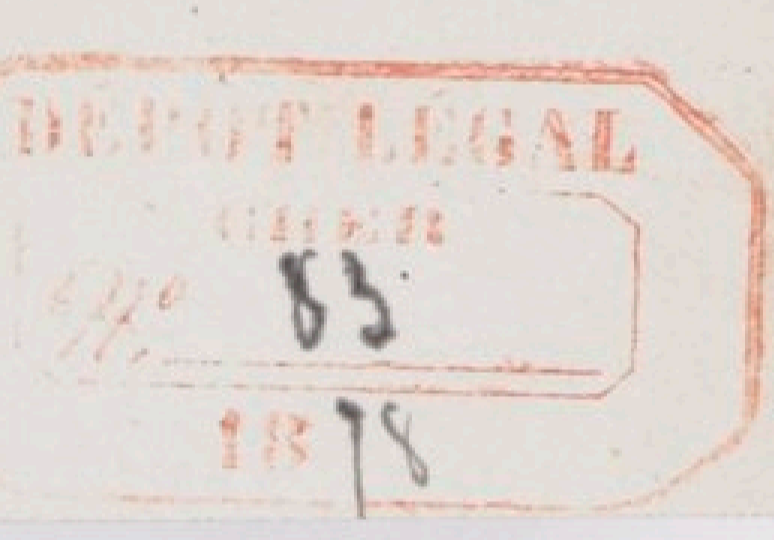
EUGÈNE CHAVETTE



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17, 19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1878



LA RECHERCHE

D'UN

POURQUOI

I

— Tenez, mon cher Félaize, reposons-nous là, sur ces fauteuils, nous y serons au mieux pour observer à la fois la chaussée et la contre-allée.

Ainsi parlait, un des derniers jours de juin 1860, certain petit monsieur, vieux et sec, à un homme, encore jeune, mais dont le visage fatigué témoignait de l'abus de tous les plaisirs que l'existence parisienne offre aux viveurs.

— Soit ! M. Gaudru, répondit ce dernier en prenant place sur un des siéges en fer qui garnissent les bas-côtés de l'avenue des Champs-Élysées.

En même temps que les promeneurs s'installaient, un coupé de maître qui les avait suivis au pas, vint se ranger le long de la bordure en granit, mais à quelque distance de ces messieurs pour ne pas leur intercepter la vue de la chaussée.

— Ouf ! fit, en s'asseyant, celui que son compagnon

avait appelé M. Gaudru, je vous confesse que mes pauvres jambes de soixante ans demandaient grâce. Sans compter qu'à piétiner ainsi, le nez en l'air et l'œil au guet, nous avions un petit air d'agents de police en fonctions.

— Mais il me semble que nous en avons tout ensemble l'air et la chanson, répliqua, en riant, le plus jeune des deux flâneurs.

— Oh ! oh ! la chanson ! Où voyez-vous que nous jouions le rôle de policiers ? S'il faut absolument nous comparer à quelqu'un, disons que nous ressemblons à Diogène cherchant un homme.

— Euh ! euh ! fit moqueusement l'autre.

— Est-ce que ma comparaison ne vous paraît pas être exacte ?

— Elle me semble, au moins, un peu incomplète ; car le philosophe ne cherchait qu'un homme, tandis que nous...

— Il nous faut un homme et une femme, acheva le vieillard.

Et il soupira en ajoutant :

— Oui, il nous les faut... et, malheureusement, nous ne les trouvons pas.

— A qui la faute ? Vous êtes vraiment trop difficile à faire votre choix. Voilà déjà, sans reproche, vingt sujets du beau sexe, proposés par moi, que vous refusez impitoyablement.

— C'est la vérité, marquis.

— Et pourtant, monsieur Gaudru, j'aime à croire que, pour ce qui regarde le côté des femmes, vous ne contestez pas ma compétence ?

— Dieu m'en garde ! Je vous proclame le cicérone le plus expert qui puisse me guider à travers la bohême galante.

— Eh bien alors ?

— Que voulez-vous ? mon cher Félaize. A côté de votre connaissance profonde et inconstestable de ces dames, il y a chez moi une sorte d'intuition instinctive, et je vous avoue qu'à toutes les belles créatures que vous m'avez successivement signalées, aucun pressentiment n'est venu me dire : « C'est elle qui faut charger de notre mission. »

Loin de se fâcher de son insuccès, le marquis de Félaize se mit à rire en disant :

— Ce qui me console de vous voir refuser mes recommandées, c'est que, vous-même, me paraissez encore attendre ce pressentiment infaillible qui doit vous désigner le sujet masculin auquel nous avons aussi à confier un rôle.

— Hélas ! non. Je n'ai pas encore découvert celui qui approche le plus du modèle que je me suis proposé.

— Ah ! vous vous êtes choisi un modèle?... Peut-on le connaître ?

— Il est votre plus intime ami.

— Vraiment? Qui donc ?

— Parbleu ! c'est vous-même.

— Oh ! moi, dit le marquis en faisant une petite moue de résignation, je n'ai plus assez le feu sacré pour jouer le rôle de ce casse-cœur dont nous avons besoin. Un tel personnage comporte une jeunesse que je serais trop fat de croire posséder encore.

— Oui, mais il vous reste, en revanche, cette grande science du cœur féminin et de ses roueries en laquelle j'ai une profonde confiance. Entre vos mains et par vos conseils, notre sujet..., si nous le trouvons !... deviendra un habile maître.

Après un léger salut de remercîment pour cette flatterie, M. de Félaize répliqua :

— En attendant que nous nous occupions de l'homme, continuons à chercher la femme et voyons si, parmi les nouvelles créatures que je vais vous indiquer, il en est une qui excitera enfin votre fameux pressentiment.

— Oui, c'est cela. Continuons notre revue en nous partageant la tâche... A vous, la chaussée, mon cher. Moi, j'inspecte l'allée, proposa M. Gaudru dont nous allons au plus vite esquisser le portrait.

Quand il avait demandé grâce pour ses pauvres jambes de soixante ans, notre sexagénaire n'était vraiment pas de bonne foi, car il eût été impossible de trouver plus alerte que ce petit homme maigre et nerveux, à la figure de renard éclairée par des yeux vifs et malins.

Propre comme un sou neuf, habillé tout de noir, cravaté de blanc, il avait cette allure un peu raide qui trahit l'homme de loi et, quand on avait examiné son visage, soigneusement rasé, on ne pouvait garder aucun doute que cet homme de loi ne fût un retors, hardi, impitoyable et, au besoin cruel personnage qui ne devait pas perdre son temps à rêver aux lacs bleus, ni aux soupirs de la brise du soir. Ajoutons que M. Gaudru était un ancien avoué qui s'était retiré des paperasses après avoir réalisé une fortune énorme.

Quant au marquis, nous nous contenterons de dire qu'il était le type le plus complet de l'élégance aristocratique, et qu'on l'avait cité comme un infatigable coureur de ruelles qui ne comptait plus ses conquêtes. Agé de trente ans, il avait déjà, bribes par bribes, laissé un magnifique patrimoine dans les nombreux boudoirs de la haute galanterie parisienne.

En se partageant la tâche de passer en revue les promeneurs, nos deux compagnons avaient fort judicieusement agi pour faire bonne besogne, car c'était l'heure où le dîner rappelait chacun au bercail. Les cavaliers

et les voitures revenant du lac encombraient la chaussée, que surveillait Félaize, tandis que, sur l'asphalte de l'allée, les piétons se succédaient nombreux devant le regard de l'ex-avoué.

Après un assez long silence, ce fut le marquis qui s'écria :

— Voyons si la superbe Cadichette aura le don de vous plaire.

Gaudru tourna aussitôt la tête.

— Laquelle? dit-il.

— Robe bleue... dans le landau.

Le vieillard jeta sur la femme signalée un regard qui, pourtant, lui suffit pour se faire une opinion qu'il formula aussitôt :

— Une vraie dinde !... Passez à une autre.

Puis il se remit à l'examen des piétons de l'allée.

Nouveau silence, après lequel M. de Félaize demanda :

— Que direz-vous de Blanche de Loizy !... là-bas... en robe gris perle?

L'avoué fit le même mouvement de tête et, tout aussi vite, il rendit cet arrêt :

— Trop endormie, celle-là ; pas de nerfs !...

Et il répéta :

— A une autre, mon cher ami.

— Préférez-vous la Fosseuse ?... cette amazone qui vient de saluer Blanche.

Gaudru s'y prit à deux fois avant de juger la pécheresse désignée.

— Eh ! eh ! fit-il.

— Est-ce donc la Fosseuse qui a enfin décroché la timbale ?

— Pas le moins du monde.

— J'avais mis votre « Eh ! eh ! » sur le compte de la satisfaction.

— Je ne le nie pas. J'admirais la créature. Malheureusement, elle ne peut nous convenir.

— Pourquoi ?

— Trop intelligente... Elle nous trahirait pour mille louis de plus que la prime offerte par nous.

— Trop dinde ! trop intelligente ! répéta le marquis. Comment, diable ! vous la faut-il donc?

— C'est assez difficile à définir... Je voudrais tomber sur une gaillarde qui, de sa mission, ferait une affaire d'amour-propre, une question d'art... Bref qui, en plus du plaisir de palper nos vingt mille francs, voudrait aussi se donner la joie d'avoir complétement roulé son homme.

— Et vous exigez qu'elle soit jolie ?

— Très-jolie.

— Et distinguée ?

— J'y tiens encore plus qu'à la beauté.

— Alors, c'est simplement un phénix que vous me demandez... et je ferais bien de renoncer tout de suite à vous le dénicher.

— Ne vous découragez pas. Nous finirons par mettre la main sur les deux oiseaux rares qui nous sont indispensables.

— J'ai bien peur que nous ne trouvions jamais la femme suivant votre programme, appuya le marquis en secouant la tête.

— Pensez-vous donc que la découverte de l'homme, tel que je le veux, soit beaucoup plus facile? ricana le juriste en retraite.

— Et comment le voulez-vous ?

— D'abord, beau de visage et de tournure.

— Ensuite ?

— A court d'argent.

— Après?

— Dans une situation à ne reculer devant rien pour en sortir.

— Précisez-moi un genre de situation.

— Un caissier qui a puisé dans sa caisse. Un viveur ruiné qui a commis un faux... Un amoureux fou prêt à voler pour retenir la maîtresse qui veut le quitter... Un joueur qui...

Gaudru fut interrompu par un éclat de rire de M. de Félaize qui demanda malicieusement :

— Et votre fameux pressentiment vous avertira que tel passant est dans une de ces situations?

— Mon pressentiment... aidé d'une grande habitude de lire sur la physionomie des gens, répondit Gaudru avec le plus bel aplomb.

— Voilà ce que je suis curieux d'avoir à constater.

L'incrédule marquis venait à peine d'achever sa phrase que le vieillard qui, tout en causant, n'avait cessé d'avoir l'œil au guet, tressauta soudainement sur sa chaise et poussa ce juron qui lui était habituel :

— Mille dossiers !

— Quoi donc ?

— Je crois que je puis souffler ma lanterne... j'ai trouvé mon homme.

— En vérité ?

— Oui... Examinez un peu ce magnifique garçon, à la démarche nonchalante, qui arrive en mordillant la pomme de sa canne.

M. de Félaize tourna aussitôt son regard dans la direction voulue et, tout émerveillé, aperçut, venant à eux, un grand et beau jeune homme qui pouvait avoir tout au plus vingt-cinq ans. Sa chevelure blonde encadrait un visage, aux lignes irréprochables, dont le teint

pâle rendait plus brillants deux grands yeux noirs aux longs cils.

Comme si une pensée grave, tenacement logée en son cerveau, lui eût retiré toute conscience de sa marche, il s'avançait lentement, le front pensif, le regard vague, la tête fixe et les lèvres pressées sur la pomme de sa canne. Tout absorbé en ses réflexions, il passa, sans les voir, devant les deux observateurs.

— Hein ! fit Gaudru, comment le trouvez-vous?

— Superbe !... sauf quelques détails incorrects dans la mise et l'allure, répondit le marquis en examinant toujours le promeneur qui s'éloignait.

— Vos conseils expérimentés feront promptement disparaître ces imperfections, répliqua le vieillard.

Et il quitta le siége en s'écriant tout joyeux :

— Vite en chasse ! le gibier est levé.

— Ah ! çà, mon cher, demanda le marquis en riant, le fameux pressentiment vous a donc bien positivement recommandé ce garçon ?

— Je vous fais un pari.

— Lequel ?

— Celui que notre beau blond, dans ce moment, est en train de se demander s'il n'ira pas se jeter à l'eau... Si ce n'est pas tout à fait cela, ce doit être quelque chose de fort approchant.

— Bref, vous le voyez dans une de ces situations dont vous parliez tout à l'heure ?

— Jusqu'au cou ! Nous allons arriver dans son existence comme marée en carême... bien à point, j'en suis convaincu... Vous verrez avec quel empressement il acceptera nos propositions.

Puis, montrant du doigt le jeune homme qui leur tournait le dos, il ajouta :

— Croyez-moi, celui-là pense à se donner au diable

qui le tirerait du pétrin. C'est donc l'heure de lui faire nos offres.

Sur ces mots, il adressa, de la main, un signe d'appel au cocher du coupé qui, nous l'avons dit, les attendait à quelques mètres, sur le bas-côté de la chaussée.

— Et la femme, vous renoncez donc à la trouver? demanda Félaize en voyant qu'il fallait quitter la place.

— Nous nous en occuperons plus tard. L'homme nous suffira d'abord pour entrer en danse.

Ce disant, le vieillard avait poussé doucement le marquis vers le coupé, et, quand ils l'eurent atteint, il en ouvrit la portière en répétant d'un ton pressé :

— En chasse ! en chasse ! Partons, pendant que le gibier est encore en vue.

Avant de suivre son compagnon qui montait en voiture, l'avoué désigna au cocher celui qu'il appelait le gibier.

— Suis-le à trente pas, commanda-t-il.

Et, malgré ce qu'il avait dit de ses jambes de soixante ans, il se glissa lestement dans le coupé en s'écriant :

— Mille dossiers ! nous venons de trouver un bien bel atout dans notre jeu !

En sortant des Champs-Élysées, l'inconnu traversa obliquement la place de la Concorde, puis il longea la Garde-meuble et vint s'engager sous les arcades de la rue de Rivoli. Au tournant de la rue dela Paix, il entra dans cette rue et remonta vers les boulevards.

— Pourquoi n'a-t-il pas pris tout d'abord la rue Royale? demanda Félaize, étonné de ce crochet que le promeneur avait fait en sa route.

— Probablement parce qu'il demeure, ou qu'il a affaire dans la rue de la Paix, répondit tranquillement l'avoué.

Puis tout à coup :

— Ah ! voici notre rêveur qui se secoue, s'écria-t-il moqueusement.

En effet, le jeune homme qui, jusqu'à ce moment, avait conservé son allure lente et inconsciente, s'était subitement arrêté en homme qui s'éveille d'une distraction profonde et, après une sorte de soubresaut nerveux qui l'avait remis en possession de lui-même, il avait continué sa marche, mais cette fois d'un pas ferme et pressé.

A moitié de la rue, devant la vitrine d'un bijoutier, il s'arrêta si net qu'il était bien évident que c'était de parti pris qu'il faisait cette station.

— Aïe ! aïe ! prononça Félaize, railleur, en le voyant examiner les diamants étalés en montre.

— Qu'avez-vous ?

— J'ai bien peur, mon excellent Gaudru, que votre pressentiment ne soit pas aussi infaillible qu'il vous plaît de le dire. Après avoir passé insouciant devant la boutique de trois ou quatre autres joailliers, notre homme s'est si franchement campé devant l'étalage de celui-ci, qu'il est indubitable qu'un bijou, déjà vu et peut-être aussi déjà marchandé, l'y attire... Sa rêverie récente, que vous attribuiez à une idée de suicide, venait tout bonnement de ce qu'il se tâtait avant de se décider à une fantaisie coûteuse... Maintenant même, il hésite encore.

— Concluez, dit l'avoué qui, en même temps, ne cessait d'avoir l'œil sur l'inconnu.

— Je conclus que celui qui est en mesure de faire un achat pareil ne se trouve pas dans une des conditions fixées par vous.

— Laquelle ?

— Être à court d'argent... Le gaillard que nous chas-

sons doit avoir les fontes amplement garnies... Qu'en dites-vous?

— Je dis que vous confondez Crésus avec Tantale. Que ce jeune homme ait envie d'un objet quelconque de la vitrine, je ne le conteste pas... mais qu'il possède l'argent nécessaire à cette acquisition, voilà ce que je nie, mon cher... Pour le quart d'heure il danse devant le buffet... Si vous en doutez, observez donc le mouvement des mains qui, après avoir instinctivement monté jusqu'aux poches du gilet, viennent de s'y accrocher crispées après en avoir constaté le vide... Certes, oui, le beau blond est dévoré d'un désir ardent de posséder ce bijou qu'une maîtresse avide doit avoir exigé de lui... mais, pour se le procurer, il a trop plate bourse.

— Vous avez, ma foi ! raison, car le voilà qui s'éloigne ! s'écria soudainement le marquis. Décidément, mon, brave Gaudru, vous êtes un devin de première force.

— Voulez-vous, pendant que j'y suis, que je vous prédise aussi où notre blondin finira par nous conduire?

— Dites.

— Tout droit chez la femme pour laquelle il convoitait ce bijou.

L'inconnu, en arrivant au boulevard, s'arrêta pensif sur le bord du trottoir, puis il haussa brusquement les épaules et, faisant signe au cocher d'une voiture découverte qui passait, il monta dans le véhicule après avoir donné une adresse.

Derrière la voiture de louage, le coupé de Gaudru se mit aussitôt en chasse.

— Avez-vous compris cette pantomime ? demanda le vieillard.

— Non.

— Après avoir un instant hésité à affronter l'orage qui l'attend chez sa belle, il s'est bravement résolu à faire face au danger... et il nous mène chez la Dulcinée.

— Diable ! nous risquons de faire longue pause à la porte, si elle le garde jusqu'à demain.

— Oh ! oh ! rentré sans le bijou, on ne lui laissera pas le temps de jeter des racines, ricana le bonhomme.

Après avoir traversé les ponts, la voiture s'engagea dans la rue de Seine et gagna celle de Tournon.

— Ce n'est pas positivement dans le quartier de la haute bicherie qu'il loge ses amours, reprit, après un long silence, Félaize, impatienté par la longueur du trajet.

Tout à coup, le coupé s'arrêta.

— Ah ! nous voici au port ! s'écria le marquis en avançant la tête par la portière, pendant que l'avoué se penchait vers la glace de devant.

Effectivement, vingt mètres plus loin, le jeune homme descendait de sa voiture devant une de ces maisons vieilles et spacieuses, à hauts et vastes appartements, qui subsistent dans ce quartier.

Avant d'en franchir la porte, il leva la tête et, de la main, fit un signe gracieux, à une personne qui, d'une fenêtre, guettait son arrivée.

— Oh ! la jolie femme ! pensa le marquis, dont le regard était allé chercher celle à qui le geste avait été adressé.

Puis, aussitôt ;

— Tiens ! tiens ! fit-il étonné, voici la scène qui change.

De souriante et aimable qu'elle était quand le jeune homme avait salué, la figure de cette femme s'était su-

bitement convulsée de rage lorsque l'inconnu, entré dans la maison, ne pouvait plus la voir. Se tournant vers une femme de chambre qui, comme elle, se tenait à la fenêtre, elle lui donna, en secouant la tête avec colère, un ordre bref qui éloigna cette domestique.

— Oh ! oh ! pensa Félaize, la princesse aura deviné que le garçon ne rapporte rien et elle vient de le consigner à la porte.

Et, curieux de savoir si l'avoué avait ainsi commenté la courte scène, il rentra la tête dans le coupé.

Renversé dans son coin, Gaudru se frottait les mains et sa figure exprimait la jubilation la plus complète.

— D'où peut vous venir une pareille satisfaction ? demanda le marquis étonné.

— Nous avons une fière chance ! bégaya le vieillard en riant comme un bienheureux.

Et il se trémoussa d'aise en ajoutant :

— Nous tenons aussi notre femme !... mais que le diable m'emporte si jamais l'idée me serait venue de courir après celle-ci.

— Vous connaissez donc cette dame ?

— Parbleu ! fit l'avoué en se pâmant toujours d'un gros rire.

Mais, subitement, l'accès d'hilarité du bonhomme s'arrêta.

— Attention ! fit-il. Voici notre beau blond qui reparait... Fichtre ! il ne faudrait pas lui marcher sur le pied, il paraît être d'humeur fort massacrante.

— A votre avis, il vient d'être brutalement remercié, n'est-ce pas ?

— Oui, il a reçu un congé de premier calibre.

— Et nous allons encore le suivre ?

— Plus que jamais ! marquis. Ce n'est pas quand le gibier a déjà du plomb dans l'aile qu'on renonce à le

poursuivre. Il y a une heure, je vous disais que notre particulier était en train de se demander s'il devait se jeter à l'eau... A présent, il ne se consulte plus, il va bien décidément à la rivière.

Pâle, l'œil hagard, la face contractée, l'inconnu, sans faire attention aux deux hommes, passa près du coupé qui, derrière lui, se remit en marche.

En le voyant, Gaudru se frotta plus vigoureusement les mains.

— Parfait ! reprit-il, notre gibier est mieux que touché à l'aile, il est même tout plumé et parfaitement cuit à point. Nous n'avons plus qu'à le manger. Les derniers tours de broche lui ont été donnés par la belle personne que vous avez vue.

— Et dont vous avez oublié de me dire le nom, appuya Félaize.

— Tenez-vous beaucoup à le savoir ?

— S'il n'y a pas d'indiscrétion.

— Alors, pour le moment, voulez-vous admettre qu'il y ait indiscrétion ? demanda le vieillard d'un ton qui ne comportait de la part du marquis que la réponse suivante :

— Soit ! admettons-le.

— Une fois que nous tiendrons toutes nos cartes bien en main, je m'engage à vous livrer le nom... Mais sachez que, si nous avions cette femme, la partie serait complètement gagnée par nous. Je n'ose encore me réjouir d'un tel avenir. S'il se réalise, vous serez le premier dans la confidence.

— Convenu ! dit le marquis connaissant trop le caractère de son associé pour tenter de le faire parler davantage.

Cependant le jeune homme, ayant gagné le quai, venait de prendre le pont des Saints-Pères. Arrivé au mi-

lieu, il s'arrêta et, s'accoudant sur le parapet, il se mit à regarder l'eau.

— Nous ferons bien de descendre de voiture, si nous voulons prévenir le plongeon, proposa le marquis.

— Ne craignez rien, mon très-cher. Ce garçon est trop fermement résolu à en finir pour se jeter à l'eau en plein jour, quand on s'empresserait de le repêcher. Il attendra la nuit... Tenez, le voilà qui remet la partie ; vous voyez qu'il reprend sa marche.

— Et il se dirige vers les Tuileries où, sans doute, il veut passer ses dernières heures.

En descendant du coupé qui venait de s'arrêter à la grille du jardin, Gaudru consulta sa montre.

— Huit heures ! fit-il.

Puis repoussant de la main son compagnon qui se préparait à sortir de la voiture :

— Non, non, restez là dedans, je vous prie, dit-il vivement.

Et après avoir refermé la portière sur le marquis, il lui demanda par l'ouverture de la glace tombée :

— Dites-moi donc en quel endroit on peut gentiment dîner par ici.

— Chez Voisin,... rue Saint-Honoré.

— Bien. Vous allez vous faire conduire à ce restaurant. Vous y retiendrez un cabinet et, tout en m'attendant, vous commanderez un petit dîner fin de quatre couverts.

— Quatre couverts ? répéta Félaize étonné.

— S'il faut perdre le temps à vous donner des explications, notre jeune homme va me glisser entre les mains... Ainsi donc à plus tard les phrases inutiles... Aussitôt arrivé, vous enverrez le coupé m'attendre place des Pyramides. Dans une demi-heure je vous rejoins... A bientôt.

Cela dit d'une voix rapide, Gaudru, sans attendre aucune observation, tourna le dos et entra dans le jardin des Tuileries.

— Il s'agit de jeter adroitement mon grappin, murmura-t-il en cherchant des yeux le beau blond qu'il aperçut, à cent pas de lui, se dirigeant vers les quinconces de marronniers.

Tout en marchant un peu vite pour raccourcir la distance, l'avoué examinait celui qu'il suivait.

— Décidément, il a bonne tournure. Belle tête, bien découplé, superbe prestance... J'ai eu la main heureuse! Ce sera un cavalier accompli quand Félaize lui aura donné quelques leçons de belles manières.

Un souvenir amena tout à coup le sourire sur ses lèvres, et il continua:

— En admettant que, pour les belles manières, Valentine n'ait pas perfectionné son éducation..., car il avait là une maîtresse qui s'y entend.

Et remuant la tête, le viellard, devenu pensif, se demanda :

— Comment ces deux êtres se sont-ils trouvés réunis ?... Elle ! rue de Vaugirard ! Quel motif l'a fait aller ainsi se cacher à l'autre bout de Paris ? Dans quel but cette...

Au lieu d'achever sa pensée, il se reprit à sourire et haussa les épaules.

— Suis-je assez bête ! fit-il. A quoi bon me creuser la cervelle pour deviner le problème, quand ce garçon, que je vois là-bas sur son banc, va bientôt tout m'apprendre.

Ainsi que le disait le bonhomme, l'inconnu avait pris place sur un banc. Les coudes sur les genoux et le visage caché dans ses mains, il se tenait immobile, songeant sans doute à son trépas prochain.

— Diable ! pensa Gaudru, l'entrée en matière va être difficile avec un gaillard aussi mal disposé... Baste ! au petit bonheur !

Il s'avança vers le banc et, quand il fut près du jeune homme, il lui toucha l'épaule en s'écriant d'une voix joyeuse :

— Ah ! je te rencontre bien à point pour me rendre un vrai service, mon brave Emile.

Au contact de la main, l'inconnu s'était vivement redressé.

— Vous vous trompez de personne, monsieur, dit-il en montrant son visage.

— Agréable son de voix ! pensa Gaudru en l'entendant, je suis en veine, car j'aurais pu rencontrer un organe éraillé ou rogommeux... Reste à savoir maintenant si je suis tombé sur un imbécile.

Tout en pensant ainsi, il s'asseyait sur le banc et répondait gaiement :

— Mille pardons ! Je vous prenais pour un de mes amis... et, je vous l'avoue, je suis désolé de mon...

Le jeune homme, croyant que les excuses se prolongeraient, fit, de la main, un geste poli pour les interrompre.

— Oui, désolé, continua l'autre, car, c'eut été mon ami, je me trouvais tiré d'un embarras bien comique.

— Je regrette que..., commença l'inconnu.

L'avoué lui coupa la parole en s'écriant :

— Tenez, monsieur, je vous fais juge de ma situation. Figurez-vous une fine partie carrée... avec deux femmes charmantes..., organisée pour ce soir dans un cabinet du restaurant Voisin. Ces dames doivent s'y rendre de leur côté... il avait été convenu que j'irais prendre le quatrième convive chez lui... Je viens de passer à son domicile où il m'a été répondu qu'un motif de la der-

nière importance l'avait fait partir pour Lyon, il n'y a pas une heure... Vous comprenez ma position ? Deux jolies femmes sur les bras... Je suis certain qu'elles doivent être à m'attendre déjà chez Voisin !!!... Aussi, en vous voyant, je me suis dit : « Voilà Emile, je suis sauvé ! il fera le quatrième. »

Le beau blond avait froidement écouté tout ce flux de paroles. Au moment où Gaudru s'arrêtait pour reprendre haleine, il se sculeva pour se remettre sur ses pieds et quitter la place.

— Tu mordras à l'hameçon, se dit l'avoué qui comprit son intention.

Avant donc que le jeune homme eut continué son mouvement, il se trouva retenu par la main du bonhomme qui se posa sur son bras.

— Oui, monsieur, deux femmes délicieuses... et du meilleur monde... Valentine surtout.

— Valentine ! répéta l'inconnu d'une voix brève en tressaillant.

Sans paraître avoir remarqué cette émotion, l'avoué continua :

— Du meilleur monde... Un caprice de grandes dames qui ont voulu se passer la fantaisie de dîner au cabaret.

Puis, comme pris de colère :

-- Ah ! maudit soit le compagnon qui me laisse en pareil embarras !... Où vais-je trouver son remplaçant !

Puis, soudainement, comme surpris par une idée, il regarda le jeune homme en souriant :

— Si j'osais ? dit-il, d'une voix hésitante.

De tant empressé qu'il était tout à l'heure de fuir celui qui troublait sa solitude, le beau garçon était subitement devenu moins désireux de quitter la place. Il

regarda donc l'avoué, mais sans parler et semblant attendre qu'il achevât sa phrase.

— Toi, tu es pincé ! se dit le vieillard en voyant cette attitude.

Et tout haut :

— Si étrange que soit mon invitation, voulez-vous me faire l'honneur d'être mon convive... ou, plutôt, d'être mon sauveur, car, bien franchement, je suis dans une situation des plus désagréables.

L'inconnu sembla hésiter un moment, puis d'une voix qui tremblait :

— Volontiers, dit-il.

— Le nom de Valentine a produit son petit effet, pensa Gaudru.

La figure joyeuse et la voix bruyante, il pressa les deux mains de son invité en s'écriant :

— Ouf ! cher monsieur, quel service vous me rendez !

Ensuite, reprenant son sérieux :

— Au moins faut-il que vous sachiez qui vous obligez si complaisamment. Je me nomme Gaudru... ancien avoué.

Cela dit, il adressa au jeune homme un regard qui contenait une interrogation que celui-ci comprit, car il salua et répondit :

— Moi, Raoul Debruel.

— De Bruel... en deux mots ?

— En un seul... tout ce qu'il y a de plus plébéien.

— Debruel... banquier, je crois ?

— Non... simple premier clerc de notaire.

— Alors nous sommes presque des confrères, ajouta l'avoué en serrant encore la main de sa nouvelle connaissance.

Alors lui prenant le bras :

— Maintenant, monsieur Debruel, allons chez Voisin.

Durant la courte route qu'il lui fallut faire pour gagner la place des Pyramides où l'attendait sa voiture, Gaudru se répéta vingt fois :

— Dans quel but Valentine s'est-elle fait aimer d'un clerc de notaire ?

A leur arrivée au restaurant, le maître d'hôtel, prévenu par Félaize, s'empressa de les conduire au cabinet où les avait précédés le marquis.

En ne voyant qu'un homme là où il s'attendait à rencontrer des femmes, Raoul Debruel tourna vers l'ancien juriste un regard désappointé que ce dernier ne vit pas ou, plutôt, feignit de ne pas voir, car, au même moment, il s'exclamait sur le ton d'une surprise supérieurement jouée :

— Vous ici ! mon cher... Ah ! ça, vous n'êtes donc pas parti en voyage comme on me l'a prétendu à votre domicile ?

— Une nouvelle qui m'a rattrapé heureusement à l'embarcadère m'a fait revenir sur mes pas, répliqua Félaize, auquel un clignement d'yeux du vieillard dicta cette réponse.

— A défaut de vous, je m'étais adressé à l'extrême complaisance de monsieur pour vous remplacer.

Et Gaudru se tourna vers Raoul en ajoutant :

— Ce dont je suis loin de me repentir, car j'ai confiance dans le proverbe : « Plus on est de fous, plus on rit. »

La vue des quatre couverts préparés sur la table ne permettait pas à Raoul de douter de ce que son embaucheur lui avait dit sur la partie carrée dans laquelle il arrivait à présent en cinquième. Mais l'absence des femmes l'inquiétait. Ce prénom de Valentine, prononcé quand on l'avait invité, avait été le seul motif de son acceptation et il était venu avec cet espoir secret, soufflé

par le matois Gaudru, qu'il allait se trouver en présence de sa maîtresse, la seule Valentine qui, pour lui, fût au monde.

— Je sais où le bât te blesse, mon bel amoureux, se dit l'avoué en voyant la figure déconfite de Raoul.

Immédiatement, il s'écria en consultant sa montre :

— Nos dames sont bien en retard... Bientôt neuf heures... Notre dîner m'a tout l'air de tourner au souper.

Puis, comme s'il était saisi par une crainte subite :

— Dites donc, marquis, ne craignez-vous pas qu'il y ait eu quelque malentendu? Peut-être y a-t-il erreur sur le jour de la part de ces dames.

— Peut-être aussi un empêchement fâcheux est-il survenu? avança Félaize donnant à tout hasard la réplique à son compère.

— Pour en avoir le cœur net, j'ai bien envie d'envoyer mon cocher aux nouvelles?

— Bonne idée! approuva le marquis.

— Alors, veuillez m'attendre, je reviens dans dix secondes, dit le vieillard qui, prestement, gagna la porte et disparut.

Dans le couloir, il rencontra le maître d'hôtel qui attendait qu'un coup de sonnette le prévînt de servir.

— Veuillez faire surveiller mon cheval par quelqu'un de la maison pendant que mon cocher montera me parler, commanda-t-il.

En attendant l'arrivée de son domestique, il tira de son carnet une carte de visite au dos de laquelle il écrivit quelques mots au crayon.

— Michel, saurais-tu bien reconnaître la maison de la rue de Vaugirard devant laquelle nous a conduits le jeune homme que tu suivais? demanda-t-il au cocher rendu à son appel.

— Oui, monsieur.

— Alors tu vas t'y rendre et tu annonceras vouloir parler à la dame dont j'ai écrit le nom derrière cette carte. Comme il se peut fort bien que cette personne, dans sa maison, ne soit pas connue sous le nom indiqué, je m'en remets à ton intelligence pour trouver le moyen de parvenir, quand même, jusqu'à elle. Une fois en sa présence, tu lui présenteras ma carte en lui demandant de vouloir fixer le jour et l'heure où elle pourra me recevoir pour entendre une communication urgente... et agréable que j'ai à lui faire. N'oublie pas surtout de bien appuyer sur les mots : « et agréable... » Tu m'as compris ?

— Oui, monsieur.

— Pars donc tout de suite et presse ton cheval. Il y aura cinq louis pour toi, si tu m'apportes une réponse... Ah ! une dernière recommandation. Tu attendras que nous soyons revenus à la maison, bien seuls, pour me répéter cette réponse.

L'avoué laissa au cocher le temps de s'éloigner ; puis, se faisant une mine piteuse, il rentra dans le cabinet, où les deux autres convives, en son absence, n'avaient causé que de banalités, et il annonça d'une voix désolée :

— Messieurs, je vous rapporte une triste nouvelle... C'est partie remise.

Et s'adressant au marquis comme s'il lui parlait d'une personne connue :

— Le frère de Valentine vient de faire une chute de cheval... Elle ne peut s'éloigner du blessé... Je descendais pour parler à mon cocher quand j'ai rencontré le valet de chambre qu'elle envoyait nous prévenir de l'accident. Le brave garçon était hors d'haleine. Il a couru d'une seule traite depuis la Chaussée d'Antin jusqu'ici.

— Espérons que cette chute de cheval n'aura pas de dangereuses suites ! gémit Félaize venant en aide à ce mensonge.

Les détails du frère et de la Chaussée d'Antin venaient d'éteindre l'espoir au cœur de l'amoureux Raoul qui avait anxieusement écouté :

— Ce n'était pas elle ! se dit-il tout désespéré en étendant la main vers la patère à laquelle il avait placé son chapeau.

— Eh ! cher Monsieur, que faites-vous donc ? s'écria vivement Gaudru en lui saisissant le poignet.

— N'avez-vous pas dit que c'était partie remise ?

— Avec ces dames, oui... Mais il ne s'ensuit pas que nous devions rester à jeun jusqu'à cette prochaine réunion... Nous allons dîner, mille dossiers ! et bien dîner, ne fût-ce que pour mieux étouffer nos regrets... Félaize, veuillez sonner pour qu'on nous serve.

Et, doucement, il poussa le jeune homme jusqu'à la table devant laquelle il le fit asseoir en continuant d'une voix joyeuse :

— Vous êtes mon prisonnier, M. Debruel, et je ne vous rendrai à la liberté qu'après vous avoir vu prendre votre part de ce fin repas commandé, en vrai connaisseur, par le marquis... Je ne vous ferai pas grâce d'un plat... vous l'avalerez « en tout son étendue, ainsi qu'il se poursuit et comporte »... ainsi que vous le dites dans votre grimoire, M. le notaire.

— Ah ! monsieur est notaire ? demanda le marquis en s'asseyant à côté de Raoul.

— Non... simple premier clerc.

— A Paris ?

— En province.

— Oui, mais je gage que vous êtes venu à Paris pour acheter une étude ? reprit Gaudru.

— C'est la vérité. J'étais arrivé ici avec cette intention.

— Vous y avez donc renoncé ?

Debruel hésita un peu avant de répondre.

— Oui, dit-il enfin.

— Euh ! euh ! fit l'avoué, je ne devrais pas le dire puisque j'ai été aussi dans les paperasses, mais je crois que vous avez bien fait... C'est monotone, le notariat... et puis les études coûtent fort cher... Vous n'avez donc pas eu tort de lâcher la profession si vous avez trouvé à mieux placer vos capitaux.

Tout en parlant, le vieillard examinait sournoisement le visage de Raoul. En parlant du placement des capitaux, il surprit une contraction nerveuse des lèvres.

— Bon, j'y suis, se dit-il. Le blondin s'est fait croquer son sac par Valentine... Elle n'a dû en faire qu'une bouchée, car c'est une rude mangeuse... il n'a plus le sou, c'est le vrai moment pour lui faire nos offres.

Après avoir d'un clin d'œil prévenu le marquis de se tenir prêt à lui tendre la perche, l'avoué continua :

— Oui, cent autres professions sont préférables au notariat... Et, à Paris, on a l'embarras du choix.

S'interrompant tout à coup pour se frapper le front, il se tourna vers Félaize.

— Ah ! à propos de profession, vous ai-je dit, mon cher marquis, la singulière proposition que j'ai été chargé dernièrement de faire à un jeune homme... fort beau garçon, ma foi ! mais arrivé si bien à l'extrême bout de son rouleau qu'il n'avait plus qu'à se jeter à l'eau ?

En ces quelques mots, Gaudru devait avoir précisé la situation de Raoul, car ce dernier venait de tressaillir en l'écoutant et, la pâleur au front, il avait attaché sur le causeur un regard qui brillait de la curiosité d'ap-

prendre ce qu'on avait pu proposer à celui qui, comme lui, songeait au suicide.

— Non. Vous ne m'avez pas soufflé mot de cette affaire, dit Félaize en réponse à la question qui lui avait été posée.

— Voici les offres que j'avais ordre de transmettre : Pour s'installer et s'équiper à sa guise, on ouvrait d'abord un large crédit à ce jeune homme chez tous les fournisseurs...Puis on mettait à sa disposition une pension mensuelle de trois mille francs.

— Quel conte me faites-vous là ? ricana Félaize en jouant l'incrédulité.

— Attendez donc la fin avant de vous écrier.

— Voyons la suite.

— De plus, on lui promettait, bien garantie, une somme de vingt mille francs s'il réussissait dans sa mission.

— Quelle mission ?

— Vous allez jeter les hauts cris, j'en suis certain, tant elle vous paraîtra étrange.

— Dites toujours.

— Il lui était ordonné de se faire aimer d'une jeune et jolie femme.

— Mon cher avoué, voulez-vous me permettre de vous donner un conseil ? demanda le marquis en continuant son rôle.

— Donnez.

— Eh bien, ne buvez plus. Nous ne sommes encore qu'au commencement du dîner et vous voici déjà lancé dans des histoires impossibles... A ce train-là, que nous conteriez-vous donc au dessert ?... Vous nous soutiendriez peut-être que votre jeune homme a repoussé vos offres.

— Vous n'avez jamais dit plus juste, car, positivement, il n'a pas accepté.

Raoul Debruel se redressa brusquement, et, malgré lui, il s'écria d'un ton qui vibrait à la fois d'une convoitise et d'un étonnement profonds :

— Il a refusé !!!

L'avoué ne pouvait se tromper à cette intonation qui trahissait quelle était la valeur morale du clerc de notaire.

— Parfait ! pas l'ombre d'un scrupule ! c'est bien le gars qu'il me faut, pensa-t-il.

Alors s'accoudant sur la table, il fixa le beau blond dans les yeux et lui dit lentement en pesant sur chaque mot :

— Monsieur Debruel, la place est encore à prendre... la voulez-vous ?

Raoul porta son regard de l'un à l'autre des deux hommes. En une seconde, il devina qu'ils connaissaient sa situation désespérée et l'avaient adroitement attiré dans ce cabinet pour lui proposer le marché.

— La voulez-vous ? répéta Gaudru.

Le jeune homme se serra violemment la bouche comme s'il craignait qu'un consentement ne s'en échappât.

Le vieillard comprit cette résistance et pour la vaincre, il ajouta :

— Avec les vingt mille francs qui vous attendent, vous saurez vous faire ouvrir encore la porte qui, rue de Vaugirard, s'est fermée aujourd'hui devant vous.

A cette phrase Debruel blémit en tressaillant de tout son être.

— J'accepte, dit-il d'une voix rauque.

II

A minuit, quand son coupé s'arrêta devant le vestibule de la maison qu'il habitait rue Taitbout, le vieil avoué, dès qu'il eut mis pied à terre, s'empressa de dire à son cocher :

— A présent, Michel, apprends-moi la réponse que tu as rapportée de la rue de Vaugirard.

— A votre demande d'un rendez-vous, cette dame a fait répondre qu'elle vous recevrait demain à midi.

— Tu n'es donc pas arrivé jusqu'à elle ?

— Non, monsieur, je lui ai fait passer votre carte.

— Est-elle donc connue à ce domicile sous son vrai nom, tel que je l'ai inscrit au dos de ma carte ?

— Nullement... Et monsieur, en se présentant demain, est prié de demander Mme Maubray.

— Alors, comment as-tu appris ce nom ?

— Oh ! c'est bien simple. Quand monsieur a vu tantôt cette dame à la fenêtre, il a dû apercevoir aussi la femme de chambre qui se tenait près d'elle... J'ai donc fait demander, par le concierge, cette bonne Paméla, qui est descendue bien vite.

— Ah ! tu la connais ?

— Intimement... elle a été « ma payse. »

— Comment ? Elle a été !... Elle ne l'est donc plus ?

— Dame ! monsieur, il faut bien que tout ait une fin... A cette époque, Paméla servait un vieux garçon qui lui a signifié qu'il ne voulait plus qu'elle reçût de « pays ». Alors elle m'a rendu mes cheveux et, ensuite, bien le bonsoir.

— Est-ce une fine mouche, cette Paméla? tu me comprends ?

— Fine ? Oh ! oui !... et, de plus, une mouche très-gourmande. Avec un morceau de sucre on lui fait exécuter tout ce qu'on veut.

— Bien ! dit l'avoué, en se promettant de mettre à profit ce renseignement sur la vénalité de la femme de chambre.

Pour tenir cette promesse qu'il avait faite, Gaudru tira de sa poche cinq louis qu'il tendit au cocher en demandant :

— Tu ne sais pas si cette dame, en recevant ma carte, n'a pas été un peu surprise ?

— Plus qu'un peu, car elle a lâché une phrase que m'a rapportée Paméla.

— Quelle phrase?

— Je n'ose pas trop la redire à monsieur.

— Parle donc, imbécile !

— Après avoir lu votre nom, elle s'est écriée : Comment ce vieux singe a-t-il pu me retrouver?

— Eh ! eh ! elle m'a gardé rancune, la chère belle, pensa ledit vieux singe qui s'éloigna après avoir donné ce dernier ordre :

— Michel, tu atteleras demain à dix heures.

Vingt minutes après, maître Gaudru s'endormait du sommeil du juste en marmottant ces mots :

— Bonne journée ! Espérons que Félaize, qui est resté

dans le cabinet avec ce Debruel un peu ivre, aura fini par le confesser. Demain, il m'apprendra du nouveau.

Le lendemain, à dix heures, le vieillard se présentait, rue de Verneuil, chez M. de Félaize.

— Eh bien ? fit-il curieusement.

— Eh bien ! répondit le marquis, notre garçon a l'ivresse des plus discrètes. J'ai eu beau le retourner sur toutes ses faces, je n'ai pu parvenir à lui rien faire avouer de ce qui le regarde... Sur le chapitre de cette maîtresse, dont vous avez refusé de me dire le nom et que j'ai cherché à apprendre par lui, il est resté presque muet.

— Pourquoi ce presque ?

— Parce que, si boutonné qu'il fût, il a commis une imprudence. Comme je lui parlais généralement des maîtresses qui vous abandonnent quand elles ont obtenu jusqu'à votre dernier sou, le jeune homme a pâli, ses poings se sont crispés et, à mi-voix, il a murmuré cette phrase : « Oh ! si ce n'était que l'argent ! » Puis, aussitôt, il a compris sa faute et il m'a été impossible de lui arracher une nouvelle parole sur cette femme.

— Nous finirons bien par lui tirer les vers du nez à ce beau mystérieux, interrompit Gaudru en riant.

— S'il est demeuré impénétrable sur son passé, je dois reconnaître qu'il a été, en revanche, prodigieusement bavard à propos de son avenir. Les questions, renseignements, et demandes se succédaient sans relâche au sujet des promesses que nous lui avons faites. Avec quel avide empressement il en souhaitait la réalisation ! Si je l'avais écouté, nous serions allés réveiller au milieu de la nuit tous les fournisseurs promis... C'est à grand'peine que je l'ai renvoyé dormir en son garni de la rue Tiquetonne et que j'ai obtenu qu'il patientât jusqu'à aujourd'hui.

— Vous lui avez donné un rendez-vous ?

— Ici même... à midi.

— Convenons vite de nos faits. C'est vous qui vous chargez des fournisseurs ?

— Je prendrai les miens.

— N'oubliez pas d'imposer au tapissier cette condition qu'il ne mettra pas un seul meuble dans l'appartement, sans vous en avoir d'abord donné une double clé... il faut que nous ne soyons pas, plus tard, embarrassés, si besoin est de faire une fouille dans les tiroirs de ce garçon.

— Bien... mais où le logerons-nous?

— A l'entre-sol, rue Lafayette, dans l'immeuble dont je suis propriétaire... Nous y serons plus à l'aise pour manœuvrer sans avoir à craindre les indiscrétions ou la surveillance d'un concierge.

Tout en parlant, l'avoué avait sorti de sa poche un portefeuille d'où il tira quelques billets de banque et, après les avoir posés sur la tablette de la cheminée, il continua :

— Voici pour les premiers frais de l'installation de notre homme. Laissez-moi faire cette avance. Nous compterons à l'heure du partage.

Ce dernier mot fit secouer la tête à Félaize, qui prononça sur le ton du doute :

— Oh ! le partage !... Croyez-vous sérieusement qu'il arrive jamais ?

— Ah çà ! mon cher, vous méfiez-vous de moi ? Pensez-vous qu'au moment voulu, je disparaîtrai avec votre part ? demanda le vieillard d'un accent irrité.

— Non, cent fois non, ce n'est pas de votre probité que je me méfie.

— Alors, de quoi donc?

— C'est de la réussite de notre plan ou, plutôt, de l'inutilité du but que nous poursuivons.

— Ainsi vous supposez que nous arriverons à ne rien prouver ?

— J'en ai la crainte... Vous savez pourtant avec quelle ardeur j'ai soutenu votre opinion, quand vous avez émis le soupçon qui nous a fait nous mettre en campagne.

— Ce n'est pas un soupçon que j'ai ; c'est une belle et bonne certitude, appuya Gaudru.

— J'ai bien peur que vous vous soyez trompé, mon brave ami.

— Non. Je suis certain d'avoir deviné juste.

— Il ne suffit pas d'avoir deviné, il faut encore prouver qu'on avait raison, et, je ne vous le cache pas, je doute que nous arrivions jamais à fournir cette preuve.

Loin de partager le doute émis par son associé sur le succès de l'entreprise qui les avait réunis, l'ancien légiste répondit d'un ton affectueusement grondeur :

— Allons, monsieur l'incrédule, reprenez confiance... Nous réussirons, je vous le jure... Ne doutez plus de moi, car j'ai raison et je compte en donner avant peu cette preuve à laquelle vous ne croyez pas... puisque, maintenant, nous avons trouvé les deux personnages nécessaires.

Et regardant la pendule :

— Bientôt midi, ajouta-t-il, Debruel va venir. A chacun son rôle. Je vous laisse avec le jeune homme... Moi, je cours m'occuper de la femme.

Après avoir serré la main du marquis, le bonhomme, certain d'avoir raffermi la foi chancelante de son allié, regagna sa voiture. Avant d'y monter, il questionna encore son cocher :

— Tu m'affirmes bien que ta Paméla est une très-fine mouche ?

— Monsieur n'a qu'à la mettre à l'épreuve.

— Oui, mais ne se peut-il pas qu'elle soit fort attachée à sa maîtresse ?

— Oh ! il n'y a jamais le sou dans cette maison-là, répondit Michel en haussant les épaules.

— Merci du renseignement, dit Gaudru en riant. Presse ton cheval, il faut que je sois à midi rue de Vaugirard.

Pendant ce trajet, le propos de Debruel, que lui avait rapporté le marquis, lui revint à la mémoire :

— Que signifie ce « Oh ! si ce n'était que de l'argent ! » qu'a lâché l'amoureux ? se demanda-t-il. Est-ce que, tout en lui croquant ses écus, Valentine l'aurait poussé à commettre quelque gentille infamie... Alors, je m'expliquerais sa liaison avec le garçon, car ce ne peut pas être pour les pauvres deux ou trois cent mille francs que possédait ce clerc qu'elle a été s'enfouir rue de Vaugirard... Eh ! eh ! il faudra que j'éclaircisse ce point suspect.

Dix minutes plus tard, il sonnait à la porte de celle qui se faisait appeler Mme Maubray.

— Mademoiselle Paméla, je crois ? demanda-t-il tout souriant à la femme de chambre qui vint lui ouvrir.

— En personne ; répondit celle-ci.

— Alors, parlons vite et bien, mademoiselle. Mon cocher Michel m'a assuré que vous accepteriez trois cents francs par mois pour satisfaire une manie que je possède.

Paméla crut devoir rougir en prononçant :

— Quelle manie ?

— Celle de poser un tas de questions.

— Dame ! si ces questions sont de celles que puisse

écouter une fille sage? répliqua fort pudiquement la soubrette.

— N'en doutez pas.

— Alors, c'est convenu.

— Et où pourrait-on vous interroger?

— Si monsieur le désire, on ira chez lui.

— Les mardi et jeudi.

— Soit! Mais de bon matin, quand ma maîtresse sera encore endormie.

L'avoué prit la main de la fille et y glissa quinze louis en disant :

— Voici un mois d'avance... A présent, ma belle enfant, veuillez m'annoncer à Mme Maubray.

Et il suivit Paméla qui le conduisit au salon où elle le laissa pendant qu'elle allait prévenir sa maîtresse.

En un clin d'œil le visiteur eut vite passé en revue le mobilier de la pièce.

— Pouah! fit-il, cela pue l'appartement garni. Comment peut-elle vivre ici?

Tout à coup la porte s'ouvrit.

En apercevant la femme qui se montra sur le seuil, le vieux renard s'inclina obséquieux, et de sa voix la plus respectueuse, il se hâta de dire :

-- Cette fois, madame la duchesse, c'est en ami, en sincère ami que je me présente devant vous.

D'une incomparable beauté de formes, cette femme était de taille moyenne. Une magnifique chevelure brune, qui, à ce moment matinal, était tordue en tresses énormes, couronnait d'un lourd diadème sa tête fine aux yeux bleus et à la bouche mignonne. Tout était d'un charme irrésistible en cette créature fière et superbe qui, par la souplesse et la grâce de ses mouvements, tenait beaucoup de la panthère. Elle devait en avoir aussi la cruauté impitoyable et les colères terri-

bles, car on devinait facilement que, sous l'épiderme de cette peau blanche, courait un sang chaud qui, à une heure donnée, devait s'agiter brûlant sous d'âpres et ardents désirs. Il eût fallu avoir en main son acte de naissance pour oser dire qu'elle allait atteindre ses trente ans.

Mais ce que nous ne saurions exprimer, c'est l'intonation méprisante avec laquelle, le front haut et l'œil dédaigneux, elle répondit à l'avoué qui se courbait devant elle.

— Que m'importe la sincère amitié d'un certain maître Gaudru !

— Toujours la même ! pensa le vieillard, nullement démonté par cette réception.

— Allons, continua-t-elle sur le ton d'une raillerie insolente, faites votre métier, donnez-moi lecture des papiers timbrés que vous allez tirer de votre poche à pleines mains.

L'avoué tendit aussitôt en avant ses deux mains tout ouvertes.

— Erreur ! madame la duchesse. Vous voyez qu'elles sont vides, dit-il.

Puis, vivement, sans lui laisser le temps de prononcer un mot, il ajouta :

— Et si vous le voulez, elles seront bientôt pleines de quittances.

— Oh ! oh ! le loup se transformant en mouton ! Quel nouveau tour de votre état voulez-vous donc me jouer, Mons Chicaneau ? ricana la duchesse incrédule.

— Hier, j'ai eu l'honneur de vous faire annoncer que je sollicitais une entrevue pour une communication... agréable. Ce dernier mot n'a-t-il pas éveillé votre attention ?

— Ai-je jamais été payée pour vous croire? maître urbe.

— Non, je l'avoue ; mais, aujourd'hui, madame, vo-e défiance est une inhabileté, appuya le légiste en re-aite d'un ton moins soumis.

— Vraiment ?

— Et pour mieux vous persuader de mes intentions micales, permettez-moi de vous apprendre un détail ue vous semblez ignorer. Depuis cinq mois, j'ai vendu ıa charge... Cette visite n'a donc plus aucun caractère fficiel... En un mot, le papier timbré est une marchan-ise que je ne tiens plus.

Outre qu'il y avait dans le ton de l'avoué un accent e sincérité devant lequel on ne pouvait hésiter, la du-hesse était tourmentée par la curiosité inquiète de sa-oir quel motif avait conduit chez elle celui qui s'était adis montré son plus infatigable persécuteur. Mais our ne pas avoir l'air de donner trop vite ville gagnée son adversaire, elle lui montra un siége en disant avec on même dédain insultant :

— Soit ! mettez-vous là et commencez vos exercices... e suis impatiente de voir par quelle rouerie nouvelle ous allez encore parvenir à me tromper.

Sans se froisser en rien d'une telle phrase, Gaudru 'installa fort paisiblement sur le fauteuil qui faisait ace à la jolie femme.

— Eh bien ? demanda celle-ci en le voyant hésiter à parler.

— J'aurais, avant tout, une question à vous adresser. Vous plaît-il d'y répondre ?

— Posez d'abord la question.

— Quel est le chiffre de vos dettes ?

— Quatre cent mille francs, déclara sans hésitation la duchesse.

A ce chiffre, énoncé d'une voix calme, l'avoué exécuta un bond sur sa chaise en s'écriant d'un ton plein d'une sorte d'admiration effarée :

— Depuis le dernier jugement!!!

Elle partit d'un éclat de rire et, remuant la tête, répondit :

— Malheureusement, non.

— Ah ! bon ! fit Gaudru s'apaisant, vous m'avez accusé le chiffre total.

— Ne me le demandiez-vous pas ?

— Non, je n'entendais pas parler de l'addition générale... sur laquelle, croyez-le bien, je reviendrai plus tard... Pour le moment, je voulais seulement savoir le chiffre nouveau dont s'est accru votre passif depuis le dernier et troisième jugement qui, mettant votre fortune sous le séquestre, en a affecté les revenus au paiement de vos créanciers, après vous avoir réservé une pension annuelle de douze mille francs.

— Oh ! c'est une misère, ce chiffre nouveau.

— Si minime qu'il soit, daignez me le dire.

— Environ cent mille francs.

Gaudru la regarda tout ébahi.

— Vous appelez cela une misère !... Cent mille francs en cinq mois !... Mais quel gouffre d'argent êtes-vous donc ?

Tout en s'exclamant, l'homme de loi était en train de faire aussi cette réflexion :

— Cent mille francs... sans compter ce qu'elle a mangé au clerc de notaire.

Dans l'œil de la duchesse avait brillé un éclair de colère orgueilleuse aux derniers mots de l'avoué. Ce fut d'un ton sec et bref qu'elle reprit :

— Dites-moi, maître Chicaneau, j'aime à croire que vous ne m'avez pas demandé ce rendez-vous unique-

ment pour vous extasier sur les sommes que j'ai pu dépenser... Allez donc promptement au fait, je vous prie.

— J'y arrive, madame, articula vivement le visiteur, sentant venir l'orage qui menaçait de bouleverser son plan.

Puis, prenant un air bien humble :

— Vous voyez devant vous, madame la duchesse, un homme qui s'ennuie.

A cette étrange entrée en matière, ce fut au tour de la grande dame d'être étonnée.

— Qui s'ennuie? répéta-t-elle.

— Oui... et ferme encore. N'avez-vous pas entendu parler de ces commerçants qui, au milieu du tracas des affaires, appellent de tous leurs vœux le jour où ils se reposeront... Enfin ce jour arrive et les voilà heureux !... Mais, au bout de quelques mois, l'ennui les atteint, et ils se prennent à regretter ce commerce qu'ils maudissaient tant.

— Vous regrettez donc le papier timbré?

— Euh! euh ! pas précisément le papier timbré, mais les émotions de cette vie de chicane où l'intelligence s'aiguise à vouloir faire triompher sa cause et à soutenir blanc contre ce noir que, la veille, on avait défendu... Je ne sais pas si j'ai l'honneur de bien être compris ?

— Parfaitement. Vous avez la nostalgie du métier et vous voudriez en tâter encore.

— C'est bien cela, mais, hélas ! en vendant mon étude, je me suis interdit d'en reprendre une nouvelle... de sorte que je suis là, les bras ballants, me demandant à quoi employer mon imagination inactive.

Le désœuvré s'arrêta pour pousser un gros soupir, puis il continua d'une voix qui se fit subitement timide :

— De sorte que, par suite de beaucoup d'ennui, d'un côté... et de sincères remords, de l'autre... j'en suis tout naturellement arrivé à penser à vous, madame.

— A moi ? fit la duchesse, surprise par cette conclusion inattendue.

— Oui, à vous. Je me suis dit que je me distrairais peut-être en démolissant moi-même ce que j'avais construit, c'est-à-dire, en un mot, qu'après avoir ameuté contre vous vos nombreux créanciers, il serait drôle de vous défendre contre eux et de reconquérir vos revenus que j'ai fait accorder par le tribunal à leur meute affamée.

Valentine, puisque nous savons ce petit nom de la duchesse, avait attentivement écouté Gaudru, qu'elle examinait de son regard méfiant. Quand il eut fini de parler, elle secoua ironiquement la tête en répliquant d'une voix moqueuse :

— Je ne suis pas assez sotte pour repousser vos offres, mon cher, car je vous tiens pour un remarquable et retors praticien judiciaire... mais je vous sais aussi un homme à ne rien faire pour rien. Apprenez-moi donc carrément le motif qui vous fait agir.

— Mais je l'ai dit déjà, l'ennui.

— Oh ! oh !

— Et puis le remords... En les combattant, on apprend à estimer ses ennemis, et, un beau jour, on e[illegible]t déso[illegible]é de les avoir vaincus.

— Alors [illegible] vous en êtes à ce jour-là ?

— Je l'avoue. M[illegible]on désir le plus ardent est de réparer mes torts en vous reme[illegible]tant en possession de vos revenus séquestrés, après avoir dés[illegible]intéressé vos créanciers... au meilleur marché possible.

— Après ?

— De vous faire rentrer dans ce monde où vous teniez une si brillante place...

— Ensuite ?

— De vous y voir reparaître... au bras de votre mari dont un... malentendu vous a séparée, acheva l'avoué après avoir légèrement hésité.

Valentine eut un sourire :

— Nous y voilà, prononça-t-elle gaiement.

Et elle se renversa dans son fauteuil en disant au vieillard qu'elle regardait dans les yeux :

— Voyons, finaud, un peu de franchise. Avouez le mobile qui vous pousse.

— Le repentir, je vous le jure. Après vous avoir tant persécutée, je veux vous rendre au monde riche, heureuse, honorée...

— Oui, oui, vous vous répétez... Vous avez dit tout cela... vous avez même ajouté : au bras de mon mari... Mais la question n'est pas là. Moi qui n'ai qu'une médiocre confiance dans votre repentir, je tiens à ce que vous déclariez quel intérêt vous incite à me remettre au bras du duc.

Comme Gaudru ne répondait pas, elle reprit d'une voix lente et ferme :

— Prenez bien garde, mon maître. A ne pas vouloir avouer que vous me proposez un marché, il arrivera que le jour où vous aurez besoin de moi, je ne me croirai pas engagée.

C'était si nettement débité que le bonhomme se résigna enfin à une demi-franchise.

— Dame ! fit-il, je ne dis point qu'à un moment donné, je n'aurai pas à vous demander un petit service.

— Pouvez-vous, d'avance, me le préciser ?

— Impossible !

Valentine parut se consulter, puis elle demanda tranquillement :

— Un service... contre qui ?

Cette fois l'avoué ne crut pas utile de finasser, car il répondit aussitôt :

— Contre le duc.

— Marché conclu ! prononça la duchesse sans la moindre hésitation.

— Et en voici les arrhes ! s'écria Gaudru en tirant de son portefeuille un chèque de vingt mille francs, qu'il offrit à sa nouvelle alliée.

Prenant son chapeau, il fit sa salutation d'adieu, en adressant cette dernière phrase :

— Je prie madame la duchesse de croire que je n'attendrai pas à demain pour donner du fil à retordre à ses créanciers.

Quand il tourna le coin de la rue de Vaugirard, le vieil avoué se frottait vigoureusement les mains et murmurait tout joyeux :

— Maintenant que j'ai mes deux personnages, j'arriverai enfin à connaître ce fameux Pourquoi qui m'agace tant... et qui coûte deux millions.

III

Quel était ce « Pourquoi ? » que Gaudru avait tant à cœur de connaître? Nous allons en donner l'explication à notre lecteur.

Huit jours avant les faits précédemment racontés par nous, il y avait eu grand émoi dans la haute administration de LA PRÉCAUTION, une des plus importantes compagnies d'*Assurances sur la vie*.

Il était un peu plus de neuf heures du matin et tous les employés d'un des bureaux de la Compagnie, qui venaient d'arriver, s'étaient déjà mis au travail, quand se fit entendre la voix de l'un d'eux qui demandait :

— Prière à celui de vous qui, en ce moment, lit le journal, de vouloir bien me dire s'il annonce définitivement pour ce soir la première représentation des Variétés.

Un silence général accueillit cette requête.

Le questionneur promena son regard sur tous ses collègues et après avoir constaté qu'aucun d'eux n'avait la feuille en main, il poussa du doigt un timbre dont le son aigre fit aussitôt apparaître un garçon de bureau.

— François, le journal n'est donc pas arrivé aujour-

d'hui? interrogea l'amateur des premières représentations.

— Si, monsieur, mais il est en lecture.

— Pas ici, toutefois... Avez-vous donc commis l'imprudence grave de le laisser filer dans un autre bureau?

— Nullement. Après l'avoir retiré de la boîte de la porte cochère, je l'avais posé précisément sur votre pupitre, quand M. le sous-directeur est entré. En l'apercevant, il l'a pris et l'a ouvert pour voir si on y avait inséré l'Avis aux actionnaires de la Compagnie. Ayant trouvé ce qu'il cherchait, il était en train de le replier lorsque, machinalement, il a rencontré de l'œil un passage qui devait l'intéresser fort, car il s'est mis à le lire avec une attention extrême et, tout en lisant, il a gagné son cabinet où il s'est enfermé.

— Que le diable l'emporte! il va nous garder le journal toute la journée.

L'employé avait à peine grommelé son dernier mot que le sous-directeur en question sortit de son cabinet. Canne et chapeau en main, il traversait la salle pour s'éloigner quand, rencontrant le garçon de bureau sur son passage, il s'arrêta pour lui dire :

— Je ne reviendrai pas aujourd'hui. Vous renverrez donc à demain les personnes qui auraient à me parler.

Et il disparut après un salut amical adressé à ses subordonnés.

— Vite, vite, François, allez me chercher le journal qu'il a dû laisser sur sa table, commanda l'employé.

Le garçon se dirigea aussitôt vers le cabinet du chef, dans lequel il pénétra au moment même où la porte d'entrée du bureau était ouverte par un grand monsieur d'une quarantaine d'années, à la tenue d'une élégance sévère et aux manières d'une distinction suprême.

— Pardon, messieurs, dit-il, n'ayant rencontré aucun garçon de bureau dans le vestibule, j'ai poussé la première porte qui s'est trouvée devant moi.

Cette excuse étant donnée, l'étranger se tourna vers ce même bureaucrate qui attendait le journal :

— Puis-je parler à M. le directeur général de la Compagnie? demanda-t-il.

— Il est absent de Paris.

— Alors à la personne qui le représente... au sous-directeur, je crois?

— A l'instant même, il vient de sortir.

L'inconnu prit dans son carnet une carte qu'il corna, puis il l'offrit à l'employé en continuant :

— J'invoque toute votre obligeance pour faire tenir cette carte à M. le sous-directeur, en le prévenant que je reviendrai très-prochainement.

Après avoir reconduit le visiteur jusqu'à la porte, le jeune homme, en retournant à sa place, jeta les yeux sur la carte qu'il tenait à la main.

— Mazette! fit-il, c'est un huppé ce monsieur! Merci! plus que ça de nom!

— Comment s'appelle-t-il? demanda tout le bureau curieux.

— Le duc de Valeroye.

Le garçon avait reparu rapportant le journal qu'il posa sur le pupitre en annonçant :

— J'ai fini par le retrouver sous la table, dans la corbeille aux papiers.

— Ah! voilà bien les chefs! Après eux, la fin du monde... Dès qu'ils ont lu, vite à la corbeille... Peu leur importe que les employés sachent s'il y a une première aux Variétés.

Tout en exhalant son humeur comique, le mécontent dépliait la feuille.

— Allons! cria-t-il subitement, en voilà bien d'une autre! Ah! c'est un vrai plaisir que de lui prêter quelque chose au chef, il vous le met dans un bel état... Tenez, vous autres, regardez un peu... On lui a donné un journal et il vous rend une fenêtre.

Ce disant, il élevait entre ses mains écartées la feuille au milieu de laquelle se voyait une ouverture carrée faite par l'enlèvement d'un passage du journal.

— Tiens, il a découpé un article!

— C'était peut-être un coup de patte donné à la Compagnie?

— Dans tous les cas, c'était quelque chose qui intéressait notre homme.

— Ou qu'il a voulu mettre de côté pour montrer au grand chef.

— Ou plutôt qu'il n'a pas voulu nous laisser lire.

A la suite de ces suppositions diverses émises par chacun, tout le monde se réunit en chœur pour s'écrier.

— Il vaut savoir ce qu'il en est.

— Et ce ne sera pas long, appuya le fanatique des Variétés. Permettez-moi, messieurs, de satisfaire à mes frais la curiosité générale... Tenez, François, voici trois sous. Allez nous acheter un autre numéro chez le marchand du coin.

Cinq minutes après, le garçon de bureau revenait avec un exemplaire intact, dont s'empara celui qui l'avait payé.

— Lis tout haut! cria-t-on.

L'interpellé se reporta sur la nouvelle feuille au passage détaché de la première.

— Une discussion sur la hausse des suifs, annonça-t-il. Ce ne peut pas être cela qui a intéressé le directeur, n'est-ce pas?

— Non, non, vois plus bas.

— Vient après un article sur le procédé pour conserver les haricots verts. Ce ne doit pas encore être cela.

— Alors c'est que la chose se trouve au verso. Tourne la feuille et cherche.

L'amateur de premières représentations obéit au désir de l'auditoire. Il retourna donc la page et alla droit au point voulu.

— « On nous écrit de Chamonix, » lut-il en débutant.

Et il reprit :

— Ça n'est pas encore notre affaire.

Il allait passer outre, quand une voix s'écria en riant :

— Qui te dit que ce n'est pas notre affaire?

— Oui, oui... A quel propos ne veux-tu pas qu'on nous écrive de Chamonix?

— Messieurs, je me rends aux vœux de la majorité; je vais donc avoir l'honneur de vous apprendre ce qu'on vous écrit de Chamonix.

Avant d'élever la voix, le lecteur avait rapidement suivi de l'œil les premières lignes.

— Saperlotte! s'écria-t-il brusquement.

— Hein? quoi? qu'est-ce? hurla l'auditoire, trépignant de curiosité.

Mais, au lieu de répondre, l'autre continua de lire des yeux en répétant sur le ton de la plus vive surprise :

— Saperlotte! saperlotte!... Ah! je comprends que le sous-directeur ait détaché ce passage! Il est, à coup sûr, allé à la campagne du grand chef pour le lui porter.

— Parleras-tu? animal! bélître! Auvergnat! vociféraient ses collègues exaspérés.

Ils se levaient pour lui arracher la feuille, quand en-

tra un grand jeune homme, venant d'un bureau voisin dans celui-ci, pour demander un renseignement.

— Ah! Gobinet, tu arrives à propos! lui cria le détenteur du journal.

— Qu'y a-t-il?

— Tu travailles dans le bureau des contrats d'assurances, n'est-ce pas?

— Oui; après?

— Alors, tu dois connaître un nommé M. Louis Boissard?

— Si je le connais! Parbleu! oui. C'est moi qui lui ai fait sa police d'assurance... Je vous dirai même que c'est le plus fort assuré de la maison. Il nous a été amené par le marquis de Félaize, un des membres du conseil de surveillance... Je dois aussi ajouter que c'est uniquement par considération pour le marquis que la Compagnie s'est décidée à une assurance aussi importante.

— Elle est donc énorme?

— M. Boissard s'est assuré pour deux millions au profit de sa femme et de ses deux enfants.

— Bigre! Cela lui fait une jolie annuité à payer!

— Oui... environ 41,000 francs par an... Il a fait son premier versement annuel, il y a cinq mois... Le plus drôle de la chose, c'est que la Compagnie a bien cru qu'elle allait garder la somme gratis... Quinze jours après son paiement, M. Boissard s'est battu en duel. Devinez avec qui?

— Dis-le-nous.

— Avec ce même marquis de Félaize, qui nous l'avait amené. Il paraît que le marquis avait voulu rôder d'un peu trop près autour de Mme Boissard, ce qui lui a valu de se faire d'abord flanquer à la porte par la

femme et, ensuite, administrer un coup d'épée par le mari... malheureusement pour la Compagnie.

— Comment ça... malheureusement pour la Compagnie? demanda un employé débutant.

— Sans doute, car si, au contraire, Boissard s'était fait tuer par le marquis, sa veuve et ses enfants n'auraient pas touché un radis de la Compagnie, car vous savez que la prime n'est pas due pour le cas de mort en duel.

— Ni pour le cas de suicide?

— Ni pour le suicide, répéta Gobinet.

— Dis donc, Gobinet? reprit l'employé au journal, maintenant qu'il a soldé sa première année, si M. Boissard mourait, la Compagnie la danserait donc de ses deux millions?

— Parfaitement... sauf, bien entendu, le cas où la mort résulterait d'un duel ou d'un suicide.

Après avoir reçu cette réponse, l'amateur des Variétés montra le journal à ses collègues et secoua la tête en disant :

— Alors la Compagnie va boire un bien désagréable bouillon de deux millions, car on nous écrit de Chamonix que M. Louis Boissard est mort des suites d'une chute dans une ascension de montagne.

Le jeune homme ne mentait pas d'un iota, car telle était, en résumé, la nouvelle sinistre donnée par le journal.

On se rendra donc facilement compte à présent de l'émotion qui s'était emparée du sous-directeur quand, une heure auparavant, il avait pris connaissance de l'article en question.

— Diable! voici une journée qui commence mal pour la Compagnie! murmura-t-il après avoir lu, pour la troisième fois, la feuille emportée dans son cabinet.

Il avait donc découpé aux ciseaux le passage concernant M. Louis Boissard et l'avait placé dans son portefeuille en se disant :

— Il me faut prévenir promptement le directeur afin qu'il avise au plus vite. Deux millions à payer valent la peine qu'on réfléchisse un peu avant de desserrer les doigts.

De là était donc venu qu'il était parti pour se rendre chez son supérieur qui, installé à Enghien pendant la belle saison, ne faisait que deux ou trois courtes apparitions par semaine au siége de la Société.

Il y avait grand remue-ménage dans la résidence de son chef quand il s'y présenta. A propos de certains statuts de l'acte de société qu'il voulait faire remanier, le directeur s'était dit que pareille question ne pouvait pas être plus agréablement traitée qu'à table et le verre en main. Il avait donc réuni en un déjeuner splendide les membres du Conseil de Surveillance de LA PRÉCAUTION, auxquels s'était joint le Conseil Judiciaire, composé de deux avocats, deux avoués et d'un conseiller à la cour qui avaient mission de contenir les futures modifications sur le terrain de la légalité.

Nous laissons à deviner l'effet produit sur la joyeuse assistance par l'entrée inattendue du sous-directeur dont la nouvelle qu'il apportait avait quelque peu allongé la mine.

— Qu'est-il donc arrivé ? s'écria le directeur à première vue de cette figure maussade.

Le nouveau venu salua d'abord à la ronde tous les convives, puis il répondit sur un ton de complainte :

— Je ne pouvais pas souhaiter un auditoire plus compétent pour entendre la lecture que je vais avoir l'honneur de faire ici.

Et tirant de son portefeuille l'article coupé dans le

journal, il commença immédiatement à haute voix :

« On nous écrit de Chamonix : Pour la deuxième fois de la saison, nous avons encore à enregistrer un accident horrible qui a coûté la vie à un touriste, sans que pourtant, aujourd'hui, on puisse l'attribuer à la hardiesse imprudente de la malheureuse victime.

« M. Louis Boissard, de Paris, descendu à l'hôtel Saussure, avait entrepris de faire l'ascension du Mont-Blanc par les Grands-Mulets. Tout curieux qu'il était de cette exploration, il poussa la précaution à l'excès, car au lieu des trois guides imposés par le règlement, il voulut en avoir cinq.

« Le matin même du départ, il s'était fait livrer par un cordonnier de la ville des souliers à semelle plate, en exprimant la crainte que les chaussures à talon, qu'il avait apportées de Paris, lui fissent la marche moins assurée.

« Quand il quitta l'hôtel, le maître de l'établissement l'entendit promettre double paie aux guides si, au retour, il avait été content de leurs services.

« Ces cinq hommes ont déposé que, durant les sept heures qu'on mit pour atteindre les Grands-Mulets, il observa toutes les précautions prescrites, surtout au passage des crevasses.

« Aux Grands-Mulets, on s'arrêta à la cabane pour y passer la nuit. Mais, le lendemain, au moment de commencer cette seconde partie de l'ascension, M. Boissard changea d'avis et demanda le retour à Chamonix en s'écriant :

« — Ma foi ! je suis trop bête de risquer ainsi de me casser le cou. Décidément, les montagnes ne sont vraiment belles que quand on les regarde d'en bas.

« Et il donna l'ordre de se mettre en route en demandant si on serait revenu assez à temps à la ville pour qu'il pût faire partir une lettre, adressée à sa femme, et qu'il avait laissée inachevée sur sa table, en se promettant de la compléter au retour par le récit de son ascension.

« A l'approche de la région des *séracs*, quand se présenta la première crevasse à sauter, il la franchit d'un bond. En retombant de l'autre côté, il dit en riant à un des guides :

« — Que, parfois, l'homme est stupide !... Comprend-on que moi, qui suis peut-être le mortel le plus heureux d'être au monde, je sois venu, sans nécessité, en véritable idiot, m'exposer à tous ces dangers... Ah ! je défie bien qu'on me reprenne jamais à commettre pareille sottise.

« Avant d'atteindre le Couloir de l'Aiguille, s'offrit alors une dernière crevasse, mais si large que, ne pouvant être franchie d'un saut, il fallut, en guise de pont, poser l'échelle d'un bord à l'autre. M. Boissard s'engagea dessus avec la même assurance qu'il avait montrée dans les cas précédents où il avait été nécessaire d'employer l'échelle.

« Il approchait déjà de l'autre bord quand, tout à coup, soit qu'un faux mouvement lui eût fait perdre l'équilibre, soit qu'il eût été pris de vertige, il tourna brusquement sur l'échelle et tomba dans la crevasse. Lancé de biais, il alla frapper sur la paroi et, instinctivement, il tendit les mains. A cinq ou six mètres de profondeur, ses doigts s'accrochèrent à une saillie du granit, et il demeura suspendu.

« — Sauvez-moi ! sauvez-moi ! Je veux vivre ! Ne me laissez pas mourir ! Sauvez-moi ! s'écria-t-il d'une voix dont nous ne saurions exprimer l'accent désespéré, en levant vers les guides son visage décomposé par l'épouvante.

« Puis, avant que ceux-ci, restés sur les bords de la crevasse, pussent, avec leurs cordes, organiser un sauvetage, la force manqua à ses doigts, qui se détendirent, et il tomba, soixante mètres plus bas, sur un rocher où le corps demeura brisé.

« A l'aide des cordages, deux guides descendirent jusqu'au rocher et, attachant le malheureux qui respirait encore, ils le firent hisser par leurs camarades demeurés en haut.

« Avec des vêtements étendus sur une échelle, on fit un brancard sur lequel on l'étendit, puis on se mit lentement en marche. Pendant ce trajet, l'infortuné, dont la voix s'affaiblissait de plus en plus, n'exprima que des regrets déchirants de quitter la vie, en répétant sans cesse : J'étais si heureux !!!

« Puis ses plaintes cessèrent.

« Il était mort !

« Le corps, rapporté à Chamonix, a été enfermé ce matin dans un cercueil de plomb pour attendre l'arrivée de quelque membre de la famille qui, dit-on, a été prévenue par l'autorité. »

Après cette lecture faite d'un ton lent et sans s'arrêter, le sous-directeur salua encore à la ronde les déjeuneurs et ajouta :

— Le défunt Louis Boissard était assuré chez nous pour une somme de deux millions.

A l'énonciation de ce chiffre énorme, il y eut, de la part de quelques membres du Conseil de surveillance, un grognement sourd.

— Oui, deux millions, insista le lecteur, et si vous en doutez, messieurs, vous pouvez consulter M. le marquis de Félaize, ici présent, qui nous a, lui-même, amené jadis ce client.

— C'est la vérité, avoua le marquis qui, dès le commencement de la lecture et en entendant prononcer le nom de Louis Boissard, avait écouté avec une sorte de joie le récit du trépas de ce mari auquel il était redevable d'un coup d'épée.

— De quand date cette assurance? s'informa un convive curieux.

— Le défunt n'avait encore payé qu'une seule annuité, environ 40,000 fr.

— Voilà deux millions qui n'auront pas coûté cher à la famille... Et, au profit de qui le contrat a-t-il été fait?

— De la veuve.

— Est-elle jeune? demanda le questionneur en se tournant vers Félaize qu'on savait, avant son duel, avoir été l'intime ami de Louis Boissard.

— Trente-deux ans, répondit l'interrogé.

— Jolie?

— Fort jolie, ajouta le marquis d'un ton sec qui prouvait que cet interrogatoire lui était pénible.

— Belle, encore jeune... et, de plus, avec deux millions, voilà une veuve qui ne va pas manquer de poursuivants.

Involontairement, Félaize secoua la tête à cette dernière remarque.

— Croyez-vous qu'elle ne se remariera pas? s'empressa de lui demander le directeur en surprenant ce geste.

— Mme Boissard adorait son mari.

— Il était donc vraiment aussi heureux qu'il le disait aux guides?

— Oui... et il avait raison d'en convenir, continua Félaize d'un ton grave. Louis était un dieu pour sa femme ; il avait deux enfants charmants qu'il chérissait ; il jouissait d'une santé de fer et, en biens-fonds, il possédait cent mille livres de rentes.

— Oh ! ces grosses fortunes-là ne sont bien souvent qu'apparentes et, quand on va aux informations sérieuses, on les trouve fort entamées, fit observer un sceptique.

— Je défie qu'on découvre vingt francs d'hypothèques sur les biens du défunt, répliqua le marquis.

— Alors, dans de pareilles conditions, il est dur de quitter la vie.

— Euh ! euh ! quitter la vie ! euh ! euh ! fit tout à coup une voix moqueuse.

— Tiens, qu'est-ce qui prend donc à Gaudru ? Que signifie votre euh ! euh ! s'écria le directeur.

— Rien... C'est une réflexion que je me faisais.

— Ne pouvez-vous nous la communiquer ?

— J'étais en train de me dire : « Oh! si j'étais encore avoué ! »

— Et à quel propos regrettez-vous d'avoir vendu votre étude?

— Mais, mon cher directeur, parce que je ne serais pas assis à votre table en qualité de simple invité.

— Dites donc plutôt en qualité d'ami véritable, appuya affectueusement l'amphitryon.

— Grand merci... mais je voudrais aussi m'y trouver à titre d'avoué.

— Parce que ?

— Parce que, comme membre du conseil judiciaire, j'aurais encore voix au chapitre et que je pourrais me permettre de vous donner un avis.

— Donnez-le quand même, mon cher Gaudru.

— Est-ce que vous comptez payer ces deux millions de l'assurance?

— Sans aucun doute... C'est triste, mais il faut bien s'exécuter.

— Alors, l'avis que j'ai à vous donner, c'est de ne pas lâcher un sou.

— La raison?

— Elle est bien simple... Vous allez me répéter que M. Louis Boissard était riche, aimé, heureux ; en un mot, dans toutes les conditions de bonheur.

— C'est incontestable.

Gaudru promena son regard sur tous les assistants, puis il demanda :

— C'est aussi votre opinion à vous tous?

— Oui, oui, oui.

— Eh bien, dit-il, moi je suis persuadé que M. Boissard s'est suicidé.

— Pourquoi? s'écrièrent en chœur les convives.

A cette question partie de toutes les bouches, le vieillard haussa légèrement les épaules et reprit :

— Pourquoi? Je n'en sais rien au juste. C'est à nous de le trouver... Qui vous dit que le bonheur de M. Boissard était aussi complet que nous le croyons? N'avez-vous pas souvent trouvé des fruits qui, superbes d'apparence, s'offraient, quand on les avait ouverts, intérieurement gâtés par un ver?

— Donc, selon vous, la félicité de M. Boissard avait son ver? appuya le directeur.

— Oui... et il faut le découvrir. Vous aurez alors la preuve que la mort de cet homme n'est pas le résultat d'un accident involontaire.

— Mais enfin par quelles déductions en êtes-vous arrivé à croire au suicide?

— Tous les détails du journal le prouvent.

— Ils attestent, au contraire, chez cet homme un excès de prudence exagérée.

— Ta, ta, ta, fit Gaudru en branlant la tête, on ne montre pas à sauter aux vieux renards de ma sorte... La prudence exagérée ne pouvait pas être le fait de M. Boissard. Il devait être, au contraire, un garçon hardi, bien décidé, même aventureux... et son duel avec M. de Félaize l'a prouvé... Celui qui a été très-carrément sur le terrain ne devient pas tout à coup aussi prudent en moins périlleuse occasion... Quand il s'est battu avec le marquis, il n'était ni plus ni moins heureux qu'à son dernier jour, alors qu'il a refusé de continuer son ascension... pourquoi donc n'a-t-il pas aussi reculé à l'heure du duel?

— Pouvez-vous comparer la satisfaction puérile d'avoir exécuté une ascension avec le point d'honneur qui vous conduit en présence d'un adversaire? Il est permis de se refuser à une fatigue inutile ; on n'a pas le

droit de se soustraire à une affaire d'honneur, objecta un convive.

— Ta, ta, ta, recommença l'avoué impatient, vous vous éloignez de la question et vous me permettrez d'y revenir en soutenant que M. Boissard n'avait pas habituellement cette prudence exagérée qu'il a montrée dans les dernières heures de sa vie.

— D'où vous concluez?

— Que, bien décidé à se tuer, il a tout fait pour qu'on crût à un accident. Dans le récit qu'on vient de nous lire, il y a une série de détails qui accusent chez la victime l'intention ferme d'éteindre tout soupçon de suicide. Ces souliers sans talons qu'il achète la veille; cette promesse d'un bon pourboire au retour qu'il a soin, en partant, de faire aux guides en présence de l'aubergiste; ce souci qu'il montre de répéter sans cesse à son escorte qu'il est heureux de vivre, qu'il ne tient pas à se casser le cou, etc., etc., tout cela, messieurs, je le répète, dénote un homme bien résolu à faire la culbute... mais qui ne veut pas laisser deviner qu'elle est volontaire.

A mesure que l'avoué parlait, les convives qui, d'abord, s'étaient montrés incrédules, se ralliaient à l'idée que cette mort était le résultat d'un suicide.

— Oui, reprit le madré bonhomme, M. Boissard, en voulant trop prouver, a passé par dessus le but et s'est trahi par un excès de précautions. Tenez, avez-vous remarqué cette lettre à sa femme qu'il a eu soin de laisser inachevée sur la table... pour montrer qu'il comptait la finir à son retour? Je ne l'ai pas lue cette lettre; mais je vous parie tout ce que vous voudrez qu'elle contenait les plus beaux projets d'avenir et que chaque ligne exprimait l'espérance de longs jours à vivre.

Et, remuant la tête, Gaudru, après une petite pause,

continua sur un ton lent qui accusait une émotion :

— Oh ! non, ce n'était pas un timoré, ce M. Boissard. Il avait une nature énergique, cet homme qui, à deux secondes de la mort, alors qu'il s'accrochait au-dessus du gouffre où il allait se laisser tomber, a eu encore le courage de jouer la comédie en criant : Je veux vivre ! Ne me laissez pas mourir !

— Oh ! oh ! vous exagérez, fit le directeur, il est plus naturel de croire qu'en se voyant perdu, le malheureux a été pris d'un désir subit et irraisonné de vivre.

— Irraisonné, dites-vous ! Non, M. Boissard a conservé sa raison jusqu'au moment suprême, et, sur le brancard qui le transportait, quand il exhalait ses regrets douloureux de quitter la vie, il jouait le dernier acte de la tragédie qui devait le conduire au but.

— Au but?

— Sans doute, il donnait sa vie pour deux millions et il a tout fait, je le répète, pour qu'on ne pût supposer un suicide.

— Si le suicide était prouvé, la Compagnie n'aurait rien à payer, avança un membre du Conseil de Surveillance qui, en même temps, était un fort actionnaire.

— Oui, mais, comme vous le dites, il faudrait le prouver, répliqua le directeur.

La crainte de voir son futur dividende en péril rendait sans doute le gros actionnaire très-hardi sur la chicane, car il s'écria :

— Quand nous invoquerions seulement l'énorme chiffre de l'assurance, c'est déjà une preuve. Il est bien évident que, malgré sa fortune de cent mille livres de rentes, M. Boissard faisait une folie en s'engageant à nous payer annuellement une prime de 40,000 francs. Il n'a donc pu souscrire à une pareille redevance

qu'avec l'arrière-pensée de s'y soustraire dans un temps donné... Ce qui prouverait l'idée bien arrêtée d'avance de se tuer.

Et, satisfait d'avoir trouvé pareil argument, le gros actionnaire, s'adressant à l'ex-avoué, demanda :

— Est-ce qu'on ne peut pas plaider cela, mon cher Gaudru ?

Ce dernier fit une moue ironique.

— Tout peut se plaider, dit-il, mais pour ce que vous proposez, il est à craindre que le tribunal vous réponde que vous avez attendu un peu tard pour faire cette remarque. Ce n'est pas après avoir empoché l'annuité des gens qu'il faut se mettre à commenter leurs intentions.

— Mais il me semble que...

Le fort actionnaire fut interrompu par Félaize qui prit la parole :

— C'est moi qui ai poussé Boissard à contracter cette assurance et je puis vous jurer qu'il y a consenti sans aucune arrière-pensée, car il a longtemps résisté à mes conseils et, je dois l'avouer, pour ainsi dire à mes persécutions amicales. Si grande que fût sa fortune, Louis, qui adorait ses enfants, aurait voulu leur en laisser une dix fois plus grande.

— Oui, me disait-il, cinquante mille livres de rentes à chacun, c'est déjà un beau denier... mais, tu le sais, un père est toujours ambitieux pour ses enfants ; aussi, parfois, je me prends à souhaiter de voir mes millions faire des petits... Malheureusement, je n'entends rien aux grandes affaires commerciales et j'ai une profonde horreur pour les spéculations financières.

Alors je lui proposai de se faire assurer.

— Non ! dit-il sèchement la première fois.

Je revins si souvent à la charge qu'un beau jour il finit par cet aveu :

— Écoute, ce n'est pas l'importance de la somme à payer annuellement qui me retient, car ma femme et moi, nous avons les goûts modestes et ce qui resterait de mon revenu nous suffirait amplement pour vivre... sans ajouter que, en faveur de nos enfants, nous saurions nous imposer des sacrifices encore plus énormes... Ce n'est donc pas l'annuité qui me fait hésiter devant ta proposition.

— Quoi donc, alors?

— C'est que je n'ai aucune confiance dans toutes tes Compagnies.

Si je vous rapporte ce propos de Boissard, messieurs, c'est pour vous prouver, quand j'eus fini par triompher de sa méfiance, qu'il vint à nous sans avoir aucune pensée de cette spéculation tragique que vous lui supposez.

L'avoué avait attentivement écouté Félaize. Dès que celui-ci eut terminé son explication, il fit une nouvelle moue moqueuse.

— Euh! euh! répéta-t-il.

— Doutez-vous de ce que je viens de vous rapporter? reprit le marquis froissé.

— Le ciel m'en préserve! Seulement je me demande si les hésitations de votre ami n'étaient pas un jeu pour vous exciter à le pousser de vous-même à faire cette assurance qu'il avait une envie secrète de contracter... Jeu, dis-je, qui porte aujourd'hui ses fruits, car, à présent que nous sommes en train de discuter les faits et gestes de M. Boissard, vous voyez que votre déclaration vient à son aide.

— Je ne crois pas être grandement suspect en défendant le défunt.

— Certes, non... car, plus tard, vous n'avez pas été payé pour lui continuer votre amitié, appuya brutalement Gaudru.

Le marquis eut un léger tressaillement, mais il répondit d'une voix calme :

— Je n'ai pas à dire ici la cause qui nous brouilla et nous mit l'épée à la main, car cette cause est tout à fait étrangère au sujet qui nous occupe.

Pour effacer l'effet produit par la dernière phrase du vieillard, le directeur s'empressa de ramener la conversation à son point intéressant.

— Pour nous résumer, dit-il, votre conviction, Gaudru, est qu'il y a suicide?

— Parfaitement.

— Et qu'il ne faut pas payer les deux millions, ajouta le gros actionnaire, rassuré sur ses dividendes.

— Oui, mais vous oubliez un détail, ricana l'avoué. Il ne suffit pas de dire qu'il y a suicide, il faut encore le prouver.

— Tout le prouve... Vos remarques nous ont bien clairement démontré, chez le défunt, la ferme intention de se tuer.

— Oui, mais un tribunal sera bien plus difficile à convaincre. Pour lui, il n'existe qu'une seule et bonne manière d'affirmer le suicide.

— Laquelle ?

— C'est d'en expliquer le pourquoi... ce mystérieux pourquoi qui nous échappe et, faute duquel, il faudra bel et bien payer.

— Ouf ! fit douloureusement le gros actionnaire.

Ce soupir trouva de l'écho autour de la table car, plus ou moins, une bonne partie des convives était intéressée à ce que le dividende ne fût pas aussi désastreusement écorné.

— Pourquoi ? pourquoi ? répéta-t-on à la ronde.

Après une courte pause, Gaudru prit sa petite voix doucereuse :

— J'ai bien une idée, dit-il.

— Parlez.

— Ce serait de faire la part du feu.

— En offrant moitié à la veuve ? prononça vivement le directeur.

— Non, non, ce serait montrer que vous doutez de la bonté de votre cause... mon idée n'est pas celle-là... Je choisirais parmi nous, car il ne faut pas qu'un étranger fourre le nez dans cette affaire, je choisirais, dis-je, deux personnes adroites, habiles, etc., etc., auxquelles je ferais cette proposition : « Sur les deux millions qu'il lui faut payer, la Compagnie abandonnerait cinq cent mille francs à ceux qui lui sauveraient le reste de la somme en découvrant le fameux Pourquoi. » Voilà mon idée.

Sans hésiter, le directeur tendit la main à l'avoué en s'écriant :

— C'est dit ! Gaudru... choisissez vous-même votre second.

— Je prends M. de Félaize, qui, en sa qualite d'ex-ami de la maison, pourra me donner de précieux renseignements, déclara l'ex-légiste avec un sourire.

IV

Deux heures après cette scène, l'avoué était assis dans le fumoir du marquis de Félaize, avec lequel il était revenu d'Enghien.

— Mon cher associé, disait-il, je passe pour un finasseur et un intrigant compère. Oui, c'est vrai, je l'avoue... mais uniquement avec mes adversaires. Pour mes amis ou alliés, je suis loyal, fidèle, toujours prêt à montrer mes cartes.

— Je le sais.

— Mais cette même franchise, je veux aussi la trouver chez mes partenaires. Je compte donc sur la vôtre. Ceci bien convenu, nous allons commencer à établir nos batteries.

D'un signe de tête, Félaize annonça qu'il devenait attentif.

— D'abord, reprit Gaudru, je dois vous avouer l'autre raison qui m'a fait vous choisir pour mon auxiliaire dans la campagne que nous entreprenons.

— L'autre raison ? répéta le marquis étonné.

— Oui, l'autre. Devant ces messieurs, j'ai dit que votre titre d'ancien ami de la famille Boissard vous désignait à mon choix.

— Ce titre n'est-il pas suffisant ?

— Oh ! que nenni ! Avant d'entrer en guerre, il est de la plus simple prudence de s'assurer si vos alliés ont de sérieux motifs pour vous soutenir jusqu'à l'extrême fin de la lutte.

— Et il paraît que j'ai un sérieux motif pour ne pas lâcher pied ?

— Oui, vous en avez un.

— Vous plaît-il de me le faire connaître ? demanda sèchement Félaize surpris de se voir ainsi sur la sellette.

— C'est que vous êtes ruiné. Oh ! ne tentez pas de le nier. Je pourrais vous citer les nombreux boudoirs dans lesquels vous avez égrené votre fortune... Vous n'en êtes pas encore réduit aux expédients, mais vous vous débattez dans une gêne d'autant plus horrible que vous voulez la cacher.

— C'est vrai, avoua le marquis.

— Bravo pour cet aveu ! mon cher. Soyez toujours ainsi et nous ferons de la belle besogne... Donc, cette occasion inattendue de refaire votre fortune qui s'offrait à vous a été pour moi une raison de croire que vous poursuivrez l'aventure jusqu'au bout.

Puis en regardant Félaize dans les yeux :

— Puisque nous sommes en veine de franchise, permettez moi encore une question.

— Faites-la.

Soit par simple curiosité de savoir à quoi s'en tenir sur la vertu de Mme Boissard, soit que ce renseignement lui fût utile pour dresser ses plans, Gaudru reprit avec un sourire qui sollicitait une confidence :

— Voyons, là, bien entre nous, est-ce que ce coup d'épée, que vous avez reçu de Boissard n'était pas un peu mérité ?... Je m'explique... Dans ce duel, avez-vous

eu à faire à l'époux voulant délivrer sa femme d'un fâcheux qui l'obsédait de ses poursuites ou bien Boissard a-t-il été un mari, jaloux à juste titre, qui désirait se venger d'un braconnier ayant chassé sur ses terres?... En un mot, malgré la blessure que vous a octroyée le mari, ne vous est-il pas resté un peu de reconnaissance pour la femme?... Bref, de cette aventure, Mme Boissard est-elle sortie irréprochable?

La question amena un sourire méchant sur les lèvres de Félaize qui répliqua aussitôt :

— Irréprochable ? oui... quant à moi du moins.

Son compagnon dressa aussitôt les deux oreilles à cette réponse.

— Vous dites ? s'écria-t-il.

— Je dis que si le mari avait été vraiment jaloux, il aurait pu, avec plus de raison, s'adresser à un autre.

— Et vous nommez cet autre?

— Le duc de Valeroye.

— Mille dossiers ! jura l'avoué en tressautant.

— Vous le connaissez?

— Parbleu ! c'est bien, n'est-ce pas, le Valeroye qui est séparé de corps et de biens avec sa femme?

— Précisément. Devant lui, on évitait de parler de tout ce qui pouvait lui rappeler la duchesse.

— Ah ! je le crois sans peine... Une gaspilleuse d'argent qui eût dévoré les millions de sa dot et l'immense fortune de M. de Valeroye, si on n'y eût mis bon ordre. En ce moment, elle fait ses caravanes je ne sais où ... à l'étranger, je crois... mais, où qu'elle soit, je suis certain qu'elle sème derrière elle les dettes et les dupes... Une fière femme ! La connaissez-vous?

— Non... Je sais seulement, par ouï-dire, qu'elle n'a ni cœur ni âme.

— Oh ! si celle-là s'amourache jamais de quelqu'un,

j'irai le dire à Rome. Elle n'a qu'une passion : celle d'un luxe de toilette désordonné, fou, stupide... Ah ! si vous aviez lu comme moi les notes de ses fournisseurs, c'est grandiose de démence !

Et, de la duchesse revenant à son mari, le vieillard poursuivit d'une voix joyeuse :

— Tiens ! tiens ! le duc de Valeroye allait chez les Boissard !

— Il n'en sortait pas.

— Et madame Boissard l'accueillait bien, m'assurez-vous ?

— Mari et femme rivalisaient de petits soins à son égard.

Le bonhomme regarda son compagnon d'un air ébahi, puis il avança brusquement :

— Alors, mon cher, ces gens-là n'avaient pas le sou... ils exploitaient le duc.

— Non, non, répéta le marquis d'un ton convaincu, je vous affirme que Boissard possédait en terres, bois et maisons, cent mille livres de rentes.

— Voyons, là, sur votre honneur, croyez-vous que M. de Valeroye fût l'amant de la femme ?

A cet appel fait à son honneur, Félaize hésita un moment, puis avec le plus loyal accent de franchise, il répondit :

— Eh ! bien, non... l'amour-propre de soupirant évincé a pu m'égarer tout à l'heure, mais je l'avoue maintenant, je reconnais Marthe pour une vertueuse femme qui aimait sincèrement son mari.

— Alors, à quel titre le duc venait-il donc dans la maison ?

— M. de Valeroye était ami d'enfance de Louis ; ils avaient grandi ensemble.

— En êtes-vous certain ?

— M. Boissard père possédait ses forges au village de Valeroye où se trouve le château du duc.

— M. Boissard père vit-il encore ?

— Non, il est mort depuis bientôt une année. En voyant que Louis ne voulait pas lui succéder, il avait vendu ses forges pour venir habiter à Paris, avec son fils et sa bru.

A la suite de toutes ces questions, Gaudru était devenu pensif. Renversé sur sa chaise et le nez en l'air, il murmurait :

— Riche, époux aimé, heureux père, bien portant... et, malgré tout cela, j'en suis convaincu,il s'est suicidé.

Tout à coup il se redressa en s'écriant :

— J'y suis !

— Vous avez trouvé le Pourquoi ? demanda vivement le marquis.

— Non, mais j'ai découvert le moyen de le faire avouer à ceux qui le savent.

— Ceux-là sont ?

— Madame Boissard et le duc.

Puis se reprenant, Gaudru ajouta :

— En admettant même qu'ils n'en sachent rien, ce doit être à propos d'eux... que Boissard s'est tué.

— Peut-on connaître votre moyen ?

— Il est des plus simples. En les interrogeant l'un et l'autre.

— Croyez-vous qu'ils répondront ?

— Cela dépendra de celui qui les interrogera.

— Ce ne sera donc pas vous ?

— Moi ! Je me garderai bien de montrer le bout de mon nez.

— Alors quels seront vos questionneurs ?

— Ceux que nous allons chercher.

Alors le bonhomme, se levant, vint à Félaize et lui dit de sa voix flûtée.

— Il s'agit de donner un amant à madame Boissard et une maîtresse au duc... Entre amants, on bavarde, vous le savez, et on lâche des confidences... Ce sont ces confidences-là que devront nous transmettre les deux êtres qu'il s'agit de faire entrer dans la vie intime du duc et de la veuve... En conséquence, vous comprenez qu'il nous faut choisir des sujets d'élite.

— Qu'appelez-vous des sujets d'élite ?

— Deux francs misérables.

C'était donc, pour l'exécution de leur plan, que les associés, ainsi que nous l'avons vu au début de notre histoire, s'étaient mis en quête des deux personnages qui leur étaient nécessaires.

Afin de rendre son adjoint plus ardent à la réussite de l'œuvre, l'avoué lui avait dit en guise de promesse :

— Sur les cinq cent mille francs que la Compagnie nous donnera en cas de réussite, nous aurons, au grand mot, cent mille francs à en retrancher pour les frais. Il nous en restera donc quatre cent mille à nous partager. Vous êtes jeune et vous avez besoin de refaire votre fortune. Moi, je suis vieux et déjà fort riche, de plus je m'ennuie. C'est par désœuvrement, et surtout par amour-propre, que je m'occupe de la chose dont je ne fais pas une affaire d'argent. Vous pouvez donc compter sur la totalité de la somme devant nous revenir... ce qui vous donnera vingt jolies mille livres de rente.

On juge de l'empressement avec lequel Félaize avait mis son expérience de la haute galanterie parisienne au service du vieillard qui, d'abord, avait résolu de chercher la femme utile parmi les courtisanes en renom. Il avait renoncé immédiatement à cette idée aussitôt qu'un

hasard prodigieux lui avait jeté sur sa route la duchesse de Valeroye.

— Je ne trouverai jamais plus rouée que cette gaillarde-là ! s'était-il dit.

Entre le jour de son entrée en campagne et celui où il avait mis la main sur les deux acteurs qu'il lui fallait, Gaudru s'était plusieurs fois rendu au siége de la Compagnie, afin d'y prendre, comme on dit, l'air du bureau. Il y trouvait le directeur qui, pour recevoir l'ennemi lorsqu'il se présenterait, avait quitté sa résidence d'Enghien et se tenait maintenant à poste fixe dans son cabinet.

Le lendemain de son pacte avec la duchesse, quand l'avoué arriva devant le chef, il lui adressa sa question habituelle :

— Quoi de nouveau ?

— Rien. On ne nous a pas encore mis en demeure de payer.

— N'oubliez pas la marche à suivre. A la première demande de paiement, alléguer carrément le suicide et en appeler à la décision d'un tribunal. J'arriverai à faire reculer si loin le jugement que nous aurons tout le temps de trouver ce satané pourquoi.

— Oui, c'est convenu. Mais, je vous le répète, personne ne s'est déjà présenté. Il n'y a pas grand retard, après tout, puisque le décès ne date que de huit jours. D'après les informations prises, il paraît que la veuve a tenu à ramener elle-même le corps de son mari. Elle est partie pour Chamonix.

— Courageuse femme ! fit Gaudru.

— Oui, n'est-ce pas ? Si le défunt était, suivant vos déductions, une nature énergique, sa femme m'a tout l'air d'être taillée sur le même modèle. Combien d'épouses qui, à sa place, auraient évité cette corvée doulou-

reuse en la laissant faire par un parent ou un ami.

— Décidément Félaize avait raison en disant que Marthe adorait son mari, pensa l'avoué en écoutant ces détails.

— Il faut donc attendre, d'abord qu'elle soit revenue de Chamonix, puis qu'elle ait mis son époux en terre, continua le directeur. Jusque-là, nous ne serons pas attaqués. Une femme aussi résolue doit s'occuper elle-même de ses affaires et ne s'en remettre à aucun de ce soin... De là vient qu'on n'est pas encore venu pour réclamer le paiement.

Le directeur prononçait son dernier mot quand Gaudru, dont le regard avait flâné sur les papiers du bureau, s'écria soudainement :

— Tiens, qu'est-ce que cela ?

Et il désigna une carte armoriée qui s'étalait bien en vue devant le chef.

— C'est la carte du duc de Valeroye.

— Le connaissez-vous ?

— Nullement. Il s'est présenté dans les bureaux... tenez, le jour même de notre déjeuner... il désirait me parler, et il est parti en annonçant devoir prochainement revenir. Je suis encore à attendre cette visite.

— En pressentez-vous le but ?

— Pas le moins du monde... Peut-être désire-t-il se faire assurer ?

— Peut-être aussi est-il déjà assuré et vient-il pour une réclamation quelconque. A votre place, je tiendrais à le savoir pour, le dernier cas échéant, être en mesure de lui répondre, insista Gaudru.

— Vous avez raison.

Ce disant, le directeur avait tiré une sonnette dont le tintement fit apparaître un garçon de bureau.

— Demandez si, parmi les polices d'assurance, il en

est une au nom du duc de Valeroye? commanda le chef.

Au lieu de partir, le garçon s'inclina en disant :

— Quand monsieur m'a sonné, j'allais entrer pour lui annoncer que M. le duc de Valeroye est là et qu'il demande à être reçu.

En une seconde, l'avoué, assis, fut sur ses jambes et tendit la main au directeur en s'écriant :

— Je lui cède la place. A bientôt, mon cher. Je crois pouvoir vous apporter avant peu quelque nouvelle de notre affaire Boissard.

Comme le garçon, sur un signe du chef, s'éloignait pour aller chercher le duc, Gaudru se dirigea vers une petite porte du cabinet en ajoutant :

— Je file par l'escalier dérobé pour n'avoir pas l'ennui de traverser tous les bureaux.

Le duc entrait par l'autre côté au moment où la porte retombait sur le fuyard qui, avant qu'elle fût tout à fait refermée, la retint assez entre-bâillée pour pouvoir entendre ces paroles que le duc prononçait d'une voix calme :

— Monsieur le directeur, j'ai l'honneur de me présenter, au nom de Mme veuve Boissard, pour vous annoncer la triste nouvelle du décès de son époux qui était assuré à la Compagnie La Précaution pour une somme de deux millions.

— Bing ! voilà la bombe qui éclate ! se dit Gaudru qui s'éloigna sans écouter plus longtemps.

Tout en trottinant sur la route de son domicile, il réfléchisssait à ce qu'il venait d'entendre.

— Ah ! ah ! marmottait-il, c'est le duc que Marthe a chargé de réclamer la prime... Quand ?... Ce doit être avant son départ pour Chamonix, puisque l'autre s'est déjà présenté, il y a quelques jours... Est-elle revenue

à Paris et le renvoie-t-elle à l'assaut?... Hum ! hum ! oui, c'est près d'eux que je trouverai le maudit Pourquoi... Quel diable de mystérieux micmac peuvent tripoter ces deux êtres ?

Et, pris de crainte, il murmura :

— Pourvu que ce Debruel soit assez fort pour jouer son rôle avec Marthe !... Quant à Valentine, je n'ai pas le moindre doute à avoir. Elle roulera le duc haut la main.

Quand il eut sonné à la porte de son appartement, le valet de chambre qui vint ouvrir lui annonça :

— Une demoiselle attend monsieur dans son cabinet.

— Une demoiselle ? répéta l'avoué qui avait atteint l'âge où pareille nouvelle n'est pas sans exciter un certain étonnement.

— Oui, mademoiselle Paméla.

— Ah ! très-bien ! fit Gaudru dont la surprise cessa au nom de la camériste de la duchesse.

En le voyant apparaître, la soubrette se leva respectueusement et, du ton le plus ingénu, débita gentiment :

— Je viens satisfaire la manie d'adresser des questions dont monsieur m'a dit être tourmenté.

— Vous ne perdez pas de temps, ma fille. Engagée d'hier, vous arrivez déjà aujourd'hui. C'est un zèle dont je vous tiendrai compte.

— Monsieur m'a désigné les mardi et jeudi.., nous sommes jeudi, je me rends à mon devoir.

Après ces mots prononcés, la donzelle salua encore en disant :

— Quand il plaira à monsieur de questionner.

Gaudru n'alla pas par quatre chemins et, pour son début, il demanda :

— Est-ce que la duchesse aimait Raoul Debruel ?

— Elle ne pouvait pas le souffrir.

— Mais alors ? fit l'avoué dont le regard étonné acheva la question.

Paméla haussa les épaules.

— Le fait est, dit-elle, que je n'ai jamais pu comprendre comment madame s'était empêtrée de ce clerc de notaire.

— Il avait de l'argent ?

— Oh ! une misère pour la duchesse... si peu qu'il n'en faut vraiment pas parler. Non, ce n'est pas l'argent qui doit l'avoir décidée.

— Quoi donc, alors ?

— Ah ! par exemple ! voilà ce que je ne saurais vous apprendre, car je n'en sais rien de rien.

L'interrogateur comprit que la fille était sincère, et sans insister, il se contenta de demander :

— Mais, à votre avis, elle a dû avoir un motif pour accepter ce jeune homme ?

— Oh ! pour ça, oui, j'en mettrais ma main au feu... Quel est ce motif ?... J'en ai toujours été pour mes frais de curiosité.

— Combien de temps a duré la liaison ?

— Voyons un peu, commença Paméla en s'apprêtant à compter sur ses doigts.

Après avoir consulté sa mémoire :

— Je débute par la fin, reprit-elle. Quinze jours à Paris...

— Ah ! la duchesse n'est ici que depuis une quinzaine ? interrompit curieusement le vieillard.

— Oui, pas plus... Nous disons donc : deux semaines à Paris..., Quatre mois en Allemagne... un peu plus de cinq là-bas.., cela fait environ dix... oui, il y a dix mois que madame traîne son clerc de notaire.

— Vous avez parlé de l'Allemagne et de Paris, ma

belle, mais quel endroit désignez-vous donc par « là-bas ? »

— Le village de Valeroye.

— Hein ! fit vivement l'avoué... Votre maîtresse a osé s'installer au château du duc ?

— Oh ! en plein cœur d'hiver, elle n'avait pas à craindre de s'y rencontrer avec son mari.

— Et qu'allait-elle faire en ce pays qui, à pareille saison, doit être d'un triste à en mourir d'ennui ?

— Madame prétendait qu'elle était lasse du monde et qu'elle avait grand besoin de repos et de solitude.

— Que me contez-vous donc là, mon enfant ? ricana Gaudru. La duchesse fuyant le monde, cela me paraît impossible.

— Dame ! je vous répète ce qu'elle disait... Il faut pourtant bien croire que son caprice de solitude était sincère, puisque nous sommes restées les cinq mois d'hiver dans ce trou.

— Sans voir personne ?

— Personne...sauf M. Debruel dont elle avait fait connaissance je n'ai jamais su comment... Il venait lui rendre visite par une petite porte du parc dont elle lui avait donné la clé.

— Comment M. Debruel se trouvait-il en ce pays que vous avez appelé un trou ?

— Mais parce qu'il y était obligé.

— En quoi ?

— A cause de la place qu'il occupait chez ce bon monsieur Ducoudray ?

— Et qu'était ce bon Ducoudray ?

— C'était le notaire du pays... celui de M. le duc de Valeroye.

— Oh ! oh ! oh ! fit, sur trois intonations différentes,

l'avoué qui se redressa en pointant le nez comme s'il flairait une piste.

Etonnée de l'effet produit par sa réponse qui, pour elle, n'avait aucune portée, Paméla reprit d'un ton inquiet :

— Est-ce que monsieur doute de ce que j'ai l'honneur de lui dire ?

— Du tout ! du tout ! répliqua promptement l'homme de loi.

Et, pour réparer son imprudence d'avoir ponctué de ses oh ! oh ! le renseignement de la soubrette, il se hâta d'ajouter :

— J'étais surpris que la duchesse n'eût pas préféré la société du notaire Ducoudray à celle de son maître-clerc.

— Mais le notaire compte soixante ans, tandis que M. Debruel n'en a que vingt-cinq ! s'écria naïvement la caméristes qui voyait les choses sous le côté physiquement positif.

— Ah ! oui, c'est vrai, répartit en riant Gaudru, j'oubliais que votre maîtresse n'était pas uniquement guidée par le désir de parler affaires.

Puis d'un ton qu'il fit indifférent :

— Après tout, ajouta-t-il, l'un n'empêchait pas l'autre. Recevoir le jeune homme en catimini ne lui interdisait pas de voir ostensiblement le tabellion si elle avait à le consulter sur ses intérêts.

— Voilà ce qui vous trompe.

— Ah ! elle n'a pas vu le notaire?

— M. Ducoudray ne s'est pas même douté que la duchesse fût au château.

— Ah ! vraiment ? prononça le questionneur en appelant à lui tout son calme.

— Oui, sans doute, appuya la fille. Quel besoin, je

vous le demande, aurait eu Madame de consulter le notaire qui ne s'occupe que des seules affaires de M. le duc... dans lesquelles la duchesse n'a plus rien à voir?

— C'est juste, fort juste, très-juste, articula lentement l'avoué.

Tout en accompagnant son approbation d'un hochement de tête, il faisait cette réflexion :

— C'est précisément parce qu'elle n'avait pas à se mêler des affaires du duc qu'elle aura voulu y fourrer le nez, à l'insu du notaire, par l'entremise du maître-clerc.

— Oh ! comme le temps a marché ! s'écria soudainement la chambrière les yeux fixés sur la pendule. Je supplie monsieur de me laisser décamper.

— Mais, Paméla....

— Si monsieur tient à ce que je revienne mardi prochain, il ne faut pas que mon absence trop prolongée donne aujourd'hui l'éveil à ma maîtresse.

Après avoir fait suivre ces paroles d'une révérence, la soubrette gagna la porte avec un empressement dans lequel entrait pour beaucoup certain air que, depuis cinq minutes, sifflait sous la fenêtre le cocher Michel, son ex-pays.

Si Gaudru n'avait pas fort insisté pour la retenir, c'est qu'il avait été subitement absorbé par une réflexion qui, tout à coup, s'était dressée en son cerveau.

— A coup sûr, pensait-il, la duchesse, en vraie sirène qu'elle est, a engeôlé le maître-clerc pour le pousser à quelque coquinerie... et ladite coquinerie a été commise dans l'étude de ce notaire Ducoudray qui gère les affaires du duc.

Un souvenir vint en aide au vieillard qui continua :

— Quand Félaize a parlé au jeune homme des maîtresses qui obtiennent de vous jusqu'au dernier sou, De-

bruel ne s'est-il pas involontairement écrié : « Oh ! si ce n'était que l'argent ! » Donc le garçon a sur la conscience une bonne grosse infamie que lui a soufflée Valentine.

Et Gaudru se mit à rire en murmurant :

— Ah ! il était de bon aloi ce goût de solitude qui a conduit la duchesse à Valeroye au cœur de l'hiver... Elle n'y a été uniquement que pour fasciner ce pauvre diable de clerc. Une fois qu'elle la tenu, idiot d'amour, en son pouvoir, elle en a obtenu ce qu'elle voulait... Que pouvait-ce être ?... l'altération d'un titre ?... la suppression d'un acte ?... un faux ?... Bref, quel tour a-t-elle joué à son mari ? car ce doit être contre le duc qu'elle a fait le coup.

A mesure que le vieux matois cherchait, sa gaîté avait redoublé. Il finit par se trémousser sur sa chaise, pris d'un fou rire et bégayant à mi-voix :

— Ah ! sacrebleu ! oui, elle a une drôle de manière de comprendre le besoin de solitude !

Soudain, aussi rapide que la foudre un changement s'opéra dans la physionomie du bonhomme. Le rire disparut de sa bouche qui demeura béante en même temps que les yeux s'écarquillèrent, et, durant dix secondes, il resta la face stupéfiée par un ahurissement immense, puis il balbutia :

— Mille dossiers !... Il serait drôle que le suicide de Boissard se rattachât au fait en question... Son père avait ses forges au bourg de Valeroye et, par conséquent, devait être aussi un client du notaire... Plus tard, le duc et les époux Boissard ont été trois têtes dans le même bonnet... Voyons donc un peu s'il ne serait pas possible de relier tout cela... Il doit y avoir un joint à découvrir.

Alors, tout heureux, il se reprit à rire de plus belle, en marmottant :

— Est-ce que, par hasard, ce serait dans l'étude de

ce tabellion de province que se trouve le Pourquoi qui nous intrigue ?

Cette fois la gaîté du chercheur fut interrompue par des coups discrets frappés à la porte que poussa bientôt le valet de chambre.

— M. de Félaize attend au salon, annonça-t-il.

En faisant les quelques pas qui le séparaient du salon, l'avoué eut le temps de se dire :

— Le marquis va sans doute pouvoir me fournir des renseignements.

Après un serrement de mains entre les deux associés, ce fut Félaize qui débuta.

— Je vous annonce que Debruel est installé depuis hier soir dans son nouveau logis. Je n'aurais pas fait mieux pour moi. Son entre-sol est une vraie bonbonnière.

— Bravo ! notre homme va s'y trouver plus à l'aise que dans sa chambrette de clerc à Valeroye, lança négligemment Gaudru.

— Bah ! fit Félaize étonné, est-ce qu'il a habité Valeroye ? Alors il a dû s'y ennuyer fort, car je ne sais pas plus triste village.

— Vous le connaissez donc ?

— Oui, j'y ai été avec Boissard quand il s'y est rendu pour liquider une fin de compte résultant de la vente des forges de son père.

— Alors vous avez peut-être fait connaissance du notaire dont Debruel était premier clerc ?

— Oui, c'est chez lui qu'a été fait le paiement qui avait appelé Boissard à Valeroye... Ah ! vraiment ? Debruel était clerc dans cette étude... Je n'ai pas souvenance de l'y avoir vu, mais il faut dire que je n'ai fait nulle attention aux employés... Et comment avez-vous appris cet antécédent de notre héros ? car, lui, l'autre jour, n'a pas

ouvert la bouche de l'endroit où il avait exercé ses talents.

— C'est ce matin, en causant, par hasard, que j'ai su qu'il a travaillé chez Ducoudray.

— Oui, Ducoudray, c'est bien le nom du notaire... Papa Ducoudray, comme l'appelait Boissard.

Après une petite pause, M. de Félaize ajouta tout tranquillement :

— C'était un bien brave homme.

— Plaît-il ? cria Gaudru en tressaillant.

— Je dis que le papa Ducoudray était un bien brave homme.

— Pourquoi ce « était » ?

— Mais tout simplement parce que le digne notaire est mort.

— Mille millions de dossiers ! jura furieusement l'homme de loi.

— Oh ! oh ! cher ami, vous vous intéressiez donc bien à l'existence de cet infortuné tabellion ?

Au lieu de répondre à la demande, l'avoué revint à la charge en s'écriant furibond :

— Etes-vous bien certain qu'il soit mort, cet imbécile ?... Comprend-on ça ? Je tenais une ficelle et crac ! elle me casse dans la main ! Ce n'est pas avoir de veine !... Quand ce notaire a-t-il eu la stupidité de mourir ?

Le marquis jugea inopportun de questionner son associé sur la cause de sa déconvenue, si comiquement rageuse, et il répondit :

— Très-peu de temps après notre retour à Paris, il y a cinq ou six mois.

— Et mort de quoi ?

— D'apoplexie foudroyante. J'en ai reçu la nouvelle par Boissard qui m'a lu une lettre dans laquelle une de

ses connaissances du village de Valeroye lui faisait part de cette mort, en y ajoutant tous les détails.

— Des détails !... quels détails ?

— On a supposé que l'apoplexie de Ducoudray avait été amenée par une émotion violente.

— Sur quoi a-t-on fondé cette conjecture ?

— Sur ce qui a précédé, de quelques minutes, le trépas du notaire.

— Dites.

— C'était jour de marché. Les paysans encombraient l'étude en attendant l'heure précise à laquelle Ducoudray ouvrait son cabinet. Tout à coup, ils l'ont vu apparaître, le teint d'un rouge violacé, les yeux hagards, tremblant de tous ses membres, à demi fou, en homme qui est sous le coup d'un immense saisissement :

— Bon ! je le vois d'ici... continuez.

— Il est arrivé tout droit aux clients étonnés et leur a dit d'une voix brisée : « Que quelques-uns de vous courent chez le maire, le percepteur, le juge de paix, l'officier de gendarmerie pour les prier de venir ici au plus vite... Faites diligence, mes enfants, je vous en conjure !... Il me semble que je vais mourir. » A en croire les paysans, il paraît qu'il faisait peine à voir, qu'il...

— Au fait ! au fait ! marquis ; glissez sur les attendrissements, interrompit Gaudru impatient.

— Après le départ de ses envoyés, Ducoudray dit à ceux qui étaient restés : « Ne vous en allez pas, mes amis, j'aurai besoin de vous tout à l'heure, vous assisterez comme témoins à ma déposition... » Et avant que ces gens ahuris eussent trouvé un mot à lui souffler, il regagna tout titubant sur ses jambes son cabinet dans lequel il s'enferma.

— Et ceux qu'il attendait arrivèrent ?

— Oui ; mais trop tard. Quand on entra dans le cabinet, on trouva, étendu sur le plancher, le notaire tué par l'apoplexie.

— De sorte qu'on n'a jamais appris sur quoi le défunt voulait faire cette déposition qu'il avait annoncée?

— Jamais. On a d'abord pensé que la secousse avait été causée par la découverte qu'il venait de faire d'un vol quelconque dont il aurait été victime, et on a cru naturellement à un vol d'argent ou de valeurs. Vérification faite de l'état de caisse, on l'a trouvé tout ce qu'il y a de mieux en règle et comme, depuis, aucune réclamation, pouvant éclairer le mystère, ne s'est produite, on en est encore à chercher sur quoi devait porter la déposition du notaire.

Son récit achevé, le marquis demanda :

— Veuillez m'apprendre à présent la cause de votre fureur contre Ducoudray mort.

— J'avais tort, mon cher ami. Je reconnais que le tabellion s'est galamment conduit en se laissant mourir... Son trépas vient de me prouver un fait que je soupçonnais seulement.

Suivant son habitude, quand il était satisfait, Gaudru se frotta les mains en grognant tout joyeux :

— Eh ! eh ! nos petites affaires sont en bonne voie, mille dossiers!

L'avoué ne se croyait pas autant dans le vrai quand il prétendait que leur affaire était en bonne voie, car son sourire de satisfaction n'avait pas encore disparu de ses lèvres que, sur le seuil du cabinet, apparut son domestique, tenant à la main une lettre qu'il lui présenta en annonçant :

— On attend une réponse.

D'un doigt pressé, le vieillard déchira l'enveloppe, et

son œil curieux alla chercher la signature au bas du billet déplié.

— Parfait ! parfait ! murmura-t-il à mi-voix en commençant sa lecture.

La teneur du pli devait être fort courte, car, aussitôt, Gaudru releva la tête et, s'adressant au domestique qui attendait la réponse à rendre au porteur :

— Annoncez que je serai dans une heure au rendez-vous qu'on me demande, dit-il.

Puis, après le départ du valet, il se retourna vers Félaize en s'écriant d'une voix joyeuse :

— De mieux en mieux pour nous, mon cher. Devinez un peu qui m'écrit ?

— Je devine toujours mal.

— C'est le duc de Valeroye.

— Pour ?

— Pour me prier de vouloir bien passer chez lui... Je ne saurais, par exemple, dire d'avance ce qu'il peut avoir à me conter.

— Vous connaît-il ?

— Oui... mais comme les voleurs connaissent la gendarmerie... sous de mauvais rapports, car c'est moi qui, au nom des créanciers, ai toujours poursuivi sa femme à boulets rouges.

— Puisqu'ils sont séparés ?

— C'est possible... mais n'empêche que j'ai donné un éclat scandaleux au noble nom du duc.

— Et vous allez vous rendre à ce rendez-vous qu'il vous assigne ?

— J'irais même sur la tête... Songez donc que je ne serais qu'un âne bâté si je laissais échapper cette occasion de pénétrer au cœur de la place.

Sur ce, Gaudru, après avoir regardé la pendule, se leva en poursuivant :

— Je me rends de ce pas chez le duc... En sortant de chez lui, je repasserai encore à la Compagnie d'assurances... puis, après, j'ai convoqué ici quelques gros créanciers de la duchesse auxquels je veux retirer maintenant le sac à avoine... Voici mon temps à peu près pris pour le reste de la journée. Il est donc fort probable que je ne vous reverrai pas avant demain. En ce cas, comptez sur ma visite entre onze heures et midi.

— Bon. Mais, avant de nous quitter, quelles instructions me donnez-vous au sujet de notre Debruel ?

— Dressez-le, bouchonnez-le, mettez-le à l'entraînement jusqu'à ce que vienne l'heure où nous trouverons à l'utiliser... Mais gardez-vous bien de lui laisser soupçonner que nous savons qu'il a été maître clerc de Ducoudray. Laissez-moi le soin de le confesser. Votre rôle avec Debruel est celui d'un viveur bon enfant, d'un compagnon de plaisir. Provoquez adroitement les confidences et, une fois obtenues, n'appuyez pas dessus, mais prenez-en bonne note. Ah ! un dernier conseil : Étudiez les défauts de notre homme et chauffez-les. Ce serait jouer de bonheur si nous étions tombés sur un vaniteux. Le pantin serait alors bien facile à faire jouer.

Tout en donnant ses instructions au marquis qui le suivait, l'avoué avait quitté son appartement, descendu ses deux étages et était arrivé dans la rue.

— Voulez-vous que je vous dépose au faubourg Saint-Honoré, à la porte de M. de Valeroye ? proposa Félaize, dont la voiture stationnait devant la maison.

— J'aime mieux m'y rendre à pied. La marche m'ouvre les idées, dit en souriant le légiste.

Il tendit la main à son associé en continuant de sa voix goguenarde :

— M'est avis que cet excellent duc va de lui-même

fourrer la tête dans le nœud coulant que nous comptions lui passer au cou... Allons, au revoir, à demain. De votre côté, soignez-moi bien le Debruel en attendant que nous ayons trouvé à le faire adroitement entrer en scène.

A cette dernière recommandation, le marquis retint entre ses doigts la main du vieillard qui allait s'en dégager.

— Ah! j'oubliais, dit-il. Le tapissier m'a remis la double clé de chacun des meubles qui garnissent le logement de notre clerc.

— Bon! bon! laissez-le caser à son aise tous ses papiers... Nous y mettrons le nez au moment voulu.

Puis, après un salut amical, Gaudru s'en alla de son pas alerte et, dix pas plus loin, en songeant à son entrevue avec le duc, il murmurait cette phrase qui n'était autre que le texte du billet reçu :

— « M. le duc de Valeroye prie M. Gaudru de passer chez lui aussitôt que faire se pourra... » Hum! hum! c'est fort peu explicatif. Que peut-il me vouloir, ce brave mari qui n'est pas positivement payé pour me chérir?... Sa femme lui aura-t-elle causé quelque nouveau tintoin?... Maintenant que j'y pense, je crois avoir entrepris une rude corvée en me chargeant de le raccommoder avec la duchesse!... Bah! bah! tout est possible! Est-ce que les chiens ne rapportent pas le bâton avec lequel on leur a caressé l'échine?

Tout marmottant, le futé compère finit par arriver devant la vaste demeure dont le premier étage était occupé par le duc avec lequel nous allons faire faire à notre lecteur plus ample connaissance.

Gontran, Hector de Nersay, duc de Valeroye, dont nous avons, jusqu'à cette heure, fort succinctement parlé, était un homme de haute et élégante taille, of-

frant en sa personne tous les caractères distinctifs de la créature de race. Malheureusement, si bien doué qu'il eût été par la nature, tous les avantages physiques de cet homme disparaissaient pour celui qui le regardait au visage. Sa figure était empreinte d'une telle expression d'apathie somnolente, ses yeux se montraient si ternes et tant dénués de la moindre lueur, qu'on oubliait de remarquer combien cette tête était régulièrement belle.

Quand nous aurons ajouté qu'à cette physionomie morne et lugubre se joignaient des manières timides, un parler lent et une politesse froide, il nous sera permis de dire, en usant d'une triviale expression, que le duc suait la tristesse.

Ceux qui l'avaient connu jeune affirmaient que, jadis, le sourire avait existé sur ses lèvres à présent pâlies et qu'un feu de passion ardente avait brillé en ses yeux éteints. Selon eux, cette métamorphose affligeante était due au chagrin profond qui avait terrassé cet homme dont, bien qu'il n'eût que quarante ans, la chevelure était complétement blanche.

Au dire des gens bien-informés, il fallait attribuer ce chagrin aux déboires amers causés par un mariage imprudent qui, en même temps qu'il avait ébranlé moralement et physiquement l'homme, l'avait aussi atteint dans son immense fortune. Fasciné par une beauté sans pareille, le duc, quand elle n'avait que seize ans, avait épousé la fille de son régisseur, et, dans le transport insensé de sa passion, il lui avait reconnu, par contrat, un apport dotal de quatre vingt mille livres de rentes.

La première année de cette union s'était passée au château de Valeroye et, par cela seul que cette vie calme, au fond de la province, était dénuée de tentations, elle avait été à peu près heureuse.

Quand, après la naissance d'un fils, le duc amena sa femme à Paris, c'en fut à jamais fait de son bonheur conjugal. Frivole et coquette à l'excès, soudainement éprise des jouissances fastueuses de ce monde dans lequel son mariage l'avait fait entrer, la duchesse fut bientôt citée, parmi les plus dépensières, pour ses prodigalités folles et stupides. A une époque où tant de procès scandaleux nous ont montré d'énormes fortunes absorbées par le gaspillage insensé et le luxe inouï des femmes du meilleur monde, Mme de Valeroye voulut toujours marcher en tête de la mode, et, bien que son mari eût jeté à pleines mains l'or à ses caprices, l'heure sonna où la meute des créanciers vint aboyer et montrer les dents à la porte du duc.

Pour éviter à son nom le retentissement judiciaire, l'époux paya plusieurs fois d'énormes sommes, espérant que sa générosité amènerait la prodigue à plus de modération. Bientôt il lui fut impossible de ne pas reconnaître qu'elle le menait droit au gouffre dans lequel disparaîtrait sa fortune. Une dernière fois, il solda les créanciers, en leur déclarant qu'à l'avenir il ne répondrait plus des dettes de sa femme et, avec la résolution de conserver un avenir à son fils, il jura de se raidir contre les faiblesses de son cœur.

La paix et la joie du ménage s'étaient anéanties dans ces querelles d'argent. La vie devint à tel point intolérable, qu'un jugement sépara bientôt les deux époux de corps et de biens.

Si les créanciers avaient conservé un dernier espoir que le mari finirait par desserrer encore les cordons de cette bourse qu'il avait déjà tant ouverte pour eux, il leur fallut bel et bien renoncer à cette douce perspective. Alors, ils firent bande commune et confièrent leurs intérêts à l'avoué Gaudru qui voulut se jeter sur la do

que le duc, qui l'avait reconnue en se mariant, avait été forcé de payer à sa femme en se séparant d'elle.

Mais Gaudru avait compté sans un dernier effort que M. de Valeroye fit en faveur de la femme qu'il avait aimée. Il obtint du tribunal que cette dot, au lieu de disparaître éparpillée entre les mains des créanciers, fût mise sous le séquestre jusqu'à l'extinction du passif par le paiement du seul revenu aux ayants-droit, déduction faite d'une pension à Mme de Valeroye.

Un premier jugement alloua, sur les quatre-vingt mille livres de rentes de la dot, une somme annuelle de cinquante mille francs à Valentine.

Loin de restreindre en rien ses folies, elle continua si bien à collectionner des créanciers, que Gaudru fit rendre un second jugement qui réduisait la pension à vingt-cinq mille francs.

Rien n'arrêta la prodigue et, un an après, toujours à la requête de l'avoué, le tribunal décidait, au bénéfice des créanciers, que la pension ne serait plus que de douze mille francs.

C'était par cette poursuite acharnée contre sa femme que M. de Valeroye avait appris le nom de l'homme de loi auquel, sans l'avoir jamais vu, il avait envoyé l'invitation de passer chez lui.

Conduit par un domestique en présence du duc qui l'attendait dans une sorte de galerie-fumoir, Gaudru s'avança l'échine un peu courbée, à petits pas timides, donnant à sa mine de renard son expression pateline, et ce fut d'une voix mielleuse qu'il prononça :

— Je me rends à l'appel que M. le duc m'a fait l'honneur de m'adresser.

Si humblement qu'il se fût incliné dès son entrée, il avait eu le temps d'examiner celui qu'il voyait pour la première fois.

— Heu ! heu ! se dit-il. Une figure à porter les morts en terre... Il n'est pas malade de gaîté !

— Ah ! vous êtes M. Gaudru ! fit le duc qui, tout en montrant un siége, attacha son regard sur celui qui, par ricochet, l'avait tant fait souffrir en allant crier son nom à tous les échos d'un tribunal.

L'avoué comprit ce que signifiait ce coup d'œil, et sur un ton de repentir qui semblait demander pardon du passé, il balbutia avec une humilité feinte :

— Hélas ! oui, c'est moi, monsieur le duc.

A ces quelques mots, tout pleins d'une allusion à sa femme, M. de Valeroye répondit par une autre allusion :

— C'est justement parce que je sais avec quel zèle et quelle activité vous défendez les intérêts qui vous sont confiés que j'ai pensé, monsieur Gaudru, à vous donner une cause à soutenir.

Le maître finaud aurait fort bien pu répondre qu'il n'exerçait plus sa charge, mais, pour laisser le duc se découvrir d'abord, il se contenta d'incliner silencieusement la tête et attendit que M. de Valeroye continuât.

— Voici ce dont il s'agit, reprit ce dernier. Un de mes amis, qui s'était fait assurer sur la vie pour une somme fort importante à une Compagnie, vient, tout récemment, de périr victime d'un accident horrible. La veuve de cet infortuné m'ayant chargé d'annoncer le décès à la Compagnie, je me suis présenté ce matin dans ses bureaux.

Dès la première phrase, un joyeux tic-tac avait battu au cœur de l'avoué qui, bien qu'il étouffât de satisfaction, gardait un visage impassible, tout en se disant :

— J'ai vraiment de la chance... une chance premier numéro. Le voilà qui me tend lui-même la perche.

Cependant le duc avait poursuivi :

— Je ne saurais vous exprimer combien a été grand mon étonnement lorsque le directeur, auquel je m'étais adressé, m'a exprimé son intention de retarder le paiement jusqu'à ce qu'un arrêt judiciaire eût déclaré que cette mort ne résultait pas d'un suicide.

Le bonhomme prit son air naïf pour s'écrier :

— Ah ! vraiment ? votre ami s'est tué !... En ce cas, j'ai bien peur que la somme vous échappe.

Tout en s'exclamant, il guettait du coin de l'œil le visage de M. de Valeroye.

— Il a une face de bois, cet animal-là ! finit-il par se dire avec dépit, en ne voyant aucune émotion se produire sur la morne figure qui s'offrait à lui.

— Pardon ! fit le duc de sa voix lente, je n'ai fait que vous répéter l'opinion émise par le directeur de la Compagnie. Devant cette déclaration formelle, je me suis donc retiré en me demandant en quelles mains habiles je devais remettre les intérêts de la veuve.

Après une courte hésitation, M. de Valeroye continua sur un ton plus triste :

— Personnellement, je n'ai jamais eu affaire avec les hommes de loi. Le seul nom qui m'est donc venu à la pensée a été celui que de malheureuses circonstances m'avaient indirectement fait connaître, et comme j'avais été à même d'apprécier le talent de celui qui le portait... je vous ai fait appeler, M. Gaudru, pour vous prier d'aider la veuve de mon ami à faire valoir sa juste cause.

— L'aider ? je le vieux bien... mais de mes conseils, M. le duc, de mes seuls conseils, car je n'exerce plus ma charge.

Et, promptement, le vieux matois, comme s'il commettait une indiscrétion involontaire, s'empressa d'ajouter :

— Il est vrai qu'à ne plus avoir la tête cassée par vingt causes à défendre à la fois, on possède un juge-

ment plus net et que les conseils s'en trouvent meilleurs... ainsi que me le disait hier matin madame la duchesse.

— Ah! vous avez vu hier ma femme? s'écria brusquement le duc dont le visage blême se colora aussitôt.

— Eh ! eh ! le voilà qui se dégèle un peu ! pensa Gaudru en constatant l'effet produit.

Puis, se faisant la mine effarée, il bégaya d'un ton désespéré :

— Excusez-moi, monsieur, de vous avoir bien étourdiment causé cette émotion douloureuse.

Le duc, sans répondre, regarda l'avoué en silence. Ses lèvres, qui frémissaient, semblaient retenir une question qu'elles n'osaient prononcer.

— Oui, oui, se dit Gaudru, je sais bien ce que tu voudrais apprendre de moi; mais tu ne sauras rien, si tu ne parles pas.

Enfin, d'une voix brisée, M. de Valeroye demanda en baissant les yeux :

— Où est-elle ?

— Mme la duchesse vit, à l'extrémité de Paris, dans la retraite la plus absolue, maudissant ses folies qu'elle cherche à réparer... et je l'aide de mon mieux dans cette tâche.

— Vous ! fit le mari étonné en relevant les yeux.

— Oui, moi... qui ai passé avec armes et bagages à l'ennemi que j'avais tant combattu.

Avec une sorte de confusion attendrie, le compère débita humblement cet aveu en guise de péroraison :

— J'ai eu beau faire le féroce, il a bien fallu me laisser toucher par le sincère repentir de celle qui veut reconquérir dans le monde la place d'où elle est tombée.

Ensuite, changeant de thème, il reprit :

— Revenons à cette histoire de Compagnie d'assurances, nous disons que...

Mais, au lieu de le suivre sur ce terrain, M. de Valeroye, en secouant la tête, continua d'une voix triste :

— Ainsi son repentir consiste à vouloir rentrer dans le monde... Elle ne pense qu'à cela... Nul autre souvenir ne fait battre son cœur.

— Toi, tu plaides pour ton saint, je te vois venir. Tu tournes pour savoir si on songe encore à ta personne, se disait l'avoué.

Si tel était le but que le duc voulait atteindre, il faut reconnaître qu'il prit par le chemin le plus long, car il ajouta :

— Elle a oublié son pauvre père !

Gaudru garda le silence, mais il n'interrompit pas ses petites réflexions :

— Ah ! oui, se dit-il, son pauvre père, le régisseur du domaine de Valeroye... Comme tu te trompes, mon brave garçon... Si tu savais que le pauvre père a dû avoir grandement assez de sa chère fille au bout des cinq longs mois d'hiver que, à ton insu, elle a été passer au château.

Dans l'espoir de faire parler le vieillard sur l'absente, le duc reprit :

— Pas une fois, depuis trois ans, elle n'a songé à aller embrasser son fils au collége.

Cette nouvelle tentative eut raison de l'avoué qui, sans doute parce qu'il voyait le joint attendu, se décida enfin à ouvrir la bouche.

— Attends, je vais te donner du sucre, pensa-t-il d'abord.

Alors il se leva tout ému de son siége et, venant à M. de Valeroye, il lui dit d'un ton brusque :

— Je m'étais promis, monsieur le duc, de ne pas tra-

hir les confidences de cette malheureuse femme, mais votre injustice me révolte... Sachez donc que sa douleur la plus horrible est de ne pas aller embrasser son enfant... Elle n'ose pas, de peur de...

— De peur de?... répéta le duc en le voyant hésiter.

Gaudru eut l'air de s'y reprendre à quatre fois avant d'arriver enfin à dire :

— Puisque vous tenez tant à le savoir... de peur de se rencontrer avec quelqu'un que je ne veux pas nommer.

— Ah! ce quelqu'un lui fait donc peur? prononça le mari d'une voix navrée.

— Lui! Ah!... au contraire!!! s'exclama le rusé personnage.

Après cette très volontaire et très fausse indiscrétion, le bonhomme, satisfait de lui-même, se dit aussitôt :

— Là! c'est assez de sucre pour une fois... je lui en ai servi une portion copieuse.

Après quelques secondes de réflexion, M. de Valeroye articula lentement :

— Elle peut sans crainte aller voir son enfant mardi prochain... la personne en question n'ira pas.

— Toi, tu iras même à quatre pattes plutôt que d'y manquer, pensa encore l'avoué.

Puis, à haute voix :

— J'aurai l'honneur d'en prévenir Mme la duchesse... Maintenant, monsieur le duc, vous plaît-il que nous revenions à notre premier sujet... à cette affaire de Compagnie d'assurances?

— Désirez-vous donc vous en charger... bien que vous ayez quitté les affaires?

— Dame! vous êtes venu parler bataille à un vieux troupier... Je me rouillais dans le repos... et j'avoue que je serais heureux de réveiller mon activité pour une cause aussi intéressante.

— Alors j'aurai l'honneur de vous présenter à madame Boissard.

— Demain ?

— Non... dans deux jours.... Laissez-moi le temps de l'avertir.

— Soit ! seulement je n'attendrai pas jusque-là pour me mettre en campagne.

Mais, soudainement inspiré par une idée, il se reprit en s'écriant :

— Ou, plutôt, pour *nous* mettre en campagne, car nous serons deux... mon élève et moi.

— Votre élève ? répéta le duc.

— Oui, dit Gaudru en riant, le fils d'un de mes bons amis qui est mort... J'ai pour ainsi dire adopté le jeune homme, et je lui apprends à fond la chicane... Ah ! il fera un rude avoué, dans deux ou trois années, quand il sera d'âge à ce que je lui achète une étude.

Et, en joueur hardi qu'il était, le bonhomme ajouta effrontément :

— Oui, je vous le promets, on citera plus tard mon élève Raoul Debruel !

Le duc s'inclina poliment devant cet enthousiasme en disant :

— Il aura été à si bonne école !

— Bon ! pensa Gaudru, il ne le connaît pas de nom... Reste encore à savoir s'il a vu sa figure dans l'étude de Ducoudray.

— Ainsi donc, à samedi, mon cher monsieur, prononça le duc en se levant de son siége pour mettre fin à l'entrevue.

— A samedi, avec mon élève ; appuya l'avoué.

— Avec votre élève, répéta tranquillement M. de Valeroye en lui faisant le salut d'adieu.

Quand il se retrouva dans la rue, à vingt pas de la demeure du duc, le vieillard poussa un énorme soupir de joie.

— Ouf ! fit-il, si je ne me retenais pas, je danserais en plein trottoir... Oui, c'est une chance premier numéro !... Le duc va courir après sa femme et voici mon Debruel à peu près entré chez la veuve Boissard.

Pourtant, en homme d'expérience qui avait trop combattu pour ne pas savoir que les échecs suivent de près les victoires, il finit par modérer sa gaîté et branlant la tête, il murmura :

— Ça marche trop bien... Pourvu que ça ne craque pas au bon moment !

V

Un mois s'est écoulé depuis l'entrevue de l'avoué avec M. de Valeroye.

Pour retrouver les personnages de notre histoire, il faut nous transporter en ce charmant coin de Paris qu'on appelle le boulevard de la Muette, cette percée verdoyante, faite à travers les anciens terrains du Ranelag, que bordent d'élégantes villas.

Il était sept heures du soir quand, d'un coupé qui venait de s'arrêter à l'entrée de l'avenue, descendit un vieillard. Sitôt à terre, il se retourna pour dire à quelqu'un qui n'avait pas encore quitté l'intérieur de la voiture :

— Non, restez là, mon cher Debruel, le coupé va vous mener jusqu'à la porte de Mme Boissard.

— N'y venez-vous donc pas avec moi ? demanda le jeune homme étonné.

— Pas pour le moment... Pendant que je vais faire une courte et très importante visite dans le voisinage, vous allez affronter votre premier tête-à-tête avec madame Boissard. Depuis un mois, voilà, bien comptées, une douzaine de visites que, toujours ensemble, nous lui rendons. A présent que la veuve est habituée à vous, il est bon que je vous laisse voler de vos propres ailes.

Raoul Debruel, à ces mots, secoua la tête d'un air de doute.

— J'ai grand'peur de ne pas voler fort loin, dit-il. Vous m'avez donné là une tâche qui, de prime abord, m'avait déjà paru bien difficile, et qui, à cette heure, me semble impossible.

— Bah ! bah ! vous vous calomniez, mon cher. Un beau garçon comme vous ne doit pas si vite jeter le manche après la cognée. Oui, je vous accorde que, dans ces premières semaines de veuvage, la dame n'ait pas trop fait attention à vous, mais le souvenir du défunt va, chaque jour, s'effacer de plus en plus de ce cœur où vous finirez par vous loger.

— Non, fit Raoul.

— Reculez-vous donc avant d'avoir tenté de donner l'assaut ?

— Quand la ville est imprenable, il est inutile de donner l'assaut.

— Et la veuve vous paraît... imprenable ?

— Oui, monsieur Gaudru.

— Parce que ?

— Parce que vous vous trompez en croyant que l'amour de Mme Boissard pour son époux finira par s'éteindre. Il s'est transformé en une sorte de culte pieux et profond qui doit s'appuyer sur quelque motif mystérieux.

— Eh ! fit brusquement l'avoué, la défaite de la veuve m'importe peu. Sachez seulement ce motif, mon cher, et je vous tiens quitte de toute conquête amoureuse. Si vous ne pouvez vous installer dans son cœur, glissez-vous dans sa confiance et je me déclarerai satisfait... Le jour où vous me répéterez ses confidences, vous aurez gagné la prime promise.

— Oh ! la prime... que me fait-elle aujourd'hui ! murmura Raoul à mi-voix d'un ton triste.

Soit que l'avoué ne voulût pas comprendre le vrai sens de cette réponse, soit qu'il l'attribuât au découragement, il répliqua d'un ton sec et un peu railleur :

— Vous savez ? mon ami, je n'ai pas l'habitude de forcer la main aux gens. Si la tâche vous paraît trop lourde, renoncez-y... et retournez à votre galetas de la rue Tiquetonne ou sur le pont des Saints-Pères... L'eau de la Seine n'est ni plus ni moins froide qu'il y a un mois, vous y ferez ce plongeon que j'ai arrêté.

A la pensée qu'il pouvait se retrouver dans la situation désespérée dont il était sorti, le jeune homme éprouva un léger frémissement que surprit Gaudru. Au lieu de se contenter de l'effet obtenu, le vieillard appuya imprudemment sur la chanterelle en ajoutant :

— Ce qui vous effraie paraîtra sans doute moins terrible à celui qui vous remplacera près de Mme Boissard.

Debruel se cabra sous ce coup d'éperon fort inhabile et, regardant l'avoué en face, il répartit, à son tour, d'une voix moqueuse :

— Oh ! me remplacer !... en admettant qu'il ne me sera pas venu à l'idée, avant le plongeon dont vous parlez, de prévenir cette dame du piége dans lequel vous voulez l'attirer.

— Eh ! à la bonne heure ! mon garçon, s'écria vivement le rusé légiste, qui avait compris sa faute, voilà comme je vous veux ! Vous relevez la crête, mon jeune coq, et j'aime cela... Allons, oubliez ce que je viens de dire, car je n'avais d'autre but que de secouer votre découragement.

Puis se mettant à rire :

— Dites-vous bien qu'il n'est pas de veuves inconsola-

bles, mon cher... Rappelez-vous la désolée Arthémise, d'ancienne mémoire, et ne désespérez plus.

Ensuite, d'un ton qui redevint sérieux :

— Poussez donc de l'avant, Debruel, et croyez que si le succès est vraiment impossible, je ne serai pas assez obstiné pour vouloir le poursuivre quand même.

— Bien, alors je me rends chez la veuve, accorda Raoul rassuré.

— Et si c'est la longueur du tête-à-tête qui vous fait peur, cessez de trembler, car, aussitôt ma visite dans le voisinage rendue, j'accours à votre rescousse... La courte entrevue d'aujourd'hui va vous aguerrir, et je suis certain que, dès ce soir, vous me demanderez de n'être plus sans cesse à vos côtés, vous tenant toujours en lisières... Ah ! si la veuve s'étonnait de mon absence, dites qu'au moment du départ une cause inattendue m'a retenu au logis.

— Je me risque donc... en comptant sur votre prochaine arrivée à mon secours... Vous allez vraiment venir, n'est-ce pas ?

— Puisque je vous laisse la voiture... Pensez-vous donc que je me jouerais à moi-même le vilain tour de m'en aller à pied... Dans une petite demi-heure tout au plus, je vous rejoins, mon enfant, dit Gaudru qui, après un léger salut de tête à Raoul, donna au cocher l'ordre de partir.

Pendant que le jeune homme, croyant à une paix sincère, faisait en voiture les cents mètres, qui le séparaient de la demeure de la veuve, il se doutait peu que l'avoué grondait en fureur :

— Ah ! tu montres les dents, toi... je te les arracherai avant que tu mordes, mon fiston.

Puis, se mettant en marche, il gagna de son pas le plus alerte le Trocadero dont il descendit la rampe. Sur

le quai stationnait une voiture d'où, à son approche, sortit M. de Félaize.

— Vous ici ! fit Gaudru étonné. N'avait-il pas été convenu que vous enverriez simplement votre voiture, et que j'irais vous rejoindre chez vous ?

— J'ai mieux aimé venir à votre rencontre pour savoir plus tôt ce qui est arrivé, répondit le marquis.

— Au dernier moment, j'ai prévenu notre homme qu'il fallait entrer seul.

— Et il s'est décidé ?

— Heu ! heu ! lâcha l'avoué en faisant la moue.

— Ah ! il a hésité ?

— Mieux que cela... il s'est rebiffé, mon cher... Si nous ne lui attachons pas ferme la gourmette, ce gaillard-là peut nous jouer un vilain tour.

— N'en êtes-vous pas aussi un peu cause, mon brave M. Gaudru ?

— Oui, je l'avoue. J'ai cru qu'en faisant disparaître la duchesse de la rue de Vaugirard, où il allait sans cesse rôder, Debruel se donnerait alors tout entier à notre affaire.

— Vous lui avez précisément enlevé la timbale qu'il voulait gagner. Les vingt mille francs, promis par nous, l'ont tenté uniquement parce qu'il comptait se représenter les mains pleines devant la duchesse. Aujourd'hui qu'il ne sait où retrouver Valentine, la prime ne le pousse plus en avant.

— C'est à peu près ce qu'il a marmotté entre ses dents tout à l'heure.

— Il faudrait lui représenter son amorce... Où est Mme de Valeroye ?

— Sur mon honneur, je n'en sais plus rien... Je lui avais ménagé le moyen de se retrouver en face de son époux au parloir du collége de leur fils... Est-elle par-

venue à remettre le grappin sur le duc, je l'ignore... En jouant la Madeleine repentie, elle doit être occupée, dans quelque coin, à tendre la toile où ira s'empêtrer le mari.

— Tant que nous n'aurons pas retrouvé Mme de Valeroye, nous ne viendrons pas à bout de Debruel.

— A qui le dites-vous ? il y a dix minutes, je vous le répète, le jeune dogue m'a montré les crocs... Aussi faut-il que vous alliez au plus vite exécuter, tout seul, cette fouille dans ses meubles et ses papiers que nous avions projeté de faire ensemble.

— Ne venez-vous pas ?

— Impossible ! car la ruse de laisser ma voiture devant la porte de la veuve pour persuader à Debruel que je suis vraiment en visite dans le voisinage, cette ruse, dis-je, est insuffisante. La visite de ses papiers, que nous devions faire pendant qu'il serait chez Mme Boissard, peut nous prendre un temps trop long et je ne me sens pas maintenant assez de confiance en ce garçon pour le laisser plus d'une demi-heure en tête-à-tête avec notre ennemie. Pour un peu, notre héros nous trahirait... Ainsi donc, partez seul... il est inutile de vous recommander de fouiller si adroitement que Debruel n'ait aucun soupçon de notre curiosité.

— Soyez tranquille.

— Bonne chance et en route, marquis... Rendez-vous chez moi, ce soir, où vous viendrez me rendre compte de votre expédition.

— A ce soir, répéta Félaize, en remontant dans sa voiture.

Après le départ du coupé, Gaudru remonta, par l'escalier qui existait à cette époque, sur les hauteurs du Trocadéro et, de son pas pressé, il gagna la demeure de la veuve.

— Madame est chez elle ? demanda-t-il au domestique qui, à son coup de sonnette, était venu lui ouvrir la grille.

— Oui, monsieur Gaudru. Vous la trouverez au jardin, sous le berceau, où elle reçoit en ce moment ses visiteurs.

L'avant-dernier mot fit dresser l'oreille à l'arrivant.

— Ses visiteurs ?

Et il joua l'hésitation à entrer en ajoutant :

— Si Mme Boissard est en nombreuse compagnie, je ne veux pas la déranger.

— Oh ! vous ne devez pas craindre d'être indiscret, car la nombreuse compagnie ne se compose que de deux personnes qui sont de votre connaissance... D'abord, M. Debruel, votre secrétaire.

— Tiens ! c'est vrai ! j'avais oublié que je l'ai envoyé en avant-coureur... Et l'autre personne, quelle est-elle ?

— M. le duc de Valeroye, avec lequel vous vous êtes déjà rencontré ici.

— Oui, il y a quinze jours.

— C'est aussi la date de sa dernière visite, car, depuis une quinzaine, M. le duc n'avait plus reparu, ajouta le domestique en précédant le vieillard qui venait de se décider à entrer.

Tout en suivant le valet, Gaudru se frotta les mains, son signe de satisfaction.

— Mille dossiers ! se dit-il, je vais adroitement tirer du mari des nouvelles de cette chère duchesse.

Le jardin, situé derrière la maison, consistait en une pelouse, semée de massifs de fleurs et bordée par deux allées de platanes, conduisant à l'une ou l'autre extrémité d'un long berceau de pampres et de lierre qui faisait le fond de la propriété.

C'était sous ce berceau, qui s'ouvrait en arcades de

verdure sur la pelouse, que Debruel et le duc, à l'arrivée du légiste, se tenaient assis en face de Mme Marthe Boissard dont les yeux se détournaient souvent sur deux jeunes garçons, l'un de douze et l'autre de quatorze ans, qui, à quelques pas plus loin, feuilletaient un album de gravures sur un banc rustique.

Il fallait savoir que ces enfants étaient ses fils pour oser donner la trentaine bien passée à cette femme dont la rare beauté de blonde ressortait plus splendide sous ses noirs vêtements de deuil. C'était une tête de madone, calme, sérieuse et rayonnante d'honnêteté.

Mais sur ce front blanc, sur les lèvres de cette bouche d'un dessin si correct, dans ces yeux d'une douceur lumineuse se révélaient tous les signes d'une énergie peu commune. Le coup de foudre qui l'avait frappée dans sa vie d'épouse heureuse n'avait pas amené un de ces désespoirs bruyants auxquels il faut un apaisement de cris et de larmes. Si profonde qu'elle eût été, sa douleur s'était montrée muette et résignée, comme si cette mort d'un être aimé, au lieu d'être soudaine, avait terminé une de ces longues maladies qui, dès leur début, ont fait prévoir un dénouement fatal.

Tout en suivant l'allée qui conduisait au berceau, Gaudru examinait celle dont il se rapprochait.

— Elle a un moral fièrement trempé, cette femme là, se disait-il. Si le duc ne sait rien, j'aurai grand peine à arracher de la veuve mon maudit Pourquoi ?

En même temps qu'il faisait cette réflexion, il n'oubliait pas de prendre sa mine désolée pour aborder Marthe. En arrivant sous le berceau, il s'inclina devant elle, puis, après un salut à M. de Valeroye, il dit de sa voix grave en montrant Debruel :

— Mon secrétaire et élève a dû vous prévenir, madame, que l'inscription de votre cause au rôle est à si

longue date qu'il est à craindre que nous n'arrivions pas avant les vacances du tribunal... ce qui nous reculerait de plusieurs mois...

— J'ai dit à M. Debruel que j'attendrai, répondit tranquillement Marthe.

— Diable ! pensa l'avoué, il paraît que la cause pour laquelle Boissard s'est tué n'entraînait pas un résultat immédiat.

Alors, s'adressant à Raoul, il reprit :

— C'est à nous, mon enfant, de tout faire pour éviter ce retard... Aussitôt rentrés à la maison, nous libellerons une requête en...

Mais il s'arrêta tout à coup et se tournant, l'air confus, vers la veuve, il dit tout empressé :

— Excusez-moi, madame, de n'avoir pas pensé à vous épargner d'entendre tous ces détails de procédure qui doivent vous être odieux... mon zèle pour vos intérêts m'a emporté... et puis, voyez-vous, un acte envoyé en heure utile peut, souvent, bien activer une affaire.

Il passa son bras sous celui de Debruel et ajouta en faisant un pas en arrière :

— Aussi, madame, si vous le permettez, je vais, tout de suite et dans un coin, donner mes instructions à mon secrétaire... de peur de les oublier plus tard.

Sur un signe d'acquiescement que fit Marthe de la tête, il entraîna le jeune homme à quelques pas et, avec grand renfort de gestes, comme s'il lui expliquait quelque chose ayant trait au procès, il lui demanda à voix basse :

— Eh bien, comment vous êtes-vous tiré de votre tête-à-tête avec la veuve ?

— Oh ! il n'a été ni long, ni difficile, car j'étais à peine assis que le duc est arrivé.

— Alors on a causé de choses indifférentes.

— Non. M. de Valeroye s'est penché à l'oreille de Mme Boissard et lui a murmuré une très-courte phrase. Elle s'est aussitôt levée et, après s'être excusée de me laisser seul, elle s'est un peu écartée de la table avec le duc... comme nous, en ce moment.

— Vous n'avez rien entendu?

— Rien. Lui, semblait demander quelque chose qu'elle paraissait refuser, car elle a plusieurs fois remué la tête.

— La conversation était-elle animée?

— Nullement.

— Intime? affectueuse alors?

— Oh! affectueuse! répéta Debruel avec un sourire moqueur.

— Ne vous étonnez pas du mot, car le duc est un vieil ami de la maison... rien qu'un ami.

— J'en doute, ricana Raoul.

— Mais moi je vous l'affirme, insista Gaudru, qui attribuait la réponse du jeune homme à un soupçon injurieux pour la vertu de Marthe.

— Affirmez tant qu'il vous plaira, je ne vous en répondrai pas moins que j'en doute, appuya le faux secrétaire.

Cette répétition intrigua le bonhomme qui reprit d'un ton un peu impatient :

— Veuillez m'expliquer ce qui vous fait soutenir que le duc de Valeroye n'est pas un ami tout dévoué à Mme Boissard.

— Pardon. Que le duc soit dévoué à la veuve, je ne le conteste pas.

— Alors, que voulez-vous dire?

— Mais, continua Raoul, que la veuve soit l'amie du duc, voilà une réciprocité à laquelle vous ne me ferez pas croire.

— Parce que ? prononça l'avoué surpris.

— Parce que je m'en tiens à ce que j'ai vu tout à l'heure, mon cher maître.

Nous ne saurions exprimer avec quelle intonation de vive curiosité, Gaudru demanda :

— Qu'avez-vous donc vu?

— Par la position qu'elle occupait, Mme Boissard faisait face au soleil dont un rayon, se glissant à travers la verdure du berceau, vint la frapper en pleine figure. En la voyant porter la main devant ses yeux, le duc s'élança vers la table pour prendre l'ombrelle qu'elle y avait laissée. Il ne tourna le dos qu'une seconde à peine à la veuve, mais, en ce court instant, si vous aviez vu le regard qu'elle lui lança !...

— Il l'obsédait sans doute par ce qu'il lui demandait... ce devait être un regard de mécontentement.

— Oh ! c'était mieux que cela.

— Quoi?

— De la belle et bonne haine.

— Allons donc ! fit Gaudru tressaillant.

— Oui, une haine féroce, je vous l'affirme... Mais quand le duc lui présenta l'ombrelle, l'œil de cette femme s'était déjà éteint.

Le regard de l'avoué glissa sournoisement vers la table devant laquelle étaient assis Marthe et le duc de Valeroye.

— Pourtant, dit-il, voyez avec quelle intimité ils causent en ce moment.

— Tout ce que vous voudrez, mais je n'ai pas moins la conviction que la veuve hait cordialement celui auquel, à présent, elle montre si bon visage.

Cette révélation rendit soudainement pensif le vieux routier.

— Voilà que tout s'embrouille, se dit-il, je n'y com-

prends plus rien... Moi qui croyais que ces deux êtres s'entendaient comme larrons en foire.

Puis, relevant la tête :

— Mon cher Debruel, vous allez prendre congé de Mme Boissard et vous irez m'attendre dans la voiture que vous ferez stationner au bout de l'avenue, commanda-t-il.

Mais, en se souvenant que Félaize, à cette heure, était en train de fouiller les papiers de Raoul et qu'il fallait empêcher ce dernier de rentrer à son domicile, il ajouta :

— Dussé-je ne venir vous retrouver que demain matin, vous ne quitterez pas le coupé, car je puis avoir besoin de votre aide.

A cet ordre, le jeune homme eut un mouvement de révolte.

— Tenez, reprit vite Gaudru, je lis dans vos yeux que vous voulez faire l'enfant... soit!... Je vais agir avec vous comme on procède avec les enfants lorsqu'on veut qu'ils soient bien sages.

— Vous allez peut-être me promettre du nanan? grogna Raoul avec une moquerie hargneuse.

— Précisément, mon cher... oui, du nanan... vous avez dit le vrai mot... Et savez-vous comment s'appelle ce nanan que je vous promets?

— Non. Dites.

— Il se nomme Valentine... Ah! ah! il paraît qu'il est de votre goût, car ce vilain air bougon vient de disparaître.

— Savez-vous donc où elle est? prononça, d'une voix étouffée, Debruel, dont l'œil s'était subitement éclairé d'une lueur ardente.

— J'ignore sa retraite, mais je me fais fort de l'apprendre du duc, si vous me laissez le champ libre.

— Je pars, je pars, répéta le jeune homme devenu un esclave obéissant.

— Et surtout ne quittez pas la voiture, insista l'avoué en songeant à Félaize.

— J'attendrai tant qu'il vous plaira.

— Qui sait si, avant une heure, je n'irai pas vous porter cette adresse ? jugea bon d'ajouter le mentor pour mieux faire patienter sa dupe.

Alors, le reprenant par le bras, il le ramena vers le duc et la veuve en disant tout haut :

— Là, mon garçon, maintenant que vous êtes parfaitement stylé sur ce que vous avez à faire pour empêcher le retard du procès, adressez vos adieux à madame et courez vite mettre en branle l'huissier, l'avocat et l'avoué, mon digne successeur. Que ce soit une vraie pluie de papiers timbrés.

S'adressant ensuite à Marthe, qui venait de rendre à Raoul son salut, il demanda :

— Vous permettez, madame, que je reconduise mon protégé en lui donnant mes instructions dernières.

— Vous allez revenir, n'est-ce pas, M. Gaudru ? dit vivement le duc comme s'il craignait le départ définitif de l'avoué.

— Dans une minute, je serai de retour, répondit-il en s'éloignant au bras de Debruel.

Puis, quand ils furent un peu loin :

— Vous voyez que M. de Valeroye veut me parler... C'est sans doute à propos de sa femme... Ainsi donc, bon espoir ! souffla-t-il à l'amoureux.

A la grille, devant laquelle stationnait la voiture, il renouvela sa recommandation :

— Allez attendre à cent mètres plus loin. Si le duc, qui va vous croire bien loin, sortait avant moi, il serait imprudent qu'il vous vît.

Quand Raoul se fut renfermé dans le coupé, le bonhomme passa sa tête par la portière ouverte et, baissant la voix pour n'être pas entendu du cocher :

— Vous êtes bien sûr de ne pas vous être trompé ? demanda-t-il.

— Trompé sur quoi ?

— Sur ce regard de Marthe.

— Je crois le voir encore.

— C'était bien de la haine ?

— Une haine noire.

Lorsque le coupé fut parti, Gaudru regagna lentement le berceau, le front plissé, les poings crispés et jurant à mi-voix :

— Cela s'embrouille... mille dossiers ! cela s'embrouille.

Le légiste était destiné à marcher de surprise en surprise ; car, aussitôt qu'il fût à proximité du couvert de verdure sous lequel se tenaient le duc et la veuve, M. de Valeroye fit quelques pas à sa rencontre en s'écriant :

— M. Gaudru, venez-moi en aide.

— A quel propos ? demanda-t-il en se rapprochant avec un empressement curieux.

— Pour décider Mme Boissard à une bonne action.

— Oh ! oh ! répéta d'un ton de doute le vieillard qui s'inclina galamment devant Marthe, vous ne me persuaderez jamais que, pour une bonne action, madame puisse hésiter.

— Et, pourtant, il en est ainsi, continua le duc. On me refuse de croire à un repentir sincère.

— Avez-vous donc commis quelque grosse faute ? demanda, en ricanant, Gaudru, à mille lieues de deviner de quoi il était question.

— Il ne s'agit nullement de monsieur, déclara Marthe de sa voix calme.

L'avoué tourna un regard interrogateur vers M. de Valeroye qui, comprenant cette question muette, se hâta de dire, en appuyant sur les mots :

— Mon vœu le plus ardent serait que madame participât à une œuvre dont vous avez été l'instigateur.

Comme l'avoué promenait de Marthe au duc des yeux étonnés qui prouvaient qu'il n'avait pas encore compris, Mme Boissard reprit d'un ton bref :

— Nous parlons de Mme la duchesse de Valeroye.

Gaudru maîtrisa sa surprise de voir la femme prodigue ainsi mise inopinément sur le tapis et demanda d'une voix qui, maintenant, s'accentuait d'une ignorance affectée :

— Daignez vous expliquer, M. le duc, car je n'ai pas encore deviné à quelle bonne œuvre vous désirez associer madame.

Sans laisser au mari de Valentine le temps de parler, ce fut la veuve qui se hâta de répondre :

— M. de Valeroye voudrait mettre la duchesse en retraite chez moi.

Si légère qu'elle fût, il y avait dans la manière dont cette phrase avait été dite une intonation qui n'avait pas échappé à l'oreille de l'avoué.

— C'est drôle ! pensa-t-il. Dans l'accent de la belle blonde, il y a tout à la fois de la moquerie, du dédain et de la colère.

Le duc n'avait pas dû faire la même observation, car immédiatement il s'écria :

— Oui, mon vœu le plus ardent est de voir madame accueillir et guider de ses conseils la pauvre égarée qui demande à rentrer dans la bonne voie.

Ces paroles trahissaient une si profonde confiance dans le repentir de Valentine que l'homme de loi se mordit les lèvres pour réprimer un sourire ironique.

— V'lan ! il est empaumé, pensa-t-il.

Quant à Marthe, en écoutant l'époux crédule, elle avait relevé la vue et son regard s'était fixé sur le duc, alors penché vers Gaudru, avec une telle expression que l'avoué, qui la guettait, se dit aussitôt :

— Debruel avait raison... Elle exècre cet homme... Une satisfaction méchante vient de luire dans ses yeux.

Cependant M. de Valeroye avait continué d'un ton presque suppliant :

— Vous, M. Gaudru, qui, le premier, avez été témoin de ce repentir ; vous qui, en me le faisant connaître, m'avez poussé à m'assurer de sa sincérité, n'implorerez-vous pas aussi madame pour qu'elle consente à tendre une main secourable à celle qui voudrait se relever ?

L'idée de voir les deux femmes réunies sous le même toit souriait trop au vieux reître pour qu'il ne poussât pas ferme à la roue. Il appela donc sur son museau de renard l'air le plus attendri, et il commença :

— Oui, je ne...

Mais, d'un geste de main, il fut arrêté net en son exorde par Marthe qui se tourna vers le banc sur lequel ses fils feuilletaient toujours leur album.

— Il est l'heure des devoirs, mes enfants, dit-elle de sa voix douce.

— Oh ! oh ! pensa gaiement Gaudru, voilà qui n'est pas flatteur pour la duchesse ! il semble qu'à parler d'elle, on va traiter un sujet leste que ne doivent pas entendre les enfants.

Les jeunes garçons s'étaient levés sans la plus légère hésitation et, déjà, ils se dirigeaient vers la maison, quand Mme Boissard les arrêta par cette phrase qui vibrait de tendresse :

— Eh bien !... on ne m'embrasse donc plus?

C'était à peine dit que les fils avaient déjà bondi vers leur mère qui, d'un mouvement brusque et nerveux, enferma les deux têtes en ses bras et se mit à les couvrir de baisers frénétiques.

— Mille dossiers ! elle adore ses enfants de rude façon, murmura l'homme de loi surpris de cette expansion d'amour maternel.

Tant que les deux garçons furent en vue, Marthe les suivit d'un long et triste regard; puis, quand ils eurent disparu dans la maison, elle tourna la tête vers l'avoué et, avec un sang-froid fort inattendu, elle prononça :

— Maintenant, plaidez, monsieur Gaudru ; je vous écoute.

— Oui, parlez, parlez, insista le duc qui, tout à la pensée de sa femme, n'avait prêté aucune attention à la scène précédente.

— Je puis témoigner du véritable regret de ses anciennes folies et de la résolution inébranlable de les réparer que, vingt fois en ma présence, a exprimés Mme la duchesse.

— Vous entendez ? appuya M. de Valeroye s'adressant à la veuve.

— Certes, oui, j'entends, répliqua tranquillement Marthe, j'entends fort bien... mais je vous avoue que je ne comprends pas en quoi je puis seconder les intentions de Mme la duchesse.

— En daignant la recevoir chez vous.

— Pour? fit la veuve avec le même calme.

— Pour la guider de vos sages conseils.Qu'a-t-il manqué à Valentine à son entrée dans le monde? De bons exemples. Lancée dans un milieu de luxe effréné, elle s'est modelée sur ce qu'elle avait sous les yeux, sans se douter qu'il est une autre vie que cette existence de

plaisirs outrés et de dépenses folles. C'est cette autre vie que vous pouvez lui apprendre, madame.

— Valentine n'est plus d'âge à aller à l'école, mon cher duc. Et puis, tant soit grand son désir de s'instruire, pensez-vous qu'il n'y ait pas pour elle une transition trop brusque à entrer dans cette demeure attristée par une catastrophe récente ? Ne vaut-il pas mieux lui rouvrir le domicile conjugal ?

— Alors on attribuera son retour à ma faiblesse, et, nul ne croyant à une conversion vraie, bien des portes, fermées pour elle, demeureront toujours closes.

— Ainsi vous supposez donc que, moi, je les lui ferais rouvrir ?

— Le monde recevrait sans conteste celle qui reparaîtrait à votre bras.

-- Mais c'est un emploi de chaperon que vous me proposez là.

— Non, madame, c'est un service que je demande à une amie... Reportez sur ma femme un peu de cette affection que vous voulez bien me témoigner et laissez-vous prendre pour modèle par celle qui recevra votre hospitalité.

Emporté par son désir de convaincre, M. de Valeroye n'avait pu se rendre compte de ce qui n'avait pas échappé à Gaudru, simple auditeur de ce dialogue. Là où le duc n'avait vu que des objections sérieusement faites, l'avoué avait découvert une raillerie sourde qui s'amusait de sa dupe.

— Elle se moque de lui, se disait-il.

Quand M. de Valeroye avait fait appel à l'amitié de Marthe, une contraction des lèvres avait plissé la bouche de la veuve, mais, si rapidement réprimée qu'elle eût été, elle avait été vue par le fin compère.

-- Encore ! pensa-t il, décidément, elle le hait cor-

dialement... A invoquer une amitié qui n'existe pas, M. de Valeroye va s'attirer un refus bien carré.

Mais sa stupéfaction fût complète, quand il entendit Mme Boissard dire, après avoir un peu hésité :

— Puisque vous me demandez ce service au nom de l'amitié qui nous lie, je ne résiste plus. Mme la duchesse de Valeroye sera la bien reçue en ma triste maison le jour où il vous plaira de l'y amener.

— Patatras ! se dit l'avoué. Voilà que ça s'embrouille de plus en plus.

En recevant cette réponse, le duc s'était courbé sur la main de Marthe et, après y avoir déposé un baiser reconnaissant, il demanda timidement :

— Permettez-vous que ce jour soit demain ?

— Demain, si vous le désirez.

— Demain donc j'irai chercher Valentine au couvent où elle était allée attendre votre réponse.

— Ah ! au couvent ? répéta Gaudru en comprimant encore une envie de rire.

— Elle-même avait choisi cette retraite quand, après une rencontre fortuite au collége de notre enfant, nous eûmes l'espérance mutuelle de voir renaître le passé, prononça le duc d'un ton ému.

— Idiot ! pensa Gaudru.

Pendant qu'il portait ce laconique jugement sur M. de Valeroye, celui-ci, après avoir mis un nouveau baiser sur la main de Mme Boissard, s'écriait transporté de joie :

— Nous vous devrons le bonheur !

— Oui, crois ça !... j'ai l'idée qu'en fait de bonheur, tu as mangé tout ton pain blanc, murmura l'homme de loi qui s'était éloigné de quelques pas pour prendre son chapeau posé sur une chaise.

Et comme ce préparatif de départ lui remettait en

mémoire Debruel qui l'attendait en coupé au bout de l'avenue, il ajouta :

— Quand Valentine et Raoul vont se retrouver ici nez-à-nez, que va-t-il en résulter ?... Eh ! eh ! méfions-nous !

VI

Pendant que l'avoué voyait les obstacles se dresser devant lui de plus en plus incompréhensibles, le marquis de Félaize accomplissait le coup de main que son associé avait été contraint de lui laisser exécuter tout seul.

Bien qu'il n'eût rien à craindre des indiscrétions du concierge puisque Debruel, on s'en souvient, avait été installé dans une maison appartenant à Gaudru, le marquis, quand il passa devant la loge, fut enchanté de la voir vide de son surveillant qui, sans doute, était allé tailler quelque bavette dans le voisinage.

Le marquis escalada donc, inaperçu, les vingt marches qui le séparaient de l'entre-sol et, à l'aide de sa double clé, fit jouer la serrure de sûreté et pénétra dans le logis de l'ex-clerc de notaire.

Si élégant qu'il fût, ce n'en était pas moins un simple logement de garçon fort restreint en son étendue, car il se composait, outre l'antichambre, d'une chambre à coucher avec son cabinet de toilette et d'un petit salon.

La perquisition que venait faire le marquis ne pouvait être bien longue, car, dans cet espace exigu, le tapissier, qui s'était surtout prodigué en fauteuils, divans, poufs,

chauffeuses, bref, en tout un assortiment de siéges, n'avait plus trouvé de place que pour fort peu de meubles.

— J'en aurai pour un quart d'heure à peine, se dit Félaize en tirant de sa poche le trousseau de clefs qui devait lui ouvrir ces serrures derrière lesquelles Raoul pouvait croire ses secrets inviolables.

En expert praticien de la vie, Félaize pensa tout de suite que, si le jeune homme possédait des papiers à cacher, ce ne devait pas être dans les meubles du salon qu'il les avait placés.

— Il les a dans sa chambre à coucher, se dit-il. Là, ils sont plus sous sa surveillance et mieux à sa portée si, la nuit, l'envie le prend de les relire.

Le marquis qui, d'après la recommandation de Gaudru, s'était fait le compagnon de plaisir de Raoul, lui avait rendu assez de visites, pour être bien au courant des habitudes et, surtout, des méfiances du jeune homme. Aussi, dès qu'il eut mis le pied dans la chambre à coucher, il marcha tout droit à un petit bahut en ébène, à incrustations en argent.

— C'est là, dit-il. Jamais, devant moi, Debruel n'a ouvert ce meuble... donc, il tenait à ne pas m'en laisser voir le contenu...

Et il fit jouer la serrure.

Sur les tablettes s'étalaient de nombreux objets et bibelots dont l'inspection n'intéressait pas Félaize qui, passant outre, porta la main à un tiroir qu'il ouvrit.

— Ah ! je suis tombé sur le pot aux roses, murmura-t-il en riant.

En effet, dans ce tiroir étaient rangés divers paquets de papiers, les uns négligemment pliés ou entassés dans des enveloppes, les autres entourés d'une faveur, cet indice éternel qui dénonce une correspondance d'amour.

De la première enveloppe qu'il prit, le marquis tira

la collection des certificats ou des papiers de famille qui constituaient l'état-civil de Raoul, tels qu'actes de naissance, de baptême, de libération du service militaire, etc.

De leur lecture, faite à la volée, le fouilleur tira le seul renseignement que le jeune homme était né au village de Labénourg, dépendant du canton de Valeroye.

Il replaça donc ces actes dans leur enveloppe qu'il posa près de lui en attendant qu'il la remît à sa place exacte dans le tiroir, quand il aurait achevé sa perquisition. Puis il examina le paquet suivant qui n'était qu'une réunion de notes, factures et protêts.

— Maigre ! maigre ! répéta le marquis, dépité, en voyant le résultat obtenu déjà par ses recherches.

Alors il passa aux lettres d'amour.

Le milieu campagnard dans lequel avait vécu le beau Debruel ne lui avait permis que des conquêtes fort rustiques. Les donzelles du canton de Valeroye pouvaient être de très jolies filles, mais pour le style, l'écriture et l'orthographe, elles ne rappelaient en rien Mme de Sévigné. En lettres grosses d'un pouce qui s'étalaient sur du papier à chandelle, toutes attestaient leur défaite en maudissant l'inconstant vainqueur.

— Pouah ! fit Félaize, cela sent encore le fumier de la basse-cour.

Les trois autres paquets, qui formaient le reste du contenu du tiroir, étaient absolument pareils à la liasse précédente et complétaient le dossier des exploits amoureux de Raoul. Au lieu de les déplier une à une, le marquis se contenta de faire tourner sous son pouce l'angle de chacune de ces missives, guettant si, au passage, il lui en apparaîtrait une d'apparence moins grotesque. Mais les papiers à chandelle et l'écriture d'enseigne défilèrent sans interruption sous ses yeux.

— Il n'a, décidément, jamais été qu'un Don Juan de vachères, murmura l'ancien beau rejetant le dernier paquet près des autres.

Comme cette revue venait de lui rappeler ses propres succès passés, le marquis les compara orgueilleusement aux conquêtes vulgaires de Debruel et, avec un petit sourire fat, il se caressa complaisamment la moustache.

— Oh ! oh ! fit-il avec un étonnement subit.

Il paraît que, bien qu'il en eût dit, la correspondance de Raoul ne sentait pas le fumier de basse-cour, car, lorsque le marquis avait approché de sa moustache la main dont il avait feuilleté les lettres, un parfum des plus suaves lui avait tout-à-coup chatouillé l'odorat. C'était donc à manier les paquets que ses doigts s'étaient imprégnés de cette senteur qui le surprenait.

Il reprit donc le dernier paquet délaissé et, cette fois, au lieu de se contenter d'en feuilleter l'extrémité, il dénoua le ruban qui le retenait et, lettre par lettre, il en passa la revue.

Alors il fit une trouvaille.

Au milieu de la liasse, comme une rose sous des chardons, lui apparut une lettre mignonne. Encore sous son enveloppe, ce qui, la rendant plus courte que les autres missives dépliées en leur longueur, lui avait permis d'échapper au doigt du marquis feuilletant en tête, elle se cachait dans cet amas de billets grossiers qu'elle parfumait de sa senteur aristocratique.

— Venant d'Allemagne, prononça Félaize en regardant l'enveloppe, dont la suscription portait l'adresse de Debruel au village de Valeroye.

L'écriture en était allongée, mince, tracée d'une main sûre, et, à n'en pas douter, cette main était féminine... mais elle avait le défaut d'être inconnue à Félaize qui, après avoir inutilement cherché dans sa mémoire à

quelle femme il la pouvait attribuer, finit par se dire :

— La signature me l'apprendra.

La lettre ouverte, le marquis en fut pour sa curiosité, car le billet n'était pas même signé d'une initiale. Quant à sa teneur, elle consistait en ces deux lignes énigmatiques :

« *On attendra jusqu'à mardi, hôtel des Trois-Rois, Cologne... Décidez-vous.* »

— Hum ! hum ! fit le fureteur, voilà une lettre qui m'a bien l'air d'un papier bon à garder.

Et il empocha le billet.

Puis il se mit en devoir de remettre les papiers dans le tiroir, s'étudiant à les bien poser à leur place exacte de peur que le moindre changement ne trahît la perquisition.

— Petite récolte, maugréa-t-il, au moment où il étendait la main vers le dernier paquet qui, on le sait, consistait en ces papiers d'état-civil que Raoul avait réunis dans une enveloppe en gros et fort papier jaune.

Mais, comme le marquis avançait l'enveloppe vers le tiroir, son regard aperçut deux lignes écrites et il ramena le paquet à portée de sa vue. Aux derniers les bons ! dit un proverbe, qui sembla être de toute vérité pour Félaize, car il s'écria aussitôt :

— Tiens ! tiens !... et dire que, pour un peu, je passais bêtement à côté de cette trouvaille !

Puis, en retirant de l'enveloppe les papiers qu'il glissa dans le tiroir sous les autres liasses, il ajouta en souriant :

— Trop économe, le Debruel ! A vouloir faire resservir les vieilles enveloppes, on commet de stupides imprudences.

Alors, à mi-voix, il relut cette inscription que le hasard lui avait fait découvrir :

« *Cette enveloppe cachetée m'a été remise en dépôt par M. le duc de Valeroye pour lui être rendue à sa première réquisition.* »

Et plus bas, se trouvait la signature :

« F. DUCOUDRAY, *notaire.* »

— Voilà qui fera travailler ferme l'imagination de maître Gaudru, continua Félaize en pliant l'enveloppe qu'il fourra dans la poche où l'avait déjà précédée cette lettre parfumée qui assignait un rendez-vous mystérieux à Cologne.

Après avoir refermé le bahut d'ébène, il se dirigea vers un autre meuble pour y continuer la fouille.

— Je suis certain de ne rien trouver là-dedans, il n'y a que du linge... mais, par acquit de conscience, je vais l'ouvrir, se dit-il en cherchant la clef nécessaire dans son trousseau.

Mais, comme il approchait cette clef de la serrure, il s'arrêta subitement au bruit de la sonnette de l'entrée du logement qui retentissait.

— Qui peut venir sonner ? se demanda-t-il, tout surpris.

Depuis un grand mois qu'il vivait, en le surveillant, avec Debruel, il n'avait vu personne chez le jeune homme, et il ne lui connaissait aucune relation. Quel était donc celui qui se présentait ? Tout en prêtant l'oreille au tintement de la sonnette, le marquis fit cette réflexion :

— En admettant que Gaudru, qui devait le retenir, ait laissé échapper Raoul, ce garçon serait entré avec sa

clé..., et, encore, l'eût-il perdue, il ne lui viendrait pas à l'idée de sonner puisqu'il ne se sait aucun domestique pour lui ouvrir... Donc c'est un visiteur... et même qui s'impatiente, car le voilà qui carillonne à tour de bras.

La sonnette, en effet, s'agitait avec une énergie qui prouvait chez le sonneur un si vif désir d'entrer que Félaize crut avoir deviné quel était l'auteur de ce vacarme.

— J'y suis ! dit-il, c'est Gaudru qui, malgré ce dont nous sommes convenus, arrive me rejoindre. Il aura sans doute inventé quelque bon tour pour envoyer Debruel au diable au vert..., et il accourt afin de mettre la main à la pâte... vite, il faut lui ouvrir.

Il gagna l'antichambre. Mais, par prudence, il s'arrêta avant de poser la main sur la serrure, car une idée venait de se présenter à son esprit en regardant le bas de la porte.

Au bas de cette porte, qui ne descendait pas jusqu'au parquet, se trouvait un intervalle, d'un doigt de largeur. Il se détachait en une bande lumineuse produite par le jour de l'escalier qui filtrait dans l'antichambre un peu obscure. Au milieu de cette raie claire, apparaissaient deux taches noires qui n'étaient autres que l'ombre des pieds de la personne qui sonnait.

— En regardant sous la porte, je reconnaîtrai bien à ses souliers lacés si c'est Gaudru qui est là, pensa Félaize.

Alors, se couchant sur le parquet, il glissa son regard par la mince ouverture.

— Ce sont des pieds de femme ! se dit-il.

En effet, deux petites bottines, qu'il était impossible de confondre avec les lourds souliers de Gaudru, lui apparaissaient, piétinant de l'impatience nerveuse d'attendre qu'on répondît enfin au carillon de la sonnette.

La joue collée au sol et l'œil appliqué à la fente, le marquis vit bientôt les bottines exécuter un demi-tour sur elles-mêmes et lui montrer leurs talons.

— Voici qu'on s'en va, pensa-t-il, en comprenant le motif de cette conversion.

Il avait deviné juste, car les pieds firent quelques pas en s'éloignant sur le carré. Mais, subitement, ils s'arrêtèrent en leur retraite, comme si la femme hésitait à partir et cherchait un parti à prendre.

Cette demi-minute de réflexion devait avoir inspiré une résolution, car, pivotant en sens contraire, les bottines remontrèrent leurs pointes et revinrent vers le seuil, puis, quand elles en furent tout près, elles disparurent sous un affaisement des jupons de la personne qui se baissait. Alors, au lieu des pieds ensevelis, Félaize vit s'allonger une main mignonne et, immédiatement, il se sentit le nez chatouillé par l'angle d'une lettre que ladite main glissait sous la porte.

C'était bien le cas de dire qu'on le lui mettait sous le nez, car ce pli lui arriva si près de son visage plaqué sur le parquet qu'il put tout à la fois en voir l'adresse et en sentir le parfum.

— Oh ! oh ! fit-il, même écriture et identique odeur que la missive envoyée de Cologne au maître-clerc.

Par malheur, le nez du marquis, en faisant obstacle au billet, avait empêché son glissement complet sous la porte, de sorte que la femme en tenait encore l'extrémité entre deux doigts, sans continuer de le pousser plus avant.

— Qu'attend-elle donc pour lâcher prise ? se demanda Félaize, avide de s'emparer de la lettre, aussitôt qu'elle aurait accompli son passage entier.

Ce moment d'arrêt devait être funeste à la curiosité du marquis, car l'inconnue eut le temps de changer

d'avis et, se disant sans doute qu'il était imprudent de confier ainsi sa correspondance au hasard, elle retira prestement le papier.

Les jupes étalées se relevèrent, prouvant ainsi que la personne venait de se redresser, et les bottines reparurent à l'œil de Félaize qui les vit encore tourner sur les talons et, cette fois, s'éloigner définitivement d'un pas des plus alertes.

En une seconde, le marquis fut sur pied et, faisant jouer la serrure, il entre-bâilla légèrement la porte pour apercevoir le visage de celle qui s'enfuyait. Mais, si promptement qu'il eût agi, la femme avait descendu les marches de l'entre-sol.

Un chasseur venant de manquer le lièvre qui lui était parti entre les jambes ne reste pas plus penaud que le fut le marquis en voyant son gibier disparu, et, comme il était en déveine, il eut trop tard la pensée de courir à une fenêtre de l'appartement pour regarder, à travers les persiennes fermées, l'inconnue sortir de la maison. Quand il atteignit la fenêtre, il ne put que voir le derrière d'un fiacre qui, déjà à son trentième tour de roue, s'éloignait rapidement.

— Elle aura laissé la lettre chez le concierge, pensa Félaize en se raccrochant à cet espoir.

Il sortit donc du logement et, après en avoir doucement fermé la porte, il prit le chemin de la loge en s'assurant de loin si le portier était encore absent.

— Ah ! il est à son poste... il a dû voir passer la visiteuse, murmura-t-il à l'aspect du fonctionnaire étalé dans son fauteuil.

Malheureusement, nous le répétons, le marquis n'était pas en veine. Au bruit qu'il fit en tournant le bouton de la loge, le concierge se redressa en tressautant et lui montra des yeux qui papillottaient si lourdement que

Félaize comprit qu'il venait de réveiller le digne suisse.

— La femme aura filé sans être aperçue... Cet animal-là doit dormir ainsi depuis une bonne heure, gronda-t-il furieux, avant de pénétrer dans la loge.

Tant il est vrai que la plus mauvaise chose a pourtant son bon côté, ce sommeil, que maudissait le marquis, lui offrit un avantage. Réveillé en sursaut, le portier, qui, par conséquent, n'avait pas vu Félaize descendre l'escalier, crut qu'il arrivait de la rue.

Il s'empressa de dire à celui qu'il reconnaissait pour avoir déjà vingt fois rendu visite à son locataire :

— Il est inutile que monsieur prenne la peine de monter chez M. Debruel.

— Ah ! il n'est pas chez-lui ? répliqua Félaize profitant de l'erreur du concierge.

— Non, M. Debruel est sorti depuis près de quatre heures.

Dès son entrée, le regard du marquis s'était dirigé vers le casier aux lettres des locataires pour s'assurer si, dans la case de Raoul, ne se trouvait pas la fameuse lettre, attendant le retour de son destinataire.

— Vide ! se dit-il.

Et, bien qu'il fut sûr que la femme n'avait pas été vue du dormeur, il n'en tenta pas moins l'épreuve qui devait lui donner une certitude plus complète.

— Oh ! oh ! fit-il, absent depuis quatre heures... Ne se peut-il pas qu'il soit rentré sans que vous l'ayez vu passer ?

A cette observation, une expression de susceptibilité froissée frippa le visage de M. le concierge, qui répondit d'un ton sec :

— Je prie monsieur de croire que ma surveillance est de toutes les secondes et que nul ne pénètre dans la maison en évitant mon regard sans cesse au guet.

Le mensonge était gros comme une montagne pour Félaize qui, outre qu'il savait qu'à son arrivée la loge était vide, venait d'avoir encore la preuve que l'inconnue avait échappé à ce fameux regard sans cesse au guet, mais il se contenta d'ajouter :

— Alors je ne monte pas... mais n'oubliez pas d'annoncer à M. Debruel que je suis venu pour le voir et que j'ai été vraiment désolé de ne pas l'avoir rencontré.

Sur ce, il s'éloigna en se disant :

— Si le maître-clerc s'aperçoit qu'on a fouillé dans ses papiers, le concierge pourra attester que je n'ai pas monté chez lui.

Puis, de vingt en vingt pas, jusqu'à la rue de Verneuil où il allait attendre l'avoué qui avait promis de venir chez lui dans la soirée, il ne cessa de se répéter :

— Quelle était cette femme ? Que pouvait contenir la lettre ?

Sur les dix heures du soir, Gaudru faisait son apparition chez le marquis.

— Mon cher associé, dit-il, j'arrive un peu tard, mais on m'a longtemps retenu chez la veuve, et, après, il m'a fallu reconduire Debruel jusqu'à son domicile.

— Etes-vous au moins content de votre séance chez Mme Boissard ?

Le bonhomme secoua la tête, fit une grimace et répondit d'une voix mécontente :

— Euh ! euh ! Cela s'embrouille, mille dossiers ! cela s'embrouille !

— Qui vous le fait croire ?

— En engageant la duchesse et le clerc dans l'aventure, je comptais les faire agir séparément, l'un à hue, l'autre à dia... Mais voici que les circonstances vont les mettre face à face et je n'en augure rien de bon... A

moins que nous les tenions par autre chose que l'argent.

Et, une idée en amenant une autre, Gaudru s'écria curieusement :

— La fouille chez Debruel a-t-elle été bonne? Nous aurions grandement besoin de trouver un bon petit moyen de chantage pour mâter ce garçon qui, au premier moment, va se mettre en pleine révolte.

— Tenez, j'ai posé sur cette table les deux seules pièces qui m'ont paru offrir quelque valeur... Une enveloppe dont je vous recommande la suscription et une lettre mystérieuse d'une écriture qui m'est inconnue... Voyez, lisez, examinez ; je vous laisse à découvrir si mes trouvailles ont de l'importance.

Le vieillard s'approcha lentement de la table sur laquelle les deux pièces s'étalaient sous la lueur d'une lampe.

— Ah ! ah ! dit-il gaiement à première vue de l'écriture de la lettre qu'il lut ensuite en souriant.

Puis il prit l'enveloppe et suivit des yeux la mention inscrite dessus par le notaire Ducoudray.

Alors il fit un bond de joie et, à la stupéfaction de son compagnon qui ne s'attendait pas à un tel acte de la part de cet homme grave, il se posa la main en conque sur la bouche et fit entendre un bruyant « Ta ra ta ta ! Ta ra ta ta ! » qui semblait imiter le bruit du clairon.

— Qu'avez vous donc ! demanda le marquis revenu de son étonnement.

— J'ai, parbleu ! j'ai... que je célèbre votre triomphe, mon cher.

— Vraiment... alors j'ai triomphé un peu involontairement, car, je vous le répète, je n'ai pas encore deviné positivement la valeur de ces pièces... un instinct m'a dit de les prendre, mais voilà tout.

— Vous avez pêché deux perles... Et, sans vous en douter, vous avez fait coup double.

— En quoi ?

— En ce que, maintenant, nous tenons le moyen de faire filer doux la duchesse et le clerc.

— Vous êtes donc bien certain d'avoir deviné la vraie signification de ces papiers ?

— C'est un simple rébus pour enfants.

— Bah ! alors je vous serai fort obligé de vouloir bien me l'expliquer.

— Vous souvient-il de m'avoir entendu dire que, si la duchesse s'était embarrassée du clerc, ce ne pouvait être pour son argent?

— Oui, et vous avez ajouté qu'elle avait dû engeôler Raoul pour lui faire commettre quelque coquinerie.

— Eh bien ! vous avez déniché des preuves de cette coquinerie que je ne faisais que soupçonner.

Redevenu sérieux, Gaudru étendit la main vers la table en disant d'une voix grave :

— Oui, une infamie a été commise... et c'est elle qui a tué le notaire Ducoudray.

Malgré l'assurance avec laquelle son partenaire se prononçait, le marquis secoua la tête d'un air de doute.

— Ecoutez-moi bien, et vous serez ensuite de mon avis, continua l'avoué. Ce billet sans signature est de madame de Valeroye.

— Vous reconnaissez son écriture?

— Oh ! oui. Quand je la faisais poursuivre, j'ai reçu d'elle assez de lettres qui me demandaient de lui accorder du temps, pour n'avoir pas oublié son écriture.

— Bien... Et dans quel but supposez-vous qu'elle a tracé ces deux lignes?

— Après avoir rendu le clerc fou d'amour, elle a dû faire de sa défaite la condition de cette infamie qu'elle

commandait au jeune homme.. A coup sûr, celui-ci a résisté de toutes ses forces... Pour briser cette résistance, la duchesse s'est enfuie sans avoir cédé... puis, après avoir laissé Raoul longtemps souffrir des horribles tourments de la passion à laquelle elle n'avait pas voulu se rendre, quand elle a cru que la conscience de l'ensorcelé serait moins forte que ses désirs inassouvis, elle lui a, de loin, envoyé un appel au crime... car cette lettre, en ses deux lignes, ne veut pas dire autre chose que ceci : « Fais ce que j'exige et viens chercher ta récompense. » En recevant ce billet de celle qui avait disparu, le jeune homme n'a plus résisté et il est parti pour Cologne, après avoir commis le crime qui lui était ordonné.

— Et, selon vous, quel pouvait être ce crime ?

— De voler au notaire, son patron, le dépôt que M. de Valeroye lui avait confié sous cette enveloppe que, je ne sais trop pourquoi, notre Debruel a eu la bêtise de conserver.

Tout en parlant, Gaudru, qui venait de la reprendre sur la table, faisait tourner l'enveloppe, entre ses doigts, devant son regard curieux.

— Maintenant, reprit-il, reste à savoir quel était le dépôt enfermé dans ce papier.

— C'était sans doute son testament que M. de Valeroye avait placé sous pli.

— Non, fit sèchement l'avoué.

— Parce que ?

— Parce que je suis très-positivement certain du contraire.

— Oh ! Vous vous avancez fort. Pouvez-vous m'apprendre en vertu de quoi vous avez une opinion aussi bien arrêtée !

— En vertu de ce vieil axiôme judiciaire : « *Cui prodest vide.* » C'est-à-dire : « *Cherche à qui la chose a pro-*

fité. » Or, la duchesse n'est pas femme à s'amuser aux bagatelles de la porte... Si elle a fait voler ce papier, c'est qu'elle y avait un intérêt quelconque.

— Cet intérêt n'était-il pas de faire disparaître le testament du duc?

— Pas du tout. Que, demain, M. de Valeroye meure avec ou sans testament, la position de la duchesse, dans l'un ou l'autre cas, restera toujours la même... en un mot, elle n'aura pas ça à toucher.

Ce disant, le bonhomme faisait claquer l'ongle de son pouce sur une de ses dents supérieures.

— Non, pas ça, continua-t-il, pour cette excellente raison qu'elle est séparée de corps et de biens... de biens, entendez-vous? On lui a rendu sa dot... cette fameuse dot que le duc avait eu la bêtise de lui reconnaître et qu'il a été contraint par jugement de lui compter en bons écus... Donc, après son apport rendu, Mme de Valeroye savait qu'il ne doit pas lui revenir un fifrelin sur cette fortune de son époux qui ira tout entière à leur fils... Vous voyez bien qu'il lui importait peu de connaître et de détruire ce testament.

— C'est la vérité.

— Autre raison encore... Quand le notaire s'est aperçu de la soustraction, croyez-vous que la découverte était de nature à lui donner la violente commotion qui l'a tué? Non, n'est-ce pas? En admettant qu'il y eut eu vol de testament, M. de Valeroye l'aurait recommencé et tout le mal était réparé.

— Donc, suivant vous, la pièce volée était de celles qu'il était impossible de remplacer.

— Oui... en même temps qu'elle devait être aussi d'une importance excessive. L'apoplexie de Ducoudray a été amenée par l'épouvante des suites irrémédiables qui devaient résulter du vol.

— Quel pouvait bien être cet acte ? demanda avidement Félaize.

— Voilà ce que la duchesse seule saurait nous dire, répliqua Gaudru en souriant.

— Peut-être, lorsque le papier a été en son pouvoir, s'est-elle trouvée devant une pièce qui lui était complétement inutile.

— Heu ! heu ! j'en doute, fit le bonhomme en secouant la tête.

Et, tout pensif, il resta les yeux fixés sur l'enveloppe, en marmottant :

— Que diable devait-elle contenir ?

Puis il se prit le menton dans la main, et pointant le nez vers le plafond, il continua :

— Voyons donc si on n'arriverait pas à deviner... Le vol a déjà quelques mois de date, et la duchesse n'a pas encore fait usage de la mystérieuse pièce contre son mari... Qu'en faut-il conclure ?... C'est qu'elle n'en pouvait pas faire argent, car elle n'eût pas manqué d'en tirer monnaie, la chère belle, que j'ai trouvée dans une affreuse gêne, en son garni de la rue de Vaugirard... Est-ce votre avis, Félaize ?

— Parfaitement.

— Ce papier lui offrait-il, à défaut d'écus, un moyen de se venger de son époux ?... Oh ! cette supposition est bien niaise, car M. de Valeroye n'aurait pas été assez bête pour aller déposer chez son notaire des verges afin de se faire fouetter. D'habitude, on détruit avec soin tout ce qui peut vous nuire, et on ne conserve que ce qui est une arme contre les autres.

— Eh ! eh ! fit vivement le marquis.

— A quel propos ce eh ! eh ?

— A propos de ce que vous venez de dire... Qu'on ne

conserve que ce qui peut être une arme contre les autres.

— Et vous en tirez cette supposition que, probablement, le duc avait mis de côté la preuve de quelque grosse peccadille de sa femme?

— N'est-ce pas votre avis ?

— Non, car à l'exception de Debruel... liaison complétement ignorée... on ne cite rien de ce genre dans le passé de Valentine, qui n'a jamais eu que la passion de cet or qu'elle gaspillait à pleines mains... Donc, ce papier ne devait pas être une arme contre elle.

— Et nous ne pouvons croire que ce fût une arme contre un autre, car il est inadmissible que la duchesse se soit livrée au maître-clerc uniquement pour jouer à son mari le mauvais tour de lui subtiliser cette arme qui ne la menaçait pas.

Il paraît que, dans cette phrase du marquis, quelques mots avaient frappé Gaudru, car il tressauta tout à coup.

— Oh ! oh ! fit-il à son tour.

— Je vous ai expliqué tout à l'heure mes eh ! eh ! Voulez-vous à présent me dire le motif de vos oh ! oh ! demanda Félaize en riant.

— C'est parce que cinq mots de vous viennent de m'ouvrir les idées.

— Ces cinq mots sont ?

— Vous avez prétendu que ce papier ne devait pas être « une arme contre un autre. »

— Oui, telle est mon opinion.

— Mes oh ! oh ! viennent de ce que je me suis dit subitement que vous étiez sans doute dans le faux... encore cette fois-ci.

— Comment ?... Encore cette fois-ci ?... Quelle est donc la première fois où vous m'avez trouvé dans le

faux ? demanda le marquis étonné de cette fin de phrase sur laquelle le bonhomme avait appuyé.

— Quand vous m'avez avancé que les époux Boissard étaient amis du duc.

— Mais je vous le répète encore... de sincères amis, insista Félaize.

— Erreur ! mon cher.

— Permettez. J'ai assez longtemps fréquenté la maison pour avoir cette certitude.

— Eh bien, moi, je vous affirme que la veuve exècre M. de Valeroye.

Au ton que l'avoué avait mis dans sa phrase, son associé ne put douter qu'il ne parlât sérieusement ; mais, sûr de son fait, il haussa les épaules en répliquant :

— Vous vous trompez, mon bon. Il n'est pas d'amitiés que je n'aie vue Marthe faire au duc.

— Et elle continue, croyez-le, à lui faire ces amitiés... mais en face seulement.

— En face ? répéta le marquis.

— Oui, en face... car, dès que le duc lui tourne le dos, la veuve lui lance de bons petits regards de haine dans le genre de ceux que, Debruel d'abord et moi ensuite, nous avons surpris ce soir.

— Vous m'étonnez ! fit Félaize ébahi.

— De ces regards par derrière et de ces sourires en face, je conclus donc que Mme Boissard nourrit contre le duc une rancune féroce qui n'ose éclater, maintenue qu'elle est par une cause quelconque...

Puis, montrant du doigt l'enveloppe, Gaudru continua en riant :

— Qui sait si ce n'était pas là-dedans que se trouvait le papier qui fait Marthe tout à la fois haineuse et craintive ?

— Je n'en crois rien.

— Qui sait aussi, mon cher, si ce n'est pas à cause de ce papier, volé par la duchesse, que Boissard s'est tué?

— Non, non, répéta Félaize avec un élan de franchise, non, je ne veux pas le croire. Quelque colère que j'aie gardée du passé, je dois loyalement reconnaître que Boissard et sa femme ont toujours été pour moi des modèles de vertu et de probité... Jamais, dans la vie de Louis, rien n'a pu se produire de honteux qui l'ait poussé au suicide.

— Et qui vous parle d'une cause honteuse... Je vous dis simplement que c'est à propos de M. de Valeroye que Boissard s'est tué.

— Mais alors, pourquoi?

Gaudru éclata de rire :

— Oui, s'écria-t-il, pourquoi?... le fameux pourquoi?... Croyez, mon cher, que si je le savais, nous toucherions demain les cinq cent mille francs que la Compagnie nous a promis pour le jour où nous le lui dirons.

Et, secouant l'enveloppe :

— Voilà d'où s'est envolé le pourquoi, ajouta-t-il.

Le marquis remua lentement la tête en signe d'incrédulité.

— Vous ne voulez pas me croire et vous avez grand tort, reprit l'avoué. Cette idée, qui vient de s'ancrer dans mon cerveau, s'y enfonce encore plus fort à présent que je me rappelle ce qui s'est passé ce soir chez la veuve.

— Quoi donc?

— Reprenant une partie de son ancien empire sur son époux imbécile et amoureux, savez-vous ce que s'est ingénié Valentine?

— Parlez.

— Feignant un profond repentir, elle a persuadé à

M. de Valeroye que le monde croirait à la sincérité de sa conversion quand il l'aurait vue recueillie et, en quelque sorte, chaperonnée par une femme estimée de tous... Bref, elle a cherché un pavillon recommandable pour en couvrir sa mauvaise marchandise et elle a choisi Marthe.

— Et Mme Boissard a bien voulu accepter cette tâche ?

— Ce soir, devant moi, aux instances pressantes de M. de Valeroye, elle a consenti à ce que la duchesse entrât demain en sa demeure... Savez-vous maintenant ce que je conclus de cette manœuvre adroite de Valentine ?

— Dites.

— C'est que, une fois au cœur de la place, cette femme-là, au lieu de nous aider, va se mettre à travailler pour son compte.

— Veut-elle donc s'unir au duc contre Marthe ?

— Oh ! oh ! ricana Gaudru, soyez bien tranquille de ce côté. Si fort que Mme Boissard haïsse M. de Valeroye, elle ne peut le détester plus fort que la duchesse. L'avenir est gros de déboires pour le pauvre homme. C'est lui qui finira toujours par payer les frais de la guerre que ces deux femmes vont se faire.

— La guerre, dites-vous ? Quel motif de tourmenter Marthe la duchesse peut-elle avoir ?

— Le plaisir de réaliser auquel je ne croyais pas tout à l'heure.

— De réaliser ? répéta Félaize ne comprenant pas.

— Après avoir dérobé l'arme, inconnue de nous, qui, dans les mains du duc, faisait trembler les Boissard, cette charmante duchesse se sera demandé quel parti elle pouvait tirer de son vol.

— Eh bien ?

— Il paraît qu'elle a trouvé ce qu'elle cherchait, puisque vous voyez qu'elle va s'installer chez la veuve.

— La laisserez-vous agir, vous qui venez de dire qu'elle refuserait de nous aider ?

— Sans doute. Ne se peut-il pas que de cette bataille de femme sorte notre satané Pourquoi... Et puis, s'il faut tout dire, j'ai deux raisons pour envisager sans trop de crainte cette rencontre... La première est que M[me] Boissard me paraît être une gaillarde à se défendre vigoureusement.

— Et la seconde raison ?

— C'est que, si l'aimable duchesse faisait trop la méchante, on pourrait lui donner bien du tintoin, au moyen de Debruel.

— Il en est donc toujours fou ?

— A la tuer ! dit laconiquement Gaudru, de son petit ton tranquille.

— Oh !... la tuer !... vous le faites plus féroce qu'il l'est en réalité.

— Eh ! eh ! je ne crois pas me tromper de beaucoup, mon cher. Ce garçon me paraît être de ces mal embouchés qui ne veulent pas comprendre qu'on les quitte et qui finissent par se fâcher rouge... Pour un peu qu'on leur fasse kiss ! kiss ! ils ont bien vite donné un coup de griffe à l'idole... il est donc homme, je vous le répète, à tuer Valentine le jour où il désespérera de la posséder encore. Je ne prétends pas qu'il en soit arrivé déjà au grand rugissement, mais il doit commencer à pousser de petits cris hargneux, car, de bon compte, voici un grand mois que sa belle, disparue de la rue de Vaugirard, l'a très-gentiment lâché.

— Vous faites erreur, mon brave Gaudru. La duchesse doit avoir encore besoin de sa dupe, car elle a réclamé le jeune homme.

— Elle l'a revu ?

— Revu ? je ne l'affirmerais pas... mais elle lui écrit.

— Pourquoi n'avez-vous donc pas pris cette corres pondance chez Debruel pour me l'apporter ?

— Oh ! une correspondance ! comme vous y allez !.. oui elle lui a écrit, mais une seule lettre... et pas plu tard qu'aujourd'hui. J'ai vu le poulet.

— Montrez, dit aussitôt Gaudru en tendant avidemen la main.

— Impossible ! mon bon ; car, en vous apprenant qu j'ai vu la missive, je dois ajouter que je n'ai fait uni quement que la voir. Elle s'est envolée avant qu'il m'ai été possible de mettre la main dessus.

— Comment cela ?

Félaize entama le récit de l'incident de la lettre pas- sée sous la porte par la femme inconnue qui avait sonn chez Raoul pendant qu'il fouillait le logement.

— Vous êtes bien certain que la lettre était de Mme d Valeroye ? demanda l'avoué quand le marquis eut achev son histoire.

— Même écriture et même parfum que celle qui es là sur la table.

— Et c'était une femme qui l'apportait ?

— Deux petites bottines que je vois encore.

— Ce ne pouvait pourtant pas être la duchesse qui, pour mieux empaumer son mari, s'est enfermée dans le couvent qu'elle doit quitter demain.

Puis, soudainement, Gaudru se frappa le front en s'écriant :

— J'y suis ! je sais quelle était la femme... c'était simplement Paméla, cette camériste de Valentine que je n'ai pas revue depuis un mois... j'ai cru que la du- chesse avait eu vent de quelque chose et avait remercié

la fillette pour se mettre à l'abri de ses bavardages.

Prenant son parti de cette lettre qui leur avait échappé, le légiste continua gaiement :

— Bah ! bah ! faute d'un moine l'abbaye ne chôme pas !... N'empêche qu'avant peu il y aura un joli grabuge dans la maison Boissard... Maintenant, il faut hâter l'explosion, et je m'en charge. Pour gagner le temps nécessaire à l'établissement de nos batteries, j'avais d'abord mis tout en œuvre pour que le procès fût renvoyé aux calendes grecques... A présent c'est un autre jeu, et, dès demain, je vais remuer ciel et terre pour que l'affaire soit inscrite au rôle avant les vacances du tribunal.

Sur ce, le vieillard empocha les deux pièces trouvées chez Debruel et prit congé du marquis.

Quand Gaudru arriva à son domicile, le domestique, qui vint ouvrir, lui annonça comme un mois auparavant :

— Une jeune personne attend monsieur dans son cabinet.

— A minuit passé !!!

— Elle a déclaré que, s'il le fallait, elle resterait là jusqu'à demain matin.

— Qu'elle aille aux cinq cents diables ! gronda le bonhomme qui avait sommeil.

— Je vais faire connaître votre réponse à Mlle Paméla, dit le valet avec un sérieux superbe.

— Eh ! eh ! fit Gaudru, subitement radouci en entendant le nom de la camériste ; non, reste, mon garçon ; je veux la congédier moi-même.

— Si ça ne fait pas pitié !... à son âge ! murmura le valet, interprétant à sa manière l'empressement avec lequel son maître s'était dirigé vers la porte du cabinet où l'attendait la femme de chambre de Mme de Valeroye.

A l'entrée de l'avoué, Paméla jugea utile de prévenir les reproches sur sa disparition.

— Monsieur a probablement pensé qu'il était refait des trois cents francs qu'il m'a avancés? demanda-t-elle.

— Avouez, ma belle, que vous m'avez donné le droit de le supposer.

— Monsieur est dans son tort, s'il a cru que j'avais oublié cette manie de poser des questions qui le tourmente.

— Je n'en suis pas moins resté un long mois sans vous voir.

— C'est vrai. Au moment où je m'y attendais le moins, Mme la duchesse a été surprise de l'envie subite de se claquemurer dans un couvent, et force m'a été de la suivre en cette retraite. Comme nous quittons demain notre asile, on m'a envoyée, vingt-quatre heures avant le départ, pour emballer une grande partie de la garde-robe laissée rue de Vaugirard où, paraît-il, nous ne retournerons pas... Alors, je suis accourue tout droit ici pour prouver à monsieur que je n'étais pas morte.

Une inspiration vint à Gaudru qui se mit à hocher la tête en faisant une moue railleuse.

— Est-ce que monsieur ne me croirait pas? demanda la camériste en comprenant le doute qu'exprimait cette pantomime.

— Si, si, mon enfant, je crois pleinement à ce que vous me contez... sauf, pourtant à un détail.

— Lequel?

— C'est quand vous m'affirmez être accourue ici tout droit... Votre « tout droit » me paraît un tantinet suspect.

— Parce que?

— Parce que vous devez avoir fait un crochet sur la route.

Si la sémillante Paméla n'opposa pas un démenti à cette allégation, c'est qu'elle s'arrêta prudemment à temps en entendant le bonhomme ajouter :

— Oui, vous avez dû faire un crochet... ne fut-ce que pour porter une lettre à certain entre-sol de garçon.

La surprise rendit franche la femme de chambre qui s'écria :

— Comment savez-vous cela ? Je n'ai pas été vue par le concierge, et j'ai trouvé visage de bois au logis en question.

— Aussi avez-vous eu un moment l'idée de glisser votre billet sous la porte... puis, vous avez réfléchi et vous avez retiré le papier.

— Ah ça, vous étiez donc de l'autre côté de la porte, vous ?

— La question n'est pas là... Répondez-moi simplement oui ou non si j'ai dit la vérité.

— L'exacte vérité.

Un léger sourire de satisfaction vint aux lèvres de Gaudru qui continua :

— Comment aviez-vous eu connaissance du nouveau domicile de M. Debruel?

— En ne rencontrant plus madame à la rue de Vaugirard où vingt fois, m'a dit le portier, il est venu rôder, le jeune homme a eu l'espoir que la duchesse le chercherait peut-être à son garni de la rue Tiquetonne et, en quittant ce bouge, il y avait laissé sa nouvelle adresse. Vous voyez qu'il a eu bon nez puisque c'est là que j'ai appris où je devais porter ma lettre.

— Oui, cette lettre que vous aviez passée sous la porte... et que vous avez ensuite retirée.

— Ah ! il paraît que cela vous chiffonne ? appuya en riant Paméla.

— Du tout, du tout, fit naïvement l'avoué. Je trouve le fait à votre éloge. Au moment de commettre l'imprudence, vous avez compris qu'une lettre pouvait compromettre votre réputation.

La soubrette crut devoir protester contre ces dernières paroles en redressant la tête d'un petit air courroucé et en demandant d'un ton sec :

— Monsieur me suppose-t-il capable d'écrire à un garçon ? ignore-t-il que je suis une fille vertueuse ?

— Je le sais, mon enfant, j'ai eu, par mon cocher Michel, votre pays, des renseignements fort complets sur votre vertu.

Cette réplique, prononcée avec l'accent de la plus rieuse ironie, eut le don de faire baisser le nez de la caméristé qui, sans continuer à ergoter sur la solidité de sa vertu, reprit d'une voix qui ne trahissait plus la moindre indignation :

— Le billet était de ma maîtresse et, si je ne l'ai pas laissé sous la porte, c'est que je me suis rappelé à temps qu'il m'avait été expressément recommandé de ne le donner qu'en mains propres et d'attendre ce qu'on avait à me remettre.

— Quoi donc ?

— Là-dessus, je n'en sais pas plus que vous.

— Et qu'a dit la duchesse ?

— A quel propos ?

— Mais à propos de ce que vous ne lui rapportiez rien, ma belle.

— Elle est encore à l'ignorer, puisque je ne dois la revoir que quand j'irai l'attendre à sa sortie du couvent.

— C'est-à-dire demain.

— Aussi, avant de rejoindre madame, je compte, demain matin, de bonne heure, faire une nouvelle visite à M. Debruel que j'espère, cette fois, trouver chez lui.

Gaudru était arrivé à son but. Il regarda la soubrette dans les yeux et, tout souriant, il demanda :

— Alors, vous avez encore la lettre ?

— Oui, dans ma poche.

Le finaud avança doucement la main et, de sa voix bien câline, il prononça :

— Montrez.

Mlle Paméla s'était sans doute soudainement métamorphosée en statue, car elle garda une immobilité absolue.

— Montrez ! répéta l'avoué.

A cette seconde sommation, la caméristе baissa timidement les yeux et balbutia :

— Si j'osais...

— Osez, ma charmante.

— Monsieur veut donc bien permettre de lui adresser une demande ?

— Adressez, adressez.

— Pourquoi monsieur a-t-il eu l'extrême bonté de me proposer trois cents francs par mois ?

— Pour répondre à mes questions.

— Répondre... c'est prononcer des paroles, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

Mlle Paméla devint dix fois encore plus timide et souffla d'une voix de vierge émue :

— Donc les gestes ne sont pas compris dans le marché et se payent à part.

Éclatant de rire à cette conclusion inattendue, le vieillard mit sans barguigner la main à son gousset dont il retira une poignée de louis en disant :

— Et combien, selon vous, se paie le geste de donner une lettre ?

— Je m'en remets à la remarquable générosité de monsieur.

— Alors une pareille fatigue vaut bien cent francs, à mon avis ?

— Je ne contredirai pas monsieur, dit la soubrette en tirant le billet de sa poche.

Gaudru voulut s'en saisir, mais Paméla le retira promptement à elle en ajoutant :

— Monsieur paye cent francs cette lettre... en location seulement ?

— Non, en toute propriété.

Le billet rentra aussitôt dans la poche de la caméristé qui répliqua en souriant :

— Alors il y a en plus les frais d'imagination pour le conte à faire à madame qui voudra savoir ce qu'est devenue sa lettre.

— A quel taux avez-vous de l'imagination, mon ingénieuse fille ?

— Que monsieur estime lui-même.

— Encore cent francs.

— Accepté... pour ne pas contredire monsieur.

Et la vertueuse Paméla tendit sa main gauche, en creux, à Gaudru qui, un à un, pour qu'elle les pût compter, y laissa tomber dix louis pendant que la main droite de la fille retirait le billet de sa cachette.

— Voilà, dit-elle en se levant pour partir.

Sans paraître pressé de la lire, le légiste empocha la missive, puis retenant la femme de chambre, il demanda :

— A quel moment, demain, la duchesse quittera-t-elle sa retraite ?

— Vers midi... c'est l'heure habituelle de son lever depuis qu'elle est au couvent.

— Diable ! fit Gaudru en riant, c'est un peu tard pour aller chanter Matines.

— Oh ! je puis vous assurer que ce n'est pas à ses devoirs religieux qu'elle a tué le temps.

— A quoi donc l'employait-elle ?

— Quand elle n'avait pas le nez dans les romans qu'elle se procurait en cachette, elle passait ses jours et une portion de ses nuits à relire une montagne de notes et de factures.

— Celles de ses créanciers?

— Oui, et elle en additionnait au fur et à mesure les totaux... Ah ! il y avait une ribambelle de chiffres, je vous le jure !

— Je le crois.

— Plus son addition grossissait, plus elle riait comme une folle en s'écriant : « *Dire que c'est l'un des deux qui soldera tout cela.* »

— Hein ! fit Gaudru surpris.

La soubrette, croyant avoir été mal entendue, redit lentement sa phrase.

— L'un des deux ? Vous êtes bien certaine qu'elle s'exprimait ainsi ? insista curieusement le questionneur.

— Je l'ai assez souvent entendue répéter ces mots pour les avoir retenus.

— Et de qui parlait-elle? Le savez-vous?

— Dame ? L'un... c'est son époux sur lequel la duchesse compte solidement enfoncer le grappin qu'elle n'a encore que bien légèrement piqué.

— Bon, voilà l'un... mais l'autre ?

— Ah ! je ne saurais vous le dire.

— Vous en ignorez le nom ?

— Oui... mais je puis vous affirmer une chose, par exemple.

— Laquelle ?

— C'est qu'il s'agit d'une femme.

— Vrai ? ? ? s'écria l'avoué, tressautant de joie.

— Je vous le jure, car madame, bien souvent aussi, répétait : « Lui ou *elle* me débarassera de toute cette meute de créanciers ! » Et ses éclats de rire reprenaient de plus belle.

Paméla avait à peine achevé sa confidence qu'elle la faisait suivre de cette exclamation effrayée :

— Ah ! ciel ! une heure du matin à la pendule ! Que vais-je devenir dans les rues de Paris ! Je suis capable de mourir de peur en route !... On rencontre des gens si audacieux !

Puis elle soupira de sa voix d'ingénue :

— Si monsieur avait pitié de moi, il permettrait à Michel de me reconduire.

— Soit ! accorda Gaudru, qui avait hâte d'être seul pour réfléchir sur les révélations de cette fille.

Aussi, dès que la porte se fut refermée sur la soubrette, il murmurait déjà :

— J'avais deviné juste. L'acte qui se trouvait dans l'enveloppe, volée par Debruel, était une arme que M. de Valeroye gardait contre les Boissard, et, maintenant que la duchesse possède ce papier, elle veut s'en servir contre Marthe...Avant quinze jours, je connaîtrai le mystérieux pourquoi...

En même temps qu'il pensait ainsi, il avait décacheté et ouvert la lettre de Valentine que venait de lui vendre la femme de chambre.

— Vais-je apprendre du nouveau ? murmura-t-il en se rapprochant de la lampe.

VII

Nous ne nous reconnaissons pas le droit de faire plus longtemps languir notre lecteur, car, pour stimuler son zèle à la poursuite de l'énigmatique Pourquoi, il n'a pas, comme Félaize et Gaudru, l'espérance de toucher les 500,000 francs promis par la Compagnie *La Précaution* à ceux qui s'étaient faits fort de prouver que la mort de Louis Boissard résultait d'un suicide.

Il nous faut d'abord poser cette question : « Le défunt s'était-il vraiment suicidé ou avait-il péri victime de l'accident terrible relaté par le journal de Chamonix? »

Pour découvrir la vérité, nous devons remonter dans le passé et nous transporter à ce village de Valeroye où se trouvaient situés le château du duc et les importantes forges de Baptiste Boissard, le père du mari de Marthe.

Valeroye, auquel nous avons eu le tort de conserver la dénomination de simple village, était insensiblement devenu un gros bourg à mesure que, sous les trois générations de Boissard qui les avaient successivement exploitées, les forges avaient pris une plus grande extension.

Vingt années environ avant l'époque de notre histoire,

alors que Boissard, troisième du nom, voyait son établissement à l'apogée de la réussite, il était arrivé que, en aval du cours d'eau qui traversait le pays, s'était créée une manufacture de draps. Cette autre industrie, qui avait aussi prospéré, avait ajouté un fort respectable contingent à la population de Valeroye. L'importance, acquise en moins d'un demi-siècle par la localité, avait décidé l'Administration à en faire un chef-lieu de canton.

De forgeron à drapier, aucune concurrence ou rivalité ne pouvait exister. Une sincère amitié avait donc fort vite réuni les deux chefs de tout ce monde de travailleurs et, bien plus tard, ce fut sans surprise qu'on apprit que Mlle Marthe Grandet, l'unique enfant du fabricant de draps, allait devenir la femme du fils de M. Boissard, le forgeron.

Sous le rapport de la fortune, cette union était disproportionnée, car, si bien qu'eût prospéré la fabrique qu'il avait fondée, le drapier, au bout de dix-huit années seulement, était fort petit sire devant la fortune entassée par les trois générations de Boissard.

Mais, pour compenser sa modeste dot, Marthe apportait à son mari une beauté suave, et, ce qui valait mieux encore, toutes les vertus sérieuses qui assurent la félicité constante d'un époux.

Bonne, douce, généreuse, elle était adorée par toute cette population ouvrière qui l'avait toujours trouvée secourable, et se rappelait avec admiration l'énergie qu'elle avait montrée en une récente et meurtrière épidémie, quand elle allait prodiguer ses secours dans toutes les cabanes infectées de miasmes mortels.

Car, en cette jeune fille, chaste et calme, existait une âme virile. Sans rien perdre du charme irrésistible qui est l'essence même de la femme, Marthe, à sa splendide

beauté physique, joignait une de ces intelligences droites, loyales, ne composant jamais avec la probité et qui, à un moment donné, se sacrifient impitoyablement au devoir, si terrible qu'il puisse être.

« Les deux font la paire, » aurait-on pu dire des deux fiancés, car M[lle] Grandet avait trouvé, en son futur Louis Boissard, les mêmes qualités morales. Le jeune homme était un caractère fortement trempé, d'une intrépidité rare, d'un sens sain et juste, pour lequel, aussi, le devoir était une règle que de honteuses ou de pusillanimes concessions ne doivent jamais faire fléchir.

— Quand l'un des deux trompera l'autre, les éléphants se balanceront dans des toiles d'araignée, avait dit le notaire Ducoudray en parlant des fiancés qu'il avait vus grandir.

Ce fut donc un vrai jour de fête pour tout le pays qui les adorait que celui où Louis et Marthe se marièrent.

La joie fut franche et, de pas une bouche, ne sortit un vœu pour le bonheur des conjoints qui ne fût sincère.

Cette satisfaction générale et cette sincérité ne se retrouvèrent pas quand, six mois après, le village vit se célébrer un autre mariage auquel il était bien loin de s'attendre. M. le duc de Valeroye, le richissime propriétaire du château, épousait Valentine Mercier, la fille de son régisseur.

Ce que l'on glosa sur cette union étonnante se comprend de reste. Les propos allèrent leur train, et quel train ! Propos gouailleurs pour le duc et quelque peu médisants pour Valentine, car, bien qu'on n'eût rien à lui reprocher, on se permit d'escompter l'avenir et, dame ! on ne le vit pas en rose pour M. de Valeroye auquel il fut prédit, en fait de bonheur conjugal, fort peu de pain et pas du tout de beurre.

Coquette, fière, presque insolente, Valentine avait

trouvé le moyen de se faire détester par tout le monde. Joignez à cela que, quand ce tout le monde apprit la dot énorme qui était reconnue par le duc à sa fiancée, la jalousie d'une pareille chance ne contribua pas peu à dessaler les langues qui s'exerçaient sans repos sur le compte de ce ménage futur.

Le jour du mariage, le marié eut beau se répandre en largesses, on empocha ses écus sans cesser de l'appeler imbécile et on se rendit à la fête champêtre, qu'il offrit sur la pelouse du château, avec la satisfaction maligne de voir un si haut seigneur faire une stupidité monstrueuse.

Deux personnes avaient été sérieusement affectées par ce mariage, car elles portaient une affection réelle à M. de Valeroye. La première était le maître de forge qui avait vu grandir le duc et connaissait assez son caractère pour s'effrayer des chagrins que l'avenir réservait à cette nature douce, timide et excessivement faible.

L'autre était le notaire. De temps immémorial, les affaires des ducs de Valeroye s'étaient traitées en son étude. Ses prédécesseurs et lui avaient mis tous leurs soins à faire prospérer cette fortune qu'ils connaissaient jusqu'au dernier sou.

— Il vient d'enfermer un rat dans son fromage, murmura le notaire quand il entendit le oui sacramentel unir son riche client à cette fille dont il avait deviné les instincts de coquetterie et de prodigalité orgueilleuse.

Si mal qu'on eût auguré de cette union, les mauvaises langues furent pourtant bien forcées d'en rabattre, car, malgré toutes les prédictions fâcheuses, les époux vivaient au mieux dans la solitude calme de leur château et l'on annonçait que, bientôt, la duchesse allait donner un héritier à son mari.

Quant à Louis Boissard et à Marthe qui, le lendemain

de leur mariage, étaient partis pour l'Italie, on savait qu'après un long et charmant voyage, ils s'étaient installés à Paris. Ils avaient eu connaissance de l'union de M. de Valeroye par une lettre de M. Boissard père, alors qu'ils étaient à Naples.

Un beau matin, le joyeux carillon des cloches de l'église annonça aux habitants du village qu'un enfant mâle du duc recevait les eaux du baptême.

Puis deux longs mois s'écoulèrent.

Enfin, un jour, M. de Valeroye fit son entrée dans l'étude du notaire Ducoudray, où il n'avait pas mis le pied depuis son mariage. Pour fêter ses relevailles, la jeune mère avait demandé à faire un petit voyage à Paris et, en époux empressé, le duc venait pour prévenir Ducoudray, qui gardait ses fonds, de tenir une somme importante à sa disposition.

— Oh ! nous ne serons pas longtemps absents. Dans six semaines au plus, nous viendrons reprendre notre douce vie, annonça le duc en lui serrant la main au départ.

— Je serai fièrement étonné si, dans six semaines, ils sont de retour, murmura le digne tabellion en le suivant des yeux.

Il eut pleinement raison, car dix années s'écoulèrent sans que les époux revinssent au château; puis les journaux apprirent à tous les habitants de Valeroye les folies de la duchesse et les procès scandaleux qui en avaient été le dénoûement.

— Voici la débâcle qui arrive! s'était tristement dit Ducoudray en recevant la première de ces mauvaises nouvelles.

Toutefois, ajoutons vite que le chagrin n'étouffa pas le tabellion. Pour se consoler, il n'avait qu'à ouvrir sa caisse et à y contempler, rangés en piles de pièces de

cinq francs, les honoraires rapportés par les nombreux contrats qu'avaient nécessités les emprunts contractés par M. de Valeroye quand, deux fois, il avait payé les dettes de sa femme.

Nous ne prétendons pas dire que le notaire aimât l'argent, mais il atteignait la soixantaine et, bien qu'il eût bon pied, bon œil et excellent estomac, il soupirait après un repos mérité et songeait déjà au moment où il cèderait à un plus jeune cette étude qui, par les circonstances survenues, avait doublé de valeur.

Depuis qu'il exerçait sa charge à Valeroye, c'est-à-dire depuis plus de trente ans, les affaires de l'étude avaient progressivement doublé, triplé et enfin quintuplé à mesure que la population du village s'était augmentée. Ducoudray se souvenait qu'à son début, lui et un seul clerc, avec l'aide d'un saute-ruisseaux, suffisaient amplement à la tâche. Aujourd'hui quatre clercs et deux expéditionnaires arrivaient bien juste à accomplir le travail... et encore, il était mal fait !

Oui très-mal fait.

Aussi le notaire cherchait-il partout un maître-clerc capable sur lequel il pût se reposer du soin de tout remettre en la bonne voie. Tout en s'adressant à ses confrères des grand centres pour les prier de lui découvrir ce phénix, Ducoudray, qui voulait faire d'une pierre deux coups, demandait à ses collègues d'aviser à ce que le phénix précité possédât des capitaux, car il espérait trouver en lui l'acquéreur de sa charge. Inutile d'ajouter qu'il appuyait sa demande d'une promesse de forts appointements.

Enfin le brave tabellion se crut arrivé au comble de ses vœux.

De la plus prochaine grande ville, on lui adressa un jeune homme qui s'était d'autant mieux décidé à accep-

ter la place qu'il était du pays. S'il n'est permis à personne d'être prophète en son pays, il n'est pas défendu d'y être notaire. Raoul Debruel était donc arrivé avec l'intention de traiter plus tard de l'étude et il avait appris à Ducoudray, doucement ému, que, pour réaliser cette intention, il possédait un capital de près de deux cent mille francs que lui avaient laissé ses père et mère récemment morts, à un mois d'intervalle.

Le jeune homme était rangé, bien sage, travailleur et connaissait à fond le métier. Enchanté de son nouveau maître-clerc, le patron crut qu'à très prochaine date allait enfin sonner pour lui l'heure du repos.

— Je vais d'abord lui trouver une femme avec une belle dot, et je lui lâcherai ensuite mon étude, se dit-il, sans se douter qu'il bâtissait un château en Espagne.

Tout semblait pourtant promettre au notaire l'heureuse réalisation de son vœu de voir Debruel lui succéder. Le jeune homme mordait à la besogne avec un zèle et surtout avec un intérêt de curiosité qui prouvaient la ferme volonté de bien connaître d'abord, en tous ses détails, une étude qui devait un jour êtrela sienne.

Malheureusement, clerc et patron avaient compté sans un hôte inattendu. Une passion terrible allait terrasser Raoul, dont le cœur, jusqu'à ce moment, n'avait eu maille à partir qu'avec des amourettes, fort nombreuses à la vérité, mais qui ne s'étaient jamais prolongées que d'un bonsoir à un bonjour.

Voici comment éclata l'orage qui devait bouleverser de fond en comble l'existence si paisible du malheureux garçon.

Des deux mariages Valleroye et Boissard, qui s'étaient célébrés près de onze ans avant qu'il vînt chez Ducoudray occuper le pupitre de maître-clerc, Debruel ne savait que ce qu'il en avait ouï dire par un personnage

qu'il nous faut présenter au lecteur, car il fut le complice inconscient de l'infamie qui motiva le drame dont nous faisons le récit.

Il se nommait Blagadas et tenait l'emploi de second clerc dans l'étude.

Blagadas était un de ces vagabonds de la vie qui, après avoir planté leur tente en vingt endroits, finissent par mourir bien loin du lieu qui les a vus naître, poussés qu'ils ont toujours été par les circonstances. Nous n'entreprendrons pas de conter la série d'événements qui avaient conduit en ce village du Nord le gascon Blagadas, mais nous dirons que, contrairement aux habitudes bohémiennes de ses pareils qui ne se trouvent bien nulle part, il semblait avoir calmé son humeur remuante, car, depuis douze ans, il était resté à poste fixe chez Ducoudray.

Intelligent à l'excès, mais d'une paresse remarquable, il avait vu lui passer devant le nez la place du premier clerc sans en être le moindrement froissé. Au fond il se rendait pleine justice, et sa gaieté perpétuelle n'en avait souffert aucune atteinte.

Car il était connu de tout le monde pour son humour, ce brave méridional dont la verve se répandait sans cesse en joyeuses gasconnades, toujours spirituelles et inoffensives, toutes ayant trait à des aventures phénoménales qui, prétendait-il, lui étaient arrivées. La plus grande méchanceté qu'il se permettait dans ses récits, était, quand il avait à mettre en scène un personnage burlesque, d'en faire toujours un notaire.

Si son histoire ne commençait pas par ces mots : « Il était un jour un notaire, » les auditeurs étaient certains que le notaire ne tarderait pas à faire son apparition en la personne du plus grotesque des acteurs du conte de Blagadas.

Que de fois, à l'heure où nul client n'était dans l'étude, était-il arrivé que les gasconnades du second clerc avaient fait rire si bruyamment les autres employés que le fracas de leur gaîté parvenait jusqu'aux oreilles du patron Ducoudray, enfermé dans son cabinet.

Savez-vous ce qui arrivait ?

Au lieu de se fâcher, le brave notaire murmurait en haussant les épaules avec un sourire :

— Allons, voilà mon fou de Blagadas qni empêche tout le monde de travailler ! Quelle cocasserie leur invente-t-il encore ?

Alors il se levait bien doucement et, sur la pointe des pieds, il gagnait un petit couloir dont une des portes de dégagement donnait accès dans l'étude, précisément derrière le pupitre de Blagadas : il l'entr'ouvrait légèrement, et, tendant l'oreille, il écoutait jusqu'au dernier mot de l'histoire, tout en retenant son rire.

Que voulez-vous ? Le bon Ducoudray avait l'humeur gaie et il adorait les joyeusetés. Il n'avait encore trouvé que ce moyen de concilier son goût pour les drôleries avec sa gravité de chef suprême.

En se montrant, il était certain de faire immédiatement rentrer le récit dans la gorge du causeur, et, en admettant même que Blagadas consentît à continuer devant lui, le tabellion savait qu'il n'aurait pas son narré bien complet, bien *in extenso*, car le Gascon, en sa présence, serait contraint de renoncer à son habitude de faire toujours cabrioler ridiculement un notaire dans chaque aventure.

Donc il se tenait bien coi derrière sa porte, se faisant une pinte de bon sang et passant un quart d'heure agréable.

Combien Blagadas aurait été flatté dans son amour-propre de conteur, s'il s'était douté que le patron, après

l'avoir écouté, regagnait son cabinet, le ventre encore frémissant de rire et tout en se disant :

— Où mon animal va-t-il chercher ces plaisanteries-là !... Son notaire est tout de même bien drôle.

Si superflu que puissent paraître ces détails à notre lecteur, nous les avons donnés, en insistant dessus, parce qu'ils doivent avoir, avant peu, leur utilité incontestable. Maintenant que nous avons présenté Blagadas, nous reviendrons à Raoul Debruel.

Donc, comme nous l'avons dit, c'était par ce Gascon, le plus ancien de l'étude, que le premier clerc avait eu quelques détails sur les mariages Valeroye et Boissard, célébrés onze ans avant son entrée chez Ducoudray. Peu importait, du reste, le passé à Raoul, qui ne voyait en eux que des clients qu'il fallait conserver à la charge qu'il voulait acheter. Aussi, par toutes les minutes des actes enfermés dans les cartons de l'étude, il avait étudié sérieusement les affaires des deux familles. C'était lui qui avait dressé tous les actes utiles lors des emprunts contractés par le duc quand il avait payé les dettes de Mme de Valeroye.

Mais si, depuis A jusqu'à Z, le jeune homme savait la fortune de ses futurs clients, il ne connaissait pas leurs personnes.

Aussi fut-il bien étonné, un soir qu'on avait tardé à allumer les lampes et que l'étude était sombre, d'entendre Blagadas lui dire :

— Savez-vous quel est le monsieur qui vient d'entrer ?

— Celui qui vous a demandé si le patron était dans son cabinet?

— Précisément.

— Non. Apprenez-le-moi.

— Ce sera une des plus belles mouches de votre

toile, si vous achetez l'étude. C'est le duc de Valeroye.

— Vraiment ?

— Je vous l'affirme. Je l'ai reconnu malgré l'obscurité et bien qu'il soit fièrement changé depuis onze ans... Ah ! en voilà un auquel l'amour coûte cher !... Aussi, en me comparant à lui, je n'ose plus me plaindre d'une femme qui, jadis, m'a fait dépenser dix-sept sous à la foire de Beaucaire... sans boire ni manger ; tout avait passé en bijoux !

Et, en réglant sa lampe qu'on venait de lui apporter, Blagadas ajouta :

— Le duc veut sans doute détacher encore un lopin de son patrimoine pour le faire fricasser par son aimable épouse.

— Non, il n'a plus à payer les folies de sa femme, puisqu'un récent jugement les a séparés de corps et de biens, répondit Debruel.

— Alors tant mieux pour lui, car elle lui aurait mangé le fonds et le tréfonds... Quel appétit !... Quand, autrefois, on m'a annoncé qu'elle allait épouser le duc, j'ai souvenance d'avoir prédit qu'elle croquerait le magot... mais je croyais qu'elle prendrait au moins le temps de le mâcher... Pas du tout, elle a avalé ça comme un simple bouillon.

— Ah ! vous avez connu la duchesse jeune fille ?

— Oui, j'étais nouvellement entré ici, et j'avoue que j'étais heureux quand je pouvais pincer une course du côté de la maisonnette du père Mercier, le régisseur du duc... sa fille me réjouissait les yeux, je le confesse publiquement.

— Elle était jolie ?

— Splendide ! mon cher.

Puis, cela dit, Blagadas secoua la tête en continuant :

— Et, pourtant, je lui préférais de beaucoup Mlle Marthe Grandet.

— Aujourd'hui Mme Louis Boissard ?

— Oui... Si vous l'aviez vue à cette époque! Une vraie tête de madone... et avec cela, bonne, douce, généreuse.., et pas dépensière comme Valentine. Ce n'est pas elle qui m'aurait mangé dix-sept sous à la foire de Beaucaire, je vous en réponds.

A ce regret que le Gascon exprimait pour la seconde fois, tous les autres clercs s'écrièrent en chœur :

— Tais-toi donc, blagueur! Dans toute ta vie, tu n'as jamais eu dix-sept sous à la fois.

— Je n'ai jamais eu dix-sept sous ? répéta Blagadas en se redressant.

— Non, non, non, insista le chœur.

— Et si je vous prouvais que j'en ai possédé un jour cinquante-deux ?

— En rêve ?

— Non, en poche.

— De la fausse monnaie alors ?

— Du tout... de la vraie, avec laquelle je me suis tenu à cinq sous pour acheter un château. Tenez, écoutez mon histoire. Il y avait un jour un notaire qui...

Mais il fut interrompu par Debruel, qui interposa son autorité de premier clerc. Ce n'était pas l'heure de rire quand un client aussi important que le duc de Valeroye était à deux pas, en consultation sérieuse avec le patron. Les clercs en furent pour leur tentavive de décrocher une histoire à Blagadas, et chacun se remit silencieusement à griffonner.

Quant à Raoul qui, en sa qualité de maître-clerc, avait un cabinet séparé, il alla s'installer devant son bureau avec l'espoir que Ducoudray, ayant besoin de quelque renseignement, l'appellerait près de lui.

Mais l'entrevue du notaire avec M. de Valeroye se prolongea sans que cette occasion fut donnée à Raoul de voir le duc.

— Je le regarderai à sa sortie, pensa le jeune homme, se résignant à la patience.

Il eut beau prêter l'oreille pour saisir quelques mots, aucune parole de cette conversation, qui devait se tenir à voix basse, ne lui en trahit le secret.

Il ne doutait pas que le patron, qui voyait déjà en lui le prochain acquéreur de sa charge, ne profitât de l'occasion pour présenter son futur successeur au noble client.

Au bout d'une heure, un bruit de siéges déplacés annonça que les deux causeurs venaient de se lever.

— Enfin ! murmura Debruel dont le regard se tourna vers la porte par laquelle allait arriver le duc.

Sans doute que des derniers mots étaient échangés avant le départ, car l'attente du jeune homme dura cinq minutes.

Puis la porte s'ouvrit, mais le notaire apparut seul. Il avait reconduit son visiteur par le couloir de dégagement qui menait au vestibule.

Grave et un peu ému, Ducoudray s'approcha de son clerc désappointé.

— Mon cher Debruel, dit-il, veuillez envoyer quelqu'un aux forges demander à M. Baptiste Boissard de fixer l'heure à laquelle, demain, il lui plaira de me recevoir.

— Désirez-vous que je me rende moi-même aux forges ? demanda Raoul, espérant, par cette offre, obtenir de son patron quelques mots de confidence en plus de cette brève commission.

— Comme vous voudrez, répondit, d'un air distrait, le notaire qui rentra dans son cabinet.

Tout bien réfléchi, le jeune homme se décida à faire une course qui allait le mettre en présence de cet autre riche client que, non plus, il ne connaissait pas encore, car le forgeron Baptiste Boissard, n'ayant pas eu, depuis plusieurs mois, besoin du tabellion, n'avait pas paru à l'étude.

Isolée des ateliers par un grand jardin qui ne laissait pas arriver jusqu'à elle le fracas des marteaux, la maison d'habitation de l'opulent industriel s'élevait, à l'entrée du bourg, au bord de ce cours d'eau qui, cent mètres plus bas, faisait tourner les moulins des forges et, plus loin encore, ceux de la fabrique de draps.

En s'annonçant au nom du notaire, Debruel fut immédiatement reçu par M. Boissard qu'il trouva dans une sorte de salon-bureau, en compagnie du drapier Grandet.

Depuis le mariage de leurs enfants, les deux pères étaient devenus d'inséparables amis, n'ayant plus que l'unique but d'entasser des richesses ; l'un, pour sa Marthe chérie, l'autre, pour son Louis bien-aimé. Nous ne voulons pas dire qu'ils avaient confondu leurs intérêts, mais Boissard passait pour avoir mis tout à son aise le nez dans les affaires du drapier, et Grandet, de son côté, ne devait rien ignorer de la position du maître de forges.

Tous deux veufs et à peu près de même âge, ils se réunissaient aux heures que le travail leur laissait libres, dînant l'un chez l'autre, parlant de l'avenir et soupirant, avec la même impatience, après le moment où, ayant quitté les affaires, ils iraient se reposer, à Paris, sous le même toit que leurs chers enfants.

Certes Boissard, que tout le canton appelait Baptiste le Riche, aurait pu, dès le lendemain du mariage de Louis avec Marthe, réaliser son beau projet, car, à cette époque, sa grande fortune lui permettait ce repos dé-

siré. Mais, alors, il s'était trouvé encore trop jeune pour cesser de travailler et puis, comme il l'avait dit en riant, il voulait augmenter le gâteau pour les futurs marmots qui ne tarderaient pas à arriver.

— Puisque Louis ne tient pas à être forgeron, ajoutait-il, je vais encore, pendant une dizaine d'années, donner un fort coup de collier dans l'intérêt de ses mioches... Après quoi, je céderai mon établissement à un bon prix.

Or, ces dix années et plus s'étaient écoulées sans que Baptiste le Riche parût disposé à se débarrasser sérieusement de ses forges. Trois acquéreurs, qui s'étaient successivement présentés, l'avaient trouvé si peu résolu à vendre qu'ils s'étaient retirés.

— Je suis toujours solide au poste, répétait-il, deux ou trois années de plus arrondiront le magot de mes petits-fils, va donc encore pour trois années!... Si je me sens fatigué avant ce délai, j'en serai quitte pour tout lâcher définitivement... Mon affaire est assez belle pour attirer d'autres acquéreurs.

Ceux qui se disaient bien informés prétendaient que le forgeron restait à Valeroye uniquement par amitié pour son vieil ami Grandet ; il lui répugnait de le quitter et il attendait que « le beau-père de son Louis, » comme il le nommait souvent, eût aussi trouvé à vendre sa fabrique.

Malheureusement, il n'en était pas de l'établissement de Grandet comme de celui de Baptiste, dont la réputation était solidement assise par trois générations de Boissard. Le père de Marthe avait été le fondateur de sa manufacture et, si bien qu'il eût prospéré, il n'avait pas encore eu de prix à débattre avec un successeur par cette raison que personne ne s'était présenté pour prendre la suite de ses affaires.

Tout ce qu'on savait dans le pays de la position du drapier, c'était qu'il devait posséder un « joli sac. » Quant à préciser la grosseur de ce sac, nul ne l'aurait pu... pas même Ducoudray.

Le notaire avait tout tenté inutilement pour attirer à lui ce client et Boissard l'y avait aidé, mais Grandet, tout en rendant pleine justice au tabellion, avait toujours répondu en riant que les notaires ont été inventés pour ceux qui ne savent pas débattre ou administrer leurs intérêts et que, Dieu merci ! il n'en était point là.

— Ce n'est pas flatteur pour moi ce que vous dites, mon cher ami, répliquait Baptiste, car, moi, je ne fais rien sans consulter Ducoudray.

— Parce que vous le voulez bien. Chaque fois que j'ai eu besoin d'un bon conseil, vous me l'avez donné et je ne sache pas que vous ayez d'abord été le demander au tabellion. Je vous prouve donc, par vous-même, qu'on peut se passer parfaitement d'un notaire, répondait le drapier qui, par cette flatterie, arrêtait le forgeron plaidant la cause de Ducoudray.

Il en était résulté que les rapports de Grandet et du notaire s'étaient bornés à quelques-uns de ces actes insignifiants que la loi rendait indispensables. A bout d'efforts, Ducoudray avait donc renoncé à attirer le récalcitrant et, comme tout le village, il s'était dit :

— Il doit avoir un sac énorme, ce cachottier-là.

Il eût été difficile de trouver plus physiquement et moralement dissemblables que les deux amis. Baptiste était un petit homme trapu, bâti en force, une sorte de taureau à cou court et à grosse tête. Vif, remuant, sanguin, il s'emportait vingt fois par heure sans jamais faire trembler personne, car on savait combien il était bon, sensible et charitable.

Le drapier, au contraire, était graud, sec, maigre. Son état maladif le faisait toujours triste. Il parlait lentement, d'un ton net, calme et d'une excessive politesse, même avec le dernier des employés. On n'avait pas souvenance qu'il eut dit un mot plus haut que l'autre, et ses ouvriers, pour lesquels il se montrait très-sévère, fort juste et largement généreux, l'entendaient leur annoncer une gratification de la même voix qu'il signifiait un congé.

Un seul homme savait que ce marbre s'échauffait à certains moments, et cet homme était Boissard. Dans leurs causeries intimes, chaque fois qu'il était question de sa fille Marthe, Grandet devenait subitement tout autre. L'œil brillait de tendresse, la voix vibrait chaude et tout son maigre et long corps tressaillait d'émotion.

— Merci du peu ! non, vous ne l'aimez pas à moitié, madame ma belle-fille ! s'écriait gaiement Baptiste à tous ces réveils de sensibilité.

— Pour ma fille, s'il le fallait, je monterais sur l'échafaud ! répondait le drapier.

Tels étaient les deux personnages que Debruel envoyé par le notaire, trouva réunis à son arrivée chez le forgeron.

Quand il entra, les deux amis devaient causer affaires et s'occuper des intérêts de l'un ou de l'autre car, devant Boissard, assis à son bureau et la plume à la main, s'étalait une feuille de papier que l'œil alerte du jeune homme eut le temps de reconnaître couverte de chiffres bien que le forgeron, en le voyant s'avancer, eût pris la précaution de la retourner rapidement sur son verso.

— Est-ce que Ducoudray vous envoie m'annoncer qu'il viendra ce soir faire sa partie de piquet? demanda

Boissard d'une voix dans laquelle, si gaie qu'elle fût, Raoul, surpris, crut reconnaître une légère intonation inquiète.

— Non, monsieur. Mon patron désire seulement savoir à quelle heure, demain, il vous sera possible de recevoir sa visite.

— Ah ! il a donc à me parler ? reprit Baptiste dont l'accent accusa plus vive cette inquiétude qui avait étonné le clerc.

En même temps qu'il prononçait cette phrase, le forgeron avait rapidement tourné son regard vers Grandet qui, impassible, se tenait debout à ses côtés.

Il était indubitable pour Debruel que, si simple qu'elle semblait être, cette demande d'un rendez-vous troublait Boissard. Le clerc en fut encore plus certain en entendant le millionnaire ajouter avec une curiosité anxieuse :

— Vous ne savez pas à quel propos votre patron désire me voir ?

— Je l'ignore. M. Ducoudray m'a donné cette commission à la suite d'une entrevue qu'il avait eue avec M. le duc de Valeroye.

Le nom du duc venait-il de prouver que le motif du rendez-vous ne devait pas être celui que le forgeron semblait secrètement craindre ? Il faut le croire, car le front du maître de forges se dérida subitement et sa voix se fit franchement assurée quand il s'écria :

— Vraiment ? M. de Valeroye est arrivé ici ? Revient-il habiter le pays ?

— Je ne saurais vous répondre... Je puis seulement vous affirmer qu'il y a une heure, il a fait une visite à M. Ducoudray.

— Je compte bien qu'il m'en fera une aussi, appuya en riant le forgeron.

Et il se tourna vers Grandet en disant :

— D'autant mieux qu'elles sont rares ses visites. Voilà dix bonnes années qu'il n'a pas mis le pied en son château... Il est vrai que sa femme l'occupait assez désagréablement pour qu'il n'eût pas de temps de reste, le pauvre homme !

— Il faut espérer qu'il nous apporte des nouvelles de Marthe et de Louis, répliqua le drapier. Nos enfants ne nous ont-ils pas appris, dans leur dernière lettre, que le duc était venu se consoler près d'eux du profond chagrin que lui a causé la séparation prononcée par le tribunal... Il paraît qu'il est resté amoureux fou de la duchesse et qu'il n'a uniquement agi que pour sauvegarder l'avenir de son fils.

— Tiens ! vous me faites penser à quelque chose, mon cher ami.

— A quoi donc ?

— C'est qu'il se peut que M. de Valeroye vienne demander l'hospitalité à l'un de nous deux.

— Parce que ?

— Parce qu'il doit peu se soucier d'aller au château où il se trouverait en face de Mercier, son régisseur... et son beau-père. Il est trop juste pour rendre le père responsable de la conduite de la fille, mais il évitera l'entrevue... Aussi, soyez certain qu'il se présentera chez l'un de nous.

Boissard venait d'achever sa phrase quand une servante entra empressée dans la chambre, en annonçant :

— Maître, voilà M. le duc de Valeroye qui vous demande. Je l'ai introduit dans le salon.

— J'y vais, fit le forgeron en passant son bras sous celui de Grandet pour l'emmener à la rencontre du duc.

Puis s'adressant à Debruel qui attendait sa réponse, il le congédia d'un petit salut de tête en disant :

— Veuillez prévenir M. Ducoudray que je me tiendrai à sa disposition, demain, à partir de midi.

Pendant que Raoul s'éloignait, les deux amis gagnèrent le salon où les attendait M. de Valeroye. Au milieu de ce court trajet, Boissard s'arrêta pour souffler bien bas au drapier :

— Cette demande d'un rendez-vous m'avait causé d'abord une fière peur !... Vous êtes bien sûr que le notaire ne se doute de rien ?

— Vous êtes seul au monde à le savoir, répondit lentement Grandet.

VIII

Le lendemain, à l'heure convenue, Ducoudray se rendit au rendez-vous qu'il avait sollicité du forgeron et, à la suite de cette entrevue, commença, entre le notaire et M. de Valeroye, une série de conférences nombreuses, soit à l'étude, soit chez M. Boissard, auquel le duc avait demandé l'hospitalité, au lieu de s'installer en son château.

Le tabellion n'eut besoin de donner aucune explication à son premier clerc, car le motif qui avait fait revenir M. de Valeroye au village ne fut bientôt plus un secret pour personne.

Pour solder les deux emprunts, contractés par lui quand il avait d'abord payé les dettes de sa femme, et pour réaliser le capital de cette dot que le jugement de séparation l'obligeait à rembourser, le duc allait vendre ses fermes, bois, prés, en un mot, tout son bien, sauf le château et son parc qu'une constitution de majorat rendait inaliénables.

Grand était le désespoir du notaire qui, tout en s'occupant des formalités nécessaires pour cette vente à bref délai, ne cessait de répéter à Debruel :

— Le duc aurait dû attendre. Tout se vend très-mal en ce moment... Quatre cent mille francs pour les emprunts qu'il veut éteindre et les seize cent mille francs de la dot qu'il doit verser font un total de deux millions qu'il faudra faire produire à la vente... Ce sera le chiendent pour arriver à ce chiffre !

— Mais ces propriétés valent le double, objectait le principal clerc.

— Parbleu ! oui, elles valent le double, je le sais bien, mais en les vendant à son aise, en prenant tout son temps... Tandis qu'à se presser, comme l'exige le duc, nous n'arriverons que fort juste à la somme dont il a besoin. A mon avis, il va perdre près de deux millions qui, s'il eût temporisé, lui seraient encore restés en poche après sa liquidation terminée.

— Sans doute que le duc, outre ses biens-fonds, possède aussi des valeurs en portefeuille ?

— Espérons-le, mon cher Debruel, car le malheureux serait ruiné à plate couture.

La triste prédiction du notaire se réalisa de point en point.

La vente, faite dans la déplorable condition d'une trop grande hâte, ne produisit que la somme stricte qu'il fallait au vendeur pour satisfaire à sa position obérée. Cela tint, surtout, à ce que le duc auquel il répugnait de voir morceler sa propriété, avait tenu à ce qu'il n'en fût fait que deux parts, au lieu de la diviser en petits lots qui auraient appelé les acheteurs à modeste bourse.

Ce résultat, bien qu'il l'eût prévu, affligea encore plus fort le bon Ducoudray qui, quand tout fut terminé, répéta tristement à son maître-clerc :

— S'il n'a pas, comme nous le disions, d'autres valeurs en portefeuille, le voilà réduit à bien maigre pi-

tance. Le château, qu'il lui a fallu garder, me fera que coûter... et je ne crois pas qu'il lui reste, tout payé, plus de douze à quinze mille livres de rentes. Quel malheur ! une si belle fortnne ainsi disparue !

Et le notaire, que le chagrin poussait à moraliser, ajouta d'une voix lugubre :

— Voyez, jeune homme, où conduisent certaines amours !

Nous croyons inutile de dire qu'un des deux acquéreurs avait été Baptiste le Riche, qui s'était payé des bois et des fermes en disant à qui voulait l'entendre :

— Cela ne rapporte que deux et demi pour cent, mais c'est un solide placement que mon garçon Louis et ses enfants trouveront après moi.

Dans le village, s'il était quelqu'un qui n'eut pas partagé l'opinion générale que Grandet possédait « un gros sac, » cet incrédule fut bien obligé de se reconnaître convaincu, car c'était le drapier qui, profitant de l'extrême bon marché, avait acheté tout le reste des biens ou, pour mieux dire, le plus important des deux lots.

— Il a enfin sorti ses écus au soleil, se répétait-on à la ronde, sa fille Marthe ramassera plus tard un joli morceau de pain sur la planche.

En voyant les propriétés de M. de Valeroye ainsi arrivées entre les mains des deux richards du pays, Debruel s'était mis à repasser dans sa mémoire tous les faits qui s'étaient produits avant cette vente.

— Ainsi, se dit-il, quand le patron, après la visite du duc, m'a envoyé solliciter un rendez-vous du maître de forges, c'était parce qu'il voulait savoir s'il trouverait en lui un acheteur pour les biens de M. de Valeroye.

Tout à coup un souvenir succéda en son esprit à cette simple explication qu'il se donnait :

— Mais alors, pensa-t-il, d'où venait ce trouble qui s'est emparé de Boissard à ma demande d'un rendez-vous ? il avait beau se maîtriser, j'ai bien constaté un accent de frayeur dans sa voix et il y avait une réelle inquiétude dans le regard qu'il a adressé au drapier, lequel, je dois le reconnaître, est resté plus froid que glace.

Puis, aussitôt, Raoul crut avoir deviné le motif de cette émotion secrète du forgeron.

— J'y suis ! se dit-il, les deux compères avaient sans doute eu vent des projets du duc et ils guignaient déjà ses biens... Ma demande d'un rendez-vous leur a donné à craindre quelque anicroche survenue et ils ont eu peur de rater leur coup... Oui, ils s'attendaient à cette vente, et la preuve en est cette feuille de papier couverte de chiffres que Boissard a si prestement retournée quand je suis entré. A mon arrivée, mes richards étaient en train de calculer leurs ressources pour pincer à eux deux tout le patrimoine de Valeroye.

Cela trouvé, Debruel ne s'occupa plus que de veiller à la parfaite régularité des actes, nécessités par la vente, sur lesquels, depuis deux jours qu'elle avait eu lieu, trimaient les autres clercs de l'étude.

Disons que si la plume de messieurs les clercs courait la poste sur le papier timbré, leur langue s'exerçait aussi sur le compte du vendeur et des acquéreurs qui leur valaient tant de besogne.

— Le forgeron et le drapier n'ont pas perdu leurs coquilles, disait l'un.

— Le fait est que M. de Valeroye leur a lâché son affaire à trop bas prix.

— Oh ! si bon marché qu'il ait vendu son bien, c'est toujours plus cher que le fameux château que Blagadas a voulu acheter cinquante-deux sous.

— Quarante-sept sous, messieurs... puisque je me suis tenu à cinq sous. Veuillez rétablir les faits, je vous prie, car je ne tiens pas à être taxé de mensonge, répliqua sérieusement le Gascon appelé sur le terrain.

— C'était un château de cartes !

— Du tout. Un vrai château ; trente chambres rien que pour les domestiques ; un énorme parc et un étang avec des carpes qui avaient connu cette bonne Mme de Maintenon.

— Tout ça pour quarante-sept sous ?

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire.

Toute l'étude s'unit aussitôt en une seule voix pour s'écrier :

— Tu exagères ! Blagadas, tu exagères !

Douter de la parole du Gascon, c'était le pousser irrésistiblement à conter une de ses histoires fantastiques. Aussi posa-t-il immédiatement la plume en disant de sa voix la plus grave :

— Veuillez prêter une oreille attentive à mon très véridique récit.

Alors, suivant son invariable habitude de toujours mêler un notaire à l'aventure, il commença :

— Il était un jour un notaire qui...

Mais il était écrit que M. de Valeroye serait décidément nuisible à l'histoire du château, car, pour la seconde fois, son arrivée dans l'étude arrêta le conteur à son début.

— Un peu de silence, messieurs ! accourut, de son cabinet, commander Debruel quand le duc fut entré chez le patron.

N'ayant plus rien qui le retînt en ce pays, il était bien évident que M. de Valeroye venait faire à Ducoudray sa visite d'adieux et lui donner ses dernières instructions.

Comme l'entretien se prolongeait, Raoul, en pensant combien le notaire était désolé du changement qui s'était produit dans l'existence du duc, se persuada qu'il devait se passer, à côté, une scène d'attendrissement.

— Le patron est en train d'y aller de sa larme, murmura-t-il en souriant.

Il achevait cette réflexion quand, la porte s'ouvrant tout à coup, le notaire apparut. Au lieu de cette mine triste que son maître-clerc s'attendait à lui voir, le bonhomme montrait une face des mieux épanouies et ce fut de son pas le plus alerte qu'il s'avança vers la table de Debruel en disant d'une voix fort gaie :

— Prêtez-moi s'il vous plaît votre bâton de cire à cacheter... Je ne puis pas arriver à mettre la main sur le mien.

Aussitôt qu'il eut reçu l'objet demandé, il retourna vivement à son cabinet dont il ferma la porte.

— Que s'est-il donc passé pour que son chagrin se soit si promptement métamorphosé en satisfaction ? se demanda le principal clerc.

Dix minutes après, la porte se rouvrait pour donner passage au duc que suivait le tabellion. Tout occupé de retenir Ducoudray voulant le reconduire, M. de Valeroye passa sans voir Debruel qui le saluait.

— Si jamais celui-là me reconnaît, ce ne sera pas pour m'avoir trop regardé, pensa ce dernier en se rappelant que, toutes les fois que le client était venu à l'étude, ou le duc avait passé par le couloir de dégagement, ou lui se trouvait en course. Le soir de son arrivée, alors que les lampes n'étaient pas encore allumées, M. de Valeroye, dans cette demi-obscurité, n'avait pu voir le jeune homme et, aujourd'hui, à son départ, il s'éloignait sans avoir aperçu le salut que le clerc lui adressait au passage.

Au moment où le duc, sortant du bureau du principal clerc, avait déjà fait deux pas dans l'étude, Ducoudray se retourna pour dire à Raoul :

— Si les pièces qui doivent être promptement enregistrées sont prêtes, mettez-les donc sur ma table, je vais vous les signer en revenant. On pourra demain dès la première heure, les porter à l'enregistrement.

Puis il suivit le duc.

Debruel n'eut qu'à prendre sur le coin de sa table la liasse de ces actes déjà préparés et il entra dans le cabinet de son patron pour les poser sur son bureau.

En plein milieu de ce bureau s'étalait une enveloppe sur laquelle, de l'écriture encore humide du notaire, était tracée la mention suivante : *Cette enveloppe cachetée m'a été remise en dépôt par M. le duc de Valeroye pour lui être rendue à sa première réquisition.*

— Ah ! voici pourquoi on a eu besoin de mon bâton de cire, pensa le jeune homme à la vue de ce paquet que Ducoudray, pressé de reconduire le duc, n'avait pas pris le temps de serrer dans sa caisse.

Quand le notaire reparut, le principal clerc était assis à sa place.

— Et ces actes ? Les avez-vous mis sur mon bureau ? demanda-t-il.

— Non, pas encore, j'allais les porter... Tenez, les voici, répondit Raoul en tendant la liasse.

A ce moment, revint sans doute à l'esprit de Ducoudray le souvenir de l'enveloppe oubliée sur sa table et, content que Debruel n'eût pas pénétré dans son cabinet, il s'empara vivement des papiers, en disant d'un ton empressé :

— Très bien ! je vais vous les rendre dans un instant tout signés.

Et il s'éloigna.

L'indiscrétion de Raoul avait été fort involontaire, mais comme il avait jugé inutile que le patron la connût, il avait mieux aimé lui laisser croire qu'il n'était pas entré dans le cabinet.

L'enveloppe et son contenu occulte firent, pendant vingt-quatre heures, travailler l'imagination du jeune homme.

Durant le court instant qu'il était resté seul, il avait soupesé le pli dans sa main et, à sa légèreté, il avait aussitôt renoncé à cette idée première que le duc, voulant, comme on dit vulgairement, se mettre de côté une poire pour la soif, y avait enfermé une somme en billets de banque.

Donc un papier unique devait s'abriter sous le cachet de cire !

Quel était-il ?

Etait-ce un testament?

Pour ne pas s'arrêter à cette supposition, le clerc n'avait qu'à se rappeler le changement subit qui s'était opéré dans l'humeur de Ducoudray. La remise d'un testament n'est pas chose si gaie qu'elle puisse soudainement faire tourner à la joie celui qui, une minute avant, était si peu disposé à rire.

Enfin, las de ne rien trouver, Debruel finit par se dire :

— Bah ! A quoi bon chercher ? Le patron me l'apprendra en me cédant son étude.

Car la vente de la charge n'était plus à l'état de projet vague. Quelques pourparlers préliminaires avaient eu lieu, pendant ces derniers jours, entre Ducoudray et son clerc. On avait presque fixé la date de la cession au printemps prochain.

— Restons encore ensemble jusqu'à cette époque, avait dit le tabellion. Vous n'en saurez que mieux le

métier et, moi, j'aurai le temps de vous dénicher dans ma clientèle une héritière à épouser.

On était au commencement de septembre. C'était donc un délai de sept ou huit mois imposé à Raoul qui l'accepta très volontiers.

Quinze jours après l'émoi causé dans le pays par la vente du patrimoine du duc, le village fut encore surpris par un autre événement. Baptiste le Riche était sur le point de vendre ses forges et il devait bientôt quitter Valeroye pour s'en aller vivre à Paris, chez ses enfants.

— Puisque me voilà devenu gros propriétaire, autant que je jouisse de mes rentes, répondait-il à ceux qui s'étonnaient de cette détermination subite.

— Alors vous abandonnez votre vieux compère Grandet ? lui demandait-on.

— Oh ! oh ! pas pour longtemps. Il faut vous attendre, au premier moment, à le voir brocanter aussi tout son bataclan de drapier pour accourir me rejoindre.

— Le fait est qu'avec le revenu des propriétés qu'il vient aussi d'acheter, il peut vivre maintenant les bras croisés.

— Parbleu ! s'écriait le forgeron avec un gros rire dans lequel il eût fallu être bien fin observateur pour découvrir une note fausse.

Avec Baptiste le Riche les choses ne traînaient pas en longueur. En moins de trois semaines, la vente fut conclue et signée en l'étude de Ducoudray et, huit jours après, le forgeron, avant de se mettre en route, venait serrer une dernière fois la main au brave notaire.

— Comme vous avez hâte de nous quitter ? dit le tabellion attristé par le départ de celui qui avait été, non-

seulement un de ses meilleurs clients, mais encore son plus intime ami.

— Dame ! mon cher Ducoudray, on serait pressé à moins. J'ai soixante-huit ans, et, toute ma vie, j'ai travaillé comme un vrai chien. Avouez qu'il est grandement temps de m'y prendre, si je veux me donner un peu de bon temps.

— Vous vous ennuierez à Paris et vous nous reviendrez un jour.

— M'ennuyer, moi !... Est-ce qu'il me serait possible de m'ennuyer avec mes enfants et petits-enfants... Oh ! non, non, je ne reviendrai plus à Valeroye.

— Si, si, vous y reviendrez... au moins une fois, insista le notaire, en souriant, mais avec une certaine intonation de voix.

A cette phrase, ainsi accentuée, un souvenir endormi dut s'éveiller en la mémoire du maître de forges, qui, se frappant le front, s'écria :

— Tiens, oui, vous avez raison... J'y reviendrai une fois... mais on ne dira pas que c'est précisément pour Valeroye.

— Oh ! pas pour Valeroye, répéta Ducoudray d'un ton moqueur.

— Bon ! voilà que vous jouez sur le mot ! fit gaiement Boissard en se levant pour partir.

La conversation avait eu lieu dans le cabinet du notaire, mais la porte de communication, restee ouverte, avait laissé arriver chaque parole jusqu'à l'oreille de Debruel travaillant à son bureau.

— Que veulent-ils dire? se demanda-t-il en entendant les dernières phrases.

Après le départ de Baptiste le Riche, nul fait saillant ne vint troubler la vie monotone de Raoul. Le temps s'écoula lentement et l'hiver, hâtif dans le nord, sévis-

sait déjà fort quand, vers le milieu de novembre, Ducoudray dit un jour à son clerc :

— Voilà deux fois que j'écris inutilement à M. le duc de Valeroye pour lui réclamer un titre de propriété qu'il devait m'envoyer aussitôt son retour à Paris.

— Peut-être est-il en voyage ?

— C'est ce que je crois, mais je voudrais en être certain. Vous seriez bien aimable d'aller jusqu'au château vous en informer auprès de M. Mercier.

— Oui, le beau-père du duc ?

— Oh ! oh ! fit en riant le notaire, je doute que, comme beau-père, M. Mercier ait des rapports bien suivis avec le duc... Mais, comme régisseur, il doit au moins savoir où se trouve son maître.

Le jour tombait quand Debruel se mit en route et, bien que le trajet ne fût pas de longue durée, il était à peu près nuit close quand il arriva devant la maisonnette du régisseur située un peu loin du château, dans un coin isolé du parc.

Au coup frappé par le clerc à la porte qui, contrairement à l'habitude du pays, était intérieurement fermée à clé, un certain mouvement se fit dans la maison et plusieurs lumières, vivement promenées, éclairèrent successivement les fenêtres de différentes pièces.

— Ah ! çà, combien donc sont-ils là dedans ? je croyais que le père Mercier vivait avec un seul domestique, pensa le jeune homme étonné de ce remue-ménage.

Une seule fenêtre resta éclairée, puis un pas lourd se fit entendre dans le vestibule et, avant que la porte s'ouvrît, une voix demanda quel était celui qui frappait.

Dès qu'il se fut nommé, Raoul fut aussitôt introduit dans la maison par le vieux domestique du régisseur.

— Est-ce que M. Mercier est malade? s'informa le clerc en suivant le valet.

— Pourquoi me demandez-vous cela? dit l'autre sans s'arrêter.

— Parce que, quand j'ai frappé, il y a eu dans la maison un va-et-vient qui m'a fait craindre d'être importun.

Le domestique n'eut pas le temps de répondre, car, d'une pièce latérale, sortit aussitôt un petit homme riant de si bon cœur qu'il ne put que bégayer :

— Entrez donc, monsieur.

— Ma foi! monsieur Mercier, dit le jeune homme, je suis heureux de vous voir en humeur si joyeuse, car j'étais précisément en train d'exprimer à votre domestique mon appréhension de vous trouver malade.

— Oui, oui, je vous ai entendu, répondit le régisseur à travers ses rires. Figurez-vous que votre arrivée a interrompu une chasse que, Jean et moi, nous donnions à mon brigand de chat qui vient de me voler un râble de lièvre sur lequel je comptais pour mon souper.

La pièce où se trouvait Raoul était une salle à boiseries vermoulues, meublée d'une table massive et d'escabeaux de bois, dans laquelle le régisseur recevait les fermiers du domaine, alors que le duc possédait encore des fermes.

Après être enfin parvenu à maîtriser sa gaieté, M. Mercier montra au clerc un poêle, qui ronflait dans un coin, en disant :

— Excusez-moi de ne pas vous faire entrer au salon... c'est une vraie glacière. Aujourd'hui qu'il me faut vivre d'économies, je regarde à allumer deux feux à la fois.

Debruel aurait fort bien pu répondre au petit homme que, par cela même qu'il ne pouvait plus faire qu'un

feu, il aurait dû chercher à garder sa chaleur, car, au fond de la salle et conduisant à une pièce voisine, était une porte à demi-ouverte par laquelle entrait uu courant d'air glacé.

— Veuillez m'apprendre ce que M. Ducoudray désire de moi? reprit M. Mercier devenu tout à fait grave.

— Mon patron, craignant que deux lettres écrites par lui n'aient pas été reçues, m'envoie vous demander si M. de Valeroye est en voyage.

— Pas que je sache, dit le régisseur.

Puis, hochant la tête de triste façon :

— En voyage, continua-t-il. Le temps des voyages est passé pour lui... sa bourse est trop plate à cette heure... Vous devez en savoir quelque chose, vous le principal clerc de l'étude dans laquelle se sont passés tous les contrats de ces ventes désastreuses.

Ce disant, M. Mercier s'était éloigné de Debruel pour aller, dans le coin sombre où se trouvait le poêle, présenter ses mains à la bouche de chaleur.

S'il avait été possible au jeune homme, resté en pleine lumière de la lampe, de bien observer le régisseur dans la demi-obscurité qui le cachait, il aurait remarqué ses deux yeux gris et faux attachés sur lui et guettant la réponse.

— Oui... il est ruiné à plat... N'est-ce pas? monsieur le clerc, poursuivit Mercier en voyant son visiteur garder le silence.

Debruel oublia complètement que le régisseur était le beau-père du duc et que les circonstances devaient en avoir fait un ennemi acharné de M. de Valeroye. Cédant donc à l'intérêt que lui inspirait ce grand seigneur qui jetait si facilement les millions aux caprices d'une femme, il répliqua imprudemment :

— Oh! ruiné à plat... Qui sait?

— Vous supposez alors qu'il lui reste encore des ressources? prononça Mercier d'une voix dont Raoul ne remarqua pas l'accent cupide.

— Je ne saurais rien préciser... mais j'ai tout droit de soupçonner que la position de M. de Valeroy n'est pas aussi désespérée qu'on le croit.

— Parce que?

— Parce que mon patron, qui s'affectait d'abord beaucoup de cette ruine de son client, a montré, tout aussitôt après sa dernière entrevue avec le duc, une joie qui m'a fort étonné et que, depuis, je ne l'ai plus entendu parler de M. de Valeroye sur ce ton de complainte qu'il avait avant la conférence en question.

— Qu'était-il donc survenu?

— Ah! voilà ce que nous dirait l'*env*...

— L'env... quoi? fit Mercier impatient.

Mais la prudence venait d'arrêter à temps le clerc sur la pente des confidences au sujet de l'enveloppe. Il comprit l'indiscrétion qu'il allait commettre en se rappelant quel était celui devant lequel il parlait, et il répliqua d'un ton sec :

— Vous m'en demandez trop, monsieur Mercier... les secrets de mon patron ne sont pas les miens... Trouvez bon que je me taise, car je...

Si Debruel n'acheva pas, c'est qu'il fut interrompu par le frou-frou subit d'une robe qui se fit entendre.

Une femme se tenait debout snr le seuil de cette porte que le jeune homme, en arrivant, avait vue entr'ouverte.

Si bien emmitouflée qu'elle fût en ses fourrures, elle grelottait légèrement, ce qui prouvait qu'elle avait dû faire une longue station dans la glaciale chambre voisine et que, par conséquent, elle n'avait pas perdu un mot de ce qui avait été dit entre les deux hommes.

Fine, gracieuse, élégante, cette femme s'écartait tellement du type des plantureuses beautés campagnardes qui, jusqu'à ce jour, avaient rendu les armes à Debruel, que le clerc resta en extase, la bouche béante et les yeux grand ouverts.

Elle s'avança, séduisante au possible, en disant d'une voix qui résonna mélodieuse à l'oreille de Raoul :

— Je suis certaine, monsieur, que mon père devait être en train, suivant sa curiosité habituelle, de vous accabler de mille et mille questions.

A ce titre de père, donné au régisseur, le jeune homme comprit quelle était celle qui se présentait à lui et il se leva pour saluer, en prononçant d'un ton respectueux :

— Madame la duches...

Mais elle l'interrompit en lui posant vivement sa petite main sur le bras, et, avec un sourire ravissant, elle ajouta :

— Pardon... il n'y a pas ici de duchesse... il n'y a qu'une fille qui, un peu lasse des bruits et des joies du monde, vient chercher sous le toit paternel une solitude ignorée.

Et elle appuya sur le mot, en répétant :

— Ignorée, monsieur, ignorée... c'est une prière que j'adresse à votre discrétion.

Il nous serait impossible d'exprimer l'accent à la fois câlin, et, disons le mot, bon enfant avec lequel la duchesse avait parlé.

— Croyez, madame, que nul n'apprendra par moi votre présence au château, promit Raoul dont le cœur, depuis un instant, se livrait à un tic-tac anormal.

Elle accueillit cet engagement par une aimable inclinaison de la tête, puis elle se retourna vers son père en disant d'un ton affectueusement moqueur :

— Voyons, petit père, ne tremble pas ainsi... tu vois bien que nous avons affaire à un galant homme qui ne nous trahira pas... Aurais-tu mieux aimé me trouver morte de froid?

Et elle revint souriante au clerc, qui la mangeait des yeux, en s'écriant :

— Car vous avez failli causer ma mort, monsieur. En vous entendant frapper à la porte, nous avons tous un peu perdu la tête. Pour n'être pas vue, je voulais regagner ma chambre et j'avais été follement me jeter dans cette pièce à laquelle je croyais une autre issue sur l'escalier... Pas du tout, j'étais prisonnière!... il a fallu que je me sentisse sur le point d'être complétement gelée pour me décider à me montrer à vous.

Tout cela était débité d'une voix enfantine, mignarde, rieuse, dont l'irrésistible charme agissait sur Debruel ravi de trouver si simple et si douce celle que, par ce qu'il en avait entendu dire, il croyait être une grande dame fière et dédaigneuse.

Le père Mercier, qui avait fait laide figure depuis l'arrivée de sa fille, crut le moment bon pour rentrer en scène et il prononça d'une voix gaiement grondeuse:

— N'empêche, Valentine, que tu viens de donner à monsieur une bien fâcheuse idée de moi. D'abord, en arrivant, tu m'as accusé d'être un curieux et, à présent, par tes explications, tu lui prouves que je suis un menteur.

La duchesse fit entendre un éclat de rire argentin et, prise d'une gaieté folle, elle balbutia :

— Ah! oui, ta belle histoire de chat volant un râble de lièvre!

Pour bien comprendre ce qui va suivre et s'expliquer comment Debruel put avaler l'hameçon grossier qu'on

lui présenta, il faut se rendre compte de ce qu'était véritablement ce garçon, c'est-à-dire un bellâtre, rendu fat et sot par des succès faciles et que sa vanité stupide, pour un peu qu'elle fût excitée, devait inévitablement pousser à des espérances folles et dangereuses.

La grande dame, avec toutes ses élégances inconnues de ce séducteur aux conquêtes triviales, apparaissait à Raoul comme une créature supérieure et le désir de la posséder devait naître en lui subit et ardent.

Une sorte de crainte respectueuse pouvait seule l'empêcher de tenter l'aventure.

Ce fut cette crainte que Valentine, qui, du premier coup d'œil, avait jugé son homme, prit à tâche d'éteindre en faisant les premières avances à cette vanité monstrueuse qu'elle avait devinée.

Cela dit, nous reprenons notre récit.

Mme de Valeroye riait toujours de l'histoire de chat contée par son père quand celui-ci, feignant d'être impatienté par cette gaieté, secoua la tête, en grognant d'un ton sec :

— Voyons, Valentine, je suis déjà assez honteux d'avoir été pris en flagrant délit de mensonge... Il est donc inutile de tant te moquer de ce que j'ai inventé dans ton seul intérêt... Tu sais, du reste, qu'il n'est pas dans mes habitudes de mentir... Une fois n'est pas coutume.

— Oh ! s'il n'y avait qu'une fois, fit la duchesse d'un ton railleur.

— Prétends-tu dire que j'ai aussi menti sur un autre point? demanda le régisseur qui, tant roué qu'il fût, ne devinait pas où voulait en venir sa fille.

— Sans doute.

— Et quand t'ai-je menti?

— Hier, à mon arrivée.

— En te disant quoi?

Mme de Valeroye regarda d'abord, de ses beaux yeux surpris, Debruel au visage, puis elle répondit :

— En me disant que, dans tous le pays, je ne trouverais pas une figure à peu près humaine.

Puis, avec un sourire :

— Ce que j'avais niaisement cru, je l'avoue, continua-t-elle.

Après un nouveau regard lancé au clerc, elle ajouta d'un ton précipité qui baissa un peu :

— Ce que je croyais encore, il n'y a pas une demi-heure.

L'hameçon présenté, nous le répétons, était grossièrement énorme, mais la vanité idiote de Raoul se jeta dessus et le goba tout entier.

La duchesse ne laissa pas au clerc, enivré de joie, le temps de dire une bêtise, car, tout aussitôt elle reprit :

— Est-ce que vous n'avez pas annoncé, petit père, que, demain, vous avez besoin d'aller jusqu'au chef-lieu et que vous n'en reviendrez que bien tard dans la soirée?

— Je ne serai pas rentré avant dix heures au plus tôt, répliqua paisiblement le régisseur qui, au grand jamais, n'avait parlé ni même eu l'idée de ce déplacement.

Valentine, à cette réponse, poussa un soupir doux et résigné qui arriva aux oreilles de Raoul.

C'était un rusé drôle que le père Mercier qui, une fois lancé sur la piste, comprenait à demi mot. Aussi s'empressa-t-il d'ajouter, en entendant soupirer sa fille :

— Tu vas bien t'ennuyer demain, ma pauvre enfant, ainsi seule, enfermée, sans nulle société.

— J'essayerai d'un peu de musique, prononça mé-

lancoliquement la duchesse, la musique fait passer le temps.

Et, s'adressant à Raoul :

— N'est-ce pas, monsieur? demanda-t-elle.

Le jeune homme ne savait uniquement jouer que du papier timbré, instrument non classé encore par le Conservatoire. Il fut donc forcé de répondre par cet aveu naïf :

— Je ne suis pas musicien.

A cette ficelle qui cassait dans les mains de Valentine, son brave homme de père accourut bien vite à la rescousse en s'écriant :

— Vous n'êtes pas musicien?... Ah! sapristi! vous avez bien raison!... il se peut que ce soit un art d'agrément, mais pas toujours pour ceux qui écoutent... Parlez-moi de la lecture. Au moins on s'amuse, sans embêter personne... Je parie que vous êtes un enragé liseur?

— C'est la vérité.

— Vous devez avoir des livres en quantité, j'en suis certain?

— Environ une centaine.

Le père Mercier partit d'un éclat de rire et répéta :

— Une centaine!.. Vous en avez cent? Eh bien, vous en possédez juste 99 de plus que moi, qui ne puis prêter à ma fille que le *Guide du parfait forestier*.

— Mais tous mes livres sont à la disposition de madame, offrit Debruel empressé.

Valentine sembla hésiter.

— Est-ce que tu ne veux pas que monsieur t'envoie ses livres? demanda le régisseur, qui perdait pied en ne comprenant pas cette hésitation de sa fille.

— Vous venez précisément de dire le mot qui m'empêche de profiter de cette aimable proposition.

— Quel mot?

— Celui de m'envoyer ces livres. Ce serait mettre le porteur dans le secret de mon séjour ici, et je...

Elle ne put achever, car Debruel s'était écrié, plein d'une ardeur zélée :

— Mais je peux vous les apporter moi-même, madame, si vous daignez m'y autoriser.

— Vous auriez cette bonté? minauda Valentine.

— Oui; mais,le papa Ducoudray, que dira-t-il, jeune homme, en vous voyant quitter l'étude? avança le régisseur, tendant encore la perche à sa fille pour qu'elle précisât l'heure.

— Oh ! fit la duchesse qui comprit, il est bien entendu, petit père, que je ne veux déranger en rien monsieur de ses occupations... ce sera pour après l'étude fermée, dans la soirée.

Puis d'un ton des plus innocents :

— Tu ne sais pas ce que tu devrais faire? continua-t-elle. Comme je prévois que la galanterie de monsieur va le porter à se charger outre mesure de ces livres, il faudrait lui raccourcir le chemin en lui remettant la clé de la petite porte du parc.

— C'est une idée! approuva Mercier, sans la moindre hésitation.

Et il alla décrocher du mur, où elle pendait à un clou, ladite clé qu'il revint tendre à Raoul en ajoutant avec la bonhomie d'un brave père vraiment bien heureux :

— Ah! demain, je pourrai me mettre en route sans remords. Au moins je serai certain que ma chère enfant aura de quoi se désennuyer pendant mon absence.

Cinq minutes après, Debruel regagnait son domicile, pressant d'une main fiévreuse, dans sa poche, la clé qu'il venait de recevoir et se répétant tous les dix pas :

— Une duchesse!... une duchesse!... Quels regards elle m'a lancés!... et c'est elle qui m'a donné cette clé.

Au même moment, le régisseur disait à Mme de Valeroye:

— Tu as entendu ce jeune homme? il soupçonne le duc d'afficher une fausse misère... Mais de qui ou de quoi donc allait-il parler quand il s'est tout à coup arrêté?

— C'est pour t'empêcher de trop insister, que je suis alors entrée... Laisse-moi faire, et je l'aurai bientôt confessé.

Ensuite, se mettant à rire, elle demanda à son honorable père :

— Hein! crois-tu que j'ai assez bien joué la bonne fille avec lui?

— Une vraie duchesse de Mabille! ricana le régisseur qui connaissait son Paris.

IX

Père et fille avaient grandement raison d'être aussi joyeux, car le hasard avait amené dans leurs filets le seul être qui pût les aider à découvrir ce mystère dont Valentine était venue chercher le mot à Valeroye.

On devine que le prétendu besoin de solitude et de repos n'était pour rien dans ce séjour, au cœur de l'hiver, c'est-à-dire en pleine saison des plaisirs et des fêtes, que faisait la grande dame dans ce village perdu.

Elle était accourue à l'appel de son père qui, après trois mois de recherches, avait fini par flairer un secret sous cette vente qui laissait le duc à peu près ruiné.

— Ainsi, te voilà séparée de ton mari? avait demandé le régisseur à sa fille que, pour qu'on ignorât son arrivée, il avait été prendre en carriole à la deuxième station avant Valeroye.

— Oui... ce qu'il y a de mieux séparée.

— Définitivement?

— Oh ! il n'y a rien de définitif ici-bas ! le jour où la fantaisie m'en prendrait, je saurais ramener à mes pieds le duc plus amoureux que jamais.

— Tant mieux ! tant mieux ! répéta Mercier d'un ton content qui étonna Valentine.

— Pourquoi tant mieux? demanda-t-elle.

— Parce que je suis enchanté de voir que la réconciliation te sera facile.

Avec son père, Mme de Valeroye, paraît-il, ne dissimulait pas la somme d'affection qu'elle avait pour son mari, car elle reprit cyniquement :

— Une réconciliation avec le duc !... A quoi bon ? puisqu'il n'a plus le sou.

— Eh ! eh ! en es-tu bien certaine ? fit le papa d'un ton railleur.

— Ne m'as-tu pas écrit toi-même qu'il avait tout vendu dans le pays pour payer mes dettes et rembourser ma dot... ce qui, entre nous, n'a rien changé à ma position, car mes créanciers, au profit desquels cette dot est séquestrée, ne me laissent qu'une pension insuffisante.

— Oui, je t'ai écrit cela, fillette... mais, depuis, il m'est arrivé la doutance qu'il devait y avoir une anguille sous roche... Je crois bien que le duc est un faux pauvre... Aussi je t'ai fait venir pour que tu m'aides à trouver l'anguille.

— Où se cache-t-elle?

— Voilà ce que sauraient nous apprendre les acquéreurs Boissard et Grandet.

— Eh bien, ne puis-je pas tenter de le leur faire dire? demanda Valentine en se redressant splendide de beauté.

— Oui, oui, je te comprends bien... Le moyen eût

peut-être été bon avec Boissard... le vieil amadou s'en flamme facilement... mais, par malheur, Baptiste quitté le pays.

— Reste l'autre... Grandet.

— Oh! oh! celui-là, ce n'est pas l'amadou... c'est l pierre à fusil... Tu perdrais ton temps.

— Alors comment trouver l'anguille?

— A moins de se fourrer dans la peau du notaire, j n'ai pas encore découvert le moyen.

— Est-ce aussi un amadou, ton notaire?

— Non. C'est un vieux renard qui est complétemen revenu de bien des choses... sans compter qu'il es tout dévoué au duc... Rien encore à essayer de c côté-là.

— Alors, que faire?

— Cherchons, fillette, cherchons.

On voit maintenant combien Debruel était arrivé propos pour Valentine et le régisseur en quête de l fameuse anguille, soupçonnée déjà par Mercier et don les quelques mots imprudents, prononcés par le clerc leur avait confirmé l'existence.

Nous croyons inutile de dire avec quel empressemen Raoul accourut, le lendemain soir, au rendez-vous donn par la duchesse. Elle le tint sous le charme pendan deux longues heures que, de son côté, le père Mercie passa, immobile et sans lumière, dans une salle du rez de-chaussée.

Pour la rapidité de notre récit, nous n'entreprendrons pas de conter par le menu cette lente et habile séduction du jeune homme que, chaque soir, Mme de Valeroye renvoyait plus ardent, avec une espérance pour le lendemain.

Huit jours avaient suffi à la sirène pour, sans avoir

paru rien demander, obtenir la confidence du peu que connaissait le clerc.

— Je sais enfin où est l'anguille! dit un soir Valentine au régisseur qui, après chaque départ de Debruel, arrivait empressé pour apprendre le résultat du tête-à-tête.

— Où est-elle?

— Dans la caisse de Ducoudray.

— Euh! euh! fit le père d'un ton découragé, vilain endroit! mon enfant... La pêche est interdite dans ce vivier-là... Bien hardi serait celui qui oserait y jeter la nasse.

— Oui, car, à ce que prétend Debruel, le notaire n'a confiance qu'en lui-même pour mettre la main dans sa caisse.

— Et il la ferme très-religieusement, cela va sans dire?

— Chaque fois qu'il s'éloigne de son cabinet.

— Ducoudray a toujours été un homme à manies, gémit le bon régisseur.

Après une petite pause, pendant laquelle il dut chercher le moyen d'ouvrir une caisse que son propriétaire a le ridicule opiniâtre de tenir sans cesse fermée en son absence, Mercier reprit :

— De quelle genre est cette anguille?

— Une enveloppe cachetée, portant la mention qu'elle contient un dépôt qui sera remis au duc à sa première réquisition.

— Et il ne sait rien de plus, ton jeune homme?

— Absolument rien... sauf sur quel rayon et dans quel coin de la caisse elle se trouve placée.

Mercier, tout rêveur, se passa et repassa la main sur le menton, puis, d'un ton câlin :

— Dis donc, bébelle, fit-il.

— Quoi?

— Tu es fièrement jolie, sais-tu?... Et le clerc me paraît être pas mal entiché... On dit comme ça que l'amour donne du cœur au plus brave... Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de demander au jeune homme de prouver sa bravoure?

— En lui ordonnant de voler?

— Oh! voler, non, non... d'emprunter seulement... On lui promettrait de rendre le papier... Quitte à lui soutenir plus tard qu'il a mal entendu, si nous jugeons utile de garder l'anguille.

— Ce sera difficile à obtenir.

— Tu es si jolie, répéta le brave père. Et tu sais bien qu'on dit : Ce que femme veut, etc.

Mais cette fois, le dicton eut tort, car, si éperdument amoureux que fût le principal clerc, il résista énergiquement à toutes les séductions et, plus encore, à la promesse de la récompense qui devait suivre l'acte coupable qu'on exigeait de lui. Soit que la conscience le rendît fort contre lui-même, soit qu'il eût reconnu l'impossibilité d'exécuter le vol, il refusa d'obéir... tant ardemment que fût souhaité par lui, nous le répétons, le bonheur qui était promis à sa faute.

Quand la duchesse fut enfin forcée d'avouer à Mercier son échec complet, le digne homme, après s'être encore gratté le menton, lui adressa cette singulière demande :

— Connais-tu la locution : « Danser devant le buffet? »

— Sans doute.

— Oui, mais sais-tu bien... très-bien... tout à fait bien ce qu'elle signifie?

— Assurément.

— Alors, ma belle, apprends-moi donc si ton jeune homme a dansé devant le buffet... Tu me comprends, n'est-ce pas?

Mme de Valeroye avait si bien compris qu'elle éclata de rire en s'écriant :

— Oh! dansé... jusqu'au plafond!

— Bon! fit tranquillement le père. Alors tout espoir n'est pas perdu... Nous allons tenter d'un dernier moyen.

Ce moyen était bien simple, mais il fut un coup de foudre pour Debruel. Quand, le soir suivant, il se glissa dans cette chambre où il était reçu depuis si longtemps, il aperçut, assis sur la chaise longue où, la veille encore, s'étendait Valentine, le cher régisseur qui, à son entrée, gémit d'un ton tout navré :

— Ah! que c'est donc gentil à vous de venir mêler vos larmes aux miennes...

Après s'être interrompu pour laisser passer un sanglot, il reprit :

— Je sais qu'elle ne pouvait pas toujours demeurer ici, mais, que voulez-vous? son départ m'a brisé l'âme... Ah! je vais être bien seul à présent, infortuné père que je suis!

— Mme de Valeroye est donc partie? bégaya Raoul, plus pâle qu'un mort et tout souffrant d'une surprise douloureuse.

— Hélas! oui, depuis ce matin. Une lettre l'a subitement rappelée... inutile d'ajouter qu'elle m'a chargé de bien vous remercier pour les livres que vous lui avez prêtés.

— Voilà tout ce qu'elle vous a dit pour moi? prononça le clerc d'une voix étranglée.

— Absolument tout... Si, dans sa prochaine lettre,

elle m'écrit quelque chose pour vous, je vous le ferai savoir.

Un second sanglot étouffa presque le malheureux père qui eut à peine la force d'ajouter en congédiant le jeune homme d'un signe de main :

— Venez quelquefois me voir... Nous parlerons d'elle.

Debruel profita de l'invitation. Aussitôt l'étude fermée, il accourait chaque soir chez le régisseur, qui lui répéta invariablement pendant deux mois :

— Rien ! toujours rien ! pas un mot ! Elle m'oublie... Ah ! que vous êtes donc aimable de me soutenir dans mon affliction !

L'absence eut raison de l'énergie de Debruel. A mesure que le silence de la duchesse se prolongeait, le clerc sentait croître en lui la passion terrible que lui avait inspirée cette femme. Il lui prenait des envies soudaines et rageuses de se mettre à sa poursuite. Mais où l'atteindre? Le régisseur lui avait vingt fois dit que ses lettres à sa fille, restées sans réponse, lui faisaient supposer qu'elle devait avoir quitté Paris.

Naturellement, tout, chez le clerc, se ressentit de cette sorte de folie amoureuse qui lui incendiait le cerveau. En voyant le jeune homme sombre, fiévreux, distrait, sans nul cœur à l'ouvrage, Ducoudray tenta de le faire parler.

— Je m'ennuie ! répondit Raoul, je m'ennuie à tel point que, comprenant qu'il me sera impossible de m'habituer à ce pays, je vous prie de chercher un autre principal clerc.

Le notaire fut si bien ébahi par cette décision que, sur le moment, il ne trouva pas un mot à répliquer et si, le lendemain, il n'en ouvrit pas encore la bouche, c'est qu'il s'était dit :

— Dans huit jours, il n'y pensera plus... C'est jeune et un peu coureur, il aura eu quelque querelle d'amoureux avec sa donzelle.

Le soir, quand Debruel annonça au régisseur la démission qu'il avait donnée à Ducoudray, le père de la duchesse se sentit peur.

— Diable! pensa-t-il, si je le laisse filer de l'étude, l'affaire est manquée!... Ma foi! Il m'a tout l'air d'être cuit à point... Je vais risquer le paquet.

Alors, prenant dans les siennes les mains du clerc, il débita d'un ton ému :

— Pardonnez-moi, cher ami, de ne pas ressentir aussi vivement le chagrin d'avoir bientôt à vous perdre, mais, aujourd'hui, j'ai le cœur tout occupé par la joie... Elle m'a écrit! enfin, elle m'a écrit, la belle oublieuse!

— Où est-elle? s'écria le jeune homme sans avoir besoin de demander de qui Mercier parlait.

— Ah! voilà ce qu'il m'est expressément défendu de vous dire.

— Défendu?

— Dame! oui... et j'avoue que je ne sais pas pourquoi... En me donnant son adresse, elle ajoute : « Surtout n'en dis rien à ce *volontaire* de Raoul. » C'est écrit en toutes lettres.

Et prenant son air naïvement étonné, le régisseur s'exclama :

— A quel propos Valentine vous traite-t-elle donc de volontaire?

Toute rébellion s'était éteinte en l'âme de l'amoureux. Esclave enfin dompté, il baissa la tête à la question du père et répondit d'une voix brisée :

— Volontaire!... oui, jadis... mais je n'ai plus la force de lutter.

— Tiens ! tiens ! fit Mercier toujours naïf, je lui écrirai cela dans ma réponse et vous signerez la paix ensemble... D'autant mieux qu'il ne doit pas s'agir d'une grosse querelle. Je gage que vous aurez refusé d'admettre le mérite d'un des poëtes favoris de Valentine... Je le connais, cet entêtement de madame ma fille ! Aussi quand elle me dit : « Tel poëte a bien du talent... » Au lieu de discuter, moi, je cède tout de suite en m'écriant : Oh ! oui, l'animal !... et elle est contente.

Cette promesse, faite par le régisseur, de parler de lui dans sa réponse à Mme de Valeroye, rendit un peu de joie au jeune homme. Aussi, le lendemain, en le voyant entrer moins sombre dans son cabinet, le notaire qui, à ce moment, était debout devant sa caisse ouverte où il prenait l'argent qu'il allait envoyer à l'enregistrement, s'écria d'un ton amical :

— Il paraît que nous sommes, ce matin, de moins méchante humeur, Monsieur l'ennuyé qui, hier, parliez de me quitter.

L'espérance de revoir bientôt la duchesse ne pouvait que mieux faire persister Raoul en son projet de départ. Donc, tout en examinant bien, par dessus l'épaule du notaire, si l'enveloppe se trouvait toujours au même endroit de la caisse, il répliqua d'une voix brève :

— Aujourd'hui comme hier, monsieur Ducoudray, je vous prie de prendre au sérieux ma demande d'être remplacé.

— Ah ! ça, vrai? vous ne voulez donc plus être notaire ?

— Si .. mais il m'a été fait des offres pour une charge à Paris.

Le notaire crut de sa dignité de ne pas vanter sa marchandise dédaignée et, tout en refermant la caisse, il reprit froidement :

— Partez, quand il vous plaira, mon cher monsieur Debruel.

— Aussitôt que j'aurai mis mon répertoire au courant, ajouta le clerc en se réservant ainsi un délai que sa volonté, suivant les circonstances, rendrait plus ou moins long.

Et il vécut dans l'attente anxieuse de la prochaine lettre de la duchesse. Elle se fit espérer plusieurs jours et ce fut un jeudi soir, à son arrivée chez le régisseur, que Raoul fut enfin accueilli par ces mots :

— J'ai encore reçu des nouvelles.

— Vous parle-t-on de moi ? demanda le jeune homme en tremblant.

— Mieux que cela. J'ai trouvé dans ma lettre un pli cacheté pour vous que je vais vous remettre.

Mercier, tout en parlant, avait tiré de son portefeuille un billet mignon sous enveloppe scellée. Avant de le livrer, il le garda un moment à la main en disant avec cette bonhomie dont nous avons déjà fait l'éloge :

— Vous savez, Debruel, que je ne tiens pas à connaître une syllabe de ce qu'il y a là-dedans... Je ne veux pas être mêlé à vos bouderies d'enfants. Bien que les solides principes de ma fille me garantissent qu'il n'est rien de coupable entre vous, je me soucie peu du rôle de confident... C'est par trop bête de se fourrer entre l'enclume et le marteau.

Les doigts de l'amoureux garçon se refermèrent convulsifs sur la lettre quand le régisseur la lui donna et il la mit dans sa poche, craignant, s'il la lisait tout de suite, qu'un changement de physionomie inspirât quelque soupçon à ce candide et confiant papa.

— Va, va, mon beau merle, tu finiras par chanter

l'air que nous te demandons, ricana Mercier, resté seul, en regardant s'éloigner à grands pas le clerc qui avait hâte d'être seul pour ouvrir le billet.

Arrivé dans sa chambre, quand Raoul fut sur le point d'en briser le cachet, sa main trembla et une sueur glacée lui perla au front.

— Mon sort est là-dedans, se dit-il alors en frissonnant.

Mais son hésitation fut courte. D'un doigt fébrile, il déchira l'enveloppe et, le papier déplié, ce fut d'un regard étincelant de passion qu'il lut ces mots : *On attendra jusqu'à mardi, hôtel des Trois-Rois, Cologne... Décidez-vous ?* Ces deux lignes n'étaient suivies d'aucune signature.

— Dans cinq jours, je la reverrai ! murmura-t-il d'un ton chaud d'ardeurs frénétiques.

Mais aussitôt lui revint en mémoire la condition mise à sa défaite par Mme de Valeroye et, blême, sombre, il répéta :

— Comment ? comment ?

Le triomphe de Valentine était complet, car Raoul n'en était plus qu'à chercher le moyen d'exécuter le crime qu'on lui avait commandé !!!

Toute la nuit il veilla inutilement à la poursuite de ce moyen et, après cette insomnie horrible, il arriva à l'étude sans avoir pu rien inventer.

Comme il se trouvait en retard, tous les autres clercs étaient déjà installés à leurs places. Ce manque d'exactitude de la part de celui qui devait donner l'exemple de la ponctualité ne pouvait pas manquer d'être relevé par le joyeux Blagadas qui, au moment où Raoul passait à sa portée, l'arrêta en lui disant :

— Si vous m'invitez pour en manger, je l'aime avec un peu d'ail.

— Manger quoi ?

— Le lièvre que vous avez été tirer ce matin avant de venir à l'étude.

Debruel, peu en train de rire, se contenta de hausser brusquement les épaules sans rien répliquer et il gagna son cabinet.

— Pardon, je croyais que vous vous étiez donné un petit air de chasse, ajouta le Gascon en le voyant s'éloigner.

Suivant une habitude établie, le premier clerc commençait la journée par présenter à la signature du notaire tous les actes qui, la veille, avaient été dressés par l'étude. Raoul prit donc la liasse qui l'attendait préparée sur son bureau, et il pénétra chez Ducoudray.

Cette fois encore il trouva le tabellion qui, debout devant sa caisse, vérifiait les différentes sommes déposées, la veille, jour de marché, par les paysans qui l'avaient chargé d'en trouver le placement.

— Ah ! bien, je suis à vous, mettez cela sur mon bureau, fit le notaire en le voyant arriver pour les signatures.

Et, la laissant ouverte puisqu'il allait y revenir, il s'éloigna de la caisse pour se rapprocher de sa table près de laquelle attendait Raoul après y avoir posé la liasse à parapher.

Ducoudray n'en était qu'à sa deuxième signature quand, tout à coup, une tempête de rires désordonnés s'éleva dans l'étude.

— Allons, bien ! voilà mon fou de Blagadas qui commence sa journée, pensa le brave notaire.

Puis, comme une autre joyeuse salve se fit entendre à nouveau, il se mit à parapher au plus vite, en se disant :

— Il n'y a pas de bon sens à faire rire le monde comme cela ! Quelles balivernes impossibles cet enragé Gascon est-il en train de leur conter ?

En effet, la plaisanterie, faite par Blagadas au principal clerc, avait donné le branle. Comme d'habitude, tous les jeunes gens s'étaient réunis pour dauber sur le Gascon afin de l'amener à une de ses excentriques histoires.

— Dis donc, Blagadas, toi qui aimes tant le gibier à l'ail, t'es-tu jamais donné beaucoup d'indigestions en mangeant les lièvres tués par toi-même ?

— Non, messieurs, non. Je vous avoue même que j'en serais encore à connaître le suave et aristocratique parfum de l'ail si je n'avais eu jamais que l'occasion de le goûter dans des lièvres tués par moi.

— Pourquoi ?

— Parce que je dédaigne de chasser le lièvre, cet animal qui fuit lâchement.

— Sapristi ! alors quelle bête te faut-il donc au bout de ton fusil ?

Blagadas prit un petit air blasé et répondit d'un ton tranquille :

— Je n'aime qu'à chasser le tigre.

C'était cette réponse qui avait motivé le premier ouragan de rires entendu par le notaire paraphant ses actes.

Quand le tumulte se fut un peu calmé, une voix reprit :

— Tu as chassé le tigre ? toi !

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Où ça ?... Dans l'Inde peut-être ?... Aie donc l'impudence de soutenir que tu as été dans l'Inde.

— Oui, oui, pousse-nous cette blague-là... Nous nous

cotiserons pour te donner un sou si tu prétends avoir été dans l'Inde, cria le chœur.

Calme, impassible, dédaigneux, Blagadas laissa passer l'orage, puis d'un ton désolé :

— Pasques-Dieu !... Messeigneurs, fit-il, je rougis de vous voir ainsi vous traîner dans les rengaînes !... Ne peut-on pas tuer son tigre sans être obligé de se trouver dans l'Inde !

— Alors, où as-tu chassé le tigre ?

Le Gascon fit une courte pause avant de répondre et, quand le silence se fut bien établi, il prononça gravement :

— Apprenez que j'ai chassé le tigre dans le département de Seine-et-Oise.

La trombe de gaieté se déchaîna stridente, désordonnée, et vint à nouveau retentir aux oreilles de Ducoudray, qui se mit à signer ses actes à toute vapeur en se disant :

— Il faut pourtant que j'aille écouter les turlupinades de ce farceur de Blagadas... Ce doit être bien drôle, car je les ai rarement entendus pouffer de pareille force.

Alors, comme il avait enfin terminé, il rendit la liasse à Debruel, qui retourna dans son cabinet en oubliant de refermer la porte de communication.

Aussi, vingt secondes ne s'étaient pas écoulées depuis qu'il était revenu s'asseoir devant son bureau, que Debruel, en levant les yeux, aperçut le notaire qui, dans son cabinet, se dirigeait sur la pointe des pieds vers le couloir de dégagement où se trouvait la porte derrière laquelle il avait l'habitude d'écouter Blagadas.

Bien souvent déjà Raoul avait surpris le patron allant

aux écoutes et il en avait ri. Cette fois, il devint pâle d'une subite émotion et il murmura :

— Si j'osais !!!

C'est qu'il venait de se rappeler qu'en arrivant pour faire signer Ducoudray, il l'avait trouvé devant la caisse ouverte, et que, sans la fermer, celui-ci s'était dirigé vers sa table pour parapher. Or le notaire, aussitôt sa dernière signature donnée, avait marché de sa table au vestibule... Donc, le coffre-fort devait être toujours ouvert !

— Je n'ai que vingt pas à faire pendant qu'il va écouter ! pensa le jeune homme auquel le cœur battait à se rompre.

Et il se leva lentement de sa chaise au moment où, dans l'étude, Blagadas disait :

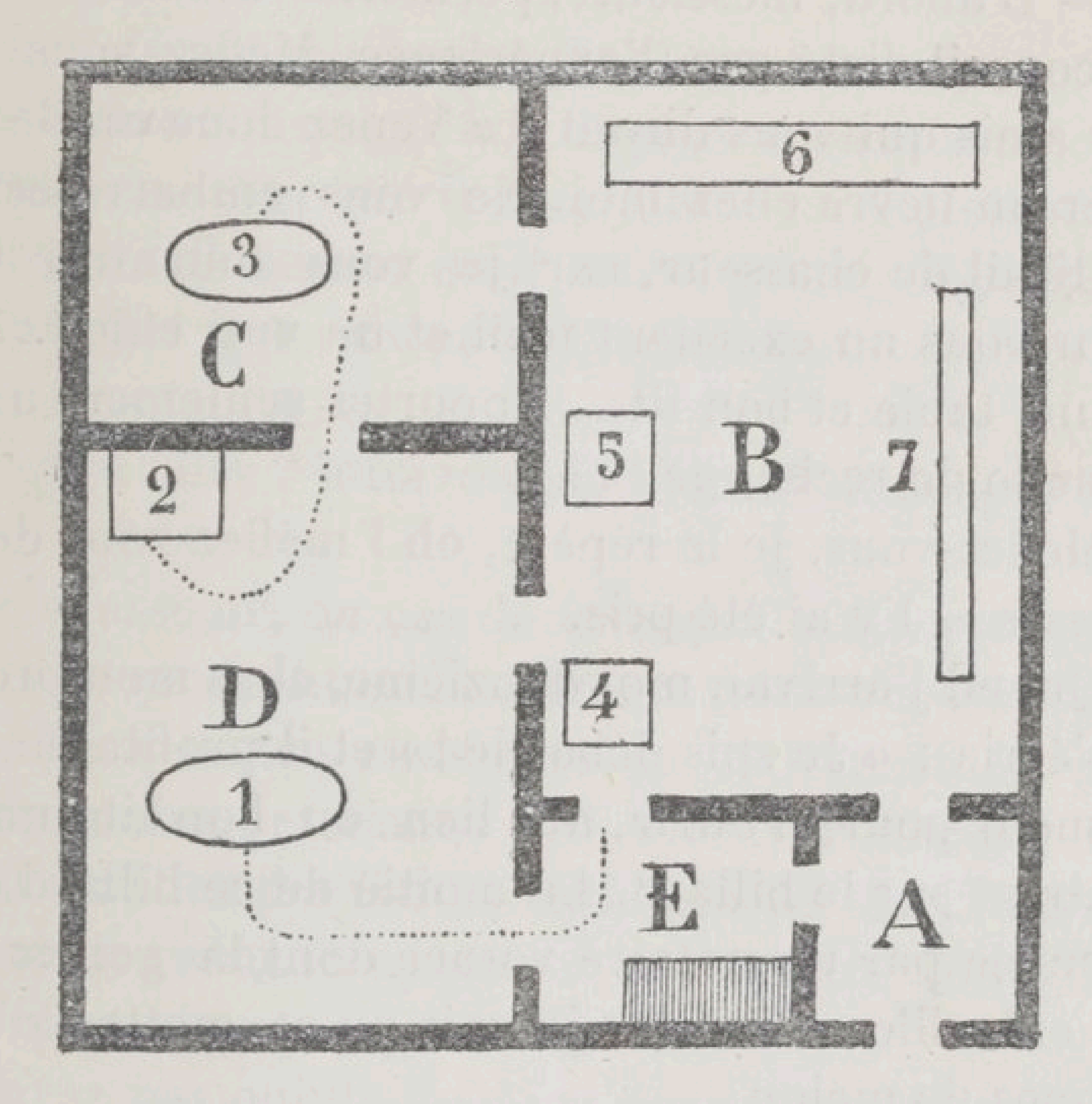
— Messieurs, je vais avoir l'insigne honneur de vous conter ma chasse au tigre dans le sauvage département de Seine-et-Oise !

Au même instant aussi, le notaire, parvenu à son poste d'écouteur, entre-bâillait légèrement la porte et tendait l'oreille :

— J'arrive à temps. Cela ne fait que commencer, marmotta-t-il, joyeux, en entendant l'annonce du Gascon.

Dans l'étude, chacun des clercs s'était subitement fait attentif.

Pour aider à la parfaite intelligence de la scène qui va suivre, nous croyons devoir mettre sous les yeux du lecteur le plan de l'étude de Ducoudray.



A. Vestibule donnant entrée de la rue dans l'étude.

B. Etude.

C. Cabinet de Debruel.

D. Cabinet du notaire.

E. Couloir de dégagement entre le cabinet de Ducoudray et le vestibule, avec escalier montant au logement du notaire, et petite porte ouvrant sur l'étude, derrière le pupitre de Blagadas.

1... Chemin fait par le notaire de sa table à la petite porte derrière laquelle il a écouté le récit.

2. Caisse.

3... Chemin fait par Debruel de sa table à la caisse ouverte.

4. Pupitre de Blagadas.

5. Pupitre du troisième clerc.

6. Table des autres clercs.

7. Banquette pour les clients.

Blagadas commença :

— D'abord, messieurs, permettez-moi de vous donner ce conseil dicté par l'expérience. Méfiez-vous toujours des amis qui vous diront : « Venez donc un de ces jours tirer un lièvre chez moi. Ne vous embarrassez pas de l'attirail de chasseur, car je vous fournirai tout ; j'ai pour vous un excellent fusil et un vrai chien... De plus, bonne table et bon lit... Apportez seulement un gilet de flanelle de rechange. »

Méfiez-vous, je le répète, oh ! méfiez-vous de ces promesses... J'y ai été pris.

Quand j'arrivai, moi douzième, chez mon prometteur, il s'écria : « Je suis débordé ! » et il profita de ce débordement pour m'offrir, au lieu du bon lit annoncé, un matelas sur le billard. La moitié de ce billard était déjà occupée par un notaire vorace dont la gourmandise et les entrailles n'avaient jamais pu se mettre d'accord à propos du melon.

— Ah ! voici son notaire habituel qui apparaît... je m'étonnais de le voir en retard, pensa gaiement Ducoudray.

Cependant, Raoul, arrivé sans bruit sur le seuil de la communication des deux cabinets, avançait sa tête blême pour s'assurer, avant de mettre le pied dans le bureau du patron, si le coffre-fort n'était pas fermé.

Ainsi qu'il l'avait prévu, la caisse était restée ouverte.

— Je passai une nuit blanche sur mon billard, continuait Blagadas. Il me fut impossible de fermer même un seul œil, car, de dix en dix minutes, le notaire se levait pour aller je ne sais où en grognant furieux : « J'aurais

dû m'en douter... chaque fois que je tâte du melon, je ne la rate jamais !... »

Au point du jour, on sonna le départ en chasse. Le maître de la maison qui s'était engagé à nous armer de fusils, ne put en offrir que trois..., dont un à pierre ! Je dois à la vérité d'avouer qu'il mit à notre disposition seize baïonnettes que les autres refusèrent..., moi, j'en pris une.

— Pourquoi faire ? interrompit aussitôt une voix curieuse.

— Pour m'asseoir, en cas de fatigue. J'aime peu à me reposer sur le gazon humide... Donc, nous n'avions que trois fusils ! Les douze chasseurs se divisèrent en patrouilles de quatre personnes qui furent attachées au même fusil qu'elles devaient tirer à tour de rôle. Puis on se mit en route, chacun ayant en carnassière son gilet de flanelle de rechange.

Vous n'avez pas oublié qu'on m'avait promis un chien si bon, si parfait chasseur que c'était à croire qu'il devait rapporter... même des intérêts. Malheureusement, toute la meute, pour douze tireurs, se composait d'un seul chien, bête mélancolique qui, au lieu de nous précéder, persistait à nous suivre de loin, de très-loin... comme si nous empestions le musc. Tous les cent mètres ce chien s'asseyait et se mettait à pleurer. L'animal était originaire de la Suisse et il avait le mal du pays. Il regrettait ses pics neigeux, ses lacs bleus et sa statue de J.-J. Rousseau.

Pour l'animer un peu, son maître avait un flageolet sur lequel il lui jouait le *Ranz des Vaches*. Cet air national ravivait un moment le quadrupède qui bientôt refondait en larmes.

Il est inutile de vous apprendre qu'il n'était pas chasseur ; sa première profession, à Genève, avait été de tour-

ner la roue chez un coutelier... J'ajouterai qu'il était veuf depuis deux ans.

Pendant cette partie de l'histoire, Debruel était entré dans le cabinet du patron. Lentement, à tout petits pas qui glissaient, l'œil fixé sur le bas de la longue redingote du notaire qui pointait dans le couloir, il avançait insensiblement vers la caisse.

De son côté, Ducoudray, plaqué sur sa porte entrebâillée, retenait son rire en se répétant avec une curieuse impatience :

— Et le tigre ? Il ne vient donc pas, le tigre ?

Blagadas avait poursuivi :

— Tous les quarts d'heure notre marche était coupée par une halte, soit pour rappeler le chien avec le flageolet, soit pour attendre le notaire disparu dans un buisson où nous l'entendions maudire le melon. En homme de sens, il avait attaché son mouchoir à sa canne, et il hissait toujours ce drapeau au-dessus de la touffe qui l'abritait, afin de prévenir l'imprudence de celui qui, croyant à du gibier sous la broussaille, aurait voulu tirer au jugé.

Quant à la chasse, pas un lapin !

Enfin nous vîmes un corbeau !!!

On l'ajusta vite avec le fusil à pierre.

Mais la batterie refusa positivement de fonctionner. Ce fusil n'avait pas vu le feu depuis Fontenoy, où s'en était servi le bisaïeul de notre hôte. Ce dernier nous affirma que le fusil, en souvenir de cette mémorable bataille, avait fait le serment de ne plus jamais tirer que sur les Anglais... genre de gibier qui nous était interdit par les traités actuels.

Tout à coup nous aperçûmes un des chasseurs qui

nous précédait d'une centaine de pas se livrer à une singulière manœuvre. Il s'était arrêté net devant un taillis. Puis, le regard attaché sur l'objet découvert, il avait prudemment, doucement,marché à reculons. Parvenu à une certaine distance, il s'était retourné et, dans une course insensée, il arrivait à nous pâle comme un mort et muet d'effroi.

On le fit immédiatement changer de gilet de flanelle, ce qui lui rendit la parole :

— Là... dans le taillis... j'ai vu un...

— Un quoi ?

— J'ai vu un tigre !

— Un tigre !!!

Cette révélation nous fit froid dans le dos. Nous changeâmes tous de gilets de flanelle... car on n'est pas sans éprouver une émotion quand on cherche un lapin et qu'on trouve un tigre auquel on ne peut opposer que trois fusils dont un a fait son serment à Fontenoy.

La flanelle sèche nous procura pourtant une certaine indignation.

— Un tigre !...en Seine-et-Oise !..et à la veille des élections !

— C'est une manœuvre du Gouvernement pour écarter l'électeur des urnes !

Le compagnon qui avait découvert le tigre tremblait toujours comme la feuille. On lui remit son ancien gilet de flanelle ; il était mouillé, mais c'était une prévenance de notre part. Ce trembleur était un conseiller à la Cour des Comptes. Pour le rassurer il fut embrassé par un des nôtres, maître fumiste... Le danger rapproche les castes !!!

— S'il n'y avait encore que cet animal ! dit-il, réconforté par la caresse.

— Hein ?... Quoi ?

— Celui-ci est un jeune... un bébé tigre ! Le père et la mère doivent rôder dans les environs pour lui trouver pâture. Ils guettent un passant isolé... Il faudrait prévenir le notaire qui a la rage de réfléchir dans les broussailles.

Effectivement, à trente pas, le drapeau blanc hissé sur un buisson nous indiquait le refuge momentané de ce martyr du melon.

A ce point du récit, Raoul venait de poser la main sur l'enveloppe et Ducoudray, comprimant son rire, était en train de se dire :

— Ereinte-t-il assez les notaires, ce chenapan-là !

Le Gascon avait continué :

— Au collége, on ne vous apprend pas à chasser le tigre. Nous songions donc à une retraite prudente, quand... ô miracle !... l'exemple du courage nous fut donné par le mélancolique chien suisse. Une seule seconde avait suffi pour la métamorphose de ce compatriote de Sismondi et du Gruyère. Son indolence fit place à une animation soudaine, l'œil s'alluma, la queue frétilla et l'animal prit sa course vers le repaire du tigre, dans lequel il pénétra bravement.

Nous entendîmes ses aboiements. Puis le silence se fit. Le tigre l'avait-il étranglé !!!

Ce Suisse nous avait inspiré son intrépidité. On courut au massif sur lequel on braqua les trois fusils. Celui de Fontenoy refusa de se parjurer, mais les deux autres firent feu, et, du taillis ainsi fusillé, nous vîmes s'élancer... devinez quoi ? une levrette en paletot d'étoffe tigrée.

Cette charmante bête appartenait à la femme du maire. Rosalie (c'était son nom) errait depuis cinq jours

dans la campagne, avec ce chaud vêtement que sa maîtresse, aux premiers froids, lui avait confectionné avec un vieux tapis imitant la fourrure du tigre.

Rosalie venait d'échapper à la brûlante attaque du Suisse, veuf depuis deux ans. Nous avions pris pour un indomptable courage ce qui n'était que l'ardeur lascive d'un débauché qui a senti une proie facile. Nos deux coups de feu avaient tué net, avant le triomphe, ce Faublas à quatre pattes.

— Après tout, dit un de nous, cette mort est venue terminer ses souffrances d'exilé !

— Lui ! un exilé ! s'écria son maître, exilé ! c'était un poseur qui voulait se rendre intéressant. Appelez-le un contumax ; car il avait passé la frontière pour avoir étranglé un huissier.

Nous rentrâmes tous bredouille ; excepté le notaire qui, pour s'être trop découvert, rapportait un rhume de cerveau... oui, de cerveau... car tout chemin mène à Rome.

La nuit suivante, sur mon billard, je fus réveillé par une formidable détonation. C'était le fusil de Fontenoy qui trouvait bon de partir tout seul.

Quand Ducoudray, les yeux mouillés de joyeuses larmes, et riant encore, revint dans son cabinet, il le trouva désert.

Et, comme il avait un inventaire qui le réclamait au dehors, il s'en alla après avoir refermé sa caisse.

X

Laissé libre par son patron de partir à sa volonté, Raoul signifia, le soir même, à Ducoudray que, le lendemain, il se mettrait en route pour Paris. Bien qu'il fût à peu près certain qu'un long temps s'écoulerait avant que le notaire s'aperçût de la disparition de l'enveloppe du milieu des papiers importants parmi lesquels elle avait été confondue, le jeune homme tenait à s'éloigner au plus vite.

Le tabellion voulut dissimuler jusqu'à la fin l'énorme crève-cœur que lui causait le renversement de tous ses projets, et ce fut d'une voix calme qu'il répondit à celui dans lequel il avait cru trouver un successeur :

— Partez, monsieur Debruel, et puissiez-vous rencontrer à Paris ce bonheur, peut-être monotone, mais assuré, qui vous attendait ici.

Le jeune homme alla ensuite faire sa visite d'adieux au père Mercier.

Connaissant, puisque c'était lui qui l'avait conseillé à sa fille, le contenu du billet adressé à Raoul par la duchesse, le régisseur éprouva une joie secrète à l'annonce de ce départ. Mais comme il se pouvait aussi que Debruel s'éloignât pour ne pas succomber à la tenta-

tion, le rusé compère, afin de s'assurer si le vol était exécuté, tendit un traquenard au clerc qui s'y laissa prendre.

— Vraiment! vous nous quittez? s'écria-t-il. Voici une nouvelle à laquelle je ne m'attendais guère et je gage que ma fille sera aussi étonnée que moi... Je m'empresserai de l'en avertir dès que je saurai où lui écrire.

Ces derniers mots firent tressaillir Raoul auquel le régisseur ne laissa pas le temps de parler.

— Oui, reprit-il aussitôt, Valentine, dans sa lettre de ce matin, m'annonce qu'elle part sans bien savoir encore vers quel endroit elle se dirigera.

— Elle n'est donc plus à Cologne? s'écria Debruel.

Il y avait dans cette exclamation un tel accent de désespoir qu'il rassura complétement l'honnête Mercier.

— Bon! se dit-il. Ce garçon part pour courir après Valentine; donc il a le papier en poche.

Puis, comme c'était un gars prudent qui ne se laissait pas prendre sans vert, et qu'il était censé ignorer la teneur de l'avis envoyé par sa fille au clerc, sa figure exprima l'ébahissement le plus complet en même temps qu'il demandait :

— Comment, diable! connaissez-vous son séjour à Cologne... Ce n'est certes pas moi qui vous l'ai appris... Etait-ce donc dans le petit billet que je vous ai remis?

— Oui, ces quelques mots, datés de Cologne, m'ont prouvé qu'elle se trouvait en cette ville.

Maintenant qu'il savait à quoi s'en tenir, le régisseur, qui n'avait plus qu'à raccrocher la maille, s'empressa d'ajouter :

— Et elle doit s'y trouver encore, car en me disant qu'elle va quitter Cologne, ma fille parle de son départ retardé de deux ou trois jours parce qu'elle doit atten-

dre je ne sais quoi... sans doute des toilettes qu'on lui expédie de Paris.

L'effroi de Raoul s'était calmé à ces paroles qui lui prouvaient que, fidèle au rendez-vous donné, la duchesse resterait à Cologne jusqu'au jour fixé.

Alors qu'il s'éloignait après ses adieux au régisseur, si Debruel s'était brusquement retourné, il aurait surpris Mercier exécutant une joyeuse gambade tout en murmurant :

— L'affaire est dans le sac !!.. et le mieux est que cet idiot ne pourra jamais m'accuser d'avoir été pour quelque chose dans son affaire.

Deux jours après, Raoul descendait à l'hôtel des Trois-Rois, à Cologne, sans se douter qu'un télégramme, expédié par le régisseur, avait prévenu la duchesse de son arrivée.

Depuis trente-six heures qu'elle avait reçu cette nouvelle, Valentine, en joueuse de mauvaise foi qu'elle était, n'avait pensé qu'à se soustraire à l'exécution du marché.

— Il est trop amoureux pour n'être pas confiant, se disait-elle.

Mais Debruel, qui n'avait pas été assez fort pour résister au crime, retrouva toute son énergie pour exiger le prix de sa faute.

Nous n'insisterons pas sur ce que la duchesse, deux heures avant l'arrivée du train qui allait amener sa dupe, déploya d'art et de combinaisons coquettes pour la provocante toilette négligée dans laquelle elle voulait se laisser surprendre. Qu'il suffise de savoir que sa femme de chambre, Mlle Pamela, une fine connaisseuse, la trouvant belle à faire se damner un saint, se permit cette flatteuse approbation :

— Une pareille toilette, c'est plus fort que du poivre rouge.

Le jeune homme venait à peine de pénétrer dans l'hôtel que Mme de Valeroye en était prévenue par la camériste qu'elle avait envoyée au guet. Certaine que Raoul allait apparaître, Valentine l'attendit, voluptueusement couchée sur son divan, en une pose étudiée qui excita encore plus vive l'admiration de Paméla.

— Elle s'entend fièrement à se mettre sous les armes ! murmura cette fille.

La duchesse espérait pouvoir, en un premier moment de fascination, obtenir de Debruel le papier mystérieux. Bien décidée à faire encore, suivant l'expression de son père, danser le clerc devant le buffet, elle voulait qu'il dansât au moins émerveillé.

Mais la duchesse en fut pour ses frais de guerre, car, non-seulement Raoul ne fut pas à ses pieds après les dix minutes qui suivirent son entrée à l'hôtel, mais il s'écoula plus d'une heure avant qu'on frappât à la porte et, au lieu de celui qu'on attendait, ce fut un maître d'hôtel qui apparut.

Il n'avait d'autre mission que de présenter à Mme de Valeroye la carte d'un voyageur, fraîchement débarqué, qui lui adressait, par ambassadeur, ses plus respectueux hommages.

Valentine crut à de la timidité de la part du clerc qui n'osait pas se présenter sans y avoir été formellement autorisé, et elle répondit au porteur de la carte :

— Dites à cette personne que je serai heureuse de recevoir sa visite.

Certaine que la permission allait faire accourir Raoul, elle reprit sa pose et Paméla fut se mettre à la porte, prête à ouvrir au premier coup de l'arrivant.

Mais l'arrivant n'avait pas encore frappé au bout d'une autre heure!

Puis une partie de la journée s'écoula sans que Debruel eût donné d'autre preuve de sa présence à l'hôtel que cette carte envoyée par un valet.

Enervée et, surtout, inquiétée par cette attente, Mme de Valeroye crut que le maître d'hôtel avait oublié de remplir sa commission et elle se décida à expédier Paméla aux nouvelles.

Dix minutes après, la soubrette était de retour, l'air penaud et semblant ne pas oser parler sans qu'on l'interrogeât, tant ce qu'elle avait à dire était peu agréable à entendre pour sa maîtresse.

— A-t-il donc quitté l'hôtel? demanda Valentine, se décidant à questionner en voyant l'hésitation de Paméla.

— Non, madame, il y est toujours... Deuxième étage, chambre 27... juste au-dessus de nous.

— Tu en es certaine?

— Absolument certaine, puisque je suis entrée chez lui.

— Il était absent?

— Non, il dînait..., et d'un bel appétit, je vous l'affirme. On prétend que les amoureux ne mangent pas... Celui-là fait exception.

— On avait oublié de lui porter ma réponse, et il attendait toujours, n'est-ce pas?

A cette question, la camériste baissa le nez sans répondre.

— Voyons, parle! fit sèchement la duchesse impatiente.

— Puisque madame l'exige, je lui dirai que M. Debruel sait parfaitement que vous l'avez autorisé à vous rendre visite.

— Pourquoi ne vient-il pas?

— C'est aussi ce que je lui ai demandé.

— Et quelle a été sa réponse?

-- Ah! une réponse bien drôle. Je croyais qu'il allait bondir de joie... Pas du tout! il a fait des grands yeux et il m'a dit d'un air tout surpris : « Mais je n'avais nullement sollicité l'honneur de présenter mes hommages à Mme la duchesse. »

— Alors dans quel but m'a-t-il envoyé sa carte? demanda brusquement Valentine, sentant, à la tournure que prenaient les choses, une crainte sourde s'éveiller en elle.

— C'est aussi l'observation que je lui ai faite.

— Eh bien?

— Alors il m'a dit que...

— Que? répéta la duchesse avec un commencement d'irritation.

— Que, s'il avait envoyé sa carte, c'était pour vous prévenir de son arrivée.

— Et puis?

Cette fois, Paméla parut encore plus embarrassée et elle regarda sa maîtresse d'une façon si hésitante que celle-ci lui secoua le bras avec une rage nerveuse en s'écriant d'un ton emporté :

— Mais, parle donc, triple sotte! Faut-il t'arracher une à une les paroles de la bouche?

— C'est qu'il a ajouté à sa réponse une telle phrase, que le respect que je dois à madame m'empêche de...

— Laisse là ton respect, ma fille, et pour Dieu! ne m'agace pas avec tes simagrées... apprends-moi vite ce qui en est.

Paméla vit qu'il ne fallait plus continuer sa comédie de soubrette scandalisée par le trop de sans-gêne avec

lequel on avait traité sa maîtresse et elle répondit carrément :

— Il a dit que, loin de penser à vous rendre une visite, c'était lui qui attendait la vôtre.

— Il a dit cela ! fit Valentine en se redressant superbe de fierté.

— Oh ! il n'a pas dit que cela ! appuya la camériste, qui, pendant qu'elle y était, tenait à faire bonne mesure.

— Quoi donc encore ?

— Non-seulement il a prétendu qu'il comptait sur votre visite, mais il a osé fixer l'heure à laquelle il voulait vous recevoir.

Et Paméla, un peu moins hardie, regarda le bout de ses souliers, en achevant sur un ton de pudeur effarouchée :

— Il m'a chargée de prévenir madame qu'il l'attendrait à minuit.

Il n'était pas entré dans les prévisions de la duchesse qu'elle rencontrerait de pareilles exigences en Raoul qu'elle regardait comme son esclave soumis.

Une colère froide s'empara d'elle en se voyant ainsi traitée par celui qu'elle avait compté jouer haut la main. Alors, éclatant d'un rire plein de mépris, elle s'écria :

— Ce misérable est fou !

— C'est ainsi que je l'ai appelé. Madame veut-elle savoir ce qu'il a encore répondu ? demanda timidement la soubrette.

— Oui.

— Il a dit : Fou, soit !... Mais avertis bien ta maîtresse que si, à minuit et demi, au plus tard, elle n'est pas chez moi, je brûlerai le papier qu'elle est si curieuse de connaître.

Recevoir la loi quand on était si certaine d'imposer ses conditions, c'était un rude coup porté à l'orgueil de Mme de Valeroye ; mais, pour avoir raison de cet orgueil, il y avait la nécessité impérieuse de connaître le secret de l'enveloppe.

Réduite à la pension que le tribunal lui avait réservée sur le revenu de sa dot séquestrée, il fallait à cette femme l'or qu'elle jetait à pleines mains aux caprices insensés de sa soif de luxe. En lui inspirant le soupçon que la pauvreté du duc n'était pas véritable, son père avait réveillé en elle une cupidité qui lui montrait encore des millions à dévorer.

Bien persuadée qu'elle reprendrait son pouvoir sur le duc dès qu'ils se retrouveraient en présence, elle voulait, avant de tenter l'épreuve, s'assurer si elle en valait la peine ; en un mot, savoir si son époux possédait vraiment ces richesses cachées qu'elle arracherait à sa faiblesse passionnée.

Or, ce papier, que Raoul offrait de lui livrer à minuit, devait contenir la vérité sur la situation de M. de Valeroye.

Donc il lui fallait l'avoir... coûte que coûte.

De là vint que Mlle Paméla éprouva une bien agréable surprise. Elle, qui pestait toujours contre l'habitude de veiller qu'avait la duchesse et qui la faisait coucher si tard, fut autorisée, ce soir-là, quand il était tout au plus onze heures et demie, à gagner sa chambre.

En quittant sa maîtresse qu'elle venait de mettre au lit, la soubrette ne se trompa pas sur ce besoin subit de sommeil eprouvé par celle qui, d'ordinaire, ne s'endormait pas avant deux heures du matin et elle s'en alla en se disant avec un sourire :

— Eh ! eh ! on m'a tout l'air de penser à mettre les pouces... Le jeune homme a bien fait de tenir bon.

A minuit, on frappa doucement à la porte de Debruel qui ouvrit, et la duchesse, sans aucun embarras pudique, apparut, belle au possible, dans un ravissant peignoir, d'où émergeaient ses blanches épaules.

— Vous avez l'enveloppe ? interrogea-t-elle sans autre préambule.

Le clerc ouvrit le tiroir d'un meuble.

— La voici, dit-il. Le cachet, apposé par le duc, est encore intact. Je n'ai pas voulu, si ce papier n'est point celui espéré par vous, que vous puissiez m'accuser de l'avoir changé.

Valentine avança les doigts vers l'enveloppe, mais Raoul la saisit au poignet et, de l'autre main, repoussa le tiroir.

Puis, sans prononcer une parole, il la regarda dans les yeux. Ce silence était éloquent. Il était celui de l'homme décidé à ne livrer qu'au comptant.

Néanmoins, bien qu'elle devinât une résolution inébranlable chez le jeune homme, la duchesse tenta encore de se faire accorder du crédit.

— Vous ne voulez pas m'obtenir de moi-même ? demanda-t-elle d'une voix dont l'intonation mélodieuse et un peu suppliante fit frissonner Raoul dans tout son être.

Mais il se raidit contre sa faiblesse et, brutalement, il répondit :

— Non... non... vous m'avez acheté mon honneur..., payez !!!

Le lendemain matin, Paméla, en entrant dans la chambre de sa maîtresse, retrouva au lit madame de Valeroye qui, accoudée sur ses oreillers et les yeux étin-

celants de joie, lisait, pour la dixième fois peut-être, un papier déplié.

La camériste était trop fine mouche pour croire, surtout en la voyant si absorbée en cette lecture, que la duchesse n'avait pas quitté sa chambre.

— Il paraît que le jeune homme n'a pas eu à brûler son papier à minuit et demi, pensa-t-elle.

Ce secret, que Valentine connaissait enfin, devait être d'une importance extrême, car, le jour même, pour le consulter sur ce qu'elle avait à faire, elle écrivit à son père une longue lettre à laquelle le régisseur répondit ces quatre mots :

« Attendre et ménager Debruel. »

Sans cette recommandation paternelle, la duchesse aurait complétement oublié Raoul, envers lequel elle se croyait quitte. Elle revint donc au jeune homme dont l'amour, loin de s'éteindre par la possession, s'était allumé plus violent. L'existence devint un supplice épouvantable pour le malheureux stupidement affolé de cette créature sans cœur, froidement cruelle, insensible à tout bon sentiment, qu'il ne put se rendre favorable qu'en subvenant à ses prodigalités et en dépensant follement l'argent qu'il avait destiné à l'achat d'une étude.

— Je me tuerai quand je serai ruiné, se répétait-il en voyant s'amoindrir de plus en plus le capital qui constituait son modeste patrimoine.

Bien que la duchesse se fût éloignée de Cologne pour courir à travers l'Allemagne, la correspondance, entre le père et la fille, s'était suivie, impatiente du côté de Valentine, fort laconique de la part du régisseur qui, un beau jour, envoya la nouvelle de la mort, à Paris, de Boissard le Riche, décédé chez son fils après trois jours de maladie.

Puis suivait ce singulier *Post-Scriptum:*

« J'ai l'œil sur Grandet le drapier, c'est de son côté que soufflera le vent. »

Un peu plus tard, arriva une autre lettre de Mercier qui, toujours sans gaspillage de mots, disait en trois lignes :

« Une vilaine surprise... tu sais laquelle... a tué Ducoudray. L'apoplexie ne lui a pas laissé le temps de prononcer un mot. »

Ensuite venait cet autre, et aussi étrange, post-scriptum :

« Je me méfie de Grandet. »

La défiance du régisseur pour le drapier devait avoir sa raison d'être, car, après un assez long temps écoulé, la duchesse, alors installée à Vienne, reçut cette brève missive :

« Cela va mal pour nous. J'avais deviné juste à propos de Grandet. Quitte Vienne au plus vite. Je pars pour Paris à ta rencontre.

Le soir même, Mme de Valeroye prit le train qui devait la ramener en France dont elle était absente depuis plusieurs mois. Il lui avait été impossible de tromper la surveillance de Debruel et de s'enfuir à son insu. Le clerc ne pouvait plus vivre sans la femme pour laquelle il s'était perdu et il faisait bonne garde autour d'elle.

— Je saurai bien m'en débarrasser à Paris, pensa Valentine.

Et, contrairement à ses habitudes, elle fut charmante pour son compagnon de route auquel, quand on fut sur le point d'arriver, elle dit avec un petit ton de prière :

— Raoul, il se peut que mon père, qui se trouve en ce moment à Paris, vienne m'attendre à la gare : je compte que vous saurez éviter son regard. Il est inutile qu'il apprenne que je ne suis pas revenue seule...

En effet, à sa descente de wagon, la première personne que vit la duchesse fut le régisseur qui lui tendit les bras.

— Qu'as-tu fait du clerc ? souffla-t-il à l'oreille de sa fille en l'embrassant.

— Il est là, cherchant à ne pas être vu par toi... Il doit s'occuper des bagages avec Paméla.

— Bien... Il faudra rompre avec ce garçon.... car il va devenir fort gênant pour nous, conseilla le bon père.

De plus, comme il était un homme à prompts expédients, il ajouta :

— Pour trois ou quatre jours ma présence l'éloignera. Pendant que je vais te chercher une voiture, fais-lui comprendre que je dois, durant mon séjour à Paris, habiter chez toi et qu'il est de son devoir de ne pas se présenter à ton domicile.

Quand il revint prendre sa fille pour la conduire à la voiture retenue, Mercier demanda :

— A-t-il entendu raison ?

— Oui, mais de mauvaise grâce.

— Qu'importe, pourvu qu'il nous laisse en paix causer de nos affaires... qui sont bien compromises, ma pauvre enfant !

Un gros soupir ponctua d'abord cette fin de phrase,

puis, entre ses dents qui se serrèrent subitement de rage, le régisseur lâcha cette malédiction :

— Misérable Grandet !

Cependant ils étaient arrivés devant le fiacre dans lequel Valentine monta aussitôt. Mercier se penchait déjà pour entrer à son tour quand, tout à coup, il se rejeta brusquement en arrière et, fermant avec précipitation la portière, il prononça d'une voix brève :

— Baisse vite le store !

La duchesse avait à peine exécuté cet ordre que, de l'autre côté du rideau tendu et à quelques pas du fiacre, elle entendit son père qui s'écriait :

— Ah ! voici une heureuse surprise à laquelle je ne m'attendais guère.

— Tiens, c'est M. Mercier ! Par quel hasard à Paris? répondit un timbre d'homme.

Puis aussitôt une voix de femme demanda :

— Tout le monde va bien à Valeroye ?

— Mais oui, madame Boissard. J'ai eu le plaisir, il n'y a pas trois jours, de voir M. Grandet, votre père, qui se porte comme un charme, répondit le régisseur.

— Est-ce que vous prenez aussi le train de Mulhouse? reprit la voix d'homme.

— Non, monsieur Louis... je viens de la gare aux marchandises où j'ai fait inscrire pour Nancy un paquet dont m'avait chargé un habitant de Valeroye.

Cette explication donnée, le régisseur ajouta :

— Vous partez donc pour Mulhouse, monsieur Louis?

— Oh ! je vais plus loin.... je me rends en Suisse par Bâle.

— Ah ! un voyage d'agrément avec madame ?

[illegible] tout ! fit gaiement le mari, Marthe viendra plus

— Du [illegible] moment, je pars seul... Je vais voir si,

tard... Pour le [illegible]rai pas, au bord d'un lac quelconque

là-bas, je ne trouve[illegible]

à louer ou à acheter un chalet dans lequel nous irons passer le temps des vacances avec nos enfants.

— Alors madame vient vous voir monter en wagon ?

— C'est cela même, monsieur Mercier. Ma femme et ces deux messieurs ont tenu à me faire la conduite comme à un conscrit rejoignant son corps.

— Oh ! oh ! prononça Marthe joyeusement, ne te compare donc pas à un conscrit, mon cher Louis. Le pauvre garçon serait triste, tandis que, toi, tu m'as l'air d'être parfaitement satisfait d'aller courir tout seul la pretantaine.

— Oh ! peux-tu dire, Marthe ! s'écria le mari en riant.

Les deux amis, qui étaient venus pour accompagner le partant, firent chorus à cette gaîté des époux :

— Ne le laissez pas partir, madame Boissard... Oui, il a l'air trop content de prendre son vol... Un mari ne doit jamais être lâché en pleine liberté.

— Oh ! les traîtres ! répétait Louis Boissard, riant toujours... Voyons, Marthe, décide-toi à la confiance... car voici l'heure du train.

— Ma foi ! je me risque ! Allons, partez, monsieur le mauvais sujet, répliqua Mme Boissard d'un ton des plus enjoués.

Et, suivi par Mercier, le groupe s'éloigna dans la direction du guichet.

Après avoir assisté au départ de Louis Boissard, le régisseur, qui s'était séparé de Marthe et des deux amis, revint au fiacre dans lequel l'attendait sa fille et il y monta en se disant :

— C'est drôle ! les deux époux étaient gais au possible, et, pourtant, ils se sont embrassés comme si Boissard partait pour vingt ans.

XI

Certes, oui, avouons-le, Louis Boissard était parti bien joyeusement pour cette excursion en Suisse dont, hélas ! il ne devait pas revenir. Si joyeusement même qu'on aurait pu s'étonner que, lui qui avait adoré son père, pût montrer une pareille gaîté, quelques mois seulement après le trépas du maître forgeron.

Car il avait été de bien brève durée ce bon temps que Baptiste le Riche avait voulu se donner sur la fin d'une longue existence tout entière consacrée au travail. Quand il espérait avoir, durant quelques années encore, à jouir du doux plaisir, tant attendu, de vivre avec ses enfants, la mort était venue le prendre presque au début de cette félicité.

Les aimait-il assez, ses enfants, le brave forgeron ! il était fou de son Louis ; mais, en même temps, comme il chérissait Marthe ! il l'idolâtrait avec une reconnaissance profonde pour tout le bonheur qu'elle donnait à son fils. Il fallait aussi le voir quand il jouait avec ses petits-enfants. Quels bons gros rires ! quelle franche gaîté ! Aussi, quelquefois, s'arrêtait-il en pleine hilarité pour s'écrier, tout superstitieux :

— Parole d'honneur ! je suis trop heureux, il va me tomber une tuile sur la caboche.

Puis, il se reprenait vite pour dire à Marthe :

— Suis-je bête avec mon trop heureux !... Est-ce que je ne le serai pas trois fois plus encore quand mon vieux camarade Grandet, ton père, ma Marthe aimée, aura bazardé toute sa draperie de Valeroye pour venir nous rejoindre... Ah ! nom d'une enclume ! c'est à cette époque-là que nous pourrons nous vanter de la couler douce.

Cette heure ne devait pas sonner pour le maître de forges.

Alors même qu'il annonçait comme très-prochaine l'arrivée de Grandet, enfin sorti des affaires, un coup de foudre vint terrasser le brave Baptiste.

C'était un soir, après le dîner. La famille était réunie au salon. Pendant que Louis, qui s'était fait le précepteur de ses fils, leur donnait une leçon de dessin, Baptiste, assis au coin de la cheminée, tout en sirotant son café, écoutait Marthe qui, suivant l'habitude de chaque jour, lui lisait le journal.

Pendant la journée entière, le brave homme avait été tourmenté par un secret qui lui démangeait la langue. D'un instant à l'autre, il attendait son vieux compère le drapier qui devait venir surprendre Louis et Marthe.

Bien que Grandet lui eût fort recommandé de n'en rien dire, le forgeron grillait de l'envie de le trahir. Mais avant de livrer la nouvelle à ses enfants, il voulait être certain qu'elle se réaliserait et, pour ce, il lui fallait avoir reçu la lettre dernière dans laquelle le drapier lui préciserait l'heure de son arrivée.

— Quel malheur qu'on ne puisse pas tirer un feu d'artifice dans un salon, se disait-il gaiement. Sans cela je

conseillerais aux enfants de préparer une pétarade pour recevoir celui qui veut les surprendre.

Au beau milieu de la lecture de Marthe, un domestique entra dans le salon, et, sur un plat d'argent, vint présenter une lettre au vieillard.

— Enfin ! fit-il avec un soupir de satisfaction, car, du premier coup d'œil, il avait reconnu le timbre de Valeroye.

— Pourquoi, père, n'ouvrez-vous pas votre lettre? demanda Marthe en voyant qu'il venait de mettre la missive dans sa poche.

— Parce que je t'écoute, ma charmante.

— Oh ! vous avez poussé un si joyeux « Enfin ! » que je suis certaine que vous l'attendiez avec impatience.

— C'est vrai.

— Il y aurait donc cruauté de ma part à faire languir votre curiosité... Décachetez, décachetez vite... je vous achèverai plus tard le journal.

— Ma foi ! Marthe, puisque tu le permets si gentiment, je profite sans remords de l'autorisation, déclara le forgeron.

— Oh ! oh ! fit Louis en riant, à voir ton empressement, père, je croirais presque que c'est une jeune veuve qui te demande mariage.

— Ta, ta, ta, monsieur le mauvais farceur, tâchez donc d'être plus respectueux dans vos suppositions, continua jovialement Baptiste en se levant de son siége.

Et, debout, il se rapprocha, pour mieux y voir, de la lampe allumée sur la cheminée. Dans cette position qui lui faisait tourner le dos à la famille, il déplia la lettre en disant :

— Si je suis content, c'est que je vais apprendre une

bonne nouvelle dont je vous ferai part... Ainsi donc, que chacun prépare ses oreilles bien ouvertes.

Cette annonce ayant fait dresser la tête à tout le monde, les regards s'attachèrent sur le vieillard qu'on voyait lisant sa lettre.

Il y eut un court silence d'attente.

Tout à coup le forgeron parut chanceler, et ses deux mains s'abattirent sur le marbre de la cheminée, afin d'y trouver un point d'appui.

— Qu'as-tu donc, père ? s'écria Louis, alarmé par ce mouvement.

— Rien, rien, prononça Baptiste d'une voix brève, en tournant toujours le dos.

Puis, comme s'il craignait que son fils vint à lui, il ajouta vivement :

— Reste là, Louis, ne te dérange pas, je t'en prie... je n'ai pas encore terminé ma lecture.

Le fils crut que son père ne voulait pas qu'on vît l'écriture de la lettre et il resta en place, échangeant un regard de surprise avec Marthe.

Le vieillard, par un brusque effort, s'était remis d'aplomb et, sur le marbre de la cheminée, lentement, du plat de la main, il était en train de lisser le papier qui s'était fripé entre ses doigts crispés.

Quand il eut pris ce soin, il continua sa lecture sans avoir ajouté un mot.

Le silence se fit à nouveau, mais, maintenant, accompagné de l'appréhension douloureuse d'un malheur qui, sans que chacun pût s'en rendre compte, était venu subitement serrer le cœur des témoins de la scène.

Baptiste dut lire deux fois la lettre, car il resta longtemps le front incliné sur le papier.

Enfin il se recula de la lampe et, se baissant vers l'âtre qui flambait, il y lança la lettre.

Si promptement qu'elle eut été dévorée par la flamme, Marthe, assise non loin de la cheminée, avait pu en reconnaître l'écriture.

— De mon père ! se dit-elle effrayée.

Le forgeron avait regardé brûler la missive et, depuis dix minutes déjà, il n'en restait plus vestige qu'il demeurait encore là, immobile, muet, les yeux fixés sur le foyer.

Ce silence fit peur à Louis qui, à voix basse, renvoya ses deux fils. Dès qu'ils furent sortis, il vint au vieillard qui montrait toujours le dos et lui posa la main sur l'épaule en disant de sa plus affectueuse voix :

— Eh bien, père chéri, tu oublies donc que nous sommes-là.

Alors le forgeron se retourna, et comme Marthe, de son côté, était venue à lui, il se trouva entre ses enfants.

Son teint était violacé et ses yeux, injectés de sang, se montraient hagards.

— Ah ! oui, fit-il d'une voix brisée. Ah ! oui, vous attendez la bonne nouvelle.

Puis, en regardant Marthe, il ajouta :

— Tu sais ?... ton père... c'est un voleur !

Aussitôt, trébuchant sur ses jambes, il porta la main à son front et, avec l'accent plaintif d'un tout petit enfant, il balbutia :

— Oh ! comme j'ai mal là !

Puis, il s'évanouit dans les bras de son fils.

Quand le médecin, mandé à la hâte, arriva près du lit de Baptiste, les frissons, la chaleur du front et la rougeur des conjonctives lui précisèrent la maladie.

— C'est une méningite, déclara-t-il. Le malade a dû éprouver une commotion violente ?

— Oui, tout à l'heure, avoua Louis.

— Le mal est dans sa première période, celle aiguë... le délire ne tardera pas à se déclarer.

— Est-ce grave ? demanda le fils en tremblant.

Le docteur, en voyant Marthe qui, pâle et silencieuse, se tenait debout au chevet du forgeron, hésita à répondre.

— Vous pouvez parler, dit-elle d'une voix grave.

— A l'âge de M. Boissard père, cette maladie permet bien peu d'espoir... si nous pouvons prévenir la période comateuse, il sera sauvé, mais...

Et le docteur, au lieu d'achever la phrase, secoua la tête de manière si triste que ce geste équivalait à une condamnation.

— Mon père ne sortira-t-il donc plus de cette somnolence ? interrogea Louis en commandant à sa douleur.

— Le délire et les convulsions doivent l'en tirer bientôt.

— Reprendra-t-il sa raison ?

Le médecin haussa lentement les épaules à cette question.

— J'en doute, dit-il, à moins que le coma cesse un instant d'engourdir le cerveau.

Après cet arrêt terrible, quand le docteur se fut retiré en promettant d'envoyer un de ses élèves pour veiller sur le malade, Marthe et son mari restèrent en présence.

Un désespoir morne s'était emparé de la jeune femme depuis que le forgeron avait prononcé les mots qui accusaient si gravement Grandet.

— Marthe, tu devrais te retirer, conseilla doucement Louis.

— Non, dit-elle.

— Le délire, qui va venir, est un trop triste spec-

tacle pour que je te laisse y assister, insista le mari.

— C'est le délire que j'attends, répondit Marthe d'un ton résolu.

Voyant le regard de son époux s'attacher sur elle avec une surprise attristée, elle reprit d'une voix qui se fit subitement navrée :

— Oh ! ne crois pas, mon bon Louis, à une insensibilité de ma part... mais tu as entendu le médecin quand il a dit que ton père ne reprendrait peut-être plus sa connaissance... Le délire seul peut donc m'apprendre pourquoi cet homme si bon, si dévoué, si aimant, a traité de voleur son vieil ami de cinquante ans...

Un sanglot douloureux interrompit Marthe, puis, avec l'accent d'une honte suprême, elle ajouta en frémissant :

— Et ce vieil ami est mon père !

— Quand il a prononcé ces mots, la lettre lui avait déjà fait perdre la raison, avança Louis pour laisser à sa femme un doute sur la culpabilité de Grandet.

Mais elle secoua la tête.

— Cette lettre était de mon père, j'en ai reconnu l'écriture, dit-elle en se voilant la figure de ses mains tremblantes.

A ce moment, le malade s'agita sur sa couche. La période aiguë de la méningite se déclarait et le délire commençait.

Entourée de ses linges ensanglantés, car il avait fallu faire une application immédiate de sangsues derrière les oreilles, la tête du malade se souleva de l'oreiller.

— Louis ! Marthe ! appela l'infortuné d'une voix rauque.

Et, dans son délire, les croyant accourus à cet appel, il leur souffla tout bas :

— Nous sommes complètement ruinés, mes bons et chers enfants.

Ensuite, éclatant de rire :

— Nous, nous, répéta-t-il, je devrais plutôt dire vous... car moi, je ne compte pas... je n'aurai bientôt plus besoin de rien... Je suis toisé, moi... Ah ! Grandet m'a porté un solide coup ! j'ai mon affaire !

De lugubrement gai qu'il était, son accent devint désespéré pour ajouter :

— C'est dur tout de même... avoir travaillé durant sa vie entière en honnête homme pour s'en aller ensuite en laissant les siens dans la misère... Car il faudra payer, mes enfants, l'honneur avant tout ! Je compte sur toi, mon brave Louis... sur toi aussi, ma bien-aimée Marthe.

De ses enfants, le délire fit passer Baptiste au souvenir d'autres êtres pareillement chers, et il prononça plaintivement :

— Petits-fils adorés, à vous aussi la ruine, mes mignons.

Puis il laissa retomber lourdement sa tête sur l'oreiller en murmurant :

— Le duc de Valeroye avait bien besoin de nous fourrer dans ses stupides affaires... et de venir tenter Grandet.

Avant que la somnolence fût arrivée complète, ses lèvres bégayèrent encore péniblement :

— Ah ! Grandet, vieux camarade, tu nous a mis dans un affreux pétrin.

Pâles, immobiles, et les yeux noyés de larmes, les époux avaient écouté ces demi-révélations que la démence arrachait à celui qui devait être bientôt enlevé à

leur tendresse. Chez Marthe le désespoir était pour ainsi dire double, car, à la douleur de perdre l'infortuné qu'elle aimait d'un amour profond, se joignait encore l'horrible supplice de penser que c'était son père qui était la cause de la mort de Baptiste.

Quant à la ruine qui les menaçait, les deux époux n'y songeaient pas encore. Les paroles du moribond n'avaient pas été tellement explicites qu'ils ne pussent en attribuer l'exagération à la fièvre qui les avait dictées. Ils croyaient à un fort remboursement qu'une faute de Grandet rendrait prochainement nécessaire ; mais qu'une aussi grande fortune que la leur pût être complétement anéantie, cela, nous le répétons, n'était pas encore devenu chez eux une certitude alarmante.

Quand l'élève en médecine, envoyé par le docteur, se présenta pour passer la nuit auprès du malade, Baptiste était toujours plongé dans cette torpeur qui avait suivi l'accès de délire.

— Trouvez-vous que l'état de mon père se manifeste en mieux ? interrogea Louis.

— A-t-il eu déjà des crises ? demanda l'interne.

— Une seule.

— Violente ? furieuse ?

— Non, douce et plaintive.

— Tant pis ! La violence de l'accès amènerait peut-être une heureuse réaction qui préviendrait l'envahissement séreux du cerveau.

— Surviendra-t-il d'autres crises ?

— Oui, il doit s'en produire encore avant la dernière période comateuse qui emportera le malade, si nous ne parvenons pas à la prévenir.

— Alors, je reste, décida Louis.

— Nous restons, ajouta Marthe qui, comme son

époux, avait le triste espoir que Baptiste, dans un nouvel accès de délire, compléterait ses révélations.

De longues heures s'écoulèrent sans que ceux qui veillaient en silence entendissent autre chose que le faible souffle de la respiration du malade.

Sur les trois heures du matin, l'interne prévint à voix basse les époux.

— Un accès va se déclarer, dit-il.

Presque au même moment, le forgeron se relevait d'un mouvement brusque sur son séant et criait à pleine voix :

— Jean !

C'était le nom du domestique spécialement attaché à son service.

Après avoir donné au valet le temps d'accourir, il le crut arrivé et reprit avec cette bonne intonation joyeuse qui lui était habituelle.

— Mon garçon, tu vas friser mes vieux crins blancs et tâcher de me donner un petit air coquet et jeune... Preste et leste, Jean... il s'agit de me faire séduisant... Je veux que Marthe me regarde avec ses grands beaux yeux ébahis et que Louis se mette à rire comme un fou quand ils me verront si pimpant.

Il tendit le cou, comme s'il écoutait une observation du domestique.

— Hein ! quoi ? fit-il... A quoi bon ? demandes-tu... mais parce qu'il m'est arrivé une superbe idée que je vais mettre à exécution.

Du doigt, il fit un signe d'appel.

— Viens ici, ajouta-t-il, que je te glisse la chose dans le tuyau de l'oreille, car il ne faut pas que cela soit entendu... C'est tout entre nous, mon garçon.

Il avança la bouche et se croyant à portée de l'oreille de Jean, il souffla :

— J'ai trouvé le moyen de tout arranger... les enfants garderont leur fortune, et Valeroye sera payé... Ecoute bien.

Alors, secouant la tête, il mit un doigt sur ses lèvres et continua :

— D'abord, tu sais? motus à Louis et à Marthe qui ne se doutent de rien!... Je suis un homme fichu, Jean... Ne va pas le leur dire!... Oui, fichu et archifichu... J'ai senti ce soir le grand ressort qui me craquait dans le cerveau quand j'ai lu l'aveu de Grandet... Hein! c'est manque de chance, pas vrai?... Quitter mes pauvres enfants chéris! Bah! bah! ne pleure pas, mon ami... Je vais aller les attendre là-haut où, quand nous serons réunis, aucun duc imbécile et faible ne sera plus cause de notre séparation.

Un sourire lui vint aux lèvres et il se frotta les mains en poursuivant :

— Donc, puisque je n'ai plus dans mon sac que quelques heures à vivre, autant bien les employer... Aussi tu vas me friser, me bichonner, me donner l'allure d'un vrai luron, d'un...

Il s'interrompit pour éclater de rire, puis il s'écria sur le ton railleur :

— Oh! le véritable godiche! qui s'imagine que je veux me faire beau pour aller en conquête... Merci, à soixante-dix ans, je m'y prendrais un peu tard!... C'est bien de cela qu'il s'agit!... Non, sais-tu pourquoi je tiens à être frais et rose? Approche toujours ta tête, je vais te le dire.

Il avança encore les lèvres et bien bas :

— C'est pour rouler les médecins qui m'examineront là-bas, souffla-t-il. Car la Compagnie me fera ausculter par ses médecins avant de consentir à l'assurance... Alors, tu comprends la malice, n'est-ce pas?... Les mé-

decins me trouvent bon ; moi, je souscris pour une grosse somme en payant tout de suite mon annuité... et je reviens vite ici où, deux jours après, on me couchera dans la boîte à dominos.

Et, sa gaieté le reprenant, il se tordit de rire en bégayant à mots rompus :

— Ah! vois-tu d'ici le nez de la Compagnie obligée de payer à aussi courte échéance?... Avoue que mon idée est bonne... Au moins, je m'en irai le cœur content et bien certain que, derrière moi, la ruine n'atteindra plus mes enfants... Comme on meurt facilement avec une pareille consolation !

Puis d'un ton pressé :

— Vite, vite, Jean, reprit-il, je n'ai pas de temps à perdre... En avant la frisure... Il s'agit de déployer tous tes talents, mon brave.

Rejetant aussitôt ses couvertures, Baptiste allait s'élancer du lit, quand il fut contenu par l'interne qui, s'attendant à ce mouvement, avait surveillé le malade.

Au contact de la main qui l'arrêtait, la démence du forgeron se changea en une folie furieuse.

— Quoi! misérable! tu veux m'empêcher de sortir! traître! chenapan ! Je m'en irai, dussé-je t'étrangler!

Tout affaibli qu'il fût par l'âge et par la maladie, il se débattait si vigoureusement que l'interne dut invoquer l'aide de Louis.

En se sentant vaincu, l'infortuné fondit en larmes et, sa colère faisant place au désespoir, il s'écria d'une voix suppliante :

— Jean, mon bon Jean... laisse-moi aller conjurer la ruine de mes enfants... de ma belle et douce Marthe, de mon cher Louis... Ne me laisse pas mourir avec cette pensée que la misère attend ces êtres bien-aimés... Je te...

Un long gémissement d'horrible douleur arrêta le malheureux qui s'abattit sur l'oreiller en prononçant d'une voix que brisait la souffrance :

— J'ai du feu dans le crâne ! ! !

Blême, frissonnant de tous ses membres, Louis regagna en chancelant sa place près de Marthe qui sanglotait.

— Le courage allait me manquer et j'étais à bout de forces pour continuer une telle lutte, dit-il à l'interne.

— Cette crise violente est, pourtant, ce qui pouvait se produire de mieux, répondit l'élève qui se tenait penché sur le malade dont il soulevait les paupières.

— Est-il donc sauvé ! s'écria Marthe qui s'était levée palpitante d'espoir.

— Sauvé ? Hélas ! non, madame... Mais si ce doit vous être une consolation suprême de recevoir les adieux du mourant, je crois pouvoir vous promettre ce triste bonheur.

— Notre père va-t-il retrouver sa connaissance ?

— Je le crois. Du moment qu'il a le sentiment de la souffrance qui le torture, c'est la preuve que le coma n'est pas encore venu éteindre la sensibilité. Il se peut donc que le malade retrouve quelques instants de raison entre la période aiguë et le dernier engourdissement qui le conduira au trépas.

Tout en parlant, l'interne avait continué à examiner les yeux du forgeron. Bientôt il se releva en disant :

— Je ne me trompais pas.

— La raison lui revient ? demanda Louis.

— Avant cinq minutes, il vous aura reconnu.

Après cette déclaration, l'élève, par discrétion, s'éloigna du lit en ajoutant :

— Je vais me retiter dans la pièce voisine où je me tiendrai à votre disposition.

Au bout d'un temps fort court, qui fut plein d'une angoisse poignante pour les jeunes gens, le malade s'agita faiblement, puis il poussa un long soupir et enfin il ouvrit les yeux qui, d'abord, se promenèrent vagues autour de la chambre. Ils finirent par se fixer sur les époux, et, alors, une lueur de raison les éclaira.

Et, en même temps qu'il avançait vers eux ses grosses mains tremblantes, le forgeron murmura d'une voix qui, bien qu'affaiblie, vibrait d'une immense affection :

— Louis !... Marthe !

Avec l'intelligence, la mémoire était aussi revenue bien nette en l'esprit du moribond. Pendant que Marthe et Louis couvraient ses mains de baisers convulsifs, il commença d'un ton lent et résigné :

— Il faut nous dire adieu, mes doux chéris ; le bon Dieu, qui mesure à chacun sa part de bonheur ici-bas, a sans doute trouvé que la mienne était complète puisqu'il m'appelle près de lui.

— Père, père, ne dites pas cela... La Providence aura pitié de nous et elle vous conservera à notre tendresse, bégayaient les jeunes gens à travers leurs sanglots.

— C'est bien fini, mes mignons... je le sens, voyez-vous, le vieux forgeron a mangé son dernier morceau de pain et son compte est réglé... Si le ciel permet que je raccroche un moment la raison qui s'était détraquée, c'est qu'il veut que je puisse vous prévenir de ce qui vous est réservé quand je ne serai plus là... Ecoutez bien attentivement ce que j'ai à vous apprendre.

Avant de continuer, le vieillard regarda tristement Marthe, puis il attira sous ses lèvres le front de la jeune femme et, comme s'il voulait demander à sa bru pardon

de la peine cruelle qu'il allait lui causer, il y déposa un long baiser.

— Il va être question de ton père, ma pauvre Marthe, reprit-il.

Puis, après une courte pause, il ajouta :

— Il était jaloux, mon vieux Grandet ; oui, terriblement jaloux... mais d'une bonne jalousie. Il m'enviait la grande fortune que je vous laisserais un jour et sa pensée de toutes les heures était de vous en amasser une pareille. J'avais beau lui dire qu'avant moi, mon grand-père et mon père avaient employé leur vie à emplir le sac, il me répondait que les trois Boissard n'avaient été que des lambins et il comparait les diligences d'autrefois avec les chemins de fer d'aujourd'hui en prétendant qu'on arrive à présent dix fois plus vite.

— Prends garde ! lui disais-je. A vouloir trop charger son âne, on le fait crever.

— Bah ! bah ! répliquait-il, je suis en veine et je veux en profiter.

Oui, il était en veine, je l'avoue. La fabrique qu'il était venu fonder dans le pays avait prospéré, presque sans avoir besoin de ces grands sacrifices que nécessite un premier établissement... Oui, il avait la veine, mais à la condition de l'exploiter prudemment... et c'était ce qu'il avait fait jusqu'au jour où nous vous mariâmes, mes chéris.

Moi, j'ai toujours agi à la bonne franquette, loyalement, sans finasseries. En lui demandant sa fille pour mon garçon, je crus devoir détailler bien clairement ma position à mon compère. Grandet me savait riche, mais pas à tel point... Je venais d'irriter imprudemment sa jalousie et je me souviens de l'accent avec lequel il s'écria :

— Je gagnerai aussi des millions pour nos enfants.

— Est-ce que tu crois que les miens ne leur suffiront pas? demandais-je.

— On n'en a jamais de trop.

Dame! moi qui aimais le travail, je ne pouvais pas chercher noise à un homme parce qu'il voulait trimer d'arrache-pied. Je me contentai donc de lui répéter :

— Surtout ne charge pas trop ton âne.

Hélas! il le fit crever, son âne! Non content de lutter avantageusement contre la concurrence anglaise qui nous inonde de ses draps, il voulut en avoir raison en allant l'attaquer sur son propre terrain. Pendant que je voyais ses fabriques marcher ferme à Valeroye, je ne me doutais pas qu'il avait fondé, en Angleterre, un autre établissement qui dévorait tous ses bénéfices... Lui ne m'en ouvrait pas la bouche.

— Et ta chasse aux millions? lui demandais-je quelquefois en riant.

— Superbe! me disait-il.

— Tu sais que je t'attends pour vendre mes forges... Nous nous retirerons ensemble.

— Alors, se sera bientôt.

J'attendis ce « bientôt » pendant de longues années. Enfin arriva le jour où, las de lutter, à bout de ressources et se voyant à la veille d'une débâcle, Grandet se décida à me faire un aveu. Nul ne savait encore sa situation. Son dernier sou avait passé à payer jusqu'à ce jour, mais il lui serait impossible de faire face à sa prochaine échéance... il était temps de me prévenir, vous le voyez.

— Eh bien, mon pauvre Grandet, lui dis-je, tu as un mauvais bras qu'il faut couper et le reste du corps se portera bien... Liquide carrément la fabrique anglaise.

Pour ce faire, il lui fallait quatre cent mille francs que je lui offris. En gardant la seule draperie de Valeroye qui marchait bien, sa position était dégagée. Pas un sou de dettes, mais il ne conservait point un radis de fortune.

— Vois-tu, vieux, ajoutai-je, ce n'est plus à ton âge qu'on recommence son affaire. Puisque, tout payé, il te restera la fabrique de Valeroye, il faudra la vendre. Son prix te donnera amplement de quoi vivre et personne ne saura si tu t'en vas avec les poches plus ou moins pleines... L'honneur commercial sera sauvé.

Je croyais l'avoir convaincu, quand il se regimba en disant :

— Ne laisser que quinze ou vingt mille livres de rentes à Marthe, quand j'espérais qu'elle aurait des millions ! !

— Ah ! ça... et les miens ? Les comptes-tu donc pour rien... Animal ?

Oui, je l'ai appelé animal, mais que voulez-vous ? J'étais furieux de ne le voir penser qu'à lui, ce jaloux-là. A mon observation, il répondit d'un ton de fierté blessée :

— Alors ma fille tiendra donc tout de toi ?

Et, là-dessus, le voilà qui se met à éplucher mes conseils, à se raccrocher à des espoirs impossibles, à se leurrer de chances irréalisables, bref, à me dire que je lui faisais jeter trop vite le manche après la cognée et qu'il y avait encore à lutter.

— Avec quoi ? lui répétai-je.

— J'ai des ressources.

— Soit. Refaisons nos calculs... les chiffres sont des chiffres.

Plume en main, j'additionnais, divisais, multipliais sous sa dictée, mais il avait beau faire suer ses préten-

dues ressources, nous arrivions invariablement à ce résultat : *Néant*... Moi, je lui récitais toujours mon antienne :

— Avant que rien ne transpire de ta situation embarrassée, liquider la fabrique anglaise, vendre la française et se retirer avec une aisance modeste... au lieu de courir à l'inévitable catastrophe qui t'attend dans une année.

Et je lui fourrais sous le nez, en guise d'argument, mon papier couvert des chiffres qui établissaient son bilan.

Baptiste s'arrêta un peu, puis, après un triste sourire que fit naître un souvenir, il prononça lentement :

— Ce fut alors que j'éprouvai une fière peur, je vous l'affirme.

Toute cette partie du récit avait été dite par le moribond d'une voix brève, haletante, saccadée. La fièvre qui lui incendiait le cerveau donnait au forgeron une force factice qui, d'un moment à l'autre, allait disparaître.

Bien qu'ils craignissent que le retour de la démence arrêtât à jamais cette dernière confidence, son fils et Marthe le supplièrent de se reposer un peu.

— Non, mes enfants, non, reprit l'énergique vieillard, mes instants sont comptés... Je sens que ça me bouillonne sous le crâne ; avant peu, il n'y aura plus de Baptiste... Ainsi donc, laissez-moi parler.

— Nous vous écoutons, père, dit le fils n'osant plus insister.

— Oh ! oui, j'eus peur, car, au moment où Grandet et moi, étions penchés sur nos chiffres, il entra un clerc de Ducoudray qui venait me demander l'heure à laquelle je pourrais recevoir son patron. Je fus pris de la crainte

soudaine que le notaire eût connaissance de la position de Grandet et qu'il voulût me prévenir que l'orage, dont je voulais empêcher le premier éclat, s'était déjà déclaré... il n'en était rien heureusement!

Le mourant, après avoir prononcé ce dernier mot, remua tristement la tête.

— Heureusement! répéta-t-il... Est-ce bien cela que je devrais dire ? N'aurait-il pas mieux valu qu'il en fût ainsi... plutôt que ce qui est arrivé?

Après cette réflexion, il continua :

— En même temps qu'il me demandait le rendez-vous, ce clerc me donna la nouvelle que M. de Valeroye se trouvait dans le pays. Cinq minutes après, le duc lui-même, qui n'avait pas voulu descendre au château, où il ne tenait pas à se rencontrer avec son beau-père et régisseur Mercier, venait me demander l'hospitalité... Ce n'était pas uniquement pour éviter Mercier que le duc se présentait chez moi, car il aurait bien pu, dès le soir même, me renseigner sur le motif du rendez-vous sollicité par le notaire... Mais, peu hardi et désirant laisser Ducoudray faire les premières ouvertures, il se garda bien de souffler mot.

Cette demande d'un rendez-vous, faite en sa présence, avait mis la puce à l'oreille de Grandet. Avant l'heure de midi, que j'avais fixée, il vint flâner chez moi. Sa certitude que j'étais le seul à connaître sa situation avait un peu fléchi et, à son tour, il redoutait que le notaire eût eu vent de quelque chose.

— Après tout, lui dis-je, Ducoudray est un homme intelligent et fort discret. En admettant qu'il soit instruit de tes affaires, il nous aidera de ses avis sans compromettre en rien ton secret.

— Sans doute, fit-il, mais tes avis seuls me suffisent... et je les suivrai.

— La nuit a donc porté conseil?

— Oui, vieil ami.

— Ainsi tu liquides en Angleterre?

— Et je vends la fabrique de Valeroye.

— C'est convenu?

— Je te le promets, dit-il en me serrant la main gaiement.

J'en suis bien certain, mes enfants, Grandet, à ce moment-là, était de bonne foi. Il aurait tenu sa promesse si la fatalité n'était pas venue le tenter.

— Est-ce que tu tiens à te trouver là, quand Ducoudray arrivera? lui demandai-je.

— Nullement... Tu me diras plus tard si ce rendez-vous me concerne.

— Tu peux y compter.

— Alors je vais filer avant que le tabellion ait mis le pied ici.

Et il s'en alla.

Mais, cinq minutes après, je le vis reparaître avec le notaire qui le tenait par la main et qui me cria en riant :

— Mon cher Boissard, prêtez-moi donc aide pour maintenir M. Grandet, que je viens de faire prisonnier à votre porte.

— Et pourquoi cette arrestation?

— Parce que j'ai besoin de lui à propos de ce qui m'amène chez vous. J'ai eu la main trop heureuse en agrippant monsieur pour la rouvrir et lâcher ma proie.

— A quel titre est-il votre prisonnier?

— Comme étant un des deux gros richards du pays, répondit le notaire d'un ton qui ne décelait aucun sous-entendu ironique.

— Il vous faut donc absolument de gros richards?

demanda Grandet qui s'était remis du premier émoi causé par cette déclaration de Ducoudray qu'il avait affaire à lui.

— Oui, dit le tabellion, parce que c'est à de seuls millionnaires que je puis proposer l'excellent, mais énorme placement dont j'ai à vous entretenir.

Ensuite, quand il se fut assis, le bonhomme, sans autres préliminaires, ajouta :

— Messieurs, je vous annonce que le duc de Valeroye m'a donné l'ordre, sauf le château avec ses retenues et dépendances, de mettre tout son bien en vente.

— Pas possible! m'écriai-je. Le duc, qui est ici depuis hier, ne m'en a rien dit.

— Il est trop grand seigneur pour traiter lui-même de ce marché.

Grandet, qui ne possédait plus de quoi acheter un arpent de terre, avait reçu froidement la nouvelle. Aussi fût-ce uniquement, comme on dit, pour l'histoire de parler qu'il répliqua :

— Excellent placement, en effet.... bonnes terres et riches forêts... Les acquéreurs vont accourir en foule.

— Hélas! non, soupira Duoucdray.

— Parce que?

— Parce que le duc, qui prétend être pressé d'argent, veut vendre dans des conditions déplorables qui, je ne me le dissimule pas, lui feront céder son bien à très-bas prix.

Vous comprenez, mes enfants, moi qui avais des capitaux à placer, quelle oreille je levai à ce propos du notaire.

— Quelles sont ces conditions déplorables? demandai-je.

— D'abord il ne veut pas vendre à terme. Rien qu'au comptant.

— C'est logique... puisqu'il a besoin d'argent.

— Oui, mais, au lieu de morceler son bien entre vingt, trente et même cent acheteurs, s'il en était besoin, il entend ne le diviser qu'en deux seuls lots... Et sur ce point, il ne veut pas démordre.

— Le fait est que, de cette façon, les acquéreurs seront rares.

— Aussi, messieurs, n'ai-je vu, dans tout le pays, que vous deux qui puissiez vous passer une telle fantaisie.

— Oh! il viendra des enchérisseurs au dernier moment.

— Pas du tout, pas du tout. Je vous répète que le duc est si pressé de réaliser qu'il ne m'accorde que le plus strict délai pour la mise en vente. Vous voyez donc que l'affaire dépend à peu près de vous seuls.

— Eh! eh! fis-je séduit par l'occasion. Je ne dis pas trop non.

Le tabellion se tourna aussitôt vers Grandet.

— Et vous? interrogea-t-il.

— Je réfléchirai, répliqua gravement mon compère, qui ne tenait pas à avouer sa gêne.

— J'espère que l'exemple de M. Boissard vous décidera vite, ajouta Ducoudray en quittant son siége.

Après son départ, j'aurais bien évité de parler de cette vente avec Grandet, pour ne pas exciter sa satanée jalousie, mais ce fut lui qui revint sur le sujet en me demandant :

— Est-ce que tu achèteras vraiment?

— Dame! si l'occasion est aussi belle que le dit le notaire, j'en profiterai pour nos enfants.

Je dus faire un mal affreux à mon pauvre ami, car ce fut d'une voix navrée qu'il riposta :

— Tu as de la chance, toi!

J'eus l'air de n'avoir pas entendu et, comme la visite du tabellion avait retardé le déjeuner, j'eus la fatale... oh! oui, bien fatale idée de lui dire :

— Reste donc à manger la soupe. Nous verrons, maintenant qu'il nous a lâché Ducoudray, si le duc sera aussi muet sur son projet de vente.

Grandet consentit et, dix minutes après, nous étions attablés avec mon hôte, M. de Valeroye. Nous n'eûmes pas à le tâter longtemps pour le faire parler, car, à mon premier mot d'excuse sur le retard du déjeuner, il m'interrompit en disant :

— Oui, je sais que vous avez reçu la visite de Ducoudray.

Puis, immédiatement :

— Eh bien! messieurs, ajouta-t-il en souriant, la proposition qu'il vous a faite a-t-elle eu le don de vous séduire?

Avec mon caractère de ne jamais aller par quatre chemins, je m'écriai franchement :

— Séduire est le mot, car si ce que Ducoudray nous a dit est la vérité, celui-là serait un âne bâté qui ne profiterait pas de votre...

— De ma bêtise, acheva-t-il en me voyant hésiter.

— Non... mais tout au moins de votre empressement à vendre.

— J'ai deux millions à payer... et il faut que cette vente les produise, appuya-t-il lentement.

— Deux millions! fis-je. Vos biens en valent cinq! Pourquoi n'empruntez-vous pas dessus au lieu de vous en défaire?

Le duc remua la tête et nous fit cette fort singulière réponse :

— Parce que je n'ai pas besoin d'emprunter.

Grandet et moi nous n'étions pas au bout de notre

surprise, car M. de Valeroye, tirant un portefeuille de sa poche, nous le montra en continuant :

— Non, je n'ai pas besoin d'emprunter, attendu que pour faire face aux deux millions qu'il me faut payer, j'en possède encore quatre en bonnes traites ou valeurs dans ce portefeuille.

Pour le coup, nous pataugions en pleine charade. Pourquoi un homme, qui avait pareille somme réalisée, tenait-il, puisqu'il n'existait plus de dette qui l'y contraignît, à se défaire de son patrimoine dans les conditions désastreuses qu'il avait lui-même imposées?

En voyant notre air ahuri, le duc eut encore un sourire, puis, redevenant sérieux, il nous demanda d'un ton grave :

— Vous avez des enfants, messieurs?

— Oui, répondîmes-nous.

— Alors vous comprenez qu'il est du devoir d'un père de songer à l'avenir et au bonheur de son fils.

Grandet et moi nous étions trop d'accord sur ce point pour ne pas nous écrier ensemble :

— Oui, c'est un devoir!

Après nous avoir regardés un moment en silence, M. de Valeroye reprit avec une voix qui tremblait d'émotion :

— Alors c'est un père qui supplie deux autres pères de l'aider à sauver l'avenir de son fils.

D'un geste de main, il prévint notre réponse et nous dit vivement :

— Ecoutez-moi d'abord.

Nous étions à cent lieues de la vente, comme vous le voyez. La conversation avait fait un tel crochet que mon compère et moi ne savions plus où le duc voulait en venir.

M. de Valeroye commença :

— Tant faible de caractère que soit un homme, il est des heures où sa conscience lui inspire l'énergie en lui criant qu'il est lâche de rendre un autre responsable de ses fautes... et quand cet autre est son fils, ce père doit profiter de la courte lueur de volonté que lui donne l'honneur, pour empêcher que sa faiblesse, qu'il se sait impuissant à combattre, nuise jamais à celui que le ciel l'avait chargé de faire heureux.

Le ton du duc devint alors hésitant, et il baissa la voix pour continuer :

— En même temps que je suis père... je suis époux. Mon cœur, dans lequel mon fils devrait occuper une si grande place, est tout entier rempli par un amour lâche, vil, méprisable... et qui me rend à tel point l'esclave de celle qui me l'a inspiré que devoir, conscience, honneur, je me sens capable de tout oublier à la voix de cette femme. Je connais le degré d'abaissement auquel je suis tombé, mais je n'ai pas la force de me relever... Oui, je sacrifierais tout à cette passion honteuse et malsaine qui me torture sans me laisser même le leurre d'une illusion, car je sais que, sans cœur comme sans âme, la duchesse n'a pour moi ni amour, ni même de pitié.

M. de Valeroye s'arrêta un peu pour laisser se calmer le tremblement nerveux qui s'était emparé de lui. Pendant cette pause, Grandet et moi, nous nous tenions immobiles et n'osant pas interrompre le silence.

— Oui, reprit bientôt M. de Valeroye, volonté, énergie et courage, la passion a tout éteint en moi. Cette femme a jeté mon nom à tous les échos scandaleux, elle est restée insensible aux sommes énormes que j'ai prodiguées à ses caprices, elle m'a dédaigneusement repoussé quand je lui parlais d'amour, elle s'est ri de mes pleurs, de mes prières, de mes souffrances... Je la mé-

prise autant que je me meprise moi-même... je la hais... elle me fait horreur... et pourtant...

En prononçant ce mot, M. de Valeroye se voila le visage de ses mains avant d'achever son aveu dégradant, puis il poursuivit d'une voix brisée :

— Et pourtant elle serait là, devant moi, me demandant à rentrer sous mon toit dont un arrêt ignominieux et déshonorant l'a chassée que, la honte au front et le mépris au cœur, je ne me sentirais pas la force de la repousser.

Et il se mit à fondre en larmes.

Il nous faisait de la peine, le malheureux homme. J'avoue que je l'examinais comme quand on contemple un phénomène et que je me demandais comment, après en avoir tant enduré, il ne lui était pas arrivé la belle idée, dans un moment d'irritation, de casser les reins à sa drôlesse.

Il y a des gens que les pleurs calment, mais le duc n'était pas du nombre, car, après avoir sangloté, il se dressa convulsivement devant nous et nous tendit ses mains suppliantes en nous criant :

— Par pitié! messieurs, protégez mon fils contre moi-même... Empêchez-moi de ne lui léguer un jour que la misère.

— En quoi faisant? demanda Grandet qui, avec son caractère de glaçon, n'avait pas, comme moi, perdu la boussole,

— En m'achetant mes biens, dit le duc.

La charade recommençait. Pourquoi M. de Valeroye vendait-il son patrimoine pour payer des dettes dont, nous avait-il dit, il possédait le montant réalisé en portefeuille?

Grandet, qui ne se savait aucuns capitaux en caisse, s'intéressait fort peu à la question et ne tenait pas à

perdre son temps à la débattre. Comme il avait affaire chez lui, il se leva donc de table, et, jouant au richard, il dit en guise d'adieux :

— Je regrette, monsieur de Valeroye, que vous soyez si pressé de vendre, car je n'ai pas actuellement de fonds disponibles.

— Je ne vous demande pas d'argent, répliqua le duc.

— Ducoudray nous a cependant annoncé que la vente se ferait au comptant.

— C'est la vérité.

— Et bien alors, du moment que n'ai pas les fonds disponibles, il me semble que...

— Je vous avancerai la somme nécessaire, dit doucement M. de Valeroye.

A cette réponse, Grandet, bouche béante, le regarda comme s'il tombait des nues, et j'avoue que je partageai son étonnement.

Jusqu'à ce moment, la voix du moribond, quoique faible et brève, avait été bien distincte. Aux derniers mots la parole devint un peu plus difficile et le forgeron porta les mains à ses tempes pour comprimer les battements de la souffrance horrible qui lui tenaillait le cerveau.

— Père, reposez-vous, prononça Marthe en mettant un baiser sur le front brûlant du vieillard.

— Non, mignonne, non, dit Baptiste. Je sens là dedans quelque chose qui me conseille de me dépêcher si je ne veux pas battre la breloque avant d'avoir achevé... seulement, mes chéris, approchez-vous plus près encore, car la langue me semble aussi lourde à soulever qu'un marteau de forge.

Quand il vit penchées sur lui ces deux têtes aimées,

le mourant trouva la force de leur sourire, puis il reprit :

— A l'aspect de notre étonnement, M. de Valeroye s'aperçut que nous ne l'avions pas encore compris et il répéta :

— Oui, monsieur Grandet, je vous avancerai la somme nécessaire, car ce que je cherche en vous n'est pas un véritable acquéreur.

— Qui donc alors ?

— C'est l'honnête homme qui voudra bien sauver, dans l'intérêt de mon fils, ce qui reste de l'immense fortune compromise par mon indigne faiblesse. Que demain ait lieu ce rapprochement auquel, je vous le dis d'avance, je n'aurai pas l'énergie de me soustraire, et alors, fou d'amour, ma lâcheté ne saura rien refuser aux caprices de celle qui m'a ensorcelé.

— Oh ! bien, j'y suis, dit Grandet en se grattant le nez, vous voulez nous faire une fausse vente de vos biens ?

— Précisément, avoua le duc.

Ah ! mes chers enfants, pourquoi n'ai-je pas deviné ce qui devait se passer dans l'esprit de mon compère, quand il eut entendu cette réponse. Il était devenu tout pâle, et, si maître qu'il fût habituellement de lui, il ne pouvait réprimer un petit frémissement des lèvres.

Mais j'attribuai naïvement ce signe d'émotion à la pitié profonde que le duc avait dû lui inspirer et, après l'avoir un moment consulté du regard pour savoir ce qu'il pensait de la proposition, je finis, en le voyant pensif, par lui demander :

— Qu'en dis-tu ? vieil ami.

— Je suis aux regrets de refuser ce service qu'on me réclame, reprit-il.

— Pourquoi ? s'écria le duc désespéré.

— Parce que je ne veux pas faire rire de nous dans le pays.

— Rire, répéta M. de Valeroye. Mais que trouvera-t-on de risible à ce que vous deux, dont la richesse est bien avérée, vous vous rendiez acquéreurs de mon domaine ?

— Oh ! ce n'est pas cela, dit Grandet en secouant la tête.

— Qu'est-ce donc ?

— Vous nous avez avoué tout à l'heure que vous vous sentiez incapable de résister aux exigences de qui vous savez. Pour satisfaire des caprices nouveaux, si la réconciliation s'opère, il vous faudra de l'argent et le seul moyen de vous en procurer sera de vendre... cette fois véritablement. « Vendez donc ceci pour moi, » nous direz-vous aujourd'hui. « Vendez donc cela pour moi, » demanderez-vous demain... car naturellement, nous serons vos prête-nom dans ces affaires. Or, qu'en arrivera-t-il ? Que le pays, en nous voyant ainsi nous défaire en détail de ce que nous aurons acheté en bloc, se dira immanquablement, lui qui ne sera pas dans le secret de la comédie : « Tiens ! il paraît que Boissard et Grandet ont voulu cracher plus haut qu'ils n'avaient la bouche. » Et on rira de nous... Voilà ce que je veux éviter.

M. de Valeroye l'avait écouté jusqu'au bout en faisant toujours de la tête un signe négatif.

— Permettez-moi une question, reprit-il. Comment me serait-il possible de faire ces aliénations successives dont vous parlez ?

— Mais je viens de vous le dire... En nous priant de vendre sous notre nom.

— Je n'en aurai plus la facilité puisque je vous aurai tout cédé.

— Oui, mais cession fictive... Que vous ayez besoin d'argent pour la duchesse et, vous si faible pour elle, vous deviendrez un énergique de première force pour exiger des écus de nous.

— En quoi faisant ?

— Parbleu... en nous y contraignant... en arguant de votre droit de vrai propriétaire... En prouvant qu'il y a eu fausse vente.

— Comment établirais-je cette preuve ?

— En étalant votre titre.

— Quel titre ?

Toutes ces questions avaient agacé Grandet qui répondit avec une impatience brutale :

— Comment ? quel titre ?... J'aime à croire qu'en nous passant ainsi votre bien, vous n'auriez pas la stupidité de ne point exiger de nous une reconnaissance.

Le mot était raide, mais, loin de s'en fâcher, le duc répliqua tranquillement :

— Pardonnez-moi, monsieur. J'aurai cette stupidité.

Ah ! si vous aviez vu Grandet ! En entendant pareille réponse, il ouvrit des yeux énormes et ne put trouver que cette exclamation :

— Ah ! bah !

Et il devint encore plus pâle.

— Vous demander une reconnaissance, reprit le duc, ce serait précisément m'exposer à cette ruine dont je tente de préserver mon indigne faiblesse. Mon lâche amour se ferait une arme de cette reconnaissance à l'heure où la duchesse commanderait. Je veux donc qu'il me soit impossible de jamais céder... Voilà pourquoi je me retire tout moyen d'invoquer plus tard la nullité de notre vente.

Une telle confiance m'avait abasourdi. Quant à mon compère, il était resté muet. Le duc prit notre silence

pour de l'hésitation, et, afin de nous décider, il continua d'un ton suppliant :

— Messieurs, si vous me refusez ce service, avant deux années, j'en ai le pressentiment, je serai ruiné... C'est au nom de vos enfants que je vous conjure d'aider un père à sauver la fortune de son fils.

A son tour, Grandet me regarda et me renvoya ma question :

— Qu'en dis-tu ?

Oui, c'était bien la question que je lui avais adressée tout à l'heure, mais ce n'était pas le même ton. Il y avait dans celui de mon ami un accent qui, sans que je pusse l'analyser, me causa une étrange impression. Malgré moi me revint aussitôt en mémoire la situation embarrassée de Grandet ; bref, j'eus peur... de quoi ? je n'en savais rien... mais j'eus peur et, sans même prendre le temps de me dire combien cette crainte était injurieuse pour mon voisin, je répondis brusquement :

— Je refuse.

— Ton motif? s'écria Grandet avec une sorte de sourde irritation.

Je cherchai et je dis au hasard :

— Mais parce que je suis forgeron. En prenant le domaine, il faudra le faire valoir pour en tirer les revenus que nous servirons en sous-main à M. le duc... Or, je n'entends rien à ce genre d'exploitation et je ne me soucie pas de m'en donner les tracas.

— Ne t'inquiète de rien... Je m'en chargerai. Ne suis-je pas fils de fermier ?

— Allons donc ! tu ne t'y connais pas plus que moi.

— Je te dis de ne t'inquiéter de rien, insista-t-il.

— Mais puisque, comme moi, tu vas te retirer des af-

faires, il est inutile que nous laissions des intérêts dans le pays.

— A ce moment-là, nous aviserons.

Plus il persistait, plus je sentais croître cette appréhension vague qui me tourmentait. Si bien que, pour en finir carrément, je me décidai à dire :

— Et puis, vois-tu, j'aime les positions nettes... On ne sait qui meurt et qui vit... Mieux vaut avoir ses affaires en règle... Il me semble que je ne serais pas tranquille si je n'avais pas fait à M. le duc cette reconnaissance qu'il refuse.

Dans ma voix ou dans mon regard, que je tournai vers Grandet en parlant ainsi, y eût-il quelque chose qui trahit ma pensée, ou bien était-ce que mes soupçons n'avaient aucune raison d'être? Je ne saurais rien affirmer ; mais le fait est qu'il répondit sans hésiter :

— Je suis entièrement de ton avis. En parlant tout à l'heure d'exploiter le domaine, c'était sous la réserve de ne le détenir qu'après avoir signé cette reconnaissance.

Vous jugez de l'étonnement de M. Valeroye qui croyait avoir tout obtenu.

— Je pensais vous avoir convaincus, messieurs, du danger auquel m'expose une reconnaissance?

— Pour ne pas succomber à la tentation, vous la déposerez entre les mains de Ducoudray au lieu de la garder.

— La tentation sera la même, car le notaire, à ma première demande, me la remettra.

— Faites-lui, comme à nous, votre confession, et il saura vous résister.

— J'en doute, dit-il tristement.

Il avait raison de se désoler, le pauvre mari faible,

car, avec une reconnaissance, tout son beau projet de résistance était coulé à fond. Mais je m'intéressais moins à lui qu'à mon compère auquel je voulais éviter la tentation tout autrement grave de manger le bien d'autrui. Ce fut cause que je mis subitement fin à toutes les observations en prononçant d'un ton sec :

— C'est à prendre ou à laisser.

Comme M. de Valeroye hésitait à répondre, je trouvai une bonne raison pour le décider.

— A quoi vous expose une reconnaissance ? lui demandai-je. Au danger, n'est-ce pas, de ne pouvoir résister à la duchesse, si elle se représente devant vous ?

— Oui.

— Et vous dites qu'elle ne vous aime pas ?

— Elle n'a pour moi, je vous le répète, ni amour, ni même de pitié.

— Alors ce serait la cupidité seule qui la ramènerait à vous ?

— Oui.

— Puisqu'il en est ainsi, vous devez vous dire que la nouvelle de la vente, en arrivant à ses oreilles, suffira pour la tenir éloignée. En vous sachant ruiné, la duchesse se gardera bien de revenir et, par conséquent, elle vous évitera toute nouvelle lâcheté d'amour.

Le duc se crut sauvé par ce moyen qui tiendrait sa femme à distance et il répondit d'un ton presque joyeux :

— J'accepte la reconnaissance.

Six jours plus tard ses biens étaient sous le nom de Grandet et le mien.

Ce fut en revenant de l'adjudication que je dis à mon compère :

— Maintenant, il est grand temps de t'occuper de tes

affaires. Tu sais ce qui a été convenu ? Liquide la fabrique anglaise au plus vite, car elle finirait par te ronger jusqu'à la moelle des os.

— Oui, oui, fit-il, je te le promets.

Je crois inutile de vous apprendre que M. de Valeroye avait tiré de son portefeuille, pour nous les donner, les capitaux avec lesquels nous avions ostensiblement payé ses biens qui, par conséquent, ne rapportèrent que les deux millions qu'il lui fallait pour éteindre deux emprunts contractés et rembourser la dot de sa femme.

Après avoir, sur mon conseil, tout avoué à Ducoudray, auquel il remit notre reconnaissance, le duc quitta le village où, derrière lui, on se répéta qu'il s'en allait ruiné de fond en comble. Le but de tenir la duchesse à distance, que s'était proposé le mari, fut atteint, car le régisseur Mercier s'était empressé d'informer sa fille de la débâcle, et celle-ci, après avoir su qu'il n'y avait plus rien à frire, se garda bien de revenir pour exposer le pauvre diable d'époux à cette séduction qu'il redoutait comme peste.

Quant à moi, qui avais hâte de vous rejoindre, mes enfants, je trouvai bientôt un acquéreur pour mes forges et, en une semaine, tout fut réglé. Avant de me mettre en route, j'eus avec Grandet cette conversation :

— Tu liquides ta situation en Angleterre, n'est-ce pas ?

— Voici déjà quinze jours que l'affaire est en train.

— Bravo ! une fois que tu te seras tiré cette mauvaise épine du pied, n'essaye pas de remonter sur ta bête... A notre âge, tu sais, quand on a perdu la veine, on ne la rattrape pas. Ne tente donc plus de lutter ; vends ta fabrique d'ici et viens à Paris nous retrouver.

— Oui, avec mes maigres quinze mille livres de rentes, dit-il d'un ton amer.

— Mais, vieux copin, oublies-tu donc que j'en ai assez pour tout le monde ?

— Non, car tu le répètes assez, grogna-t-il.

Je vis que j'avais encore excité sa maudite jalousie et j'eus l'air de ne pas comprendre, suivant mon habitude.

— Allons ! fis-je, précise-moi pour quelle époque je dois donner aux enfants l'espérance de te voir arriver.

— Dans quatre mois au plus tard.

Je ne vous dirai pas avec quelle impatience j'ai compté les jours depuis notre séparation. A mesure que le temps s'écoulait, les lettres de Grandet m'apportaient les meilleures nouvelles. « Il était sauvé ! m'écrivait-il, tout se terminait dans d'excellentes conditions. » Puis il annonça son arrivée prochaine... Enfin j'en étais à attendre ce soir la lettre qui devait me fixer, non plus la date, mais l'heure de notre réunion... Ah ! elle est venue cette lettre...

Et le forgeron répéta en frissonnant :

— Oui, elle est venue..., mais elle m'a tué, la terrible lettre !

Au souvenir de ce qu'il avait lu, un immense désespoir s'empara du mourant qui, tout à coup, se dressa convulsif et, prenant entre ses bras les deux têtes chéries inclinées vers lui, s'écria d'une voix dont nous ne saurions rendre l'intonation navrante :

— Il faudra tout vendre, mes enfants... tout, vous m'entendez bien ?... C'est l'ordre... non, ce n'est pas l'ordre, mes bien-aimés, car je vous sais trop honnêtes pour avoir un pareil ordre à vous donner, c'est la prière, l'invocation suprême que vous adresse un père au lit de mort... Oui, tout vendre pour payer... Sauvez l'honneur de Grandet, dont le plus grand crime est d'avoir... aimé sa fille... plus que... la probité.

Ces dernières paroles avaient été si péniblement prononcées, que Louis, en proie à la terreur, se dégagea de l'étreinte paternelle pour examiner la figure du mourant.

La lueur de raison, qui, tout à l'heure encore, éclairait les yeux, s'était subitement éteinte et la face était redevenue morne.

— Père ! père ! appela Marthe toute pantelante de terreur.

Au son de cette voix, le vieillard poussa un rauque éclat de rire et bégaya avec peine :

— Vite ! vite ! Jean, frise-moi coquettement ma crinière blanche... fais-moi beau, mon garçon ; je veux rouler le médecin de la Compagnie d'assurance... Hein ! quelle idée ! Il faut que je tire une grosse somme de ma carcasse.

C'était le délire qui revenait avant que Baptiste eût fini d'apprendre la vérité à Louis et à sa femme.

Aux cris de désolation des jeunes gens, l'interne était rentré dans la chambre et avait repris sa place au pied du lit.

— La raison ne reparaîtra-t-elle donc plus ? demanda Louis.

L'élève secoua négativement la tête.

— Non, dit-il, le délire va aller en s'affaiblissant, puis viendra la somnolence qui, en rendant le malade insensible à ses souffrances, le conduira au trépas.

Cependant le vieillard s'agitait sur sa couche et, la fièvre lui faisant user sa dernière vitalité, il balbutiait d'une voix qui avait retrouvé un peu de force :

—Puisque j'en ai, des millions, affreux jaloux ! à quoi bon t'exposer ainsi ?... Hein ? Quoi ? tu veux aussi en donner à Marthe... Est-ce que tu crois qu'elle ne t'ai-

mera pas tout aussi bien avec tes mains vides?... Allons! allons! vieux camarade, ne va pas par là. C'est un vilain sentier, compère... Tu aimes Marthe, dis-tu?... alors raison de plus pour ne pas faire cela... Songes-y bien! Ta fille adorera son père pauvre... mais elle le repoussera coupable... Rentre dans le droit chemin, ami Grandet.

Puis, sans transition :

— Eh! eh! ricana-t-il, le médecin de la Compagnie n'y a vu que du feu... J'ai mon assurance!... Mes chéris, il faudra bien vite aller toucher la prime quand je serai dans la boîte à dominos.

Peu à peu les divagations devinrent moins vives et plus rares, puis elles cessèrent tout à fait.

— Voici la torpeur qui commence, annonça l'interne aux jeunes gens qui, durant cette crise, s'étaient tenus pressés l'un contre l'autre, immobiles, les yeux fixés sur cet être, bon et probe, qui, après les avoir tant aimés, pensait encore à eux dans son agonie.

Sans le râle bref que faisait entendre Baptiste, on aurait pu croire que la vie s'était entièrement retirée de cette créature dont le corps restait affaissé sur le lit comme une masse inerte.

Le jour, qui s'était levé, mettait fin à la veille de l'interne qui songea au départ.

— N'est-il donc plus rien à tenter? s'informa Louis en le voyant prendre son chapeau.

— Nous ne parviendrions plus à réveiller la sensibilité. Nul effort ne saurait maintenant combattre cet engourdissement qui va amener une mort lente et sans souffrance.

Dès que l'élève eut disparu, Marthe et Louis s'agenouillèrent devant le lit et, les lèvres posées sur les mains de l'honnête homme expirant, ils restèrent

écoutant ce souffle qui leur prouvait seul que l'âme de leur père n'était pas encore retournée à Dieu.

De bien longues heures s'étaient déjà écoulées dans ce pieux et lugubre recueillement quand un effroyable gémissement troubla le silence funèbre.

Les époux tournèrent la tête du côté de la porte où cette plainte avait retenti.

Un homme, vieillard en cheveux blancs, se tenait sur le seuil de la chambre. Chancelant sur ses jambes, la face convulsée par le désespoir, il regardait, de ses yeux agrandis par l'épouvante, celui qui allait mourir.

A sa vue, Marthe se leva et vint lentement à lui. Elle prit par la main le vieillard qui, incapable de parler, se laissa faire, et elle le conduisit, tout frissonnant, au lit de Baptiste. Alors, en lui montrant le moribond, elle prononça d'une voix sévère :

— Agenouillez-vous, mon père, devant ce fidèle ami que vous avez tué.

Grandet, brisé de douleur, se laissa lourdement tomber sur les genoux et, dans son angoisse infinie, ne put trouver que le seul nom de sa victime, qu'il répéta d'un ton déchirant.

— Baptiste ! Baptiste !

Oui, c'était le coupable Grandet. Après l'aveu contenu dans sa lettre, il était accouru vers celui dont il avait apprécié l'intelligence et le dévouement. Il s'était dit que Baptiste était le seul qui pût le sauver et il venait faire appel à cette amitié qui ne lui avait jamais manqué.

Et, quand il avait cru trouver le salut, il se heurtait contre un lit de mort!!!

Abîmé dans sa douleur, il pleurait, le visage caché dans ses mains, quand la voix de Marthe se fit entendre.

— Mon père, disait-elle, il y a quelques heures, M. Boissard, dans un dernier moment de raison, nous avait commencé un récit du passé que le délire ne lui a pas permis d'achever.

Si désolé que fût Grandet, un éclair de joie parut dans ses yeux en écoutant les derniers mots.

— Ma fille ignore ma faute, pensa-t-il.

Mais son illusion fut courte.

Pâle et profondément émue, car elle allait accuser son père d'une infamie qu'elle ne faisait encore que présumer, Marthe demanda d'une voix qui tremblait :

— Qu'avez-vous fait du bien que M. de Valeroye avait confié à votre probité ?

Cette question fit frissonner Grandet.

— Marthe ! Marthe ! bobultia-t-il d'un ton de prière suprême.

— Qu'avez-vous fait du bien que M. de Valeroye avait confié à votre probité ? redit lentement Mme Boissard.

Cet homme, que son amour paternel avait seul poussé au crime, en s'entendant accuser par son enfant, courba la tête et se mit à sangloter sans répondre.

Une troisième fois, elle recommença la phrase.

— Jé voulais t'apporter des millions, bégaya le malheureux.

Baptiste avait dit juste dans son délire, alors qu'il croyait parler à son ami, quand il avait prononcé ces mots : « Ta fille adorera son père pauvre, mais elle le repoussera coupable. »

A cette excuse, donnée par Grandet, qui était un aveu implicite, Marthe se redressa indignée et avec un accent qui vibrait de mépris, elle demanda :

— Alors c'était pour m'apporter ces millions que vous les avez volés?

Grandet eut un effroyable tressaillement. Après avoir vainement essayé de parler, il regarda sa fille d'un œil à demi fou, puis il tomba évanoui sur le parquet.

XII

·A la suite d'un aussi long retour sur le passé, nous ne demandrions pas mieux que de ramener notre lecteur aux faits et geste du rusé Gaudru. Mais, avant de remettre l'avoué en scène, il nous faut encore donner une dernière explication qui facilitera l'intelligence de notre dénouement.

Pour ce faire, nous retournerons à la gare de la ligne de Strasbourg et Mulhouse, au moment où le régisseur Mercier, venu à la rencontre de sa fille arrivant de Vienne, s'était fortuitement trouvé en présence de Louis Boissard qui partait pour la Suisse.

Après avoir rejoint la duchesse, qui l'attendait dans le fiacre dont il lui avait fait baisser le store pour qu'elle ne fût pas aperçue par les époux Boissard, le régisseur, qui n'avait pas l'habitude de perdre sa salive à causer de la lune ou des verts bocages, entra vite en matière. Le fiacre n'en était pas encore à son troisième tour de roue, qu'il disait déjà à sa fille :

— Au lieu des millions que nous avions retrouvé l'espoir de croquer, j'ai bien peur qu'il ne nous reste pas vingt sous à empocher.

— Tout est-il donc perdu ? demanda Valentine.

— Je ne le croyais pas encore quand je t'ai écrit de revenir au plus vite de Vienne.

— Et maintenant ?

— Euh ! euh ! fit Mercier avec une grimace, je n'ai plus la moindre espérance... surtout depuis dix minutes.

— Pourquoi depuis dix minutes ? Est-ce parce que je suis arrivée ?

— Non, c'est parce qu'un autre vient de partir.

— Parles-tu de Louis Boissard qui s'en va en Suisse ?

— Tu as donc tout entendu, malgré ton store baissé ?

— On parlait et surtout on riait assez haut pour être entendu d'un sourd.

— Ah ! oui, ils étaient de joyeuse humeur ! Eh bien, croirais-tu que, si gaie que fût Mme Boissard, elle a embrassé son mari comme du bon pain, en lui faisant ses adieux... Sapristi ! elle aime crânement son Louis !... Pour quinze jours qu'elle s'en sépare, elle le bécotait de fière force... J'en suis resté surpris.

La tendresse conjugale de Marthe importait fort peu à la duchesse, qui ramena son père au sujet sérieux en demandant :

— En quoi ce départ de Boissard peut-il t'avoir fait perdre ta dernière espérance?

— Parce qu'un homme qui songe à aller se donner du bon temps en Suisse et à y conduire, plus tard, sa femme et ses enfants, m'a tout l'air de se soucier de la position comme de colin-tampon.

— Explique-toi mieux.

— C'est ce que je ferai quand nous serons arrivés où je te conduis.

Tout en parlant, le régisseur s'était retourné et il avait

soulevé le coussinet recouvrant le judas percé dans le fond du fiacre.

— Ah ! çà, il tient donc comme teigne ! gronda-t-il après avoir appliqué son œil à la vitre.

— A qui en as-tu ?

— A ton clerc de notaire, au sire Debruel. Le voici installé avec Paméla et les bagages dans la voiture qui suit la nôtre.

— C'est qu'il a probablement le même désir que moi, dit Valentine sans s'émouvoir.

— Quel désir ?

— De savoir où tu nous mènes.

— Tiens ! c'est vrai, je ne t'en ai pas encore parlé. Je t'ai retenu un appartement meublé, à l'autre bout de Paris, dans un quartier où personne n'aura l'idée d'aller te chercher. Si le besoin vient de te montrer tout à coup, tu n'auras plus ainsi à accourir du diable au vert... V'lan ! tu sortiras de ta cachette.

— Bien... Et où se trouve la cachette en question ?

— Rue de Vaugirard.

— Va pour la rue de Vaugirard, dit la duchesse avec insouciance.

— Tu sais ? Pas de bals, de théâtres, de concerts et de promenades au Bois. Tiens-toi bien tranquille dans ton coin, sans montrer le bout de ton nez.

— Je ferai la morte... jusqu'à ce que tu me donnes avis contraire.

— Parfait ! parfait ! répéta l'excellent père enchanté de cette soumission.

Puis après une petite pause :

— Ah ! dis donc ? fit-il.

— Quoi encore ?

— Surtout pas de bêtises.

— Que veux-tu dire ?

— Ne va pas prendre le Debruel à la remorque... A Vienne, cela pouvait passer encore... mais ici, non... ce serait dangereux... Romps carrément s'il refuse d'entendre raison... qu'il crie, pleure ou menace, laisse-le faire... s'il veut se montrer bavard, tu en seras quitte pour nier... J'aime à croire qu'il n'ira pas se vanter de la cause première... de ce vol qui a su... t'attendrir ?

Un sourire haineux apparut sur les lèvres de la duchesse au souvenir de la manière dont Debruel s'y était pris pour la forcer à ce que son père appelait s'attendrir.

— Donc, continua Mercier, le cas est parfaitement niable, puisqu'il n'existe aucune lettre qui puisse l'attester, ni même le faire soupçonner... il faudra que...

Le régisseur s'interrompit brusquement pour s'écrier d'un ton de surprise :

— Hein ! Qu'as-tu ? Pourquoi viens-tu de tressauter ainsi ?

— C'est que je me suis rappelé un oubli impardonnable.

— Lequel ?

— Je n'ai plus pensé à lui reprendre ce billet par lequel je lui donnais rendez-vous à Cologne... ce billet qui l'a fait accourir après son vol.

En entendant cet aveu, le régisseur secoua tristement la tête et gémit plaintivement :

— Valentine, tu m'affliges profondément... On n'agit pas aussi à la légère, mon enfant... Là, bien vrai, tu m'arraches une illusion. Je ne te croyais pas d'une telle étourderie.

Après cette mercuriale qu'il ponctua d'un soupir désolé, le bon père reprit :

— Il ne faut pas que tu laisses cette lettre plus longtemps traîner dans les mains du clerc, ma bichette.

— C'est bien mon intention, dit la duchesse en s'apprêtant à descendre, car le fiacre s'était arrêté.

Ils étaient arrivés devant cette maison meublée dont nous avons parlé au commencement de notre histoire. Cinq pièces, au premier étage, composaient l'appartement, retenu par le régisseur, dans lequel s'installa Mme de Valeroye.

Le premier souci de Mercier, à son entrée dans le logis, fut de dire à sa fille :

— Demande à ta femme de chambre ce qu'est devenu le clerc. Tu sais, à voix basse... je suis censément tout ignorer.

Aussi, quand Paméla, qui revenait de surveiller le transport des bagages, reparut en apportant tout un lot de cartons, Valentine l'attira à l'écart pour lui murmurer :

— Et M. Debruel ?

— Il avait pris place avec moi dans la voiture aux bagages, répondit la soubrette d'une voix prudente, en comprenant qu'il ne fallait pas effaroucher l'humeur puritaine de l'austère papa.

— Ensuite ?

— Il a écrit sur son carnet l'adresse de cette maison, puis il s'est éloigné en disant qu'il ne voulait pas compromettre Madame le duchesse devant son père.

Pour mieux forcer la dose, Paméla qui, au fond, savait à quoi s'en tenir sur ce que valait le régisseur, ajouta d'une voix émue :

— A M. Raoul, comme à moi, les cheveux blancs de M. Mercier inspirent un saint respect.

Et, après un salut respectueux, la camériste s'éloigna en se disant :

— Crois ça et bois de l'eau... On connaît ce qu'en vaut le gramme du vénérable M. Mercier... Cent comme lui ne feraient pas même le quart d'un demi-honnête homme.

La porte s'était à peine refermée sur Paméla que le régisseur prononçait :

— Eh bien ?

— Il est allé se loger je ne sais où.

— Tant mieux ! nous pouvo s alors causer à l'aise de nos affaires.

— Je t'écoute, dit Valentine en s'asseyant devant une table de l'autre côté de laquelle se tenait Mercier.

Puis, comme son père allait parler, elle l'arrêta d'un geste et porta la main à sa poche dont elle tira un carnet qu'elle ouvrit en demandant :

— Veux-tu d'abord voir cette reconnaissance... dont je t'ai envoyé copie.., ce bienheureux papier qui, m'as-tu écrit, vaut des millions ?

— Valait... valait, répéta le père d'une voix qui geignait douloureusement

— Ne vaut-il donc plus rien ?

— Hélas !

— Absolument rien ? insista Valentine.

— Absolument rien, grâce à un gaillard qui ne laisse pas un fétu à glaner derrière lui... Ah ! quand celui-là lèche les assiettes, ceux qui lui succèdent les trouvent bien propres.

— Et tu l'appelles ?

— Je te l'ai dit... Grandet.

— Mais le drapier a toujours passé pour être plusieurs fois millionnaire.

— Oui, il a passé, c'est la vérité... mais il était si peu millionnaire qu'il a fricoté tout ce que lui avait

confié ton mari... Au lieu d'être en prospérité, ses affaires se trouvaient dans un état désastreux. Loin de penser à s'en tirer par une liquidation, il a cru se relever en poussant plus encore de l'avant, et, dame ! il l'a fait avec une hardiesse d'autant plus grande que les capitaux ne lui coûtaient rien.

— Comment les trouvait-il ?

— De la plus simple façon. La vente de M. de Valeroye était des mieux en règle. Excepté Ducoudray, personne au monde n'aurait pu dire que les propriétés n'étaient pas à Grandet. Sous prétexte qu'il ne voulait pas qu'on sût dans le pays son besoin d'argent, il empêchait les prêteurs de s'informer chez le notaire, et il les envoyait au bureau des hypothèques, ce qui, du reste était vingt fois plus certain au point de vue des renseignements.

— De sorte que tout est couvert d'hypothèques ?

— Oui, et, comme c'était un malin singe, il s'y est si adroitement pris que le total de ses emprunts dépasse de beaucoup la valeur des biens engagés.

— Et le duc ignore tout !

— Le pétard n'éclatera pour lui que le jour où ces hypothèques arriveront à échéance... Ce jour-là les poursuites mettront à découvert la situation vraie du drapier... Jusqu'à cette heure, ton benêt de mari ne saura rien.

— Quand viendra cette heure ?

— Oh ! pas avant une grande année.

— Jusqu'à ce moment, le drapier trouvera peut-être à se tirer d'affaire.

Mercier secoua la tête.

— Tu ne le crois pas ? demanda Valentine en voyant ce geste négatif.

— Je fais mieux que de ne pas le croire, j'en suis positivement certain.

— Parce que ?

— Parce que Grandet est devenu fou.

— Fou ? répéta la duchesse étonnée.

— Oui, depuis quatre mois... depuis le décès de son vieil ami, Baptiste Boissard, mort, m'a-t-on dit, d'une congestion après dîner... ils étaient du même âge... soixante-dix ans, je crois. Il paraît que le drapier, qui était allé à Paris pour s'amuser un peu chez ses enfants, est arrivé pour trouver le forgeron à l'agonie. Il en a éprouvé un tel saisissement, que son cerveau a immédiatement déménagé.

— Est-ce une folie furieuse ?

— Nullement. Elle est, au contraire, douce, mélancolique, larmoyante. Le toqué croit toujours voir sa fille ou lui parler... Mais, dans sa démence, il s'imagine qu'elle est encore une fillette et il lui promet des millions pour quand elle sera grande.

— Connaît-on cette folie de Grandet au village de Valeroye ? demanda la duchesse.

— Oui, à présent, répondit le régisseur. Elle fut ignorée primitivement et on crut d'abord que la mort de Baptiste avait retenu le drapier à Paris où il restait pour consoler les enfants. Peu à peu la nouvelle transpira, car le fils Boissard fut obligé de faire connaître la vérité à ceux qui, en l'absence du maître, conduisaient la draperie.

En donnant ces détails, Mercier, pris d'une irritation sourde, crispa les poings et continua d'un ton d'ironie rageuse :

— Quand je pense que j'ai été assez stupide pour me réjouir en apprenant cette folie du drapier !... Boissard mort et Grandet idiot, il était impossible d'obtenir une

nouvelle reconnaissance. Je m'étais donc dit que nous tenions ton mari ; car le papier, dont nous nous étions emparés, valait, maintenant, une très forte somme à revendre au cher duc... Et, pour comble de bonheur, le notaire Ducoudray, seul témoin, avait été peu de temps après, emporté par l'apoplexie sans avoir pu prononcer une syllabe compromettante.

— Tu crois que c'est bien la découverte du vol qui a tué Ducoudray ?

— Sans aucun doute, il est certain que le notaire, en apprenant la folie de Grandet, ce survivant des deux amis signataires, a pensé aussitôt à la situation du duc et s'est dit qu'il fallait tenir prête la reconnaissance que M. de Valeroye ne tarderait pas à lui redemander... C'est en ne retrouvant plus l'enveloppe cherchée que l'émotion a amené l'apoplexie qui a fait plier bagage au tabellion.

Un énorme soupir de regret coupa la parole au bon régisseur qui, après une courte pause, continua d'un ton triste :

— Ah ! oui, cette mort du notaire était un bel atout dans nos cartes ! Malheureusement, nous n'avions plus d'enjeu à gagner. Cet animal de Grandet avait déjà fait rafle du tapis !... Moi, tout d'abord, je m'étais dit que nous vendrions le papier à M. de Valeroye pour un prix des mieux salés... Ah ! ouiche ! il fallut décompter quand je sus que notre reconnaissance n'avait plus aucune valeur.

— Comment l'appris-tu ?

— J'avais eu à faire au village de Labébourg où se trouve le bureau des hypothèques. La première personne que je rencontrai, en y arrivant, fut le conservateur Pellegrin qui s'en allait en chasse. Naturellement, il me demanda ce qu'il y avait de neuf à Valeroye.

Quand je lui annonçai la folie de Grandet, il fit une légère moue en murmurant à mi-voix :

— C'est peut-être heureux pour lui !

Puis, comme s'il regrettait d'en avoir trop dit, il me quitta brusquement. Mais ses paroles n'étaient pas tombées dans l'oreille d'un sourd. Ce peu de mots trahissait, dans la situation de Grandet, un point noir qui devait être de la compétence du Conservateur des hypothèques. Je laissai donc Pellegrin filer en chasse et je courus à son bureau où je demandai à ses commis, sur l'état hypothécaire des biens du drapier, ces renseignements qu'ils sont tenus de fournir à tous réclamants. Je m'adressai justement à un jeune homme qui me connaissait un peu.

— Est-ce que vous avez de l'argent à perdre ? me demanda-t-il à voix basse.

— Certes non.

— Alors si votre intention était de prêter vos écus à Grandet, gardez votre monnaie, car, après avoir mangé le cheval, le drapier a aussi dévoré la selle et la bride.

Tu vois d'ici la mine que je fis en revenant à Valeroye après avoir découvert le pot aux roses ? Ta reconnaissance était devenue un chiffon de papier sans valeur que ton mari n'avait plus aucun intérêt à te racheter.

— Tu oublies une chose, dit Valentine en interrompant son père.

-- Laquelle ?

— C'est que la reconnaissance, outre Grandet, concerne aussi le père Boissard qui lui, était un millionnaire sérieux et n'a pas dû écorner d'un centime le dépôt qu'on lui avait confié.

— Tu as raison, Bichette ; mais la part de Baptiste

était de beaucoup moins importante et je te l'ai dit, le drapier s'est si fort entendu à jouer de l'emprunt que s'il fallait rembourser intégralement on serait contraint d'entamer largement ce que la probité du forgeron a conservé.

Et le régisseur se reprit à remuer de plus belle sa blanche tête en répétant d'un ton de vierge poitrinaire :

— Nous sommes volés, ma belle, nous sommes volés !

La duchesse trouva inutile de consoler cette affliction paternelle et, sans même accorder au régisseur le temps de reprendre haleine, elle prononça d'un ton impatient :

— Continue.

— Que diable veux-tu que je te conte encore ! fit Mercier retrouvant aussitôt sa voix ordinaire. J'ai fini et archifini.

— Non, tu oublies une révélation promise... Tout à l'heure, dans le fiacre, ne m'as-tu pas dit que tu m'expliquerais comment le dernier mince espoir que tu avais conservé s'est envolé lorsque tu as rencontré Louis Boissard partant pour la Suisse ?...

— Eh ! eh ! ricana le régisseur, c'est donc seulement pour réclamer tes lettres que tu perds la mémoire ?

— Au fait, père, au fait ! insista Valentine dont les doigts effilés et roses frappaient nerveusement sur la table.

— Voici, madame la pressée... Figure-toi qu'en voyant Boissard fils arriver au village, quand il eut perdu son père et que Grandet fut devenu fou, je m'étais imaginé que nos actions allaient remonter sur l'eau. « Ce garçon-là, avais-je pensé, vient pour s'assu-

rer si, moyennant quelques sacrifices, il pourra mettre à peu près au net la situation du drapier. » Et, de fait, il y a tâché, en s'informant avec adresse pour ne pas ébruiter la chose. Tu comprends que c'est encore au bureau des hypothèques qu'il a dû être le mieux renseigné... s'il y a été.

— Et crois-tu qu'il y ait été ?

— Je le suppose, puisqu'il part en Suisse.

Valentine, à cette réponse, regarda son père avec surprise.

— Hein ! fit-il en riant, ce que je te dis là t'étonne... Ça n'a pas l'air de s'accorder... et, pourtant, c'est bien logique. Louis Boissard, après avoir eu d'abord la bonne intention de tenter quelque chose pour son beau-père, a probablement reconnu que le pétrin était trop profond pour s'y fourrer. Aussi, à cette heure, il m'a tout l'air d'un gas disposé à tenir aux gens qui voudraient réclamer le langage suivant :

— Je n'ai rien à voir dans tout ceci. La part, confiée à mon père, est intacte, reprenez-la. Quant à mon beau-père, débrouillez-vous comme vous l'entendrez... Pour ne pas être ennuyé par vos criailleries, je m'en vais en Suisse m'installer avec ma famille dès que j'aurai trouvé une habitation convenable.

Car j'ai oublié de te dire que Louis part à la recherche d'une maison et que, aussitôt qu'il aura trouvé son affaire, il reviendra ici pour chercher sa femme et ses enfants... Une fois là-bas, ils se soucieront peu du scandale qui doit, tôt ou tard, résulter des gentillesses du drapier... Voilà donc pourquoi, ma bichette, en voyant partir Louis Boissard, j'ai perdu l'espoir que nous aurions peut-être quelque chose à grignoter, si le fils du forgeron voulait mettre le pied dans le gâchis causé par son honoré beau-père.

A bout d'explications, le régisseur prit son chapeau et s'en alla après avoir donné à la duchesse ses instructions dernières.

— Rien ne presse mon retour à Valeroye, je puis donc rester une bonne quinzaine à Paris... Qui sait s'il ne se produira pas quelque chose de neuf... Toi, ne bouge pas d'ici, ne laisse pas savoir ta présence...

— Oui, tu me l'as déjà dit... Ne rabâche pas, je t'en prie, répliqua Valentine, agacée déjà par la perspective de cette réclusion.

A cette réponse irrévérencieuse, Mercier jugea bon de faire de la dignité, et il débita d'un ton solennel :

— Un père se saurait trop rabâcher quand il s'agit de l'intérêt de son enfant... Donc, je te répète encore de ne pas oublier de retirer ta lettre des mains de Debruel.

Puis, comme la dignité le fatiguait vite, le régisseur ajouta en riant :

— Après quoi, du balai... du balai à ce drôle de clerc.

Il avait déjà gagné la porte quand, sur le seuil, il se retourna pour répéter encore :

— Du balai... du balai.

Il allait s'éloigner, lorsque sa fille s'écria :

— Un mot encore.

— Parle, dit le bon père, en faisant un demi-tour qui le remit en face de la duchesse.

— Ne trouves-tu pas extraordinaire que, pendant ces quatre mois écoulés depuis la mort de Boissard et la folie de Grandet, le duc, qui ignore les malversations de Grandet, n'ait pas eu la pensée de réclamer, pour la faire valoir à l'égard des enfants, cette reconnaissance qu'il croit toujours déposée dans l'étude du successeur de Ducoudray ?

Le régisseur leva les yeux au ciel, haussa les épaules et de l'air piteux d'un renard qui a manqué sa proie, il répondit :

— Je t'avoue que j'ai perdu mon latin à vouloir deviner le motif de cette conduite de M. de Valeroye... et j'ajouterai que ce qui m'intrigue le plus, c'est de voir ton mari toujours fourré chez les Boissard... Espérons que je finirai par savoir à quoi m'en tenir.

Arrivé encore à la porte, il retarda sa sortie pour redire à nouveau :

— Tu sais, Valentine... Ta lettre d'abord... Ensuite, du balai, du balai.

Le lendemain, Raoul qui, à bout de ressources, avait été se loger dans un mauvais garni de la rue Tiquetonne, accourut chez la duchesse. La veille, durant le voyage, elle avait été si aimable pour lui qu'il croyait être enfin parvenu à toucher ce cœur de roche.

Son illusion se continua, car Valentine fut de cette même humeur séduisante montrée la veille. Elle fut la première à rappeler le passé et à rire de la manière dont elle avait été prise au piége.

Puis d'une voix enjouée :

— Ah ! à propos, dit-elle, qu'est devenue cette lettre qui vous fit accourir à Cologne ?

Tant enivré que fût Raoul, son ravissement était de trop fraîche date pour avoir endormi la prudence et éteint le souvenir des moments cruels qu'il avait passés. A présent qu'il avait gaspillé son mince capital, cette lettre était la seule arme avec laquelle il espérait tenir encore la duchesse.

— Je l'ai brûlée, dit-il.

Madame de Valeroye le regarda dans les yeux en riant, puis d'une voix si gentiment grondeuse qu'elle arriva comme une mélodie suave à l'oreille du clerc :

— Eh bien ! fit-elle, on vous en écrira encore, Monsieur l'ingrat !... Ah ! vous l'avez brûlée... et moi qui croyais ingénument que vous la portiez toujours sur votre cœur.

Puis le reste de l'entrevue se continua tout aussi gai et aussi charmant que le début.

Derrière Debruel parti, quand arriva le régisseur, il commença par cette question :

— Et la lettre, l'as-tu reprise ?

— Il m'a dit l'avoir brûlée.

— C'est peut-être vrai.

— Je l'ignore, car je n'ai pu lire dans ses yeux s'il mentait... mais, ne crains rien, je finirai par connaître ce qu'il en est.

Il était temps que sa fille lui donnât cette assurance, car le pauvre papa avait pris à deux mains sa vénérable tête, et il allait s'arracher deux pleines poignées de ses respectables cheveux blancs.

Les rôles tragiques n'étaient pas dans les cordes de Mercier. Aussi ne renouvela-t-il pas son geste dramatique de vouloir se dépouiller le crâne de sa toison de neige quand sa fille, au bout de plusieurs jours, lui déclara n'être pas parvenue à reconquérir sa lettre, que Raoul affirmait toujours avoir brûlée.

— Tu as usé de la douceur, conseilla-t-il, à présent il faut essayer de la rudesse et recourir à ce procédé que je ne saurais trop prôner... Du balai ! du balai !... Si le polisson possède encore la lettre, il viendra te la glisser par le trou de la serrure afin d'obtenir que ta porte se rouvre pour lui.

En vertu de ces instructions, Raoul, à sa visite suivante, entendit Paméla, qui avait seulement entr'ouvert la porte, lui annoncer que le soin de sa réputation con-

traignait madame la duchesse à ne plus recevoir de visites.

— Qu'a-t-il dit? demanda Valentine à sa soubrette, quand elle revint de signifier ce congé.

— Il a pâli, puis il s'en est allé sans souffler mot, répondit la camériste.

Cette réponse inquiéta Mme de Valeroye qui s'attendait au désespoir du jeune homme évincé.

— Il a encore ma lettre, pensa-t-elle. S'il n'avait possédé aucune arme contre moi, il aurait accueilli son renvoi avec des pleurs et des prières... Je dois m'attendre à une revanche de sa part.

Mercier, que cette lettre avait d'abord tant alarmé, eut bientôt un plus sérieux martel en tête. Deux heures après l'expulsion de Raoul, il se présenta chez sa fille avec une mine si piteuse que la duchesse, au fait de sa façon de procéder, lui dit sèchement :

— Allons, je vois que tu as encore quelque mauvaise nouvelle à m'annoncer. Dis-la vite au lieu de te faire arracher les phrases.

Le régisseur, à cette mise en demeure de parler, porta la main à la poche de son paletot en demandant :

— Te souvient-il de m'avoir entendu dire que si le fils Boissard partait en Suisse, ce devait être afin de se soustraire au scandale qui, tôt ou tard, résulterait des gentillesses de son beau-père, pour lequel il s'était décidé à ne rien faire ?

— Oui. Eh bien ?

— Eh bien, il n'a plus à se soucier le moins du monde des actes de Grandet.

— Comment cela?

— Vois ce que le journal de ce matin nous annonce.

Alors, dépliant la feuille qu'il venait de tirer de sa

poche, il la tendit à Valentine, et, lui désignant un passage du doigt, il ajouta :

— Tiens, là, bichette, lis un peu ce qu'on écrit de Chamonix.

Et, pendant que la duchesse lisait le récit de la chute mortelle de Louis dans une crevasse du Mont-Blanc, le père continua :

— Le jour du départ, quand Marthe embrassait si fort son mari, elle ne se doutait guère qu'elle vidait le sac aux baisers.

— A quoi peut nous servir ce trépas?

— A rien, absolument rien. Mon dernier espoir s'était éteint quand Louis a filé en Suisse. Qu'il y eût vécu ou qu'il y soit enterré, cela n'apporte aucun changement à notre situation pas plus qu'à celle du duc... Ton mari est des mieux ruinés et, par conséquent, nous n'avons plus à en tirer ni patte ni aile... Il m'est donc inutile de rester à Paris et, dès demain, je reprendrai le chemin de Valeroye.

Mais, vingt-quatre heures après, quand Mercier revint pour faire ses adieux à sa fille, il la trouva en fort belle humeur.

— Est-ce mon départ qui te rend si gaie? demanda-t-il avec surprise.

— Non, car tu ne pars pas.

— Et qui m'en empêchera?

— Moi, attendu que j'ai besoin de toi... il y a du neuf!

— Bah! quel neuf?

— Si tu étais arrivé dix minutes plus tôt, tu te serais rencontré avec un pèlerin dont, je l'avoue, j'étais à cent lieues d'attendre la visite.

— Un pèlerin? répéta Mercier, est-ce que je le connais?

— De vue, non… mais je t'en ai beaucoup parlé… C'est l'avoué Gaudru.

Le régisseur fit un bond d'effroi en s'écriant éperdu :

— Quoi? Gaudru!… ce misérable qui a pris en main les intérêts de tes créanciers!… Ce chenapan qui a fait séquestrer ta dot!… Ce pendard qui t'a poursuivie sans relâche!

— Lui-même, dit Valentine en riant.

— Comment le bandit a-t-il pu découvrir ta retraite?… Méfie-toi! Bichette… il va encore te jouer un des tours exécrables de son métier, appuya le père alarmé.

— J'ignore comment il est arrivé à savoir que j'habite ici… Mais je sais que, si Gaudru me prépare quelque vilain tour, il a une manière de cacher son jeu qui ne m'est pas désagréable… Tiens, regarde ce papier qu'il a laissé sur la table.

Mercier, après avoir lu le papier indiqué, exécuta un autre bond; mais, cette fois, une surprise joyeuse remplaçait l'effroi qui avait causé la première cabriole.

— Un chèque de vingt mille francs! balbutia-t-il avec un étonnement effaré.

Puis, tout ébahi et bouche ouverte, il regarda Mme de Valeroye en attendant une explication sur la conduite de celui qui, jusqu'à ce jour, avait été un ennemi acharné.

La duchesse comprit cette interrogation muette et se mit à rire.

— Ah! voilà ce qu'il m'est encore impossible de te dire, fit-elle gaiement.

— Mais au moins, il t'a demandé quelque chose pour cet argent?

— Oui, mais sans rien préciser… il a commencé par jouer le bon apôtre qui, plein de remords pour le passé,

désirait maintenant me protéger contre mes créanciers... Il a prétendu vouloir me faire retrouver une place dans le monde. « J'ai vendu mon étude, je m'ennuie, laissez-moi m'occuper de cette bonne œuvre, » me disait-il. Tu comprends que je n'ai pas cru un mot de ce maître coquin.

— Oui, des frimes, quoi !

— Aussi, le sachant homme à ne rien faire pour rien, j'ai tant insisté pour connaître son vrai motif, que Gaudru a fini par me faire entendre qu'à un moment donné, il aurait à me demander un service contre... *contre*, tu entends bien ?... contre M. de Valeroye.

— Tiens ! tiens ! tiens ! modula gaiement le régisseur en se grattant le nez.

Puis aussitôt :

— Et tu as accepté, bien entendu ? demanda-t-il.

— Sans hésiter.

Le brave père se creusa vainement la cervelle, pendant une heure, pour trouver quel lièvre chassait Gaudru ; mais, comme le chèque de vingt mille francs était là pour le consoler de ne pouvoir découvrir les visées secrètes de l'avoué, il s'écria en vrai philosophe :

— Qui vivra verra.

Deux jours après, le respectable Mercier oublia ses cheveux blancs, car, lui, que son âge devait rendre imposant et grave, arriva chez sa fille en riant et en frétillant comme un petit fou que sa bonne a laissé s'enfuir.

— Grrrrande nouvelle !!! Dzing, boum, boum, dzing ! fit-il en se laissant tomber sur un divan, où il se pâma de satisfaction.

— Oh ! oh ! quelle joie ! dit Valentine étonnée, à son tour, par cette jubilation paternelle.

— Oui, une rude joie!... je m'étonne de ne pas en être malade... Sais-tu ce qui va nous arriver.

— Non, mais je sais ce qui est déjà arrivé?

— Dis d'abord, Bichette... Peut-être qu'il y a concordance avec ma nouvelle.

— J'ai encore reçu ce matin la visite de Gaudru... Il paraît qu'il entre dans son plan de me rapprocher du duc, car il m'a conseillé d'aller mardi prochain voir mon fils à son collége où mon mari, bien qu'il ait promis à l'avoué de ne pas s'y rendre, ne manquera pas d'accourir... car Gaudru m'affirme qu'il est toujours éperdument amoureux de moi...

Valentine s'arrêta pour hausser les épaules, puis elle continua :

— Tu comprends que je laisserai bel et bien M. de Valeroye se morfondre à m'attendre.

Le bon régisseur, malgré son âge, avait une élasticité de membres qui lui rendait les gambades faciles. Ainsi que l'avant-veille, il exécuta un saut de surprise désappointée en entendant la dernière phrase de sa fille et il geignit d'une voix éplorée :

— Le laisser se morfondre?... Ne fais pas cela, Valentine!... Garde-t'en bien! ma fille.

— Ah ça! es-tu fou? dit la duchesse, déroutée par ce revirement.

— Non, je n'ai pas le plus petit grain de folie, je te l'atteste.

— Alors, à quoi bon m'embarrasser de mon mari puisque tu m'as positivement affirmé qu'il n'a plus un sou?

— Oui, je le disais encore hier.

— Et aujourd'hui?

Mercier se leva de son siége et, faisant claquer ses doigts à la façon de castagnettes, il sautilla gentiment

par la chambre en répondant d'une voix qui chantait :

— Aujourd'hui le duc est plus riche que jamais... il a des millions à croquer pour des jolies quenottes que je connais... Aussi faut-il qu'une certaine bichette se raccommode vite avec son mari.

Comme le danseur qui salue le public à la fin de son écho, le joyeux père s'arrêta, un pied en l'air, devant Valentine en terminant par cette fort triviale péroraison :

— Vrai ! Je ne blague pas !

— Explique-toi, commanda la duchesse, après un court ébahissement.

Un peu essoufflé, le régisseur attendit que l'haleine lui fût revenue, puis se posant le doigt sur la poitrine :

— Tu vois ce petit-là, dit-il, eh bien ! il est plus fort que tous les Gaudru de la création... Et il les jouera le jour où il le voudra. Pas fort, l'avoué !... J'ai deviné tout de suite son plan dès que j'ai eu trouvé mon point de départ... A malin, malin et demi !

Valentine comprit qu'il fallait laisser son père tout à ce triomphe d'amour-propre et, au lieu de le presser de questions, elle attendit qu'il lui plût de cesser son cocorico vaniteux.

— Et sais-tu quel a été mon point de départ ? demanda enfin Mercier.

— Non.

— C'est la manière dont Marthe a embrassé son époux quand il est parti.

— C'est là ce qui t'a amené à cette conclusion que M. de Valeroye est redevenu millionnaire ?

— Oh ! non... J'ai encore eu besoin de m'aider de deux choses.

— La première ?

— Un almanach Bottin.

Au lieu de perdre son temps à s'étonner, la duchesse passa vite à l'autre demande.

— Et la seconde chose?

— C'est par elle que je vais te commencer mon explication, répliqua le régisseur plongeant la main dans la poche de côté de son habit.

Il en sortit encore un journal sur lequel il chercha du regard un passage tout en disant :

— Ecoute attentivement la lecture d'un petit et très-intéressant alinéa, que contient le numéro de ce jour... Ah! le voici!... Attention! ouvre bien les oreilles.

D'une voix lente qui pesait sur chaque mot, Mercier lut ce qui suit :

Nous avons dernièrement raconté l'effroyable accident, arrivé en Suisse, qui a coûté la vie à M. Louis Boissard.

On nous assure que ce drame doit avoir prochainement un épilogue devant les tribunaux. Le défunt, dit-on, s'était fait assurer pour une somme de deux millions, que la Compagnie LA PRÉCAUTION refuse, aujourd'hui, de payer en alléguant que cette mort est le résultat d'un suicide, cas d'annulation prévu par la police d'assurance.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce singulier procès.

Sa lecture achevée, le régisseur remit son journal en poche et regarda la duchesse en demandant :

— Que penses-tu de ces lignes?

— Je ne devine pas en quoi elles concernent l'avoué Gaudru et, surtout, le duc de Valeroye auquel tu me conseilles à présent de revenir quand, hier, tu m'engageais à ne plus m'en occuper.

— Eh! eh! oui, je le sais... Tu te dis que le papa Mercier est une vraie girouette... Alors tu vas changer

d'avis quand je t'aurai conté tout le travail d'imagination que ces lignes m'ont fait faire ce matin. Je te demande d'avance de ne pas t'impatienter, car ce sera long.

— Bien. Je t'écoute.

— En lisant le passage du journal, je me suis d'abord trouvé surpris... Ensuite, j'ai été pas mal intrigué. Je me suis demandé pourquoi un garçon qui jouissait de cent mille livres de rentes avait été assez bête pour se priver d'un tas de jouissances que lui offrait une telle fortune pour prélever sur son revenu l'énorme somme qu'il lui fallait payer tous les ans à la Compagnie. La seule raison de cette bêtise que j'ai commencé par trouver a été que le défunt voulait laisser après lui une immense fortune à ses enfants et à sa femme. Cette explication était stupide, mais elle était possible.

Et Mercier s'interrompit pour demander à la duchesse :

— Tu me suis bien ?

— Oui, continue.

— En songeant ainsi aux enfants et à la femme, ma pensée s'arrêta sur Marthe et je revis, dans mon souvenir, la scène d'adieux à l'embarcadère, quand elle couvrait de baisers ardents et convulsifs son époux qui allait partir. « Elle aurait eu le pressentiment de la mort de Louis, qu'elle ne l'aurait pas embrassé plus fort, » me dis-je, en me rappelant cette séparation. Alors je pensai à toi, ma bichette.

— A moi ? fit Valentine étonnée de se voir arriver en scène.

— Oui, à toi... par comparaison, car ce n'est pas toi qui aurais aussi tendrement embrassé un mari vivant, dont la mort représentait un si gros capital.

Tant épouvantable que fût cette réflexion paternelle,

Mme de Valeroye la laissa passer sans protester et le régisseur continua :

— Mais en me disant que cette mort de Louis allait rapporter deux millions à sa veuve, je fis aussitôt cette restriction mentale : « En admettant que la Compagnie les paye »... Et, comme j'ignorais entièrement l'existence de *La Précaution*, j'ouvris l'almanach Bottin pour y trouver sur elle quelques renseignements... Cet almanach était de l'an passé, mais ce détail n'avait aucune importance.

Mercier s'arrêta encore pour se trémousser d'aise sur son fauteuil.

— Poursuis donc, commanda la duchesse que la curiosité dévorait.

— Ah ! laisse-moi rire encore de l'espèce de hurlement joyeux que je poussai quand j'arrivai à la dixième ligne de la notice que le Bottin contenait sur *la Précaution*... Un mot, un seul mot... ou, pour mieux dire, un seul nom venait d'être pour moi un trait de lumière, qui m'avait soudainement éclairé... Ce nom, qui se trouvait parmi ceux des membres du Conseil judiciaire de la Compagnie, était celui de Gaudru.

— Gaudru? répéta Valentine cherchant à deviner en quoi le nom de l'avoué avait pu motiver la joie de son père.

— Oui, Gaudru... ton Gaudru... Commences-tu à comprendre?

— Non, pas le moins du monde.

— Comment ! Tu n'as pas encore saisi le fil?... Tu ne vois pas ce qui a poussé le vieux renard à venir rôder par ici ?

Valentine remua négativement la tête.

— C'est pourtant bien clair, reprit le régisseur. La Compagnie, qui plaide le suicide pour ne pas payer, a

dû charger Gaudru de lui trouver des preuves... et le finaud s'est dit qu'il les obtiendrait par toi.

La duchesse attendait sans doute une tout autre conclusion de la perspicacité paternelle, car elle haussa brusquement les épaules et répliqua d'un ton bref :

— Tu déraisonnes... De quelle utilité puis-je être pour Gaudru?

— D'une grande, d'une très-grande utilité. En voyant ton mari toujours fourré dans la maison Boissard, l'avoué l'a soupçonné de savoir quelque chose et il a projeté habilement de te remettre avec le duc afin que tu puisses tirer de lui la vérité sur le suicide.

— N'insiste donc pas sur cette ineptie, prononça sèchement Valentine.

— Quelle ineptie?

— Celle de prétendre que Louis s'est suicidé... Jeune, riche, adoré, heureux, cet homme ne pouvait se tuer... Que la Compagnie soutienne cette thèse pour ne pas payer, elle est dans son rôle... mais que tu la répètes, c'est profondément idiot de ta part.

— Eh! eh! pas tant idiot que tu le crois, ma belle, ricana Mercier.

Etonnée de cette insistance, Valentine le regarda dans les yeux, comme pour s'assurer s'il était véritablement dans son bon sens.

— Oui, oui, insista le régisseur qui la comprit, je sais bien que je te surprends, ma bichette, mais j'ai tant réfléchi depuis ce matin que j'en suis arrivé à être presque certain de ce suicide... car bien des preuves, ignorées de Gaudru, sont, pour moi, assez convaincantes.

— Voyons ces preuves?

— En apprenant, ce matin, par le journal, cette assurance que je ne connaissais pas hier, j'ai donc cherché sa raison d'être... Après avoir pensé d'abord à un

splendide héritage que Louis voulait laisser aux siens, j'en suis doucettement venu à songer à la situation désastreuse de Grandet... et, peu à peu, j'ai fini par me rappeler quels êtres d'une scrupuleuse probité ont toujours été tous les Boissard, de vrais bourreaux de vertu.

— Avec sa fortune, Louis pouvait liquider la position de son beau-père... il n'avait pas besoin de se tuer.

— Oui, mais il ruinait ses enfants... Une assurance, au contraire, payait tout, en laissant les siens toujours riches.

— Et tu supposes que Boissard était capable d'un pareil trait?

— Oui, tous deux en étaient capables.

— Tous deux?... Quel est donc l'autre?

—Sa femme... Depuis que je connais l'existence de ce contrat d'assurance, je n'ai pu me retirer de l'esprit que quand Marthe embrassait son mari au départ, elle savait qu'il ne reviendrait plus... Oui, crois-moi, bichette, je ne dois pas me tromper en disant que Boissard s'est tué pour l'honneur de son beau-père... Il a voulu que les millions volés par Grandet revinssent au duc sans que cette restitution appauvrît ses enfants.

Et, en pensant à cet immense sacrifice accompli par le défunt, le régisseur fit une légère grimace en ajoutant d'un ton triste :

— C'est à dégoûter d'être honnête homme!!!

L'assurance de son père venait d'avoir raison de l'incrédulité de Valentine qui, les yeux étincelants d'une joie avide, finit par s'écrier :

— Alors, le duc va retrouver ses millions!

— Minute! l'enfant... il y a un si... Ton mari les retrouvera si le suicide n'est pas prouvé par la Compagnie... Il ne faut pas oublier que Gaudru est en chasse

pour elle... et je ne serais pas étonné que ce soit l'avoué lui-même qui ait inspiré à la Compagnie ce soupçon de suicide.

— Il est bien madré ! prononça la duchesse avec un petit frémissement craintif qui faisait l'éloge de la rouerie de Gaudru.

Mais le régisseur était aussi un malin qui se sentait de force à combattre un tel adversaire. La réflexion de sa fille lui fit hausser dédaigneusement les épaules en disant :

— Ne crains donc rien, ma bellotte... nous autres, nous savons le dessous des cartes parce que nous connaissons la fausse vente de ses biens faite par M. de Valeroye... ce qui nous donne le mot du suicide. Pour Gaudru, qui ignore le passé, c'est la véritable bouteille à l'encre. Comme il n'a pas le nez creux, il a bien flairé quelque chose, mais de ce début à savoir de quoi il retourne, il lui reste encore à faire un joli bout de chemin dans lequel nous aurons soin de lui poser des pierres, puisque c'est toi qu'il a choisie pour le guider.

— Alors tu es d'avis qu'il ne faut pas repousser ses avances?

— Garde-t-en bien !... nous surveillerons ainsi notre homme et nous saurons où il veut nous mener.

— Jusqu'à ce moment il n'a encore témoigné que le désir de me mettre en présence du duc en me faisant rencontrer avec lui au collége de notre fils.

— Oui, oui, va au collége... L'idée de Gaudru est bonne, profitons-en.

— Bien... mais ensuite?

— Ensuite?... répéta Mercier en se grattant le nez.

— Quand je me serai retrouvé avec M. de Valeroye, que dois-je faire?... Faut-il me prêter à une réconciliation !

— Euh! euh! fit le régisseur qui écorchait son nez tout en cherchant la règle de conduite qu'il voulait prescrire à Valentine.

Il trouva enfin et, en souriant, il demanda :

— Dis donc, bichette, as-tu un peu de goût pour le couvent?

— Combien de temps m'y laisseras-tu?

— Tout au plus un mois.

— Va pour un mois... mais pourquoi cette station dans un couvent?

— Pour en arriver adroitement à te faire installer chez Mme Boissard... Quand il en sera temps, je t'apprendrai la leçon que tu répéteras au duc... Avec un naïf de sa force, elle passera comme une lettre à la poste.

— Et Gaudru ne prendra pas l'éveil?

— Au contraire!... Nous jouerons si bien son jeu qu'il s'en frottera les mains.

— Et le résultat définitif sera?

— Ah! tu es trop curieuse... Laisse-toi guider, et garde pleine confiance dans le papa Mercier, qui n'est pas positivement une bête.

Puis, tout content d'avoir ainsi fait son propre éloge, le régisseur se retirait quand il s'arrêta dans sa retraite.

— A propos, fit-il, qu'est devenu ce Raoul Debruel?

— Je l'ignore. Il n'a plus reparu depuis quatre jours qu'il a reçu son congé, répondit la duchesse qui se doutait peu que, le soir même qui avait suivi son expulsion, le clerc avait été embauché par Gaudru et le marquis de Félaise, ainsi que le lecteur l'a vu au début de notre récit.

Après avoir été contraint de nous arrêter pour faire une pointe explicative dans le passé, nous voici enfin

revenu à ce point de notre histoire où M. de Valeroye, croyant à la sincère conversion de sa femme, avait obtenu de Mme veuve Boissard qu'elle aidât à la réhabilitation de Valentine en la protégeant de sa réputation d'honnête femme.

— Le monde recevrait sans conteste celle qui reparaîtrait à votre bras, avait dit le duc à Marthe, en sollicitant d'elle qu'elle offrît en sa demeure une hospitalité de quelques jours à la Madeleine repentie, avant que les portes du domicile conjugal se rouvrissent pour elle.

A cette demande, la veuve, on s'en souvient, avait répondu :

— Puisque le service que vous implorez de moi vous paraît d'une telle importance, je ne résiste plus. Mme la duchesse de Valeroye sera la bien reçue en ma triste demeure le jour où il vous plaira de l'y amener.

— Permettez-vous, madame, que cet heureux jour soit demain ?

— Demain, si vous le désirez.

— Demain donc, j'irai chercher Valentine au couvent où elle attend votre réponse.

Nous croyons oiseux de dire que si M. de Valeroye avait fait cette demande à la veuve, c'est que, dupe de sa femme, elle lui avait été adroitement inspirée par la duchesse, laquelle n'avait procédé que sur les conseils de son père.

Durant ce mois de réclusion, Mercier, tous les jours où il était certain de ne point rencontrer le duc au parloir du couvent, n'avait pas manqué de rendre visite à sa fille, d'abord pour lui faire prendre patience et, ensuite, pour ce qu'il appelait la seriner.

— Vois-tu, disait-il, le duc a bien gobé ton repentir, mais il faut lui donner le temps de le digérer et, pour

cela, il est nécessaire que tu prolonges ta station ici... il sera le premier à demander que tu abréges ta pénitence.

— Et Gaudru, que devient-il?

— Après ta disparition, l'avoué t'a demandée à tous les échos... Mais il est de la nature des chats, ce luron-là... il retombe toujours sur ses pattes. Faute d'une alliée qui lui manquait, il n'a pas cessé d'agir et il s'est si bien démené qu'à cette heure, lui, l'agent secret de la Compagnie, s'est emparé de la confiance de la veuve qui lui a remis la défense de ses intérêts... Il est là, toujours flairant partout pour trouver la preuve du suicide, mais il n'a encore pu rien éventer... heureusement pour nous !... car nous serions ratissés des millions qui doivent revenir au duc, quand la Compagnie sera forcée de payer Marthe.

Le mois de séjour au couvent touchait à son terme, lorsque Mercier, revenant sur le compte de Gaudru, dit à Valentine :

— J'ai beau me croire plus fort que l'avoué, décidément il m'inquiète. Je le trouve trop remuant. Il faut prévenir un hasard malheureux qui le mettrait sur la piste... Aussi m'est-il venu une idée en le voyant suivre deux lièvres à la fois.

— Quelle idée?

— Celle d'en courir trois.

— Tu sais ce que le dicton dit de celui qui en désire seulement deux? demanda la duchesse en riant.

— Raison de plus pour en chasser trois, insista le régisseur.

Et, après avoir un peu réfléchi en se taquinant le nez, suivant son habitude, il continua :

— Voici ce que j'ai décidé : La première fois que duc, qui te croit devenue la crème des femmes, te

mandera de quitter le couvent pour rentrer au domicile conjugal, tu refuseras.

— Il m'en a déjà priée hier.

— Donc, il renouvellera sa prière. Mais, en refusant, tu donneras pour motif que le monde impitoyable... (n'oublie pas l'impitoyable, cela fera bien...) que le monde, impitoyable pour ceux qui tentent de se relever, te repousserait. Il faudrait, diras-tu, que quelqu'un prît la voix pour me défendre... Ce quelqu'un devrait être une femme honorée qui m'abriterait sous le respect et l'estime qu'elle inspire... Me comprends-tu bien? Bichette.

— Parfaitement... une sorte de dame patronnesse de l'œuvre de ma réhabilitation.

— Juste! Ton mari cherchera donc dans ses connaissances celle qui pourrait te servir de chaperon et, comme il vit en ours depuis votre séparation et qu'il ne voit uniquement que la veuve Boissard, il arrivera nécessairement à te la proposer pour protectrice... L'adroit de ta part sera de te faire un peu tirer l'oreille pour accepter le stage que tu devras faire chez Marthe avant de réintégrer le domicile conjugal.

— Et, une fois admise chez la veuve, qu'en résultera-t-il?

— Que nous chasserons alors nos trois lièvres tout tranquillement.

Valentine fit le geste de se préparer à compter sur ses doigts et demanda :

— Quels sont les trois lièvres?

— Permets-moi une question avant de te répondre. Crois-tu que si la Compagnie d'assurance, qui plaide le suicide, avait en mains la reconnaissance, signée par ptiste et Grandet, que nous possédons, elle serait sur piste du *Pourquoi* qu'elle cherche?

— Oui, car elle prouverait la mort volontaire en expliquant au tribunal, avec cette reconnaissance à l'appui, la cause qui a motivé le suicide.

Sa réponse faite, la duchesse recommença son geste de doigts en disant :

— Premier lièvre ?

— Ton mari qui vaudra deux millions si la Compagnie effectue le paiement.

— Bon et gras lièvre, celui-là, facile à fricasser, prononça Valentine en souriant.

— Euh ! euh ! fit Mercier avec une grimace, il faut s'en méfier, ma bellotte. Un animal qui a déjà eu l'idée de cette fausse vente de biens, peut encore trouver quelque manigance nouvelle pour nous faire passer le magot sous le nez... Il vaut mieux tenir que courir... Aux deux millions que nous voyons dans le duc en espérance, je me suis demandé s'il ne serait pas préférable d'en avoir un seul... mais bien en poche.

— Alors vient ton deuxième lièvre ?

— Oui, et c'est Marthe. Tu la prendrais dans un petit coin, par exemple, et tu lui soufflerais dans le tuyau de l'oreille : « Vous devez deux millions à mon mari. Donnez-m'en la moitié et je vous livre la reconnaissance qui prouve la dette. Une fois que vous aurez brûlé ce papier, vous nierez rien devoir. » Hein ! que penses-tu de ce marché proposé à la veuve Boissard ?

— Euh ! euh ! fit la duchesse à son tour.

— Oui, je vois que tu es comme moi. Tu n'as pas grande certitude qu'elle accepterait.

Sur ce, le bon régisseur poussa un soupir plaintif en grognant d'un ton de mépris :

— Elle est si sotte avec ses préjugés de probité, cette Marthe.

— Passons au troisième lièvre.

— Oh! celui-là, c'est la bête maigre, un peu coriace, le vrai pis-aller... Mais, tu sais, faute de perdreaux, on se rabat sur les grives... Ce serait d'aller trouver la Compagnie d'assurance et de lui dire : « Gaudru est un garçon qui ne se démanche pas gratis. Combien lui avez-vous promis pour vous trouver la preuve qu'il y a eu suicide? Offrez-moi la même somme et je vous livre un papier qui fera supérieurement votre affaire. » Voilà mon troisième lièvre.

— Comme tu l'as dit, c'est un bien maigre pis-aller.

— Que veux-tu? D'une mauvaise créance, on tire ce qu'on peut, répliqua mélancoliquement le père infortuné.

Puis, sa face se faisant tout à coup souriante, il s'écria vivement :

— Ce qui nous consolera d'une pâture aussi piètre, c'est que nous aurons coupé l'herbe sous le pied à ce gredin de Gaudru.

— Ainsi tu tiens positivement à ce que j'aille habiter chez Marthe?

— Sans nul doute... chez elle seulement, nous serons juges du lièvre qu'il nous faudra tirer.

— Bien. J'amènerai le duc à faire cette démarche près de la veuve, promit Valentine.

On a vu qu'elle avait pleinement réussi à obtenir, par l'entremise de M. de Valeroye, l'hospitalité de Mme Boissard.

Mais on doit aussi se rappeler, qu'à cet entretien, dans lequel le duc présenta sa requête, se trouvait aussi l'avoué Gaudru qui, depuis un mois, se demandait ce qu'était devenue celle dont il avait payé l'alliance d'un chèque de vingt mille francs. En entendant la prière du mari, l'avoué l'appuya de tout son pouvoir, car il

était de son intérêt que la femme, dont il comptait se servir, habitât sous le toit de Marthe.

Après avoir pris congé de Mme Boissard, l'avoué, on le sait, avait regagné son coupé, stationnant au bout de l'avenue, dans lequel se trouvait Raoul Debruel que le malin bonhomme avait contraint à l'attendre afin qu'il n'allât pas, en retournant chez lui, troubler le marquis de Félaize qui, au même moment, fouillait dans ses papiers.

— Quand Valentine et Raoul vont se retrouver chez la veuve nez à nez, que va-t-il en résulter? se demanda Gaudru en s'asseyant près du jeune homme dans la voiture.

— Eh bien ? fit anxieusement Raoul dès que la voiture fut en marche.

— Quoi, mon jeune ami !

— Avez-vous oublié que, quand vous m'avez dit de vous laisser avec le duc et la veuve pour venir vous attendre dans le coupé, vous m'avez promis qu'au retour vous me diriez où je saurais retrouver la duchesse ?

— Allons, calmez-vous, mon cher impatient, demain je vous mettrai en présence de votre belle adorée, promit l'avoué.

Et il n'ouvrit plus la bouche jusqu'au domicile de Debruel. Après avoir déposé le clerc devant sa porte, nous l'avons vu regagner son domicile où l'attendait de Félaize pour lui rendre compte de la perquisition faite chez Raoul et lui remettre cette lettre, datée de Cologne, et l'enveloppe trouvées dans les papiers du jeune homme. Puis, après le départ du marquis, s'était présentée Paméla qui avait vendu à Gaudru ce billet que la duchesse l'avait chargée de porter à Debruel et qu'elle possédait encore, puisque le clerc ne se trouvait

pas chez lui quand la camériste avait tant carillonné à cette porte, par-dessous laquelle Félaize admirait ses bottines.

Car, après un long mois écoulé, M[me] de Valeroye, à la veille de quitter le couvent, avait pensé au jeune homme.

— Qu'est-il devenu ? s'était-elle demandée avec une crainte sourde.

Raoul était pour elle marqué en noir dans l'avenir. Cette lettre, restée aux mains du clerc, lui fit un moment peur, mais un souvenir parvint à la rassurer.

— Bah ! se dit-elle, ma disparition me profitera encore. A cette heure, il doit m'aimer mieux que jamais. N'est-ce pas en m'éloignant que, jadis, j'ai obtenu de sa passion, irritée par l'absence, qu'il devînt voleur... Cette fois, la simple restitution d'un billet n'est pas une tâche aussi difficile à poursuivre... Pour me revoir, il me livrera cette seule arme qu'il possède contre moi.

C'était sur ce raisonnement, qu'elle avait envoyé Paméla en expédition.

— Demain, quand tu viendras me prendre à ma sortie du couvent, tu me rendras compte de ta mission, dit-elle à la soubrette en la laissant partir après des recommandations fort minutieuses.

XIII

C'était l'après-midi et le brûlant soleil d'août, qui dardait en plein sur la façade du jardin, avait fait fermer toutes les persiennes de la maison de Mme Boissard chez laquelle la duchesse était arrivée dans la matinée.

Depuis l'époque où, toutes deux alors jeunes filles, elles se rencontraient, le dimanche, à l'église de Valeroye, la veuve et Valentine venaient, pour la première fois, de se retrouver en présence. L'accueil avait été, de la part de Marthe, excessivement poli, mais froid et, surtout très-bref, car elle s'était aussitôt empressée de mettre à la disposition de la duchesse, que son mari accompagnait, l'appartement qui avait été occupé, de son vivant, par le forgeron Baptiste.

Aussi, à peine entrée dans le logis qu'elle allait habiter pendant deux ou trois semaines, Valentine, à laquelle la sécheresse de cette réception n'avait pas échappé, joua la comédie d'une indécision craintive.

— Mme Boissard m'a reçue de façon si glaciale que je tremble d'être indiscrète en acceptant son hospitalité,

dit-elle au duc qui l'avait suivie pour assister à sa première installation.

— Non, Valentine, n'interprétez pas ainsi l'accueil qui vous a été fait. Ce n'est pas le sourire aux lèvres et avec un empressement joyeux, que pouvait vous recevoir celle qui, depuis quelques mois, a été tant éprouvée par le malheur. Ne prenez donc pas pour de la froideur cette tristesse profonde qui ne quitte plus la pauvre femme dont, je l'espère, vous saurez bientôt vous faire une amie.

— Oui, vous avez raison... je suis injuste... j'avais oublié par quelles dures épreuves a passé Mme Boissard, avoua la duchesse d'une voix repentante.

— Que désirez-vous? reprit M. de Valeroye en voyant sa femme chercher des yeux autour d'elle.

— Je comptais trouver ici ma femme de chambre. En ne la voyant pas ce matin venir m'attendre à la sortie du couvent, ainsi que je le lui avais ordonné hier, j'ai supposé qu'elle m'avait précédée ici.

— Ah! Mlle Paméla? fit le duc avec un sourire qui donna l'éveil à sa femme.

— Oui, c'est bien son nom. Cette fille est entrée à mon service depuis notre séparation, et je n'ai eu encore qu'à me louer d'elle, dit Valentine, surprise que son mari parlât ainsi de cette soubrette à laquelle il n'avait jamais prêté la moindre attention durant ses visites au couvent.

— Pensez-vous que cette jeune fille sera bien aise de se trouver... en cette maison triste et sévère? reprit M. de Valeroye. Je la crois d'humeur quelque peu vagabonde.

— Elle m'est fort attachée.

— Je n'en doute point... mais est-elle bien la femme de chambre qui vous convient?

— Sous quel rapport?

— Sous celui de la sagesse. Autant que j'ai pu en juger par une courte scène que j'ai eue aujourd'hui avec elle, elle m'a paru être... d'une conduite légère.

— Une scène... quelle scène? demanda la duchesse inquiète.

— Ce matin, voulant m'assurer s'il ne restait rien de ce que vous aviez pu laisser rue de Vaugirard, je me suis rendu à ce domicile, où j'ai trouvé Paméla en train de faire des paquets.

— Oui, c'était par mon ordre.

— C'est aussi ce qu'elle m'a dit. Elle allait et venait sous mes yeux, s'occupant de tout enfermer dans les malles et les cartons, quand j'aperçus une lettre, sortant à demi de la poche de son tablier. Comme elle passait devant moi, j'étendis la main vers le billet en demandant : « Est-ce une missive venue pour Mme la duchesse en son absence? » A cette simple question, Paméla devint rouge et se troubla.

— Et vous avez pris le billet? interrogea vivement Valentine en songeant à la lettre remise par elle à sa camériste pour Debruel.

— Oh! non!.. je n'en avais nulle envie... et l'eussé-je eue que Paméla ne m'aurait pas donné le temps de la satisfaire, car elle se recula promptement et me répondit que cette lettre lui était adressée... Puis, supposant peut-être que j'allais la lui prendre de force, elle la déchira aussitôt en mille fragments qu'elle lança par la fenêtre ouverte.

— Ah! çà! fis-je, puisque ce papier était pour vous, pourquoi le déchirer sans le lire?

— Parce que, monsieur le duc, une honnête fille ne doit pas lire tout ce qu'on lui écrit, me répondit-elle.

Mme de Valeroye, ne doutant pas qu'il fût question de sa lettre à Debruel, avait écouté, craintive, le récit de son mari. Le dénouement de la scène lui rendit immédiatement sa tranquillité.

— Une adroite fille, cette Paméla! Elle s'est bien tirée d'affaire, pensa-t-elle.

Puis à haute voix :

— Mais, dit-elle, il me semble, duc, que cette réponse de ma femme de chambre est loin de prouver cette conduite légère dont vous l'accusez.

— Il était si simple de refuser la lettre, au lieu de la recevoir d'abord pour la déchirer ensuite, insista M. de Valeroye.

— Sans doute... mais elle ne l'a pas lue.

— Elle n'en avait pas moins encouragé un amoureux à lui écrire.

— Alors vous exigez que je congédie cette fille? demanda la duchesse pour mettre fin au débat.

— Oh! je n'exige rien. Vous êtes seule juge. Seulement j'ai cru devoir défendre à Paméla de venir vous retrouver jusqu'à ce que vous ayez décidé à son égard.

— Est-elle donc si coupable? dit en souriant Valentine.

Et, jouant l'embarras, elle baissa les yeux, en ajoutant d'un ton ému :

— « A tout péché miséricorde... » Ce précepte que j'invoque pour moi-même, monsieur le duc, dois-je donc l'oublier pour une autre?

Elle était vraiment si belle dans son trouble, et sa voix était si touchante, que le duc se courba vers sa main, et, sans rien dire, y déposa un long baiser. Puis, craignant de fléchir avant le temps d'épreuve qu'il s'était fixé pour s'assurer de la conversion sincère de la pécheresse, il partit à pas précipités en disant :

— Oui, à tout péché miséricorde... je vais vous envoyer Paméla.

Restée seule, la duchesse, après avoir poussé un ouf de satisfaction sur le départ de son mari, promena les yeux autour d'elle.

— Enfin, me voici dans la place! murmura-t-elle.

Elle s'approcha de la fenêtre pour se rendre compte de la situation du logement qui lui avait été offert. A cause du soleil, nous l'avons dit, les persiennes se trouvaient fermées. Le regard de la duchesse put se glisser à travers deux feuillets trop écartés et, au fond du jardin, à l'ombre du berceau de lierre, elle aperçut Marthe et ses deux fils.

En ce moment, la lourde chaleur du jour avait assoupi la veuve qui sommeillait le coude appuyé sur la table où s'étalait le livre échappé de sa main.

Ses fils, qui d'abord jouaient près d'elle, s'étaient peu à peu éloignés et, maintenant, ils se trouvaient auprès d'un vaste puits, à margelle peu élevée, sur laquelle le plus jeune s'était assis. L'enfant, inconscient du péril, avait saisi dans chaque main un des bouts de la corde et se tenait renversé au-dessus de l'orifice, à la grande impatience de son frère qui attendait, pour en faire autant, qu'il eût quitté la place.

Fut-ce l'instinct maternel qui réveilla Marthe à cette seconde précise où son fils courait un danger de mort? Nous ne saurions le dire, mais ses yeux, à peine ouverts, cherchèrent aussitôt à ses côtés les deux êtres chers qui s'y trouvaient tout à l'heure.

Quand elle aperçut l'enfant qui se balançait sur l'abîme, elle se leva d'un bond brusque, pâle comme une morte, mais il ne lui échappa pas un cri de terreur qui pût effrayer son fils.

A pas lents, évitant qu'un bruit annonçât son appro-

che aux jeunes gens qui lui tournaient le dos, elle vint au puits. Quand-elle fut à portée, elle s'élança sur l'imprudent et, avec la vigueur que lui prêta l'amour maternel surexcité par une frayeur immense, elle l'attira jusqu'à elle.

Alors, sans parler et, à présent, tremblante, elle couvrit de ses baisers convulsifs le gamin auquel l'émotion de sa mère apprit le péril qu'il avait couru.

— Une rude femme! pensa la duchesse qui, derrière sa persienne, avait assisté à cette scène.

A cause de la distance, si elle ne put entendre les paroles de Marthe grondant bien doucement son fils, il n'en fut pas de même pour ces mots qu'une voix fit soudainement entendre :

— Madame a dû s'impatienter après moi?

En se retournant, la duchesse se trouva en présence de Paméla, qui, les bras chargés de cartons, venait de se glisser à la sourdine dans la chambre.

— Et ma lettre? s'écria brusquement la maîtresse.

— Ah! madame, que d'aventures? soupira la caméariste en se débarrassant de tout son bagage.

— Tu n'as pas retrouvé Debruel?

— Si madame ; mais non sans peine ; il paraît qu'il est devenu riche depuis qu'il nous a quittées.

— Devenu riche? répéta Valentine surprise.

— Oui, car, de son mauvais galetas de la rue Tiquetonne, où j'avais d'abord été le chercher, il est allé s'installer à l'entresol d'une magnifique maison de la rue Lafayette... A vue de nez, un appartement de 4,000 fr. de loyer... et pas une maison meublée! ce qui donne à supposer une forte somme dépensée pour le mobilier.

Ce changement opéré dans l'existence de celui qu'elle avait quitté à son dernier sou était loin de rassurer la

duchesse. Elle sut pourtant maîtriser son inquiétude et répondre d'une voix gaie :

— Tant mieux pour ce garçon ! Voyons, Paméla, rends-moi compte de ta commission.

La soubrette regarda sa maîtresse avec des yeux tout grands de surprise, puis elle demanda timidement :

— Est-ce que M. le duc n'a rien raconté du tout à madame ?

— Si... il m'a parlé de je ne sais quelle lettre que tu as déchirée en sa présence.

— Madame ne se doute pas un peu qu'elle pouvait être cette lettre ?

— Etait-ce donc la mienne ?

Paméla fit, de la tête, un joli petit signe affirmatif et répondit bien carrément :

— Madame a deviné.

— Puisque ma lettre était encore ce matin en ta possession, tu n'avais donc pas trouvé hier M. Debruel à son domicile ?

— Non, madame. Après avoir longtemps sonné chez lui, j'avais pensé à glisser le billet sous la porte, mais je m'en suis abstenue en me rappelant ma consigne de ne le remettre qu'en mains propres.

— Et de le réclamer, après qu'on l'aurait lu, pour me le rapporter ainsi qu'une autre lettre dont je demandais la restitution ?

— Je prie madame la duchesse de croire que je n'avais rien oublié de ses recommandations. Ce matin donc, je voulais, aussitôt mes paquets achevés, retourner chez M. Raoul et j'avais la lettre dans la poche de mon tablier quand M. le duc est venu me surprendre rue de Vaugirard. J'ai eu peur qu'il ne s'emparât du papier et qu'il ne reconnût l'écriture de madame sur

l'adresse... Alors, je l'ai déchiré en prétendant que c'était une épître d'amour à moi adressée.

— Bien, ma fille, je me souviendrai de toi, promit Valentine enchantée de l'habileté de sa caméristе qui lui avait fait esquiver un mauvais pas.

— Madame est trop bonne, dit modestement Paméla qui, après une révérence respectueuse, passa dans une pièce voisine pour mettre en ordre tout le bagage apporté.

Seulement le visage de la fille, dès qu'elle eut refermé la porte derrière elle, changea d'expression et prit un air de mécontentement des mieux accentués.

— Elle se souviendra, murmura-t-elle, c'est toujours le même refrain et elle ne se souvient jamais!.. sans ce bon M. Gaudru qui m'a grassement payé cette lettre, j'en serais encore à sucer mon pouce dans cette affaire.

Ensuite, avec un sourire :

— Tout de même, ajouta-t-elle, c'est bien flatteur de se dire qu'on a enfoncé ses maîtres... L'ai-je assez bien mise dedans, la duchesse !

Car elle avait jugé fort inutile de dire à Valentine que, le matin, ayant aperçu par la fenêtre M. de Valeroye au moment où il descendait de voiture devant la maison de la rue de Vaugirard, elle avait eu la soudaine et heureuse inspiration de cette scène du billet qui n'était autre qu'une simple feuille de papier blanc glissée à la hâte dans une enveloppe.

— Si le duc est le moins du monde curieux, je suis sauvée, s'est-elle dit en plaçant, bien en vue, la lettre dans la poche de son tablier.

Et le duc, on le sait, s'était montré curieux... ce qui avait été cause qu'une triple satisfaction en était résultée. Paméla avait eu le bonheur, suivant son expression, d'enfoncer ses maîtres ; Valentine s'était réjouie

de savoir la lettre échappée à son mari ; enfin Gaudru avait la chance de posséder un autographe précieux de la duchesse.

Cette dernière, sitôt après la sortie de sa femme de chambre, s'était mise à réfléchir sur la nouvelle, donnée par Paméla, du changement mystérieux et imprévu qui s'était produit dans l'existence du décavé Debruel.

— A-t-il donc fait un héritage inespéré ? se demanda-t-elle en songeant à ce brusque passage d'une mansarde de la rue Tiquetonne à un entresol de la rue Lafayette.

Au lieu de s'alarmer de ce retour de fortune, Valentine y trouva un motif de sécurité.

— Redevenu riche, pensa-t-elle encore, Raoul ne conservera plus le souvenir irritant de cette ruine première à laquelle j'ai contribué et il m'oubliera... J'aime mieux cela... Sa passion forcenée m'eût sans cesse menacée de cette lettre que son indifférence, au contraire, laissera dormir au fond d'un tiroir... s'il ne l'a pas véritablement brûlée ainsi qu'il l'affirme.

Et Mme de Valeroye, après ce résumé mental de la situation, termina en se disant avec une satisfaction réelle :

— Somme toute, il vaut mieux que Paméla n'ait pas trouvé Raoul chez lui... cette démarche l'aurait sans doute fait se raccrocher au passé, tandis que m'en voici bien définitivement débarrassée.

Sans cette illusion qui lui faisait voir l'avenir en rose, il est à croire que la duchesse aurait entendu retentir comme une grosse cloche d'alarme les petits coups, fort discrets pourtant, qui furent frappés en ce moment à la porte de la chambre.

Sur sa réponse à cet appel, elle vit la porte tourner

lentement et, par l'ouverture, se glisser le museau de fouine de Gaudru.

— Il ne perd pas de temps, pensa-t-elle aussitôt à la vue de l'avoué.

Celui-ci, après avoir soigneusement refermé la porte, arriva en quelques courbettes jusqu'à la chaise longue sur laquelle était à demi couchée la jolie femme et prononça du ton le plus humble :

— Mme Boissard, à laquelle j'étais venu rendre visite, m'ayant annoncé que madame la duchesse habitait cette maison, j'ai osé espérer qu'elle serait assez bonne pour admettre près d'elle le plus sincère de ses admirateurs.

Mais il n'y avait pas à se tromper sur la soumission apparente du bonhomme. C'était l'allié qui allait lui demander compte de cette absence d'un mois, lui qui, sur la foi d'un traité, avait lâché son chèque de vingt mille francs.

Désireuse de voir l'avoué entamer la lutte, Mme de Valeroye feignit de prendre la phrase dans le sens banal d'un compliment adressé à sa beauté, et elle répliqua en riant :

— Le plus sincère de mes admirateurs. Oh! oh! savez-vous que vous devenez galant, Gaudru?

Mais le vieux matois qui, sans y être invité, venait de prendre un siége, répondit avec un geste de protestation pudique :

— Je prie madame la comtesse de vouloir bien ne me supposer que les admirations qui sont de mon âge.

— Alors que trouvez-vous donc de tant admirable en moi, mon cher?

— Mais vos qualités... vos nombreuses et remarquables qualités, débita Gaudru sans rire.

— Vraiment? mes qualités... Et dans le nombre, quelles sont celles qui motivent principalement cette admiration que vous avouez?

— Votre vive intelligence qui comprend à quart de mot... votre promptitude à exécuter... et surtout votre sagacité à deviner ce qu'on n'a pas eu le temps de vous dire.

La duchesse voulut ne pas remarquer le persiflage qui se cachait sous le sérieux de l'avoué et, simulant la surprise, elle s'écria :

— Mais, en vérité, vous me rendez confuse! se peut-il que je possède tant de qualités sans jamais m'en être doutée! Je serais des plus flattées si vous daigniez me révéler en quelles occasions j'ai pu faire preuve de cette intelligence et surtout... car vous avez dit surtout... de cette sagacité que votre indulgence veut bien prôner.

Gaudru se renversa famièrement sur le dossier de son fauteuil, croisa ses jambes sans le moindre respect pour la duchesse et, changeant de ton, demanda avec un sans-gêne complet :

— Si nous mettions les points sur les *i*? Hein! qu'en dites-vous?

— Mettons-les.

— Oui ou non, êtes-vous toujours avec moi? En un mot, le petit traité passé entre nous, il y a un mois, tient-il toujours?

— Il y a donc eu un traité? fit ingénument Valentine.

L'avoué la regarda dans les yeux, puis d'une voix sèche :

— Il y a même eu des arrhes données, s'il m'en souvient, dit-il.

— Ah! oui, j'ai reçu vingt mille francs... Tiens,

c'étaient donc des arrhes?... et sur quoi, mon cher Gaudru? demanda la comtesse continuant son jeu.

— Avez-vous oublié ce dont je vous ai parlé?

— Nullement. Vous m'avez parlé des remords de votre conduite passée à mon égard;... de votre ennui de désœuvrement qui vous poussait à vous occuper de moi; de votre désir de me faire reprendre ma place dans le monde en me réconciliant avec son mari... C'est bien cela, n'est-ce pas?

— Oui, mais ensuite?

— Ensuite, vous m'avez adroitement facilité une entrevue avec le duc en nous mettant en présence au parloir du collége.

Alors, trouvant une voix émue, Valentine ajouta en adressant à l'avoué un regard attendri :

— Que ce soit une douce récompense pour votre noble cœur, excellent ami, d'apprendre que vos espérances sont à la veille d'être exaucées. Après le mois de retraite que je viens de passer au couvent et à ma sortie de cette maison, où je dois faire un séjour de deux ou trois semaines, les portes du domicile conjugal se rouvriront devant moi.

Ce disant, elle avait pris la main de Gaudru qu'elle serra dans les siennes en poursuivant avec l'accent d'une profonde reconnaissance :

— Je vous devrai le bonheur de ma vie, ô le meilleur des hommes!

Le meilleur des hommes avait laissé la duchesse, en fait de persiflage, lui rendre la monnaie de sa pièce. Quand elle eut achevé, il demanda railleusement :

— Maintenant que vous m'avez lâché votre bonne plaisanterie, vous plaît-il que nous redevenions sérieux en parlant d'une petite lacune qui existe dans vos souvenirs?

— Signalez-moi cette lacune, dit Valentine sans être nullement démontée par la façon plus que cavalière dont l'avoué la ramenait à ses moutons.

— Pour me récompenser de mon entremise, ne vous étiez-vous pas engagée, si besoin en était, à me rendre un service?

— Je ne le nie pas.

— Vous rappelez-vous contre qui je vous ai annoncé que je pourrais invoquer ce service?

— Parfaitement.

— Dites un peu?

— Contre le duc, prononça franchement la jolie femme.

Gaudru s'attendait fort peu sans doute à cet aveu, car, tout surpris, il s'écria joyeusement :

— Ah! vous m'avez fait une belle peur! j'ai cru un moment que vous me trahissiez... Pourquoi, diable! m'avez-vous joué toutes ces simagrées d'attendrissement au lieu de me dire tout de suite que ce qui avait été convenu demeure toujours convenu... Ainsi vous êtes encore mon alliée?

— Toujours.

— Et je puis compter sur vous pour jouer un vilain tour au duc?

Madame de Valeroye fit, de la tête, un signe affirmatif en même temps qu'elle levait un doigt en disant :

— Oui... mais...

— Mais quoi?

A son tour elle regarda Gaudru et, en souriant, elle demanda :

— Nous continuons à mettre les points sur les *i*, n'est-ce pas?

— Sans doute, fit l'avoué qui flaira aussitôt anguille sous roche.

Et comme la duchesse paraissait hésiter à continuer, il s'écria avec impatience :

— Voyons, ajoutez une suite à votre mais.

Valentine, à cette injonction de parler, éclata de rire en disant :

— Ah ! voici que vous prenez la mouche à propos d'un mais bien innocent... Ecoutez plutôt... je jouerai au duc le tour qu'il vous plaira, *mais* à la condition que la farce ne me retombera pas sur le dos.

L'avoué avait probablement redouté tout un monde, car, à cette réponse, il haussa les épaules, en répliquant d'une voix devenue joyeuse :

— Quelle folie de croire que la chose puisse vous nuire en rien !... Au contraire !

— Comment au contraire ? Prétendez-vous soutenir qu'elle me sera profitable ?

— Sans doute. La faute en est à moi qui me suis servi de ces mots « jouer un vilain tour » qui vous ont effrayée. J'aurais cent fois mieux fait d'avouer tout de suite ce qui en est.

— Alors, avouez-le.

— C'est que j'ai peur que vous soyez jalouse, avança Gaudru avec une hésitation des mieux jouées.

— Jalouse de...?

— Jalouse de votre mari.

Au lieu de pouffer de rire en entendant l'avoué lui donner cette raison dont, elle en était bien persuadée, il ne pensait pas un mot, Mme de Valeroye se contenta de renvoyer à son adversaire cette même phrase dont il s'était servi tout à l'heure.

— Maintenant que vous m'avez lâché votre plaisanterie, vous plaît-il que nous redevenions sérieux ?

Cette réplique fit prendre un air désolé à Gaudru qui remua la tête en disant :

— Vous avez bien tort de vous moquer de moi qui ne souhaite que votre bonheur... quel est mon vœu ? mon sincère désir ? Je vous le demande ?... C'est de vous voir réconciliée avec votre mari.

— Mais il me semble que cette réconciliation est en bon train ?

L'avoué fit une grimace légère en prononçant d'un ton de doute :

— Euh ! euh !... on croit toujours ce qu'on désire.

— Alors, selon vous, je crois trop facilement au retour de l'affection du duc.

— Oui, et, à votre place, je n'y ajouterais confiance parfaite que quand j'aurais vu M. de Valeroye quitter franchement sa maîtresse.

Valentine s'attendait si peu à cette réponse, que ce fut avec une surprise vraie qu'elle s'écria :

— Une maîtresse !... Où donc prenez-vous cette maîtresse ?

— Quoi ! vous ne la devinez point ?... Vous n'avez pourtant pas à sortir de cette maison pour la trouver, insinua doucement l'avoué.

La duchesse était trop certaine de son pouvoir funeste sur le cœur de son mari pour admettre que le duc, un seul moment, eût songé à une autre femme. De plus, elle qui connaissait le dessous de ces cartes, que voulait soulever Gaudru, savait quel culte pur et saint Marthe avait voué à la mémoire de Louis Boissard.

L'étonnement véritable qui s'était emparé d'elle à l'insinuation de l'avoué, cessa subitement pour faire place à une fausse indignation avec laquelle, en regardant Gaudru d'un air douloureusement ébahi, elle s'écria :

— Mme Boissard serait-elle la maîtresse de mon mari ?... En êtes-vous certain ?

Gaudru recommença son balancement mélancolique de tête et répondit d'une voix triste :

— Un autre que moi en a été si certain qu'il n'a pu survivre à cette désespérante découverte... et qu'il s'est suicidé.

Et, baissant le ton, il souffla :

— Oui, le pauvre Boissard s'est tué.

Il avait à peine fini sa phrase que Valentine, voyant clair dans son jeu, se disait aussitôt :

— Bon ! le voici arrivé à son but. Guettons comment il va manœuvrer.

Puis, tout haut, avec la physionomie effrayée et d'une voix tremblante :

— Que m'apprenez-vous là ! balbutia-t-elle.

— La vérité ! gémit Gaudru.

Un soupir formidable, poussé par le bonhomme, ponctua les deux mots qu'il fit suivre de cette exclamation :

— Vous ne pouvez vous imaginer la satisfaction que j'éprouverais à posséder la preuve que je me trompe.

Et, comme s'il était involontairement entraîné par un élan de franchise, il ajouta vivement :

— Tenez, j'ai à vous demander pardon de n'avoir pas été sincère avec vous. J'aurais cent fois mieux fait de vous dire quel motif me guide.

— Il est toujours temps d'avouer, minauda d'un ton encourageant la duchesse qui se tenait en garde contre une nouvelle ruse.

— Vous me promettez de ne pas vous fâcher si je parle à cœur ouvert ?

— Je vous le jure.

— Eh bien, quand je vous ai dit que c'était par dévouement pour vous que je voulais vous voir réconciliée

avec votre mari, je vous mentais, car... pardonnez-moi l'aveu... vous ne m'intéressiez aucunement.

— Merci !

— Seulement, vous étiez pour moi un moyen de savoir un secret que j'ai entrepris de découvrir pour le compte d'autrui.

Gaudru avait débité cela d'un ton vraiment si naïf que la duchesse s'y laissa prendre.

— Il va me confesser qu'il agit pour la Compagnie d'assurance, pensa-t-elle.

Son erreur fut de courte durée, car l'avoué reprit immédiatement :

— Oui, pour le compte d'autrui. Je crois même que vous connaissez la personne... au moins de nom. Il s'agit du marquis de Félaize, mon meilleur ami.

— Ce nom ne m'est pas inconnu, dit Valentine dont la pensée cherchait à deviner quel rôle allait jouer cet autre personnage que l'avoué faisait intervenir dans ses explications.

— Sachez donc que le pauvre marquis est amoureux fou de Mme Boissard... Seulement, au lieu de se déclarer carrément, ne s'est-il pas avisé d'être jaloux de votre mari qu'il voit sans cesse rôder autour de la veuve... Et comme Félaize ne fait pas les choses à moitié, pendant qu'il était en train de croire M. de Valeroye son rival, il s'est persuadé que c'était un rival heureux... de longue date..., de si longue date même qu'il a fait remonter le triomphe du duc au temps où Louis Boissard vivait encore... Puis, loin de s'arrêter là dans ses suppositions jalouses, ne s'est il pas encore avisé d'inventer que Boissard avait dû se tuer par désespoir, après avoir découvert la trahison de sa femme.

Ainsi que le nageur qui respire après une longue brassée, Gaudru s'interrompit pour reprendre haleine.

— Va, va, patauge, maître fourbe, je te repêcherai tout à l'heure, pensait la duchesse tout en ayant l'air de lui prêter une attention curieuse.

Avec un sourire de pitié le madré renard continua :

— Alors, en le trouvant aussi fou, je me suis dit que des faits convaincraient mieux Félaize que tous mes raisonnements. J'ai pensé qu'il ne croirait plus à cet amour du duc pour Marthe s'il le voyait se réconcilier avec vous... et c'est pour cela que j'ai poussé au rapprochement.

— Bien imaginé ! approuva Valentine.

— N'est-ce pas ? D'autant mieux que le marquis, en constatant l'indifférence avec laquelle Marthe accueillera cet éloignement du duc, ne pourra persister dans son soupçon stupide que c'est par désespoir que Louis s'est tué.

— Que veut dire votre « que c'est ? » Supposez-vous donc que, si ce n'est par amour, Boissard se soit suicidé pour une cause quelconque ?

— Vous ne rirez pas de moi si je vous avoue le fond de ma pensée ?

— Non, dites.

— Cet imbécile de Félaize m'a tant répété qu'il était certain d'un suicide que j'ai fini par partager cette opinion... qu'une circonstance semble appuyer.

— Quelle circonstance ?

— Le fait même que votre mari ne quitte pas la veuve... Moi qui sais que M. de Valeroye n'aime que vous, je n'attribue pas bêtement, comme Félaize, cette intimité à la passion, mais je me l'explique par une pieuse mission que s'est donnée le duc de consoler une amie de la terrible catastrophe dont il connaît la cause.

— Ah ! ça, Gaudru, savez-vous que vous irritez ferme

ma curiosité... il va me prendre une folle envie de déployer toutes mes séductions pour tirer de mon mari le fin mot de ce mystère.

L'avoué, qui se croyait heureusement parvenu à ses fins, donna en plein dans le traquenard et répondit gaiement :

— Oui, c'est cela, confessez le duc... et vous me direz ensuite ce qui en est.

— Non, prononça Valentine.

— Pourquoi non?

— Parce que je ne vois pas la nécessité de vous révéler ce que m'aura confié le duc.

— Ne sommes-nous pas alliés ?

— Alliés... en quoi ? Ne m'avez-vous pas avoué tout à l'heure que, dans votre conduite à mon égard, vous ne vous intéressiez nullement à moi et que vous n'agissiez uniquement que pour M. le marquis de Félaize...? A quel propos irais-je donc vous être utile ?

— Mais parce que j'ai payé d'avance, dit brutalement Gaudru qui, à présent, ne riait plus.

— Ah ! oui, le chèque de vingt mille francs ?

— Il me semble que j'ai largement soldé un office... de si mince importance.

— Ne dites donc pas une bêtise, mon maître. Vous êtes homme à payer les choses ce qu'elles valent, et, aux minces offices, vous accordez de minces rétributions... Or, vous n'avez lâché votre chèque qu'à bon escient.

Le beau du caractère de Gaudru était, comme le sage, de s'attendre à tout. En voyant la duchesse lui rompre ainsi en visière, il se contenta de demander bien tranquillement :

— Ainsi, vous refusez de me rendre le petit service que j'étais en droit d'espérer de vous ?

— Oh ! petit service... est-il vraiment si petit, ce service ? ricana Valentine.

Et sans transition aucune :

— Savez-vous, mon cher Gaudru, que le plus vif de mes plaisirs est celui de la lecture... On apprend ainsi mille choses instructives... Dès que je rencontre un livre, j'y mets le nez, fût-il l'*Almanach Bottin.* Tenez, j'en parcourais un dernièrement, j'ai eu la curiosité de chercher votre nom et je l'ai trouvé accolé à tous vos titres et qualités... On vous y citait même comme faisant partie du conseil judiciaire de la compagnie *la Précaution*... Ce nom m'a d'autant mieux frappé que, le matin, j'avais lu dans un journal que cette même Compagnie plaidait pour ne pas payer Mme Boissard en alléguant le suicide... Alors, en pensant à votre chèque, je me suis involontairement écrié : Est-il adroit, ce Gaudru !

Pas un muscle n'avait tressailli sur le visage de l'avoué en écoutant la duchesse. Pendant que Valentine le croyait démonté, il se disait :

— Ça, c'est trop habile à trouver pour une femme. Il doit y avoir un malin dans la coulisse.

A haute voix, d'un ton doux, il reprit :

— Ah ! vous aimez la lecture ! ce n'est pas mon fort. J'aime mieux le plaisir de la conversation... On y apprend aussi beaucoup de choses... J'ai dernièrement fait connaissance d'un jeune homme nommé Raoul Debruel... C'est inimaginable combien il est intéressant à écouter quand il cause.

C'était, comme on dit vulgairement, la réponse du berger à la bergère, et cette réponse porta coup.

Au nom de Raoul Debruel, la duchesse, à demi couchée sur sa chaise, se redressa subitement et, en même temps que la pâleur envahissait son visage, le sourire

railleur, qui errait sur sa bouche, fut soudainement remplacé par un frémissement des lèvres.

Elle venait de comprendre l'immense danger qui planait sur elle. Certes, Raoul était un ennemi à craindre, mais, en s'aidant de la passion qu'elle lui avait inspirée, elle se sentait capable de le dompter tant qu'elle n'aurait maille à partir qu'avec lui seul. La situation devenait bien autrement terrible pour elle du moment que le jeune homme était entre les mains de l'habile Gaudru qui saurait en faire l'instrument de sa vengeance.

Elle était donc en train de déchanter, cette pauvre duchesse qui, tout à l'heure, criait victoire quand elle croyait avoir triomphé de son adversaire en lui prouvant qu'elle connaissait le motif qui l'avait attiré dans la maison Boissard. Au milieu de la joie de son triomphe, elle ne s'attendait guère à cette batterie que son ennemi venait de démasquer au dernier moment.

Gaudru avait guetté du coin de l'œil l'effet produit par le nom du clerc, mais il eut l'air de ne rien voir et il continua de son même ton tranquille :

— Vrai ! ce jeune homme est fort instructif. On passerait des heures à l'entendre... surtout quand il parle de sa déesse.

— Ah ! il adore une femme ? interrompit Valentine se reprenant à l'espoir qu'elle n'avait rien perdu de son empire sur le cœur du clerc.

— Est-ce que j'ai dit qu'il l'adore ? fit Gaudru d'une voix étonnée. Je ne pense pas avoir avancé ce mensonge... Je crois plutôt que ce garçon, auquel on en a fait trop endurer, nourrit contre la particulière une rancune sourde dont un finaud... comme moi, par exem ple... et qui en voudrait à la dame... saurait tirer un parti bien utile.

En achevant cette phrase sous laquelle pointait une menace, l'avoué rapprocha son fauteuil de la chaise longue de Mme de Valeroye en s'écriant :

— Tenez, duchesse, il faut que je vous conte l'histoire de ce Raoul, elle est drôle. Figurez-vous que je l'ai rencontré pour ainsi dire sur le parapet d'un pont... il allait faire le plongeon après avoir été congédié par sa déesse comme un laquais... Ah ! les femmes sont quelquefois bien imprudentes de ne pas mettre plus de formes en remerciant les gens... surtout quand elles ont à craindre qu'ils n'aillent causer de certains méfaits qui sentent la prison d'une lieue de loin.

Après avoir pesé sur ces derniers mots, Gaudru se pencha souriant vers Valentine en disant :

— N'êtes-vous pas de mon avis, duchesse ?

Anxieusement curieuse de connaître ce que l'avoué pouvait savoir du passé, la jolie femme, commandant à son trouble, affermit sa voix pour répondre d'un timbre enjoué :

— Oh ! bien souvent, par dépit d'être évincé, un homme peut inventer ce qui n'a jamais existé.

— Oui, mais tel n'est point le cas pour mon jeune homme ; il possède la preuve à l'appui de son dire.

— Ah ! fit brusquement Valentine dont l'accent, malgré tous ses efforts, trahit l'angoisse.

— Quand je dis qu'il possède la preuve, je ne suis pas véridique... je devrais plutôt dire qu'il croit la posséder encore, car il y a belle lurette déjà qu'un autre a posé la main dessus.

— Et cette preuve est ? prononça la duchesse d'un ton brusque.

— Une lettre... une mignonne lettre, fort brève... trois lignes à peine, mais elles suffisent pour perdre qui les a écrites... En sa laconique teneur, ce billet est une

charmante promesse de se livrer, faite par la déesse, si l'amoureux consent à je ne sais quelle infamie.

— Ah ! vous ne savez quelle infamie? reprit vivement Valentine.

— Façon de parler, madame, car je vous jure que je n'ignore rien, depuis A jusqu'à Z, affirma Gaudru avec un aplomb superbe.

Le bonhomme mentait. Ce n'était qu'à force de déductions, et sur un mot échappé à Raoul, qu'il était arrivé, on s'en souvient, à conclure que Mme de Valeroye avait exigé une action criminelle du malheureux clerc ; mais il lui était impossible de préciser quel avait été ce crime, attendu que Debruel n'avait rien avoué et que, eût-il même parlé, son aveu aurait été incomplet puisqu'il avait livré l'enveloppe telle qu'il l'avait volée, c'est-à-dire avec ses cachets de cire intacts qui ne lui avaient pas permis d'en connaître le contenu.

— Vous avez dû bien chèrement payer une telle lettre ? dit la duchesse avec un faux sourire aux lèvres et l'épouvante au cœur.

— Pas ça, chère madame, prononça Gaudru en faisant claquer son ongle sur sa dent.

— On vous l'a donc livrée gratis ?

— Non. Nous sommes seuls ; je puis vous le confesser sans vergogne... Je l'ai bel et bien volée. Ah ! dame ! il fallait se risquer un peu pour s'emparer de cette arme à deux tranchants.

— A deux tranchants ? répéta Valentine ne comprenant pas.

— Sans doute. Que mon jeune homme ne soit pas fort souple, très-obéissant, je le menace, ma lettre en main, d'aller conter à dame Justice son bel exploit passé... Voilà un des deux tranchants.

— Et l'autre ?

— L'autre regarde la déesse.

— Comment cela ?

— Voulez-vous me permettre une supposition pour mieux me faire comprendre ?

— Supposez à votre aise.

— Je suppose donc que j'aie besoin de demander à la déesse ce même service que j'ai si vainement imploré de vous tout à l'heure.

— Oui... de tirer de son mari, pour vous les répéter ensuite, le pourquoi et le comment du trépas de M. Boissard.

— Précisément. Je poursuis ma supposition... j'irais donc trouv...

— D'où vient votre ébahissement ? interrogea Mme de Valeroye surprise en voyant l'avoué, qui s'était subitement arrêté, demeurer la bouche béante et les yeux fixes.

— Ah ! mille dossiers ! laissez-moi m'étonner à mon aise d'un hasard vraiment prodigieux !... Imaginez-vous que la déesse en question vit, tout comme vous, séparée de son mari et qu'elle est, encore comme vous, sur le point d'être reprise par son époux qui pardonne parce qu'il croit n'avoir à lui reprocher que de s'être montrée prodigue, gaspilleuse, bourreau d'argent...

— Alors vous iriez apprendre au mari qu'elle a d'autres méfaits à se reprocher ?

— Comme vous le dites. J'irais carrément, sans la plus petite hésitation... A moins que, bien entendu...

Et Gaudru s'interrompit pour laisser finir la phrase par Valentine qui, effectivement, la termina en disant :

— A moins que la... déesse... consente à vous répéter ce que lui aura confié son époux sur la mort de M. Boissard ?

— Juste ! vous y êtes, chère madame... Vous comprenez qu'elle y regardera à deux fois avant de me refuser, car il y a gros à parier que le mari, indulgent pour certaines fautes, serait intraitable sur le chapitre de l'infidélité et qu'il repousserait bien loin la femme adultère qui, entre nous soit dit, ne tient tant à rentrer au bercail que pour gobichonner les millions que possède encore cet imbécile de mari.

Au lieu de pointer son nez vers le plafond, renversé qu'il était dans son fauteuil de façon triomphante, si Gaudru, en prononçant sa péroraison, avait regardé Mme de Valeroye, il aurait surpris un éclair de joie qui avait soudainement brillé dans ses yeux.

— Ah ! vous auriez la cruauté de dénoncer cette femme ? reprit la duchesse d'une voix qui ne trahissait plus le moindre trouble.

— Oui, j'aurais cette cruauté, si, de son côté, elle avait l'imprudence de me refuser le service que je réclame d'elle.

— Et si elle vous demandait un peu de temps pour réfléchir ?

— A ma place, quel délai lui donneriez-vous ? Décidez-en.

— Jusqu'à ce soir.

— Accordé ! fit l'avoué en se levant de son siége, le chapeau à la main.

Après quoi, exécutant les plus respectueuses courbettes, il gagna la porte à reculons en débitant d'une voix mielleuse au possible :

— En attendant le prochain plaisir de me retrouver ce soir avec madame la duchesse, je la prie d'agréer mes plus vifs remerciements pour la réception bienveillante dont elle a daigné m'honorer.

Dès que la porte se fut refermée sur lui, Valentine,

qui s'était un peu soulevée à son départ, se laissa retomber sur sa chaise longue et murmura en souriant :

— Cet animal peut se vanter de m'avoir, un moment, causé une fière peur !

Gaudru venait, à son tour, de commettre la même faute que Mme de Valeroye.

Il avait trop vite chanté victoire.

En croyant mieux faire sentir sa puissance, il en avait imprudemment indiqué le côté faible.

Quand il avait parlé de la femme qui voulait retourner au bercail pour gobichonner les millions restés au mari, cette phrase avait été un trait de lumière pour la duchesse qui s'était aussitôt dit :

— Il ne sait à peu près rien.

Que si on nous demande d'expliquer cet «à peu près,» nous répondrons que Valentine, se souciant plus des millions que du duc, s'était fort peu alarmée de la menace faite par Gaudru d'aller conter le passé à M. de Valeroye. Ce qui seul l'avait sérieusement épouvantée, c'était l'affirmation de l'avoué qu'il connaissait tout depuis A jusqu'à Z.

— S'il n'ignore rien, avait-elle pensé, il doit donc connaître l'existence de cette fausse vente faite par le duc. Ce futé singe aura vite découvert la conduite de Grandet et, une fois sur la trace, il saura promptement le Pourquoi de ce suicide que sa Compagnie veut prouver... Alors *La Précaution* gagnera son procès et les millions qui attendent le duc seront raflés.

En parlant de gobichonner les millions restés à M. de Valeroye, Gaudru lui avait prouvé qu'il ignorait cette fausse vente derrière laquelle se cachait le Pourquoi tant cherché.

Donc, après la retraite de l'avoué, Valentine, main-

tenant rassurée, s'étendit sur sa chaise longue et cédant à la chaleur assoupissante de cette après-midi, elle s'endormit en murmurant :

— Gaudru m'a donné jusqu'à ce soir. Avant la fin du délai, j'aurai vu mon père... il saura parer le coup de l'avoué.

A ce même moment, au fond de son coupé qui l'emportait, Gaudru était en train de se dire :

— Je lui ai rivé gentiment son clou à cette chère duchesse qui devine, à l'aide de l'*Almanach Bottin*, ce qui m'attire chez Mme Boissard. Eh ! eh ! elle a bien adroitement trouvé que je suis l'agent secret de *la Précaution*.

Mais, tout aussitôt, secouant la tête, il démentit l'éloge qu'il accordait à son adversaire en revenant à cette idée première :

— Non, non... c'est trop fort pour une femme... cela n'est pas d'elle... il doit y avoir un malin dans la coulisse.

XIV

Le soir, à huit heures, Gaudru, en homme qui sait qu'on doit battre le fer pendant qu'il est chaud, descendait de voiture devant la demeure de la veuve pour le rendez-vous donné à la duchesse. Il amenait avec lui Debruel auquel, on s'en souvient, il avait promis, la veille, de le mettre en présence de son idole. Néanmoins il empêcha le jeune homme de mettre pied à terre en lui disant :

— Non, restez dans le coupé, mon cher ; il me faut le temps de préparer Mme de Valeroye au plaisir de vous revoir... Je vous enverrai chercher au moment voulu.

Cela dit, il s'éloigna sans prêter attention à la moue que cette attente imposée faisait faire à l'amoureux impatient.

Au moment de l'arrivée de Gaudru, Mlle Paméla flânait dans la cour-jardin qui séparait la maison de la grille.

La soubrette était fille à mener de front les affaires d'intérêt et celles de cœur, car, après avoir d'abord

adressé au cocher Michel, son pays, une fort amoureuse œillade destinée à lui faire prendre patience jusqu'à son prochain retour, elle se mit en marche dès qu'elle vit l'avoué s'avancer vers le perron.

Bien lentement elle se dirigea vers un des bas-côtés de la maison où n'ouvrait aucune fenêtre qui permît de l'espionner. S'arrêtant alors en cet endroit, elle pivota sur ses talons et attendit.

— Elle a quelque chose à me dire, pensa Gaudru qui comprit cette invite à l'as.

Au lieu de continuer sa marche vers le perron, il rejoignit la camériste en son coin.

— Monsieur vient sans doute pour rendre une nouvelle visite à ma maîtresse ? demanda la femme de chambre comme début.

— Oui et je crois qu'elle m'attend.

— Alors monsieur croit mal.

— Parce que ?

— Madame aura sans doute pensé que vous arriveriez plus tard... En ce moment, elle n'est pas seule et je crains qu'elle ne soit pas libre de vous recevoir tout de suite.

— Bien. Je vais me présenter chez Mme Boissard et j'y resterai jusqu'à ce que la duchesse veuille bien me faire appeler.

— Monsieur ne trouvera pas madame Boissard en son appartement.

— Pourquoi ?

— C'est précisément elle qui, à cette heure, est en conférence avec la duchesse.

— Eh ! eh ! fit Gaudru dressant l'oreille.

Certaine d'avoir éveillé la curiosité de son homme, la camériste ajouta doucement :

— Ce qui m'a fait espérer que monsieur ne rencon-

trant ni l'une ni l'autre de ces dames à qui parler, voudrait peut-être tuer le temps en me posant des questions.

Il était de toute évidence que Paméla avait quelque chose à dire. Mais cette révélation attendait pour dépasser les lèvres que l'avoué eût d'abord fait attention à la petite main que, tout en parlant, la soubrette avait tendue bien ouverte.

Dans cette paume qu'on lui présentait, Gaudru posa aussitôt deux louis en demandant :

— Ainsi c'est bien Mme Marthe qui est en visite chez la duchesse ?

— Oui, monsieur... Ah ! je puis dire que, toute la journée, il y a eu une véritable procession de visiteurs, car, sauf le moment de sa sieste, ma maîtresse n'a jamais été seule.

— Peut-on connaître ces visiteurs ?

— D'abord M. de Valeroye qui, après l'avoir amenée ici, est resté une bonne heure. Puis vous êtes arrivé et la conférence a été longue.

— Et après moi ?

— Le duc est revenu... Je ne saurais trop vous conter ce qu'ils ont eu ensemble, mais le mari s'en est allé triste et pâle. Derrière lui s'est présenté M. Mercier.

— Il vient donc d'arriver à Paris ? demanda vivement Gaudru.

Au lieu de se mettre femme de chambre, si Paméla eût entrepris un commerce quelconque, il est indubitable qu'elle ne se serait jamais ruinée pour avoir fait crédit à ses pratiques. A la question de l'avoué, elle resta muette, mais son silence fut expliqué par un geste de la main qui, vide des deux louis, s'avança la paume encore tendue.

— Diable! il paraît que ce qui regarde Mercier se paye à part ! pensa Gaudru.

Sans barguigner, il lâcha deux nouveaux louis.

— A compte, prononça la camériste en les recevant.

— A compte ? répéta le légiste en riant. Ah ! ça, ma fille, une confidence sur le père de la duchesse est donc hors de prix ?

— Monsieur en jugera.

— Bon... Dites m'en d'abord pour mes deux louis.

— C'est bien juste ce que vaut la seule réponse que je vais faire à la question de Monsieur.

— Vraiment ?

— Ne venez-vous pas de demander si M. Mercier est arrivé d'aujourd'hui?

— Parfaitement.

— Sachez donc que le père de Madame est à Paris depuis qu'elle est revenue d'Allemagne, c'est-à-dire depuis près d'un mois et demi... Quand, pour la première fois, vous vous êtes présenté rue de Vaugirard, le père et la fille étaient déjà réunis... seulement M. Mercier a toujours évité de vous montrer le bout de son nez.

Gaudru avait écouté un peu abasourdi cette révélation inattendue. Aux derniers mots, il se frappa le front en s'écriant :

— J'y suis ! voilà donc le malin qui se cachait dans la coulisse!

Et, d'une voix curieuse, il demanda :

— C'est lui qui a conseillé la retraite au couvent et le séjour chez Mme Boissard, n'est-il pas vrai ?

Paméla fit alors une gentille révérence et riposta en souriant :

— Est-ce que, de l'avis de Monsieur, la seule réponse

que je viens de lui faire ne vaut pas les deux louis reçus en à-compte ?

Loin de marchander, l'avoué s'exécuta généreusement :

— Je donne vingt louis de ce qui reste à dire, proposa-t-il.

— Si monsieur parfaisait le billet de cinq cents, je lui ferais bonne mesure.

— Va pour la bonne mesure, accepta Gaudru sans hésiter.

Puis reprenant :

— Nous disons donc que le régisseur est venu voir sa fille ?

— Oui, après M. de Valeroye... La duchesse et lui se sont enfermés et, dame ! ils en ont dit, ils en ont dit...

— Malheureusement vous n'en avez pas entendu un mot ? interrompit le vieillard en la regardant dans les yeux.

Sans s'arrêter pour répondre, Paméla, qui était lancée, continua :

— Bref, ils n'ont rouvert la porte qu'au bout de deux grandes heures écoulées.

— Et vous n'avez rien entendu ? répéta Gaudru revenant à l'assaut.

La caméristе trouva sans doute la question par trop indiscrète et, feignant encore de ne pas l'avoir entendue, elle ajouta :

— Après cette longue conférence, quand j'ai pu entrer chez ma maîtresse, elle était en train de dire en riant à son père : Je vois d'ici la figure que fera ce singe de Gaudru !

— Ah ! on parlait de moi.

— Oui... je l'ai entendu... c'est même tout ce que j'ai entendu.

— Bien vrai ?

— Monsieur peut me croire.

L'interrogateur comprit qu'il n'obtiendrait pas de cette fille l'aveu qu'elle eût écouté aux portes. Cessant donc d'insister sur ce point, il poursuivit :

— Quel autre visiteur s'est présenté après le départ du père ?

— Le père n'est pas encore parti.

— Hein ! fit Gaudru en tressautant.

— M. Mercier est toujours avec sa fille.

— Mais tu m'as dit, tout à l'heure, que Mme Boissard se trouvait chez la duchesse.

— Je vous le répète.

— Alors le régisseur est en tiers dans l'entrevue de ces dames ?

— Sans doute... Ma maîtresse, se prétendant un peu malade, a demandé à être servie chez elle. Le père et la fille ont donc dîné en tête-à-tête. A la fin du repas, pendant lequel ils n'ont parlé que de la pluie et du beau temps... du moius en ma présence... la duchesse m'a envoyée prier Mme Boissard de lui fixer l'heure à laquelle il lui serait possible de lui accorder un moment d'entretien.

— Et la veuve a répondu ?

— Que Mme de Valeroye étant souffrante, elle allait monter à son appartement... Et, tout de suite, elle m'a suivie.

— Bien, continuez, ma belle, dit l'avoué en s'attendant à apprendre de nouveaux détails.

La soubrette poussa un soupir de regret et lâcha d'un ton triste :

— Je suis vraiment désolée d'avoir à déclarer que

j'ai fini... Il ne me reste plus rien à conter à Monsieur.

— Vous avez au moins surpris les premières phrases échangées entre ces dames.

— Pas un mot... M. Mercier m'a bien promptement mise dehors, et, derrière moi, je l'ai entendu qui donnait un tour de clé à la serrure.

— Y a-t-il longtemps que Mme Boissard est entrée chez la duchesse ?

— Cinq minutes à peine... Je ne faisais que de descendre quand vous êtes arrivé.

L'avoué serra les poings en grognant d'une voix rageuse :

— Mille dossiers ! mille dossiers !

— Est-ce que Monsieur a mal aux nerfs ? s'enquit la camériste en souriant.

— Non, ma fille.

— Alors, c'est de le colère.

— Oui... de ne pouvoir en apprendre plus long... Oh ! je paierais cher pour me trouver dans un coin d'où j'entendrais ce qui se dit là-haut en ce moment.

— Ah ! fit Paméla.

Puis, baissant le nez, elle demanda :

— Est-ce que Monsieur est un homme à revenir sur ce qu'il a promis ?

Le vieillard crut qu'elle tremblait pour ses cinq cents francs. Il s'empressa de tirer son portefeuille dans lequel il chercha un billet de banque tout en répliquant :

— Non, la belle, je ne reviens jamais sur ce que j'ai promis.

— Tant pis ! prononça la soubrette.

— Comment, tant pis !... Aimeriez-vous mieux, ma

fille, au lieu de cinq cents francs, me voir ne vous en offrir que la moitié ?

— Ou le double de la somme, souffla bien timidement Paméla sans relever le nez.

— Ah ! c'est ça que vous appelez revenir sur ce qu'on a promis ?

Elle était tellement timide, la pauvre fille, que, n'osant parler, elle fit, de la tête, un petit signe affirmatif.

On ne perdait pas son temps avec Gaudru qui avait le don de comprendre vite.

— Et, si au lieu de cinq cents francs, je vous en donnais mille, que me proposeriez-vous en échange ? demanda-t-il.

— Je conduirais Monsieur dans ce petit coin que, tout à l'heure, il souhaitait tant de trouver et qu'il offrait de payer si cher.

— Voici vos mille francs ! s'écria aussitôt l'avoué radieux de joie.

La soubrette prit le billet. En fille prudente, elle l'examina attentivement à l'endroit et à l'envers, en fit craquer le papier après l'avoir regardé à contre-jour, puis, bien rassurée sur sa valeur, elle le glissa dans son corsage en disant :

— Que Monsieur veuille me suivre.

Gaudru posa la main sur le bras de la femme de chambre qui se mettait en marche.

— Minute ! fit-il. Une question d'abord sur ce coin où tu vas me mener. Est-ce une souricière de laquelle, une fois entré, il ne me sera pas possible de sortir ?

— Monsieur y sera tout aussi libre d'aller et de venir que sur la place de la Concorde.

Et, avec un sourire :

— Au besoin même, il pourrait y recevoir des invités, ajouta la suivante.

Ce qui n'était qu'une plaisanterie de la part de la camériste fut pris au sérieux par Gaudru qui répéta en tressaillant :

— Des invités ?

— Oui... et vous y seriez tous à l'aise, car le coin que je vous offre n'est autre que la chambre qui m'est destinée... voisine de celle de Mme la duchesse qui me tient ainsi à portée de voix pour le cas où il lui plairait de m'appeler la nuit.

— Mais, alors, c'est sous la même clé.

— A ce que croit madame... car, dans la journée, j'ai tant pris soin d'entrer dans ma chambre et d'en sortir par la porte communiquant à l'appartement, qu'il n'est pas venu à la pensée de la duchesse que mon réduit pouvait avoir une issue sur un escalier de service... C'est par là que je vais introduire Monsieur, s'il veut me suivre.

Paméla fit un pas pour se mettre en marche, mais, cette fois encore, elle fut arrêtée par le vieillard qui demanda d'une voix goguenarde :

— Êtes-vous dégoûtée des billets de banque? mon enfant.

— Monsieur ne me fait pas l'injure de croire que je me blase aussi vite... Je suis constante dans mes affections.

— Si je vous en offrais un second, je ne risquerais pas de vous mécontenter?

— Que Monsieur tente l'épreuve et il saura vite à quoi s'en tenir.

— Oui, mais, comme votre délicatesse pourrait se froisser de recevoir de l'argent sans l'avoir gagné, je vais vous procurer l'occasion de le mériter.

La soubrette fixa sur les yeux de l'avoué son regard inquiet, puis elle répliqua :

— Est-ce bien dangereux ce que vous allez exiger?

— Je n'exigerai rien... je veux simplement mettre à profit une idée de vous... et la fin de tout ceci sera une bonne action que vous et moi aurons faite.

— Quelle idée vous ai-je donc fournie?

— Celle de recevoir des invités dans ma cachette.

— Des invités! répéta la camériste en regardant autour d'elle comme pour les chercher.

— Parbleu! ils ne sont pas ici... ou, plutôt, il n'est pas ici, car mon invitation ne concernera qu'un seul individu.

La femme de chambre laissa entendre un léger ricanement moqueur.

— Pourquoi riez-vous?

— Je suis en train de me dire que vous devez être joliment riche.

— Pour quel motif vous le dites-vous?

— Parce que, vous qui payez mille francs la satisfaction d'écouter aux portes, au lieu de monter en entendre pour votre argent, vous voulez perdre le temps à aller chercher un invité... J'ai grand'peur que, quand vous reviendrez, les gens de là-haut n'aient plus rien à se conter.

— Votre observation serait parfaitement juste si je devais aller le chercher.

— Il va donc venir?

— Non. C'est vous-même qui aurez l'obligeance de lui porter mon invitation.

Cette réponse fit ouvrir à la soubrette deux grands yeux étonnés:

— Et c'est pour cela que Monsieur m'offre un nouveau billet de mille francs? demanda-t-elle.

— Pas tout à fait.

— Je prie Monsieur de me préciser ce que j'aurai à faire.

— Peut-être rien.

— Ce sera de l'argent gagné facilement.

— Écoutez-moi bien.

— Des deux oreilles.

— En arrivant dans votre chambre, je vous congédierai, car il serait cruel de ma part de vous forcer à demeurer auprès de moi.

— Monsieur aurait plus court de déclarer qu'il ne tient pas à ce que j'entende ce qui se jabotera dans la chambre voisine.

— Admettons cette supposition, si vous le désirez. Donc je resterai seul... Or, savez-vous le cas qui peut se présenter ?

— Non. Dites.

— C'est que la conversation des voisins devienne si intéressante qu'il me prenne l'envie de la faire entendre à un autre.

— A votre invité ?

— Précisément.

— Alors vous descendrez pour me donner l'ordre de courir le chercher ?

— Voilà le hic, mon enfant... Vous comprenez que, si le dialogue est vraiment curieux, je tiendrai à n'en pas perdre une syllabe.

— Eh bien, alors ?

— Donc, il faudrait convenir maintenant de la manière dont je vous préviendrai d'aller quérir mon homme, sans qu'il soit besoin pour moi de quitter la chambre.

— Oh ! c'est bien facile, dit la suivante.

En tendant le doigt dans la direction voulue, elle continua :

— Monsieur voit bien la petite fenêtre ronde, là, dans l'angle, c'est celle de ma chambre. Justement elle n'est pas fermée... ce qui vous évitera de faire du bruit s'il fallait l'ouvrir.

— Ensuite ? demanda l'avoué dont le regard avait trouvé la fenêtre.

— Si Monsieur éprouve le besoin d'avoir son invité, il n'aura qu'à se donner la peine d'agiter son mouchoir par la fenêtre... Alors je prendrai ma course.

— Oh ! votre course ne sera pas longue.

— C'est donc dans les environs ?

— Vous n'aurez qu'à aller jusqu'à mon coupé où vous trouverez quelqu'un de votre connaissance.

— Ah ! oui, le cocher de Monsieur, mon pays Michel, dit Paméla, trahie par son cœur.

— Non, non, ma belle, ricana Gaudru. Ce n'est pas sur le siége, c'est dans l'intérieur de ma voiture que se tient la personne qu'il vous faudra m'amener.

— Et cette personne est de mes connaissances?

— C'est M. Raoul Debruel.

— Oh ! de mes connaissances... bien indirectes, appuya la camériste qui avait une manière à elle de comprendre le mot : connaissance.

— Je n'ai pas à vous instruire qu'il est inutile que ce jeune homme sache qu'en son absence vous vous êtes présentée à son domicile pour lui remettre ce billet de la duchesse que vous m'avez vendu.

A cette recommandation, la femme de chambre se redressa pleine de dignité :

— Je n'ai pas l'habitude de me vanter de ce que je fais, dit-elle d'un ton sec.

— Maintenant que tout est convenu, ma fille, montrez-moi le chemin de votre chambre, commanda Gaudru.

Loin de se mettre en route, la soubrette baissa la tête et demeura immobile et rêveuse.

— Qu'attendez-vous ?

— Je cherche l'explication d'une phrase prononcée tout à l'heure par Monsieur.

— Quelle phrase ?

— Est-ce que Monsieur n'a pas eu la bonté de me dire que la fin de tout ceci serait une bonne action que lui et moi nous aurions faite ?

Gaudru trouva aussitôt une physionomie triste et répliqua d'un ton dolent :

— Oui, mon enfant, une vraie bonne action .. car mon seul vœu, mon unique but est de détacher le pauvre Raoul de la duchesse. Je l'aime comme mon fils, cet infortuné jeune homme... je voudrais l'établir, le marier, le voir heureux... Mais je n'en saurai rien faire tant que sa cervelle battra la campagne pour une femme qui...

L'avoué sembla hésiter à continuer.

— Qui se fiche de lui, acheva la soubrette.

— C'est ce que je soupçonne.

— Oh ! vous pouvez même en être certain.

— Croyez-vous ?

— Votre Raoul serait bien vite guéri s'il entendait ce que la duchesse dit de lui derrière son dos... Ah ! si quelqu'un peut se vanter d'être exécré par ma maîtresse, c'est bien M. Debruel.

— Vraiment ? Elle le déteste ?

— Et elle ne s'en cache pas... il faut l'avoir écoutée en causer avec le père Mercier.

— Ah ! il paraît que vous l'avez écoutée ?

— Par hasard... par pur hasard, je vous le jure, affirma vivement la suivante en cherchant à revenir sur son aveu involontaire.

Le vieillard parut se consulter, puis, d'une voix câline :

— Dites-moi, Paméla ?

— Que désire Monsieur ?

— De l'endroit où se trouve mon coupé, vous serait-il possible de me voir agitant mon mouchoir par la fenêtre ?

— Très-bien.

— Alors vous pouvez me rendre un bien grand service... m'aider à sauver mon fils adoptif.

— En quoi faisant ?

— Allez guetter le signal près de ma voiture et, pour prendre patience, amusez-vous donc à instruire cet amoureux enragé de tous les propos de la duchesse que vous avez surpris... par pur hasard.

Paméla était trop fine mouche pour s'être complétement laissée prendre à l'émotion du rusé compère.

La commission qui lui était donnée éteignit subitement la mince confiance qu'elle avait eue dans ce chagrin quasi paternel.

— Est-ce que ce sera compris dans le second billet de mille francs ? demanda-t-elle après un franc éclat de rire.

— Non... autre service, autre billet, prononça Gaudru renonçant à jouer la comédie de l'attendrissement.

— Accepté !

— A présent, marchez, je vous suis, commanda l'avoué.

Et, derrière la camériste, qui s'était mise en route, il se frotta les mains en se disant :

— Cette gaillarde-là, en causant avec Debruel sur le compte de Valentine, va me le rendre plus méchant qu'un âne rouge.

Tout en montant à la sourdine l'escalier de service, il fit cette réflexion :

— Mercier et la duchesse ont comploté quelque gredinerie contre Marthe... Avant de la pousser dans le traquenard, ils doivent avoir longuement et habilement manœuvré... Malgré tout le temps perdu par moi à styler Paméla, il se peut fort bien que j'arrive encore pour le bon moment.

La suivante qui venait, avec une précaution extrême, d'ouvrir une porte, lui fit silencieusement signe d'entrer et, derrière lui, elle referma sans le plus petit bruit.

Dans la pièce voisine s'entendait une voix lente et doucereuse.

— C'est Mercier qui parle... Ah ! mon malin, c'est moi, à présent, qui me trouve dans la coulisse, pensa Gaudru en tendant l'oreille.

XV

Avant que nous répétions ce que Gaudru entendit de sa cachette, il nous faut d'abord raconter par quelle circonstance madame de Valeroye et le régisseur avaient été si promptement amenés à demander une entrevue à Marthe.

— Mon père saura parer le coup, s'était dit Valentine, lorsqu'elle s'endormait sur sa chaise longue après le départ de l'avoué, qui avait montré les dents en la menaçant de Debruel.

Quand Mercier se présenta, son premier soin fut de poser cette question à sa fille :

— Et nos trois lièvres?

— Je crois que nous ferons bien de nous mettre à chasser tout de suite le deuxième, répondit Valentine en pesant sur les mots.

— Pour quelle raison ?

— Parce que, dans la journée, j'ai reçu la visite de ce maître Gonin qui s'appelle Gaudru.

— L'avoué n'est que notre troisième gibier, fit observer le père, qui aimait à procéder par ordre.

— Oui ; mais, entre toi et Gaudru, m'est arrivé le premier livre.

— Ah ! notre plus grasse bête... le duc, n'est-ce pas?

— Oui. Après m'avoir amenée ici, ce matin, pour assister à mon installation, il était parti et je m'en croyais délivrée. Mais, une heure après la visite de Gaudru, comme je venais d'achever ma sieste, mon très-cher époux est revenu... Alors nous avons causé...

— Eh ! bien? fit Mercier.

Madame de Valeroye remua lentement la tête à cette interrogation et répliqua :

— Tu sais? il faut renoncer à le faire entrer dans ta gibecière, celui-là.

— Pourquoi ?

— Je doute que j'arrive à présent à lui faire desserrer les doigts pour lâcher ses écus.

— Ne t'aime-t-il plus?

— Il est plus fou de moi que jamais.

— Alors, tu feras encore ce qu'il te plaira de cette cire molle.

La duchesse répéta son geste négatif de tête.

— Non, dit-elle, il n'y a plus à s'illusionner à ce sujet. J'ai compris tout de suite que le bon temps des faiblesses de mon mari était passé pour moi. Quand ces nature sans énergie arrivent à se cramponner à une idée, c'est avec un entêtement de fer dont rien ne saurait triompher. Par ce que m'a dit le duc, j'ai vu que je perdrais mes belles mines à vouloir le faire changer d'avis.

— Que t'a-t-il dit?

— Il a commencé par m'annoncer qu'il devait me prévenir, avant que nous recommençions la vie conjugale, qu'il n'avait plus à m'offrir qu'une très-modeste

aisance. Sa fortune, affirmait-il, avait été successivement amoindrie, d'abord par les sommes importantes et nombreuses qu'il m'avait données pour suffire à mes folies et, ensuite, par les deux millions qu'il avait dû employsr, après notre séparation, à rembourser ma dot et à payer des dettes contractées. « C'est pour faire honneur à ces dernières obligations, a-t-il ajouté, que je me suis vu contraint de vendre, à vil prix, tout mon domaine de Valeroye. »

— Bref, il t'a récité le thème qu'il s'était composé pour la circonstance.

— Oui, et il me l'a tant et tant répété que, me sentant agacée par cette sourde opiniâtreté de celui que j'avais toujours trouvé sans résistance, j'ai commis la faute de m'écrier que je m'apitoierais volontiers sur cette vente de ses biens... si elle n'avait pas le bonheur d'être fausse.

— Aïe! aïe! quelle imprudence! maugréa le régisseur en faisant claquer ses doigts.

— Que veux-tu? il me portait sur les nerfs avec son éloge de l'heureuse médiocrité qui nous attendait.

— Quelle mine a-t-il montrée en t'entendant ainsi éventer la mèche?

— Il a pâli subitement...

— Et il a nié?

— Nullement. Il m'a bien regardée en face, puis d'une voix que je ne lui connaissais pas et qui décelait une résolution inébranlable, il m'a tenu ce langage :

« Je ne vous demanderai pas, madame, comment
» vous avez découvert ce secret. Oui, je l'avoue, j'ai
» voulu préserver de la misère l'avenir de mon fils, et
» j'avais pris, alors, cette précaution contre ma propre
» faiblesse, car je me savais incapable de vous résister,

» si le hasard me rapprochait de vous... Mais, ce que » j'ai fait jadis, je ne le recommencerais pas aujour- » d'hui s'il me fallait encore le faire. »

Et comme mon regard semblait l'interroger sur ce changement de résolution, il reprit d'un ton grave :

« Oui, car un autre m'a fait rougir de ma lâcheté en » me montrant, par son exemple, de quel dévouement » un père est capable pour éviter la misère aux siens... » A côté de moi, madame, s'est, naguère, passé un hor- » rible drame de famille, dont je n'avais pas d'abord » deviné la véritable raison, mais qui, dès que j'en ai » compris le secret, m'a rempli tout à la fois d'admira- » tion et de honte... d'admiration pour l'homme, époux » et père, qui a possédé un pareil courage... de honte » pour moi-même dont l'infâme absence de volonté a » causé la mort de deux êtres qui ont payé de la vie » l'appel que j'avais fait à leur probité et à leur hon- » neur... »

— Il voulait parler des Boissard père et fils? demanda le régisseur interrompant le récit de Valentine.

— Oui, attends la suite... Alors il s'est levé et il a poursuivi avec un accent navré :

« Je ne saurais vous exprimer, madame, combien a » été immense mon désespoir le jour où j'ai eu cons- » cience d'avoir été la cause de l'horrible catastrophe » qui a tué deux innocents... Non, je ne pourrais vous » dire ce que j'ai souffert devant la douleur des survi- » vants, cette douleur qu'il m'était défendu de consoler » et de comprendre... car je devais au moins à un tel

» sacrifice la triste compensation de paraître l'igno-
» rer. »

A ces dernières paroles, que relatait sa fille, Mercier ricana en haussant les épaules :

— Ah ! ouiche... avec ça que je crois à sa délicatesse... Ton duc est simplement un cachottier qui s'est donné l'air de ne rien savoir, parce qu'il s'est dit : « Rentrons d'abord dans les millions, j'aurai tout le temps, après, de faire mes compliments de condoléance à la veuve. »

Puis se reprenant :

— Ce n'est pas que je lui en fasse un reproche, ajouta-t-il. Pour une pauvre fois qu'il n'est pas trop bête, j'aurais tort de le blâmer... Seulement il ne faut pas qu'il nous joue la comédie des jérémiades... Ça, vois-tu, il ne me le fera pas gober.

— Tu as tort, prononça sèchement la duchesse. Comme moi, tu serais bien convaincu de sa sincérité, si tu avais pu entendre avec quel accent de fermeté, lui, l'homme sans résolution, a continué en ces termes :

« En présence des maux irréparables causés par ma
» lâcheté, j'ai eu horreur de moi-même. J'ai pensé à ce
» père mort pour les siens et son exemple a fait entrer
» dans mon âme une fermeté qu'elle avait toujours
» ignorée. Si c'est le repentir de vos folies passées, si
» c'est un sincère désir de reconquérir l'estime du
» monde et la considération perdues qui vous ramènent
» à moi, mes bras vous sont ouverts... Mais, en reve-
» nant, si vous avez l'espérance que mon stupide amour
» prodiguera encore les millions à vos caprices insen-
» sés, renoncez à cet espoir, car je veux .. je veux, en-
» tendez-vous?... que le reste de ma fortune parvienne
» intact à mon fils. »

Et il répéta avec force :

« Oui, je le veux... et il en sera tel que je l'ai décidé,
» car si le malheur arrivait qu'à un moment ma vo-
» lonté faiblît, je jure que je me rappellerais alors com-
» ment un père se tue pour ses enfants. »

Ensuite il s'est éloigné, me disant en guise d'adieux :

« Je vous donne jusqu'à demain, madame, pour vous
» décider à accepter l'existence honorée que vous offre
» un mari fermement résolu à ne pas laisser renaître ce
» passé de ruineuses prodigalités. »

— Ta! ta! ta! fit Mercier incrédule, quand sa fille eut achevé son récit. Tout ça, Bichette, c'est des mots... il ne s'en souviendra plus dès que tu voudras bien te donner la peine de l'enjôler.

— Non, fit Valentine d'un ton bref.

— Tu crois?

— Il est un accent auquel il n'est pas permis de se tromper. Quand M. de Valeroye parlait, j'ai compris qu'il se brûlera la cervelle le jour où il se sentira sur le point de céder.

Le bon régisseur eut un geste de désespoir et gémit de la plus dolente façon :

— C'est la mort du satané Louis Boissard qui nous l'a changé ainsi... Ah! vois donc ce que c'est que le mauvais exemple !

Puis, comme la crise de découragement n'était jamais de bien longue durée chez le digne père, il reprit aussitôt :

— Dis donc, Bichette?

— Quoi?

— Un bon tour à jouer au duc.

— Parle?

— Puisqu'il veut nous faire passer ses millions sous le nez, si nous nous arrangions pour qu'il n'en touchât pas une obole.

— Comment?

— En chassant le deuxième lièvre.

— Ah! oui... vendre à la veuve la reconnaissance volée pour moitié de la prime de la Compagnie.

— C'est-à-dire un million... Comme son défunt mari, elle doit adorer ses enfants, la belle Marthe?

— Oh! je t'en réponds... Ce matin, derrière ma persienne, j'ai assisté à une rude scène d'amour maternel, à propos d'un de ses fils qui se balançait au-dessus du puits du jardin.

— Eh bien, si le mari s'est tué pour conserver à ses enfants une fortune, elle ne demandera qu'à l'augmenter, cette mère qui aime aussi les petits... Et pour y ajouter le million qui lui reviendra après partage avec nous, elle ne demandera pas mieux que de nous acheter notre reconnaissance, qui lui permettra de nier sa dette au duc.

Et, Mercier, qui avait une manière à lui de comprendre les choses, ajouta sérieusement :

— Pour les fils, l'époux a fait le sacrifice de sa vie... elle peut bien, pour eux, faire aussi le sacrifice d'un million.

Puis oubliant que, tout à l'heure et à propos du duc, il avait jugé la mort de Louis à un autre point de vue, il s'écria :

— Ah! ce que c'est que le bon exemple!... il n'y a rien de tel pour décider les gens.

Cette proposition parut peu séduire Valentine, qui, avec une moue de doute, hocha de la tête :

— Euh! euh! fit-elle.

— Mon idée ne te paraît pas bonne?

— Au contraire, mais, je te l'ai déjà dit, je doute que Marthe l'accepte.

— Tentons toujours l'épreuve... Si nous faisons un fiasco, nous aurons encore la ressource de vendre le papier à la Compagnie... notre dernier lièvre.

— Te charges-tu de faire l'offre à Mme Boissard?

— Mets-moi en sa présence et tu verras comme je lui proposerai la chose en douceur.

— Alors, après dîner, je lui ferai demander une entrevue, promit la duchesse.

A ce rendez-vous que Marthe, nous le savons, avait accepté sans hésitation, Mercier outrepassa la promesse, faite par lui, de proposer la chose en douceur. Il se noya en des préambules si prolixes, avant d'aborder son sujet, que Gaudru, malgré tout le temps perdu avec Paméla, s'était à peine glissé dans sa cachette qu'il entendit Marthe interrompre le régisseur pour lui dire :

— Après vous avoir remercié de tout l'intérêt bienveillant que vous venez de témoigner pour ma situation douloureuse, je vous prierai, M. Mercier, de me faire connaître enfin le motif pour lequel vous et Mme la duchesse m'avez demandé une entrevue?

Cette question fit aussitôt se trémousser d'aise, dans sa retraite, le malin avoué, auquel chaque mot était parvenu bien distinct.

— Eh! eh! pensa-t-il, j'avais raison de croire que j'arriverais pour le bon moment. Le régisseur a usé son temps aux bagatelles de la porte... on l'invite maintenant à montrer ce qu'il tient dans son sac... Attention à ce qu'il va en sortir!

La sommation d'avoir à s'expliquer, qui lui était

adressée, n'avait nullement entamé le sang-froid de Mercier, qui répondit sans hésiter :

— Ce motif n'est autre que de vous prouver la reconnaissance sincère de ma fille pour l'hospitalité qu'elle reçoit de vous.

Marthe tourna vers la duchesse un regard qui demandait la confirmation de ces paroles. Valentine n'eut que le temps de faire un petit signe de tête approbateur, car Mercier se hâta d'ajouter :

— En un mot, madame, nous voulons, à notre tour, vous rendre un service.

Ensuite, avant que la veuve pût parler, il demanda :

— N'avez-vous pas à soutenir un procès?

— Oui, contre la compagnie *la Précaution*.

— Qui se jugera dans deux ou trois mois?

— Non, dit Marthe, la cause ne devait venir qu'après les vacances, mais M. Gaudru, mon conseil, est parvenu à obtenir qu'elle ne fût pas reculée à si longue date... et j'espère qu'elle sera fort prochainement appelée.

— Si je ne me trompe, *la Précaution* soutient que le trépas de feu votre époux est le résultat d'un suicide?

Aucun trouble ne parut sur les traits de la veuve, quand elle répondit :

— L'allégation de la Compagnie n'est pas admissible pour quiconque a connu dans quelle position de fortune et de bonheur se trouvait mon mari quand la mort est venue l'atteindre.

— Et c'est M. Gaudru que vous avez chargé de vos intérêts?

Madame Boissard, à cette question, répondit d'une voix légèrement rieuse :

— Permettez-moi, M. Mercier, de vous faire remarquer que, jusqu'à présent, ce service que vous dites

vouloir me rendre ressemble à un véritable interrogatoire.

— C'est la seule manière que nous ayons trouvée pour arriver à vous être utile, prononça la duchesse, venant en aide à son père.

— Ah! très-bien, me voici prévenue, fit Marthe avec un accent qui trahissait une pointe d'ironie.

Et, se retournant vers Mercier :

— Alors oui, dit-elle, c'est à M. Gaudru que j'ai remis le soin de mes intérêts.

— Savez-vous quel misérable est cet homme? reprit haineusement Valentine.

L'avoué, aux écoutes, fit une laide grimace à ces paroles en murmurant :

— Elle m'habille bien, la duchesse!

M[me] Boissard, en entendant ainsi traiter l'homme de loi, avait haussé un peu les épaules et répondu avec calme :

— Il faut souvent se méfier des réputations... Ce sont les voleurs qui traitent d'habitude les gendarmes de brigands... Et il arrive que tel est réputé pour un malhonnête homme qui n'a été jamais jugé que par les drôles qu'il fait trembler.

Nous ignorons si ces paroles étaient une allusion pour le père et la fille, mais elles furent ainsi interprétées par Gaudru derrière sa cloison.

— Tiens! tiens! pensa-t-il satisfait, voilà qu'elle leur donne sur le nez, cette aimable veuve qui prend ma défense.

Le régisseur était trop pressé d'atteindre son but pour se préoccuper des épines plus ou moins aigües qui l'écorchaient sur la route. S'il avait pris pour un mauvais compliment la réflexion de M[me] Boissard, il se garda d'en faire rien paraître, et répliqua en souriant :

— Ma fille appelle Gaudru un misérable à cause d'un détail que vous devez ignorer.

— Quel détail ?

— Cet homme, qui ose se charger de vos intérêts, ne peut penser qu'à trahir votre secret, puisqu'il fait partie du conseil judiciaire de *la Précaution*.

— Patatras! se dit Gaudru en entendant cette dénonciation qui apprenait son véritable rôle à la veuve.

Marthe, au renseignement qui venait de lui être donné, avait éprouvé un court tressaillement, mais, espérant qu'il n'avait pas été aperçu, elle prononça d'une voix qui se fit étonnée :

— Pardon, M. Mercier, vous vous êtes servi d'une expression qui m'intrigue.

— Veuillez me la répéter.

— Vous avez dit que M. Gaudru devait trahir mon secret.

— Sans doute.

— Quel secret puis-je donc avoir qui craigne l'indiscrétion de mon avoué?

— A propos du suicide dont la Compagnie lui a donné la mission de trouver la preuve.

L'étonnement de la veuve parut redoubler à cette réponse et elle s'écria :

— M. Gaudru aurait-il vraiment la folie d'espérer qu'il existe une preuve de ce prétendu suicide ?

Si Mme Boissard n'avait eu pour adversaire que Mercier, il est probable que l'assaut de finesse se fût prolongé, mais elle avait aussi affaire à la duchesse qui, moins patiente que son père, brisa les vitres. Soit qu'elle voulût se venger de l'allusion méprisante qui lui avait été adressée, soit qu'elle fût agacée de ne pas voir aborder carrément la question, elle fit entendre un rire mo-

queur et, d'une voix ironiquement traînante, elle demanda :

— Avouez, chère dame, que vous n'accuseriez pas tant que ça l'avoué de folie si vous saviez qu'il eût vent de la fausse vente de Valeroy ?

— De la fausse vente ? répéta Marthe dont une soudaine pâleur avait envahi le visage.

— Oui de la fausse vente... et de ses suites... des exploits de M. Grandet, appuya Valentine en ricanant.

— Je ne vous comprends pas, fit Mme Boissard d'un ton encore ferme.

Malheureusement, toutes ces phrases arrivaient à l'oreille de Gaudru, qui s'était redressé surpris, en se disant :

— Mille dossiers ! que content-ils donc là !... Eh ! eh ! les voici qui me tendent la perche au bout de laquelle se trouve le *Pourquoi* tant cherché... Ecoutons, morbleu ! écoutons... Je crois bien que je vais dénicher mon merle blanc.

Le régisseur n'était pas homme à charger aussi vigoureusement l'ennemi, mais, aussitôt que sa fille eut entamé l'action, il vint à la rescousse en reprenant avec une bonhomie charmante :

— Je n'aurais pas mis les pieds dans le plat, mais, du moment que la chose est faite, j'aime mieux ça... Au moins nous n'aurons pas besoin de tourner vingt fois notre langue pour lâcher un mot... Nous allons pouvoir bavarder sans gêne... Rien ne vaut l'abandon dans la causerie intime.

Et, en souriant à la veuve :

— Là, vrai ? fit-il, est-ce que vous ne comprenez pas, Mme Boissard, quand on vous parle de la fausse vente et des manigances drôlichonnes du papa Grandet ?

Elle était devenue bien blême, la pauvre et honnête

femme, en reconnaissant que son secret était entre les mains de ces deux êtres que, depuis longtemps, elle tenait pour de méprisables créatures. Néanmoins, avec l'espoir qu'ils pouvaient ne pas savoir la vérité entière, elle leur tint tête en répétant encore :

— Je ne vous comprends pas.

— Allons! allons! reprit doucement le régisseur, je vois, Mme Boissard, que ceux qui vous parlent d'un lapin doivent vous en montrer les oreilles.

Ce disant, il fit un signe à Valentine qui porta la main à son corsage.

— Alors, puisque vous l'exigez, on va vous exhiber ces oreilles, ajouta-t-il.

La duchesse avait tiré des plis de son peignoir un papier qu'elle se mit à balancer, tout ouvert, à distance de Marthe, pendant que Mercier reprenait d'une voix goguenarde :

— Si nous ne vous l'approchons pas de plus près, Madame, c'est parce que nous ne vous faisons pas l'injure de croire que vos yeux soient moins bons que beaux... Tenez, là, au bout de mon doigt, lisez-vous les deux signatures apposées... Vous devez les connaître, pas vrai?... Baptiste Boissàrd et Germain Grandet... en toutes lettres et avec paraphes ; rien n'y manque.

Pendant cette scène, le père et la fille avaient guetté la veuve de l'œil, prêts à réprimer le moindre mouvement qu'elle ferait pour s'emparer de la reconnaissance. Cette précaution était bien inutile, car Mme Boissard s'était renversée sur le dossier de son fauteuil et, sans faire paraître la moindre émotion, elle avait regardé le papier qu'on lui montrait.

N'était la pâleur de son visage, on eût juré qu'elle ne se trouvait intéressée en rien à la question.

Ce calme inquiéta le régisseur qui, se rappelant ce

que lui avait dit sa fille, se posa cette question peu rassurante :

— Est-ce qu'elle va vraiment être d'une probité assez stupide pour que nous fassions chou-blanc ?

Sur un nouveau signe de son père, la duchesse avait remis le papier dans son corsage.

— Là, fit Mercier, causons peu et causons bien... il est d'habitude dans le commerce de faire valoir d'abord sa marchandise pour la mieux vendre.

— Ah ! c'est un marché que vous avez à me proposer? demanda lentement Marthe sans quitter son indolente pose.

— Un marché qui, en somme, représente aussi un important service rendu.

— En quoi?

— Dame ! il me semble que si ce papier, au lieu de vous revenir, se trouvait passer dans les mains de Gaudru, il serait à craindre que votre procès penchât du mauvais côté... N'êtes-vous pas de cet avis, madame?

— Je l'avoue.

— Donc, pour vous, c'est une affaire de deux millions... ou de rien, absolument rien. Il y a là un écart qui ne peut manquer de faire réfléchir une personne aussi sensée que vous l'êtes... Vous conviendrez donc que c'est un vrai service que nous vous rendons.

— Après?

— Or, tout service rendu, surtout à une nature généreuse, donne droit à l'espoir d'une récompense.

— Concluez, fit Marthe.

— Il arrive souvent qu'en s'en remettant à la générosité de l'obligé, on l'embarrasse... il n'ose offrir en craignant de ne pas proposer assez.

— Et vous voulez, je le vois, m'éviter cet embarras en fixant la somme ?

— Précisément.

— Parlez.

Mme Boissard s'était montrée jusqu'à ce moment bien peu rebelle à la proposition. Mercier crut que cette vertu, dont il s'était d'abord tant effarouché, ne demandait plus qu'à composer. Pensant avoir ville presque gagnée, il répondit en faisant le modeste :

— Notre prix?... il est bien simple... Nous pensons qu'il faudrait couper la poire par la moitié...

Au lieu de protester, Marthe secoua la tête en disant :

— Ce n'est pas assez, monsieur Mercier. Je veux vous offrir beaucoup... beaucoup plus.

Il y avait dans ces paroles une intention indéfinissable qui, loin de réjouir le régisseur, lui inspira la crainte immédiate d'avoir fait fausse route. Au lieu de parler, il attendit, l'œil fixé sur la veuve, qu'elle complétât sa réponse. Cette attente ne fut pas longue, car Mme Boissard, de sa même voix tranquille, prononça :

— Gardez toute la poire.

Et elle se leva en ajoutant :

— Avant de me retirer, il me reste à vous remercier de m'avoir fourni cette occasion d'être généreuse à aussi bon marché.

Puis elle marcha vers la porte en répétant :

— Gardez la poire, la poire tout entière, M. Mercier.

De tous les dénouements, le régisseur n'avait pas prévu celui qui s'offrait. Sans colère ni frayeur, Mme Boissard s'éloignait, dédaignant de retirer de leurs mains cet acte avec lequel ils avaient cru la faire si fort trembler.

— Voilà notre deuxième lièvre qui détale, pensait-il.

Mais pour sortir, il fallait que Marthe passât devant

Mme de Valeroye qui, ayant aussi quitté son siége, l'attendait sur la route.

— Pardon ! fit Valentine, en lui posant la main sur le bras.

— Vous avez encore quelque chose à me dire? demanda froidement la veuve.

— J'ai à réparer un oubli de mon père.

— M. Mercier ne me paraît pas, pourtant, être un homme à oublier quoi que ce soit, répliqua Marthe dont un petit sourire de mépris plissa les lèvres.

— Désirez-vous connaître cet oubli?

— M'intéresse-t-il?

— Beaucoup.

— Veuillez alors m'en faire part.

— Mon père a complétement omis de vous apprendre ce qu'il compte faire de l'acte que vous dédaignez de nous racheter.

— Ah! oui... cette reconnaissance qui, selon lui, vaut un million... Eh bien, qu'il en use, puisqu'il est si certain de sa valeur... Seulement je me demande qui paiera une pareille somme.

Mercier avait compris ce que sa fille allait annoncer et il reprit vite le dé en disant :

— Oh! moi, je ne suis pas têtu ni avide ; quand je ne trouve pas à vendre pour tel prix à celui-ci, je rabats de mes prétentions pour céder l'objet à celui-là.

Marthe leva les yeux et, feignant de chercher, elle répéta :

— Celui-là?... quel peut bien être celui-là dont vous parlez?

— Ne le devinez-vous pas? appuya la duchesse railleuse.

— Non. Je cherche en vain.

Mercier, en homme habile, se raccrocha aussitôt à un espoir et reprit doucereusement :

— Si vous désirez chercher plus à votre aise, on peut vous accorder un délai... jusqu'à la veille de votre procès, par exemple.

— Si ce terme expiré, je n'ai pas trouvé le « celui-là » en question, qu'arrivera-t-il?

— Alors, comme vous y aurez mis de la mauvaise volonté, on vous l'apprendra à vos dépens.

Et avec son plus aimable sourire :

— Voyons, est-ce dit? demanda Mercier.

— Dit... quoi? fit Marthe.

— Acceptez-vous le délai qu'on vous offre pour revenir sur votre décision et empêcher que nous portions la marchandise ailleurs?

Puis, en brave homme qui cède à un bon mouvement, le régisseur s'écria :

— Tenez, Mme Boissard, je veux faire quelque chose pour vous.

— Vraiment, vous auriez cette bonté?

— Oui, je tiens à vous être utile quand même en vous forçant à nous acheter notre reconnaissance.

— Et comment m'y obligerez-vous?

— En n'attendant pas à la veille du jugement pour vous apprendre que, si vous refusez, nous ferons connaître cet acte à la Compagnie qui, sur une telle preuve, gagnera son procès haut la main... et, naturellement, nous tiendra compte, en bons écus, de lui avoir fait obtenir gain de cause.

La veuve n'avait sans doute pas supposé une pareille infamie, car, à ces paroles, elle sentit ses forces l'abandonner et, pour ne pas tomber, elle s'adossa, blême et convulsive, à la porte de sortie.

Sans paraître s'apercevoir de cette émotion, Mercier

avait poursuivi d'un ton plein de philosophie résignée :

— On fait ce qu'on peut en ce bas monde... il est bien évident qu'un million, reçu de vous, me ferait un sensible plaisir... mais, à son défaut, je serais vraiment blâmable de négliger une dernière ressource... J'aime donc à croire que la Compagnie sera heureuse de me payer cette prime qu'elle a promise à Gaudru... et que l'imbécile n'a pas encore su gagner.

Derrière sa cloison, l'avoué, en s'entendant appeler imbécile, crispa son poing qu'il tendit, menaçant, dans la direction de celui qui le traitait de façon si leste.

— Toi, pensa-t-il, tu vends la peau de l'ours avant de l'avoir mis à terre... Tu crèveras de faim si tu n'as jamais à te poser sous la dent que la pitance chipée à Gaudru l'imbécile.

Et, avec un sourire qui résumait l'impression causée par tout ce qu'il avait déjà entendu :

— Le père et la fille, deux bien francs misérables ! se dit-il.

Sa pensée passant ensuite des bourreaux à leur victime, ce fut avec une sorte d'attendrissement que le sceptique écouteur fit cette réflexion :

— Elle se défend bien, la charmante veuve... décidément elle m'intéresse, cette honnête créature... Voyons comment elle va s'en tirer.

Cependant l'énergie de Marthe avait fini par triompher de sa faiblesse. Elle s'était redressée et, les yeux attachés sur le régisseur, elle restait silencieuse.

— Voyons, chère dame, acceptez-vous le marché ? reprit Mercier qui, dans l'attitude de la veuve, croyait voir de l'hésitation... Réfléchissez un peu aux avantages qui résultent pour vous de notre marché... Pensez à ce million qui vous restera... bien à vous... car, s'il prenait fantaisie à M. de Valeroye de réclamer, il n'aurait

plus aucun titre à produire... Hein ! c'est tentant, n'est-ce pas?

La joie fut sur le point d'étouffer le régisseur en entendant Marthe prononcer ces deux mots :

— Oui... mais...

— Elle est empaumée ! pensa-t-il.

Ces deux mots étaient aussi arrivés à l'oreille de Gaudru et, chose étonnante, ils avaient péniblement remué la nature, pourtant fort peu impressionnable, de l'avoué qui murmura :

— Va-t elle accepter, la malheureuse ! mille dossiers! Ce serait dommage... elle m'avait presque fait croire à la probité.

Le régisseur, persuadé qu'il n'avait plus à combattre qu'une dernière et faible résistance, avait pris sa voix câline et modulait en souriant :

— Allons, belle indécise, lâchez bien carrément votre mignon oui... A quoi bon un mais?... que veut dire ce mais?

— Oui... mais, répéta Marthe, je refuse de traiter avec des voleurs.

— S'il vous plaît ! fit d'une voix étranglée l'honnête Mercier, après un violent bond sur sa chaise.

Marthe continua :

— La reconnaissance, que vous offrez de me vendre, devrait à cette heure être enfermée au plus profond de la caisse du notaire de Valeroy, du successeur de Ducoudray qui l'avait reçue de son vivant... Une seule personne peut l'avoir retirée des mains du notaire. C'est le duc. Or, il est inadmissible...

Et elle répéta en pesant sur le mot :

— Oui, inadmissible... tout ce qu'il y a de plus inadmissible, que, si M. le duc a repris son dépôt, ce soit

pour le confier à vous, son beau-père, M. Mercier, qu'il a su toujours apprécier à sa juste valeur.

— Attrape, toi! se dit gaiement Gaudru qui, malgré lui, se sentait heureux d'entendre la veuve braver le coquin.

— Ou pour vous le remettre à vous, Mme la duchesse, continua Marthe, à vous qui avez trop bien gaspillé la plus grande partie de sa fortune pour qu'il ne soit pas guéri de l'imprudente idée de vous en confier le reste.

— Mets ça dans ton sac, la duchesse... Elle va bien, ma veuve... Je ne sais pas pourquoi, mais je m'y attache, pensa encore le légiste qui, dans sa chambrette, était en train de se faire une pinte de bon sang.

L'attaque fort inattendue de Mme Boissard avait si bien interloqué ses adversaires qu'elle pût poursuivre avant d'être interrompue par eux.

— Comme je suis certaine que M. de Valeroye n'a pas redemandé cette reconnaissance à son notaire... et que je la trouve entre vos mains... j'en dois conclure qu'elle a été volée.

La duchesse salua ironiquement.

— Grand merci! dit elle.

— Compliment flatteur! ricana le régisseur.

— Oui, volée, reprit Marthe avec force. Comment êtes-vous parvenus à accomplir ce vol? L'avez-vous commis vous-mêmes? L'avez-vous fait exécuter par un autre? Je n'en sais rien...

La veuve achevait à peine ces derniers mots que Gaudru, surpris par une inspiration, se disait en tressaillant d'une satisfaction indicible :

— Sacrebleu! je le sais, moi!... J'ai deviné!... C'est là cette canaillerie que je soupçonnais avoir été imposée par Valentine à l'amoureux clerc... Elle lui a fait voler ce papier dans la caisse du patron... Tiens! tiens!

j'en apprends de belles!... Je ne regrette pas mes mille francs donnés à Paméla.

Tout à coup il s'arrêta en ses réflexions.

Une idée venait de lui arriver.

— Ah! ça, mais, pensa-t-il, puisque l'on parle de ses exploits, il me semble que c'est le moment ou jamais de faire monter Debruel... Ma foi, je me décide!

Il tira son mouchoir et, ainsi qu'il avait été convenu, il l'agita par la fenêtre.

— Je crois que je n'ai pas fini de rire, murmura-t-il en attendant Raoul.

Une minute après, amené par la camériste, le jeune homme se glissait dans la chambre. Au milieu des ténèbres, la main de l'avoué, pour l'attirer près de lui, avait saisi celle du clerc.

— Mille dossiers! se dit le vieillard, comme il tremble!... Est-ce de rage?... Paméla lui en a-t-elle trop conté sur la duchesse... Pourvu qu'elle n'ait pas tant bourré le canon qu'il éclate!

XVI

A moins d'un acte de violence, la retraite était coupée à la duchesse et à son père, car Mme Boissard était restée devant la porte sur laquelle, tout à l'heure, elle s'appuyait défaillante.

L'indignation avait rendu son énergie à Marthe. La tête haute et fière, l'œil étincelant de mépris, elle se tenait debout devant les deux misérables.

Mme de Valcroye s'était remise sur son fauteuil et, l'air insolent, le regard dédaigneux ,le corps renversé en arrière, elle écoutait avec un sourire de défi aux lèvres.

Quant à Mercier, accoudé sur la table devant laquelle il était assis, le cou rentré dans les épaules, les yeux à demi clos, les mains jointes, la face béate, il semblait écouter par complaisante pitié. De temps en temps, il levait légèrement les épaules en homme qui a pris bravement son parti d'entendre des sornettes sans souffler mot.

Mais, sous cette attitude calme du père et de la fille, couvait une fureur terrible contre Mme Boissard. Pen-

dant que Valentine cherchait, en son esprit, à inventer sa vengeance, Mercier, qui pensait avant tout au solide, était en train de se dire :

— Va, va, dévide ton chapelet, la femme honnête !... Toutes ces gentilleses que tu nous débites, tu les paieras de ta ruine... Aussitôt décampés d'ici, nous irons montrer la reconnaissance à la Compagnie.

Tout en faisant ainsi des projets pour l'avenir, il n'en prêtait pas moins l'oreille à ces paroles de Marthe qui avait continué :

— Ainsi donc, méprisables voleurs, vous êtes venus à moi avec l'espoir que j'accepterais cet ignoble marché. M'aviez-vous jugée votre pareille pour oser me proposer le partage du butin dérobé ?... Que me fait cet acte !... Ne savez-vous pas qu'il n'a tenu qu'à Baptiste Boissard que ce papier n'existât pas, car M. de Valeroye ne voulait aucune reconnaissance... il s'en remettait à l'honneur et à la probité du père de mon mari.

Le régisseur ne pouvait manquer une aussi belle occasion de lancer son venin. Aussi se hâta-t-il d'interrompre la veuve.

— Heu ! heu ! fit-il railleusement... Honneur et probité, heu ! heu !.. Avec Baptiste, passe encore... Mais avec ce cher Grandet, le duc tombait mal.

Un frisson douloureux secoua Marthe à cette raillerie horrible de Mercier, mais elle se raidit contre l'émotion, et, d'un ton ferme, elle répondit :

— Les enfants ont été là pour répondre des fautes du père.

— Les enfants ? oh ! oh ! ricana Valentine à son tour... Dites un, un seul enfant, ma chère, car je ne sache pas que l'autre puisse se donner des gants du plus mince dévouement à propos des fautes de son brave papa.

Un sourire triste vint aux lèvres de Marthe à cette insinuation haineuse d'avoir sacrifié son mari à l'honneur de son père. Ces paroles de la duchesse avaient réveillé en elle des souvenirs navrants. Au lieu de répondre à l'attaque, elle promena autour d'elle des regards désolés, puis, après un court silence, elle reprit d'un ton brisé :

— Et c'est ici, dans cette chambre, que vous me proposez de racheter un titre en me disant qu'il me permettra de nier ma dette... oui, dans cette chambre où je crois encore entendre la voix désespérée de ce vieillard mourant qui, là, sur ce lit, nous criait dans le délire de son agonie : « Il faudra payer, mes pauvres chers enfants ! »... Ici même où la folie est venue frapper un autre vieillard parce que celle qu'il avait toujours connue respectueuse et aimante, lui a reproché implacablement une faute qu'il n'avait commise que par amour paternel. Et ce juge inéxorable dont l'arrêt a appelé la démence, c'était moi... moi à laquelle vous conseillez de commettre cette même faute que je n'ai pas voulu pardonner à celui que son amour immense pour moi avait rendu coupable.

Emportée par ses souvenirs, Marthe étendit la main vers Mercier.

— Oui, vous m'avez offert d'accepter une infamie, là, devant cette table, à la même place où mon bien-aimé Louis me...

Un sanglot vint briser la voix de M[me] Boissard qui, frémissante de dégoût, se cacha brusquement le visage dans ses mains pour ne plus voir la tête repoussante du régisseur à cette place où sa mémoire lui rappelait un être adoré.

Si rien n'avait vibré dans le cœur du père et de la fille au spectacle de ce désespoir de la veuve, il n'en

avait pas été de même de Gaudru qui, en entendant le sanglot de Marthe, s'était demandé avec un étonnement véritable :

— Ah ! ça, je deviens donc sensible? moi !... Est-ce que j'ai vraiment une petite bête qui me bat sous le sein gauche? C'est incroyable; voilà que ça me pince de ce côté-là... Satanée pleurnicheuse ! j'avais bien besoin de l'écouter... Tu, tu, tu n'oublions pas que je me trouve ci pour le compte de la Compagnie d'assurances.

L'avoué s'en serait probablement dit beaucoup plus ong, s'il n'avait été subitement distrait par une voix brève et tremblante, qui, bien bas, lui souffla dans l'oreille :

— Quand me mettrez-vous en présence de la duchesse ?

— Tout à l'heure, mon cher Raoul. Tout vient à point à qui sait attendre. Je n'ai qu'une parole ; comptez sur moi.

Et, après cette réponse, Gaudru se remit aux écoutes, tout en se disant :

— Il m'a demandé cela d'une voix singulièrement agitée... Est-ce de l'impatience amoureuse ou de la rage bleue ?... Pourvu que Paméla ne l'ait pas trop bien renseigné sur le peu de tendresse qu'il inspire à cette bonne Valentine.

Tant il est vrai que certains souvenirs, quand ils sont trop vivement réveillés, imposent, à celui qu'ils torturent, un besoin irrésistible d'épancher son cœur brisé, il arriva que Marthe, oubliant devant quels êtres abjects elle parlait, reprit d'une voix grave :

— Oh ! je me souviens de cette fatale soirée... les enfants étaient allés se coucher... Louis et moi, nous étions devant cette table, muets l'un et l'autre, les yeux dans les yeux... C'était le jour anniversaire de la naissance

de mon mari. L'année précédente, son père et le mien étaient accourus de Valeroye pour célébrer cette fête... quelle joie ! quels fous rires ! que de bons projets de bonheur !... Maintenant, nous nous retrouvions seuls ; la mort et la folie avaient passé dans la maison et, derrière elles, nous avaient laissé un impérieux devoir de probité à remplir.

Enfin Louis parla.

— Marthe, dit-il, j'ai bien étudié toutes nos ressources... Nous pouvons arriver à payer M. de Valeroye.

— Payons, répondis-je.

Mais lui insista en répétant :

— Avec nos ressources.... Tu m'as bien compris, n'est-ce pas ?

Alors son regard se tourna vers le cadre dans lequel se trouvaient réunis les deux portraits de nos fils. Je compris ce qu'il n'osait ajouter... Payer, c'était vouer nos enfants à la misère. Je devins pâle, une douleur aiguë me mordit au cœur, mais je fermai les yeux pour ne plus voir les deux têtes de mes chérubins et je redis encore :

— Payons.

— Oh ! nous avons le temps, fit-il. M. de Valeroye, que j'ai questionné pour le remboursement, m'a demandé comme une grâce de n'y pas songer. « Continuez le service que me rendait votre père, m'a-t-il dit, aidez-moi à conserver la fortune de mon fils. »

Après m'avoir rapporté ces paroles du duc, Louis eut un amer sourire et ajouta :

— Parce que cet homme a voulu préserver l'avenir de son enfant, les nôtres se trouveront ruinés.

Puis il reprit :

— Tu vois que nous avons le temps.

Je secouai la tête en répondant :

— Non, n'attendons pas.

— Pourquoi?

— Ce remboursement pourrait venir dans dix ou quinze ans et, en l'attendant, nous aurions perdu ces mêmes années de jeunesse et de force que nous avons devant nous...Il faut nous mettre tout de suite au travail.

Je vois encore mon pauvre Louis me regarder tout désespéré en balbutiant :

— Mais, petite Marthe, j'ai trente ans et je ne sais rien faire... Mon père regretté m'avait élevé pour être millionnaire... Mettons que je veuille travailler, je n'arriverais tout au plus qu'à faire un commis... un caissier... c'est-à-dire qu'avec de la chance je puis espérer de parvenir à gagner, dans bien longtemps, deux ou trois mille écus... Pour tout autre état que je tenterais d'exercer, il faut d'abord un apprentissage quelconque qui me fasse connaître à fond le métier... et, je te le répète, j'ai trente ans... Tu vois ce que cette future fortune se ferait attendre.

J'étais restée muette à cet aveu. Je ne doutais pas du courage avec lequel Louis se mettrait au travail, mais, comme il le disait, il avait été élevé pour être millionnaire.

Alors, en pensant que cette fortune, qui allait disparaître, venait tout entière de lui et que, sans une plainte, sans un mot qui pût me blesser, il la sacrifiait pour l'honneur de mon père, le cœur me déborda et je bégayai en sanglotant :

— Pourquoi m'as-tu épousée!

Louis, bien qu'il devinât tout ce que cette exclamation signifiait, n'eut pas l'air d'en comprendre le sens et il s'écria d'une voix qu'il sut rendre gaie :

— Pour avoir une charmante femme, madame... ne vous en déplaise.

Il s'efforçait de rire, le cher aimé... Mais, au milieu de ce faux accès de gaieté, son regard rencontra encore le portrait de nos enfants et il s'arrêta soudain, oubliant de continuer sa ruse pieuse... Le sourire était resté sur ses lèvres pendant que ses yeux se fixaient désolés sur les images chéries.

Pour qu'il ne s'aperçût pas de son oubli, j'avais repris silencieusement mon ouvrage et je pleurais, la face baissée, étouffant mes sanglots.

Tout à coup, je me sentis les tempes prises entre les deux mains de Louis, qui, sans que j'eusse entendu, s'était levé pour venir, sur la pointe des pieds, derrière mon fauteuil.

Il me releva doucement la tête vers la sienne qui se penchait sur moi et me mit un baiser au front.

Il était étrange ce baiser, car il me fit frissonner!... Jamais mon mari ne m'avait embrassée de telle sorte. Ses lèvres frémissaient fiévreuses sur mon visage.

— Qu'as-tu? m'écriai-je, effrayée par cette caresse qui m'avait glacé le cœur.

Mais, du front, sa bouche avait glissé vers mon oreille et je l'entendis qui me murmurait :

— Marthe, j'ai une idée.

Sa voix était douce, tendre, caressante comme d'habitude, et pourtant elle me causa un nouveau frisson.

Je jetai un cri. Me dégageant la tête de ses mains, je me levai tremblante d'une angoisse incompréhensible. Il vint vivement à moi et, me faisant une ceinture de ses bras, il m'attira sur son sein en prononçant d'un ton alarmé :

— Es-tu folle?

Puis, aussitôt, vingt fois de suite, tout machinalement il répéta « Es-tu folle? Es-tu folle? » pendant que son

œil, pensif et fixé dans le vague, me prouvait que l'esprit, un instant occupé de moi, était à nouveau ressaisi par une absorbante pensée.

Et, tout en rêvant ainsi, Louis avait à la bouche un triste sourire.

Quand il revint à lui, j'avais, sans qu'il s'en fût aperçu, dénoué ses mains qui me serraient la taille et je me trouvais assise de l'autre côté de la table.

— Parle, lui-dis-je.

D'abord il m'examina en silence, puis il me répondit d'un ton qui s'affermit peu à peu :

— Oui, je parlerai, Marthe... tu es une femme à me comprendre, car ton amour pour nos enfants est égal au mien.., et je te sais courageuse.

Après ce début qui me laissa interdite, il s'empressa d'ajouter :

— J'ai trouvé un moyen d'assurer l'avenir de nos fils.

— Un moyen, répétais-je avec effort, car cette appréhension qui me torturait m'avait contracté la gorge.

— Oui, reprit-il, je me suis trompé tout à l'heure en affirmant que j'étais incapable de rien faire.

Il s'accouda sur la table, me regarda bien en face, puis me demanda :

— Te souviens-tu des dernières heures de mon père bien-aimé?

— Oui, fis-je étonnée de cette question.

— Te souviens-tu surtout d'un singulier projet que lui inspirait le délire?

Et, sans me donner le temps de chercher, il continua :

— Tu sais bien, quand il ordonnait à Jean de le faire beau pour qu'il trompât le médecin de la Compagnie

d'assurances... car, se voyant sur le point de mourir, il voulait courir se faire assurer à notre profit.

Je n'avais pas encore compris à quoi tendait Louis et je prononçai curieusement :

— Eh bien ?

— Pourquoi ne mettrais-je pas à exécution cette idée de mon père... en me faisant assurer pour quelques millions au profit de ma famille.

— Mais, objectai-je naïvement, que M. de Valeroye vienne dans un an, dans un mois même, nous redemander sa fortune, avec quel argent pourrais-tu donc continuer à payer l'annuité?

— Je n'aurais pas à continuer, si, par hasard, j'étais mort après le premier versement.

— Oh! fis-je, quel triste mot que ton « par hasard »... Je t'en prie, ne parlons pas de telles suppositions.

Mais lui secoua la tête et insista en disant :

— Si, si... parlons-en, au contraire... Est-ce que je ne puis pas être mort demain?

— Dieu merci pour nous tous, tu as encore de bien longues années à vivre!

— Oui, en restant commis à mille écus par an.

Il y eut, à cette réponse, dans la voix de mon mari, une intonation si railleusement désespérée que je fus éclairée. Mais, tout aussitôt, je crus m'être trompée en supposant ce qui n'était pas dans l'idée de Louis, et je repris d'une voix rassurée :

— Oh! que tu m'as fait peur.

— Peur... en quoi?

— Un moment j'ai cru que...

— Que? appuya-t-il en me voyant hésiter.

Et, avant que j'eusse répondu, il prononça d'un ton tranquille :

— Tu avais bien cru, Marthe... Oui, tu as deviné...

Dans six mois, tu pourras rembourser le duc et tu verras nos enfants restés millionnaires.

Ce « tu » que, deux fois, il venait de prononcer, m'avait glacé l'âme.

— Et toi? balbutiai-je.

Mais, à mon tour, je n'attendis pas sa réponse, car, me ranimant, je prononçai brusquement :

— Tu ne feras pas cela! Louis.

— Marthe! Marthe! répéta-t-il d'une voix doucement grondeuse, je te croyais bonne mère.

— Moi! m'écriai-je sans réfléchir, j'aime mes enfants à mourir pour eux.

[illegible] ces mots, Louis se mit à rire.

A [illegible] fit-il, je ne vous le fais pas dire, madame

— Hein [illegible] our vous!

l'égoïste..., tout p[illegible]

Puis, redevenant grave : [illegible] nplie, ne t'oppose pas

— Ma bonne Marthe, je t'en s[illegible] ifice de ma vie à

à mon projet... Laisse-moi faire le sac[illegible] ment... Tu

ces êtres chéris que je ne saurais servir autre[illegible] donc

l'as dit, on meurt pour ses enfants... Ne me retire [illegible]

pas la joie suprême de vous laisser heureux.

On m'eut soutenu, le matin, qu'il m'était possible d'aimer davantage mon mari que je n'aurais pas cru à un pareil miracle. Pourtant, si profond que, jusqu'à ce jour, avait été mon amour pour Louis, je le sentis se doubler en écoutant ce père qui, d'une voix douce et calme, me suppliait de le laisser donner sa vie pour assurer le bonheur des siens.

Je connaissais trop bien le caractère de mon époux pour ne pas deviner en lui une résolution énergique que rien ne ferait fléchir. Dès que j'eus la ferme conviction qu'il était décidé à mourir, je sentis naître en mon âme, que le désespoir aurait dû seul emplir, une immense jalousie... Oui, je me pris à être envieuse de ce que Louis

allait accomplir pour nos fils, et ce fut avec une sorte de colère que je m'écriai :

— Et moi?

Il ne comprit pas le vrai sens de cette question et me répondit :

— Tu apprendras aux enfants à chérir la mémoire d'un père dont tu leur auras caché le dévouement.

— Le dévouement, répétai-je.

Louis eut un tressaillement et me regarda bien en face.

— Marthe, dit-il, à la manière dont tu as accentué ce mot, j'ai cru découvrir que tu es jalouse... Me suis-je trompé?

Pauvre aimé! de quel ton navré il avait prononcé cette demande! Mes sanglots éclatèrent et je fondis en larmes en balbutiant :

— Oui, mon bon Louis, je suis jalouse. Je ne veux pas que tu aimes les enfants plus que moi... Laisse-moi mourir à ta place... Pour guider des garçons dans la vie, un père est plus utile qu'une mère... Tu vois bien que c'est à moi de vous quitter.

Ce fut, entre nous, pendant deux heures, une lutte dans laquelle aucun ne voulut céder.

— Voici notre première querelle depuis que nous sommes en ménage, finit par dire Louis en souriant.

Cette remarque me donna une inspiration.

— Eh bien, fis-je, recourons à notre moyen ordinaire.

Dans les rares occasions où nos deux volontés s'étaient trouvées en désaccord, nous avions toujours employé un moyen expéditif de trancher la question avant qu'elle s'envenimât. L'un de nous prenait le premier livre venu en s'écriant ; « A la plus belle lettre ! » Nous tirions et le vaincu subissait sans conteste la volonté de l'autre.

Avant d'aller se coucher, nos fils avaient, sur cette table qui nous séparait, préparé le devoir du lendemain et leurs livres et cahiers y étaient restés épars.

Je m'emparai d'un de ces livres.

— A la plus belle lettre! m'écriai-je.

— Non, non, Marthe, renonce à ton projet, commença par dire Louis qui, à ce moment, était assis un peu trop éloigné de la table pour qu'il pût, en étendant le bras, atteindre le livre.

Mais, s'il ne pouvait le toucher, il le voyait et il reconnut aussitôt que j'avais mis la main sur le Virgile.

Sans m'arrêter à ses protestations, je pris un canif que j'introduisis entre les feuillets en prononçant :

— Je tire pour moi.

— Non, non, répéta Louis, non, je n'accepte pas la voix du sort.

Au même moment, j'annonçais ma lettre.

C'était un D!

Une belle lettre!... bien près de l'A.

Et, joyeuse, je dis à mon mari :

— A toi... viens tirer.

Je ne remarquai pas que, dès que j'avais déclaré ma lettre, l'opposition de Louis avait cessé. Il parut se résigner à tenter le sort, mais, avant il posa ses conditions.

— Soit! fit-il, je consens. Mais il est bien convenu qu'il en sera cette fois comme d'habitude. Le vaincu acceptera la décision du sort.

— Oui, oui, oui, dis-je impatiente.

— Tu me le jures, Marthe? me demanda-t-il d'une voix grave.

— Oui, je te le jure.

— Sur la tête de nos enfants?

— Sur la tête de nos enfants, redis-je après lui.

— Bien. Alors tire pour moi, reprit-il sans quitter son siége.

Bon Louis! Comme il m'a bien adroitement trompée pour me laisser croire au hasard. En me priant de tirer pour lui, il était d'avance bien certain de cette réponse que je lui fis :

— Non, tire-toi même... je ne veux pas que tu puisses m'accuser de t'avoir triché... Voyons, lève-toi de ton fauteuil, paresseux... Viens ici.

Mais il ne bougea pas de place et me répliqua tranquillement :

— Non, je suis trop fatigué... Que je désigne une page, cela reviendra au même, n'est-ce pas?

— Sans aucun doute... Ce n'est pas l'introduction du canif qui fait la chance.

— Bien. Voyons un peu que je choisisse ma page, dit-il en se renversant la tête sur le dossier.

Il eut l'air de se consulter ;

— Si je prenais le chiffre de mon âge?... ou mon numéro de la conscription... ou celui que j'avais au collége, le 104.

— Alors tu te décides pour le 104, demandai-je en me préparant à ouvrir le livre.

— Non, non... laisse-moi le temps de réfléchir... Décidément, je ne veux pas d'un numéro qui m'ait déjà servi... donc pas de 104... Ah! tiens! par exemple, la moitié de 104, c'est-à-dire 52... J'ai bien envie de 52.

Oh! je le jure! quelqu'un qui nous aurait écoutés ne se serait guère douté, en nous entendant si calmes et, pour ainsi dire, si gais, du terrible enjeu réservé au gagnant.

— Choisis-tu enfin le 52? repris-je.

— Va pour la page 52, déclara Louis.

Je cherchai dans le Virgile la page désignée. Le cœur

me battait... Quand je l'eus trouvée, je devins pâle en lisant : *Conticuere omnes...*

C'était le commencement du second chant de l'Enéide et il débutait par un C.

J'avais perdu ! ! !

— Eh bien? demanda Louis d'une voix dont il sut dissimuler l'accent satisfait.

Quand je lui eus annoncé qu'il avait gagné, il se leva alors de son siége et vint à moi.

— Tu sais, petite Marthe, me dit-il, que tu as juré sur la tête des enfants d'accepter la décision du sort.

Hélas ! c'est trop tard que j'ai eu la certitude d'avoir été trichée par mon mari. Habitué qu'il était à faire répéter leurs leçons aux enfants, il connaissait son livre feuille par feuille... et, après avoir d'abord protesté, s'il avait accepté ne me voyant prendre le Virgile, c'est parce qu'il savait jouer à coup sûr.

En se laissant entraîner par le souvenir du passé, Mme Boissard, nous l'avons dit, avait oublié quels auditeurs se trouvaient devant elle et la cause qui avait motivé ce récit.

Elle fut rappelée à la situation présente par le rire moqueur de la duchesse qui, avec d'ironiques signes de tête approbateurs, l'interrompit d'une voix traînante.

— Délicieuse, en vérité, cette scène du Virgile... bien racontée surtout... c'est à croire que c'est arrivé.

— Oui, oui, approuva Mercier, elle ferait un énorme effet dans un drame de l'Ambigu.

Puis le régisseur et sa fille battirent doucement des mains en modulant sur un ton affirmatif :

— Bravi ! bravo ! brava !

Tant qu'ils avaient espéré que, de l'histoire de Marthe, sortirait quelque révélation dont ils pourraient tirer profit, ils étaient restés silencieux. A présent qu'ils n'a-

vaient rien trouvé à exploiter, ils se souciaient peu de faire une plus longue séance.

Pendant que ceux-ci raillaient, un autre écouteur éprouvait une sensation de lui bien inaccoutumée. Nous voulons parler de Gaudru qui, au moment même des applaudissements de Mercier et de sa fille, murmurait dans l'ombre de sa cachette :

— Sacrebleu !... Qu'est-ce qui me chatouille le nez?... Je parie qu'il y a des araignées ici?

Et, en portant la main au bout de son nez où il croyait trouver l'animal auquel il attribuait le chatouillement qui venait de lui courir le long de cette partie de son individu, l'avoué fut tout stupéfait d'y trouver une larme qui, échappée à la sourdine, avait pris ce chemin pour s'enfuir.

— Voilà que je pleure maintenant!... Ah ! ça, je deviens donc stupide ? se demanda-t-il avec étonnement.

Il avait raison d'être étonné, ce vieux renard attendri, car tout le temps qu'avait duré le récit de Marthe, il ne s'était pas aperçu, tant il écoutait avidement, qu'il ne cessait de se dire :

— Ah! les pauvres jeunes gens!... sont-ils gentils... et braves... et honnêtes... Mille dossiers! c'est là un rude sacrifice ! Ça fait vraiment plaisir d'apprendre qu'il existe des gens de ce calibre... C'est crânement aimer ses mioches.,. L'homme et la femme se valaient... Jouer la culbute à la plus belle lettre, c'est raide!

De sorte que Gaudru, qui avait été trop attentionné à écouter pour sentir que l'émotion le gagnait, fut véritablement surpris, quand la duchesse interrompit la veuve, de se trouver une larme qui lui pendait au bout du nez.

— Elle est bien à moi, pensait-il tout ébahi, il est incontestable qu'elle est à moi.,. Mille dossiers elle doit

sentir le renfermé, car je n'ai pas souvenance d'avoir pleuré depuis quarante-sept ans, le jour de la mort de ma mère...une brave femme qui adorait aussi son enfant.

Gaudru passa son mouchoir sur le bout de son appendice nazal en marmottant, toujours fort penaud de sa découverte :

— Oui, cent fois oui, cette larme est bien à moi... car je n'ai pas même la ressource de me dire que c'est Raoul qui m'a pleuré sur le nez, attendu qu'il n'a pas quitté son coin... A-t-il écouté l'histoire, ou s'est-il endormi?

En effet, à la faible clarté de cette nuit étoilée qui pénétrait dans la chambre par la fenêtre ouverte, Gaudru pouvait voir le jeune homme, assis dans un coin. Les coudes sur les genoux et la tête cachée dans ses mains, il gardait une telle immobilité que l'avoué était en droit de supposer qu'il dormait.

— Au fait, se dit-il, j'aime mieux qu'il dorme, au moins il ne m'ennuiera pas à me réclamer sa duchesse.

Contraint de renoncer à l'illusion que Raoul lui eût pleuré sur le nez, l'avoué voulant protester contre sa larme, se secoua comme pour se débarrasser de toute émotion et répéta sa phrase :

— Tu, tu, tu... n'oublions pas que je me trouve ici pour le compte de la Compagnie d'assurances.

Mais, si c'étaient toujours les mêmes paroles, elles n'étaient plus articulées avec la même conviction. Le bonhomme avait beau se révolter, la petite bête qui, suivant son expression, s'était réveillée sous son sein gauche, avait encore activé son tic-tac.

Cependant Marthe, rappelée à elle par la raillerie de la duchesse, s'était redressée devant ceux qui insultaient à sa douleur et d'une voix vibrante de mépris :

— Riez, cria-t-elle, oui, riez, misérables, de ce que

vous ne sauriez comprendre... Riez, vous, Mercier le coquin, qui ne songez qu'à dépouiller l'homme auquel vous auriez dû vouer une reconnaissance éternelle le jour où il vous a fait l'honneur d'élever votre fille jusqu'à lui... Moquez-vous de ceux qui s'inclinent soumis devant les plus terribles lois de la probité, vous le drôle sans foi, sans scrupules, sans honneur.

— Ah! chère dame! des gros mots à présent... J'en suis vraiment honteux pour vous, fit le régisseur d'un ton navré.

Mais Marthe, sans l'écouter, s'était tournée vers la duchesse.

— Riez de ceux qui aiment leurs enfants, vous, la mère sans entrailles, qui ne songez à votre fils que pour lui dérober cette fortune que son père a voulu lui conserver. Rien n'a su amollir votre cœur de rocher, ni la bonté, ni le dévouement, ni même la faiblesse imprudente de cet époux qui vient encore de vous pardonner parce que sa passion l'empêche de vous bien connaître. Malheur à qui vous aime, vous la femme ingrate, égoïste et cruelle, car celui-là, sans parvenir jamais à éveiller en vous le moindre bon sentiment, y perdra son repos, sa raison et peut-être même son honneur.

Comme Mme Boissard prononçait ces mots, Debruel, toujours immobile dans la chambre voisine, murmura faiblement :

— C'est vrai!

— Tiens, il ne dort pas! se dit l'avoué qui, s'étant rapproché du jeune homme, surprit cet aveu.

Valentine avait écouté Marthe avec un sourire dédaigneux aux lèvres. Quand cette dernière eut fini, elle haussa les épaules en répliquant :

— C'est ainsi qu'on se conserve fraîche et belle; sachez-le, vous la créature aux émotions violentes,

Elle se leva, secouant ses jupes en femme qui se prépare à partir.

— Du moment que vous refusez notre marché, ajouta-t-elle, je crois inutile d'abuser plus longtemps de l'hospitalité que vous m'aviez offerte.

Marthe s'adossa promptement sur la porte pour lui fermer la retraite.

— Restez, ordonna-t-elle, ou je crie à l'aide, et, devant mes domestiques accourus, j'achèverai ce qu'il me reste à dire.

Cette menace eut pour effet de faire prestement se rasseoir le régisseur qui, à l'exemple de sa fille, avait quitté son siége.

— C'est uniquement pour vous obliger, déclara-t-il avec empressement.

— Ainsi donc, reprit Marthe, toute cette comédie de repentir et ce séjour dans un couvent n'avaient d'autre but que de vous glisser sous mon toit pour me proposer une infamie!... Père et fille, vous arriviez en oiseaux de proie, comptant que je vous laisserais vous abattre sur un butin dont vous m'auriez abandonné la moitié... Détrompez-vous, fripons!... Ce dépôt, resté entre mes mains, retournera intact à M. de Valeroye.

— Oh! retournera... si la Compagnie paye... et j'en doute, railla Valentine.

— Ah! c'est vrai, fit Marthe avec un accent de dégoût, j'oubliais que vous m'avez menacée, en sortant d'ici, d'aller montrer à la Compagnie cet acte de vente qui fait preuve du suicide.

— Elle saura reconnaître généreusement ce service, lâcha gaîment le régisseur.

— Oui, on vous donnera une récompense, car vous saurez faire valoir votre marchandise, ainsi que vous

le disiez tout à l'heure, Mercier, continua Marthe.

— Dame ! on ne peut pourtant pas se laisser dépouiller, avança le régisseur.

— Mieux vaut dépouiller les autres, n'est-ce pas, duchesse?... Vous, la mère qui vendez l'héritage de votre fils pour ce que vous donnera la Compagnie.

— Oh ! mais, vous vous répétez, ma chère, dit sèchement Valentine, tout en s'occupant de boutonner ses gants.

— Permettez, permettez, Mme Boissard, interrompit le père d'un petit ton mécontent, je crois vous avoir prouvé, depuis une heure, que j'entends la plaisanterie, mais il ne faut pas qu'elle se prolonge outre mesure... Ainsi, voilà deux fois que vous reprochez à ma fille de vouloir ruiner son enfant... En quoi, s'il vous plait?... Oui, nous espérons toucher une bonne récompense de la Compagnie, mais en quoi, je le répète, cela nuira-t-il à l'enfant?... Cela vous fera perdre votre cause, c'est la vérité. Mais, après votre procès perdu, est-ce que la reconnaissance n'en sera pas moins valable entre les mains de M. de Valeroye pour vous réclamer son dépôt ?... Votre fortune, ou plutôt celle de vos fils est là pour répondre et comme, toujours depuis une heure, vous nous criez sur tous les airs que vous êtes un modèle de probité, je ne doute pas que vous vous exécutiez... Vos fils resteront sans le sou... Mais l'enfant de ma fille ne sera pas ruiné ainsi que vous le prétendez.

Depuis le commencement de la scène, la duchesse cherchait sa belle. L'explication donnée par son père la lui fournit. Dès que Mercier eut ainsi résumé la situation qui attendait la veuve, Valentine partit d'un éclat de rire en disant :

— Et le drôle de l'aventure, c'est que votre mari se sera tué *gratis !*

Marthe pâlit affreusement à ce mot épouvantable, mais elle demeura impassible.

Il en fut tout autrement dans la chambre où se tenaient Raoul et Gaudru. A cette preuve d'une cruauté implacable et froide, le jeune homme s'était convulsivement redressé et, de sa bouche qui frémissait de colère indignée, étaient sorties ces paroles à demi-étouffées :

— Quelle exécrable créature!

— Oui, n'est-ce pas? lui souffla l'avoué, qui avait entendu.

Puis, profitant du trouble de Debruel :

— Et dire que, pour elle, vous êtes devenu voleur... et assassin.

— Assassin! balbutia le clerc perdant son sang-froid à cette accusation.

— Oui, car vous avez été la cause de la mort de M. Ducoudray que l'apoplexie a tué quand il a découvert votre vol.

— M. Ducoudray est mort! bégaya Raoul qui ignorait le trépas de son ex-patron.

— Chut, chut! commanda vivement l'avoué, vous vous attendrirez un autre jour... Pour le moment, écoutons.

Cependant, Marthe s'était écartée de la porte en disant à la duchesse et à son père :

— Partez, misérables... Allez accomplir vos menaces... Je me soumets à la volonté de Dieu qui nous jugera un jour.

Le régisseur et Valentine marchaient déjà vers la sortie, quand, tout à coup, derrière eux, retentit une voix joyeuse qui demandait :

— Puis-je entrer? ne suis-je pas trop indiscret?

C'était Gaudru qui apparaissait sur le seuil de la chambre de Paméla.

XVII

Certain que son entrée soudaine en scène avait complétement ébahi son monde, l'avoué n'attendit pas qu'il lui fût répondu. Laissant à demi-poussée, derrière lui, la porte par laquelle il était arrivé, il s'avança vers le groupe, à petit pas, l'œil souriant, la face aimable.

— Pourvu qu'ils ne se doutent pas que je laisse une sentinelle derrière cette porte, se disait-il en pensant à Raoul auquel il avait ordonné de ne pas le suivre.

Et immédiatement :

— Ah! voici la chère duchesse qui m'annonce à son honorable père, pensa-t-il en surprenant un léger et rapide mouvement des lèvres de Valentine.

En effet, la fille s'était rapprochée du père, qui ne connaissait pas l'avoué de vue, et lui avait promptement soufflé :

— C'est Gaudru!

Le régisseur n'avait pas eu besoin d'apprendre le nom du survenant pour flairer tout de suite en lui un ennemi sérieux qui lui tombait sur le dos.

— Ouais? D'où nous arrive-t-il, celui-là? Il existe

donc, de ce côté, un escalier quelconque? La veuve avait-elle caché ce témoin pour nous entendre? s'était-il demandé, dès l'apparition de l'avoué.

Quand même le nom seul de Gaudru n'aurait pas été déjà plus que suffisant pour convaincre le régisseur que Mme Boissard n'avait pu avoir l'idée, dangereuse pour elle, de faire un espion du légiste, l'attitude même de Marthe lui aurait prouvé qu'il la soupçonnait à faux.

L'œil troublé par une surprise méfiante, le visage inquiet, elle regardait, marchant à elle, celui que Mercier venait de lui dénoncer comme étant le secret agent de la Compagnie contre laquelle il prétendait la défendre.

— Non, ils ne sont pas d'accord, pensa aussitôt le régisseur... Reste maintenant à savoir si le maudit animal ne fait que d'arriver ou s'il a écouté nos agréables propos avec la veuve.

A son tour, il souffla rapidement à sa fille qui le consultait des yeux sur ce qu'il fallait faire :

— Avant de partir, sachons ce qui amène ici cet oiseau-là.

Certes, le père et la fille se doutaient peu du coup de théâtre que le susdit oiseau ménageait à leur curiosité.

Quand l'avoué fut arrivé en présence de Marthe, il la contempla d'abord silencieusement, puis, à plusieurs reprises, il ouvrit la bouche pour parler, mais, chaque fois, il sembla hésiter à laisser les paroles dépasser ses lèvres. Enfin, brusquement, en homme qui se laisse aller à un élan qu'il ne peut plus maîtriser, il s'écria :

— Ma foi! je me décide à écouter la petite bête qui s'est réveillée.

Et, saisissant les deux mains de la veuve dans les siennes, il demanda :

— Madame Boissard, voulez-vous permettre à un vieillard de vous embrasser?

Il y avait dans ces mots un si doux accent d'affection quasi paternelle que Marthe ne s'y trompa pas. Le cœur de la pauvre femme, qui avait tant souffert, depuis une heure, sous les railleries de ceux qui insultaient à ses douleurs, fut subitement inondé de joie à cette voix amie qui se faisait entendre et, sans un mot, elle se précipita, tremblante d'une reconnaissance infinie, dans les bras de l'avoué.

— Espérez ! lui murmura vite Gaudru en l'embrassant.

Et, tout aussitôt, faisant une prompte volte-face afin de ne pas donner à Valentine et à son père le temps de se concerter, il salua le régisseur en disant d'un ton aimable :

— Oh ! M. Mercier, que je suis donc heureux de faire votre connaissance... Vous ne pouvez vous figurer quelle a été ma joie quand, derrière la porte où j'écoutais, j'ai entendu Mme Boissard prononcer votre nom.

— Ah ! vous écoutez aux portes ? grogna le père, qui sentait poindre un danger sous l'amabilité de Gaudru.

— Oui, je l'avoue. Mais vous êtes le seul qui ne puissiez pas me reprocher ma faute d'aujourd'hui, car vous en avez été la cause en piquant trop au vif ma curiosité.

— Vraiment ?

— Oui, j'arrivais par l'escalier de service et j'allais tout naïvement entrer quand mon nom, prononcé par vous, m'a fait rester la main posée sur le bouton de la serrure. Vous étiez en train de dire que vous sauriez m'enlever la prime que m'a promise la Compagnie.

— J'ai dit cela, moi ? fit Mercier qui, un peu ébranlé par la brusquerie de l'attaque, cherchait à reprendre pied.

— Oui, et je crois même qu'à mon nom vous avez

accolé l'épithète d'imbécile... Je vous confesse que j'ai été quelque peu étonné de savoir que j'étais un imbécile... Un dicton affirme que l'on apprend tous les jours... Aussi, moi qui aime à m'instruire bien à fond, je vous serai on ne peut plus reconnaissant de me préciser en quoi je suis un imbécile.

Cela débité de la façon la plus courtoise, Gaudru, d'un geste de main, arrêta Mercier qui allait parler et se hâta d'ajouter :

— Avant que vous me donniez aucune explication, me permettez-vous, cher Monsieur, de vous faire connaître la très-humble opinion que j'ai de moi-même... et de vous?

— Dites.

— J'ai la hardiesse de prétendre que l'imbécile n'est pas dans ma peau.

— Il est donc dans la mienne?

L'avoué exécuta un salut gracieux en guise de réponse et demanda :

— Désirez-vous que je le prouve?

— Comment donc! je vous supplie de parler, cher Maître, accorda le régisseur, luttant de mines charmantes et de politesse.

— J'appuierai d'abord sur votre prétention de vouloir accaparer la prime que me réserve la Compagnie... Comment vous y prendriez-vous, excellent M. Mercier?... Vous me répondrez que c'est en allant produire cette reconnaissance que Mme la duchesse, en ce moment, porte sur elle.

Ce disant, Gaudru avait élevé la voix et ce fut sur le même ton qu'il continua en s'adressant à Valentine :

— Veillez bien sur ce papier précieux, Mme la duchesse, car il pourrait arriver qu'il vous fût pris... Qui sait si l'heureuse étoile de Mme Boissard n'amènera pas

sur votre chemin quelqu'un qui fasse la bonne action de s'en emparer ?

En voyant la duchesse qui, machinalement, venait de porter la main à son corsage, le vieillard, toujours à pleine voix, ajouta en riant :

— Ah! vous le portez dans votre corsage..., c'est plus prudent que de l'avoir dans votre poche... Au moins, là, aucune main ne saura se glisser sans que votre... vertu s'en aperçoive.

Heureux de sa plaisanterie, Gaudru s'arrêta pour sourire, tout en promenant autour de lui, un regard curieux qui passait en revue l'ameublement de la chambre.

Mais, en ayant ainsi l'air d'examiner, l'adroit bonhomme se disait :

— Mille dossiers! je crie comme un âne. Si Debruel ne m'a pas entendu ni compris, c'est qu'il est tout à la fois sourd et idiot... Maintenant, il s'agit de faire filer la duchesse par la porte derrière laquelle l'attend son bien-aimé Raoul.

Il fut interrompu au milieu de ses réflexions par Mercier, qui répétait moqueusement :

— Eh bien, eh bien?

— Quoi? fit Gaudru.

— J'attends toujours que vous me prouviez que c'est moi l'imbécile.

— Ah! c'est vrai... Nous disions donc que vous comptiez aller exhiber votre acte à la Compagnie. En agissant ainsi hier, ce matin même, oui, je l'avoue, vous m'auriez carrément coupé l'herbe sous le pied... Mais à présent que j'ai tout entendu, que je connais le fameux pourquoi, il n'en est pas de même... Je n'ai plus qu'à courir conter la chose au directeur de la *Précaution* et à empocher ma récompense.

— Oui, mais nous avons sur vous l'avantage de pouvoir produire une preuve, avança le régisseur.

Cette objection fit éclater de rire Gaudru, qui s'écria railleusement :

— Hein ! quand je disais que vous étiez l'imbécile... Le prouvez-vous assez ! Qu'importe votre acte à la Compagnie, une fois qu'elle est mise sur la voie et qu'elle tient le pourquoi à plaider... Pensez-vous que, sans votre papier, elle n'obtiendra pas tout aussi bien gain de cause en demandant à M. de Valeroye, en plein tribunal, de prêter serment sur les faits articulés... en le demandant aussi à Mme Boissard, ici présente, dont la probité, même en présence de sa ruine, reculera devant un faux serment !

Après une petite pause, pendant laquelle Mercier tourna vers sa fille un visage fort penaud qui fut loin de rassurer Valentine, l'avoué poursuivit :

— Donc, cher Monsieur, ne parlons plus de votre reconnaissance... La récompense à gagner devient donc l'affaire d'une course de vitesse entre nous. Les écus appartiendront au premier qui annoncera le *Pourquoi* à la Compagnie... Or, sur ce point je vous ferai remarquer que tous les avantages sont pour moi. A cette heure que les bureaux sont fermés, vous perdrez un temps précieux à vous enquérir en quel endroit vous trouverez le directeur qui n'habite pas au siége de la Société... Moi, au contraire, j'irai tout droit frapper à la porte voulue.

Et en pesant sur les mots :

— Oui, tout droit et, surtout plus vite, car, devant la grille de cette maison, j'ai mon coupé qui m'attend... et je vous promets que j'ai un cheval qui détale, oh ! mais qui détale !

Après avoir ponctué d'un baiser sur le bout de ses

doigts l'éloge qu'il faisait de son cheval, Gaudru reprit en gouaillant :

— Vous, au contraire, quand vous aurez employé un quart d'heure... que dis-je?... une heure peut-être, à vous procurer une voiture de place, car les fiacres sont rares en ce quartier, vous vous en irez d'un joli train d'enterrement qui...

Au lieu d'achever sa phrase, l'avoué qui, tout en parlant, avait continué des yeux l'inventaire du mobilier, s'arrêta pour demander à Marthe qui écoutait, immobile à quelques pas de lui :

— C'est là, madame, les portraits de vos enfants... Voyons un peu si ces gentils garçons possèdent quelques-uns de vos traits.

Alors, prenant sur la table la lampe qui s'y trouvait, il se dirigea vers le cadre où étaient réunies les deux têtes et il se mit à examiner les portraits en tournant le dos à Valentine et à son père qu'il avait laissés dans une demi-obscurité.

Mais, tout en prodiguant les plus chauds éloges à la peinture accrochée à côté de la glace de la cheminée, il guettait du coin de l'œil dans cette glace ce qui se passait derrière lui.

Bientôt un éclair brilla dans le regard de l'avoué qui se dit avec un frisson de joie :

— V'lan ! elle est tombée dans le piége, cette bonne duchesse.

Car une inspiration était venue au régisseur aussitôt que Gaudru leur avait montré le dos. Il s'était vivement penché vers sa fille et lui avait soufflé bien bas :

— Il a raison, c'est une course de vitesse... File promptement par le petit escalier qui lui a servi à venir ici, saute dans sa propre voiture et cours remuer ciel et

terre pour découvrir le directeur de la Compagnie, pendant que je retiendrai ici le satané singe.

La joie de l'avoué venait donc de ce que, dans la glace, il avait vu la duchesse disparaître derrière cette porte de l'autre côté de laquelle veillait Debruel.

Décidément, l'imbécile était Mercier.

Cette tâche de retenir son ennemi que s'était donnée le régisseur lui fut des plus faciles, car dix minutes s'étaient déjà écoulées que Gaudru, sa lampe à la main, était encore, au grand étonnement de Marthe, en extase devant les portraits dont, un à un, il vantait les détails.

— La bichette doit être déjà loin, se disait gaiement Mercier pendant ce long examen qu'il se gardait bien d'interrompre.

Tout à coup, un horrible cri se fit entendre au bas de la maison ! ! !

Cinq secondes après, la cameriste Paméla se précipitait dans la chambre.

Livide, la figure convulsée, l'œil hagard, les dents claquantes, elle arrivait en proie à une épouvante immense.

A la vue de la soubrette de sa fille ainsi affolée, un pressentiment sinistre s'empara du régisseur qui, bondissant vers elle, demanda, haletant de crainte :

— Qu'est-il arrivé ? Qui donc a poussé cet effroyable cri ?

L'effroi la serrait si fort à la gorge que ce fut avec peine que la femme de chambre parvint à articuler ces mots :

— C'est moi qui ai crié... J'étais près de la grille à causer avec le cocher de M. Gaudru quand, lui qui avait les yeux tournés vers le vestibule de la maison où j'avais laissé une bougie allumée, me dit vivement : « At-

tention ! je crois que mon maître arrive... il me semble voir quelqu'un à la sortie du petit escalier. » Puis le voilà qui ajoute aussitôt : « Tiens, mon bourgeois descend donc avec une lumière ? On dirait que le vestibule est plus éclairé que tout à l'heure. »

Je m'étais retournée au premier mot. Comme Michel, je vis la fenêtre du vestibule s'éclairer subitement plus brillante ; puis, après dix secondes, ne plus montrer que la lueur produite par la bougie que j'y avais laissée. Mais si courte qu'avait été cette vive clarté, dont nous ne nous rendions pas compte, elle nous avait suffi pour assister à un spectacle qui nous fit rire.

— Avez-vous vu comme moi un homme et une femme qui s'embrassaient ? me demanda Michel.

J'avais aussi aperçu une sorte d'embrassement de deux personnes et je quittai Michel en disant :

— Je vais me payer le plaisir de les surprendre... ils feront une drôle de figure...

Je me glissais déjà vers la maison, dans l'ombre des massifs, quand je vis apparaître, sur le perron, M. Debruel qui portait dans ses bras Madame la duchesse...

— Debruel ! murmura le régisseur auquel ce nom venait de donner un frisson de terreur.

Un peu pâle, Gaudru, adossé à la cheminée, demeurait impassible. Mais, sous cette attitude froide de l'avoué, son esprit n'en était pas moins actif :

— Eh bien, quoi, il l'a tuée, se disait-il. Parce que j'ai retrouvé ma sensibilité, dois-je l'exercer à propos de cette misérable créature ? Allons donc ! pas de compassion pour celle qui n'a eu pitié de personne... Seulement, mille dossiers ! le jeune homme s'est mis dans de bien mauvais draps !

A côté du vieillard, Marthe, ne possédant pas comme

Gaudru, le secret de ce qui avait dû arriver, écoutait le cœur serré par une appréhension craintive.

Cependant, Paméla, dont la voix s'était peu à peu raffermie, avait continué :

— Je pensais que Mme la duchesse s'était trouvée mal et que M. Raoul, pour qu'elle reprît ses sens, la portait en plein air. Malgré son fardeau, ce fut d'un pas précipité qu'il contourna la maison pour gagner le jardin. Je le suivais d'un peu loin, croyant qu'il allait gagner le berceau, quand, arrivé au puits, il s'arrêta... J'étais en train de me dire, que, pour rappeler madame à elle, il était venu chercher un peu d'eau dans le seau posé sur la margelle...lorsque... tout à coup...

Et Paméla, regardant Mercier qui tendait vers elle sa tête livide, s'interrompit brusquement.

— Parle, parle donc ! gronda le régisseur en lui secouant le bras avec une fureur désespérée.

La camériste, après avoir encore hésité, reprit d'une voix lente qui se remit à trembler :

— Quand, tout à coup, un bruit sourd vint frapper mon oreille...

Avant que la Paméla eût achevé, Mercier s'était redressé pantelant d'une douleur effrayante :

— Ma fille ! ma fille ! répéta-t-il d'un ton rauque

Puis, après une sorte de rugissement féroce, il s'élança par la même route qu'avait suivie Valentine, en criant :

— Je vais la venger.

En l'entendant proférer cette menace, la soubrette secoua la tête et s'adressant à Gaudru :

— La venger, dit-elle, il est trop tard !

— Debruel s'est enfui ? demanda l'avoué.

— Non, il s'est précipité dans le puits avec la duchesse.

Gaudru était un converti de trop fraîche date, pour que le vieil endurci fût tout à fait disparu en lui. A cette nouvelle du suicide de Raoul, sa première pensée fut atroce.

— M'en voilà débarrassé !

Puis, tout aussitôt, il se demanda :

— Avant d'exécuter ce beau coup-là, Raoul avait-il repris la reconnaissance ? Qu'en a-t-il fait?

Et en homme qui pense à tout :

— Eh ! eh ! se dit-il, veillons à ce que le papier ne se retrouve pas sur les corps qu'on va repêcher.

Aux dernières paroles de Paméla, Mme Boissard avait précipitamment quitté la chambre pour requérir l'aide de ses gens afin de tenter un sauvetage qui, disons-le tout de suite, ne devait ramener que deux cadavres.

Gaudru était donc resté avec la soubrette qui, tout doucettement, se remettait de sa rude émotion :

— Vous en aviez donc beaucoup conté à Raoul ? lui demanda l'avoué.

— La faute en est à monsieur qui avait été généreux... j'ai fait bonne mesure.

— Et, dans ce récit de la catastrophe, que vous venez de nous faire, avez-vous bien tout dit ?

— Oui, tout ce que j'ai vu, entendu ou... compris.

Gaudru dressa l'oreille à cette réponse.

— Ou compris ? Est-il donc quelque chose que vous n'ayez pas compris ?

— Sans doute. Je ne saurais vous expliquer pourquoi, à un moment, la fenêtre du vestibule s'est éclairée d'une lueur plus vive... J'ai cru d'abord qu'ils avaient mis le feu au rideau.

La soubrette venait à peine de lui rappeler cet incident que l'avoué faisait un bond de joie et marmottait en se frappant le front :

— Je devine ! Avant de piquer sa tête dans le puits, Debruel a brûlé l'acte dont il s'était emparé... Voyons s'il en reste des traces.

Prenant la lampe de la chambre, il gagna l'escalier qui le conduisit au vestibule. La recherche ne fut pas longue, car, à un mètre de la console sur laquelle se trouvait encore la bougie allumée, l'œil du vieillard découvrit, sur le parquet, les vestiges noirs d'un papier brûlé. A l'un d'eux adhérait encore un tout petit fragment, épargné par le feu, qu'il ramassa pour l'examiner de près. Non content de l'avoir soigneusement regardé, il le fit craquer sous son doigt.

— C'est le grain, l'épaisseur et le vergé du papier timbré... Il m'en a jadis assez passé par les mains pour que je m'y connaisse, se dit-il en riant.

Et il se frotta les mains en murmurant :

— Madame Boissard est sauvée !

Gaudru ne se trompait pas dans son affirmation, car voici ce qui s'était passé :

Derrière la duchesse qui s'enfuyait pour gagner la voiture de l'avoué, ainsi que le lui avait conseillé son père, Raoul avait descendu l'escalier. Elle venait d'atteindre le vestibule quand, sur son épaule, se posa lourdement la main du jeune homme. A ce contact brutal Valentine se retourna effrayée. Devant elle se dressait, l'œil sombre et la mine résolue, celui dont elle s'était si longtemps fait un jouet.

— Vous allez me rendre l'acte que, tout à l'heure, Gaudru disait être caché dans votre corsage, commanda Debruel d'un ton qui décelait une résolution inflexible.

La duchesse comprit que l'heure des paroles fières et

dedaigneuses était passée. Sa voix se fit immédiatement douce et caressante pour dire :

— Mais, Raoul, cet acte est à moi... Ne l'ai-je pas payé du prix que vous avez exigé ?

Le jeune homme lui saisit le poignet.

— Rendez-moi ce papier, répéta-t-il.

— Que voulez-vous en faire ?

— Je veux qu'il ne puisse être funeste à aucun autre qu'à moi... Je veux qu'il ne serve pas à ruiner l'honnête femme que vous insultiez tout à l'heure... Je veux empêcher que Louis Boissard, comme vous l'avez dit, soit mort *gratis*.

Et pour la troisième fois, il prononça :

— Rendez-moi ce papier.

La duchesse haussa les épaules :

— Vous êtes fou ! dit-elle.

S'emparant de son autre main, Raoul attira Valentine à lui et, face à face, il continua :

— Écoute-moi bien et, surtout, lis dans mon regard que j'exécuterai ce que je vais te promettre... J'étais heureux et probe quand tu as passé, comme un démon funeste, dans ma vie. Fortune, honneur, repos, je t'ai tout sacrifié sans que jamais un peu de pitié te soit venu au cœur pour celui que tu avais perdu... Cet amour exécrable que tu m'as inspiré, je ne puis l'étouffer, et pourtant je te hais pour toutes les tortures que je te dois et je te méprise parce que j'ai appris à te connaître... Le reste d'énergie que tu m'as laissé dans l'âme, je veux l'employer à me soustraire à la honte de t'aimer encore et suis décidé au suicide... Mais, avant de mourir, j'ai pensé à racheter ma faute par une bonne action.

Lentement, d'une voix ferme, Raoul, après une courte pause, ajouta :

— Je te jure, Valentine, si tu me refuses ce papier, que moi qui suis résolu à mourir, je le prendrai, avant, sur ton cadavre.

Mme de Valeroye crut encore à son empire sur celui qui avouait l'aimer toujours et elle répondit sèchement :

— Non.

Les deux mains de Debruel se nouèrent aussitôt au cou de la duchesse.

— Avant que je me rappelle tout ce que j'ai à venger des tourments que j'ai soufferts, je t'engage une dernière fois, Valentine, à obéir à mon ordre.

— Non, répéta-t-elle.

Le mot résonnait encore qu'elle se tordait dans les spasmes d'une agonie horrible. Les mains de Raoul s'étaient refermées, comme un étau, autour de sa gorge.

Le clerc chercha dans le corsage l'acte qui, après l'avoir fait voleur, venait de le rendre assassin. Mais quand, pour le brûler, il voulut s'approcher de la bougie, il se sentit attaché au cadavre par les cheveux. Dans leur dernière convulsion, les mains de la duchesse s'étaient crispées sur la chevelure de son meurtrier et la retenaient par poignées entre les doigts raidis.

Raoul essaya d'abord de se dégager de cette étreinte effroyable, puis, comprenant l'inutilité de ses efforts, il prononça :

— A quoi bon ? Elle me servira de pierre au cou pour aller au fond du puits.

Alors, soulevant le cadavre, il vint brûler le papier à la bougie. Puis, reprenant son fardeau, il gagna le jardin.

Le médecin, qu'on avait appelé pour qu'il cherchât s'il restait une étincelle de vie dans ces corps que les gens de Marthe étaient parvenus à remonter sur le sol, ne put constater que la mort.

— Avez vous un espoir de guérison pour ce vieillard, le père d'une des victimes, que nous avons trouvé évanoui à quelques pas du puits? demanda Gaudru au médecin en parlant de Mercier.

— Congestion cérébrale... Il n'en mourra pas de cette fois... Mais il restera paralysé de tout le côté droit... main et langue... et dans trois ou quatre mois une seconde attaque l'enlèvera.

Ce renseignement sur l'avenir du régisseur fut loin de consterner Gaudru, qui murmura :

-- Ni main droite, ni langue... ni parler ni écrire... et, de plus gâteux, il ne nuira pas à Mme Boissard pour son procès... décidément, c'était lui l'imbécile.

Dix jours plus tard, un jugement condamnait la Compagnie *La Précaution* à payer la prime d'assurance à la veuve. Le lendemain de l'arrêt, Gaudru donnait ce conseil au directeur :

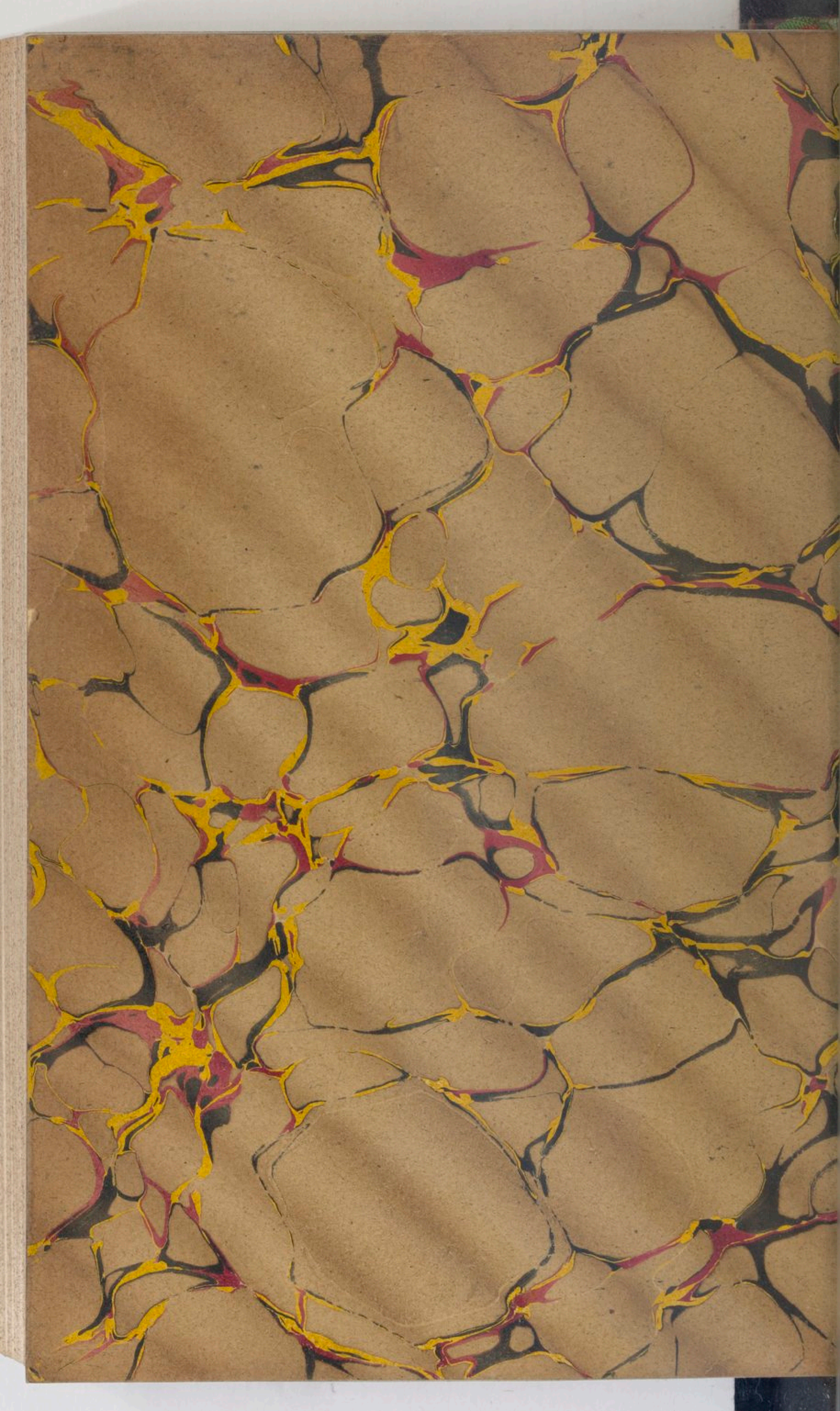
— N'allez pas en appel, mon cher, vous perdriez encore... car, entre nous, il n'y a pas de *Pourquoi*... J'en suis arrivé à croire que Boissard a été réellement victime d'un accident.

Gaudru, on le voit, ne mentait pas à moitié quand il tâtait du mensonge. Mais, que voulez-vous, sa petite bête avait fait tic-tac.

Après la mort de sa femme, M. de Valeroye n'avait plus de raison pour refuser le remboursement que lui fit Marthe

On dit qu'il s'est remarié.

FIN






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00635166 3